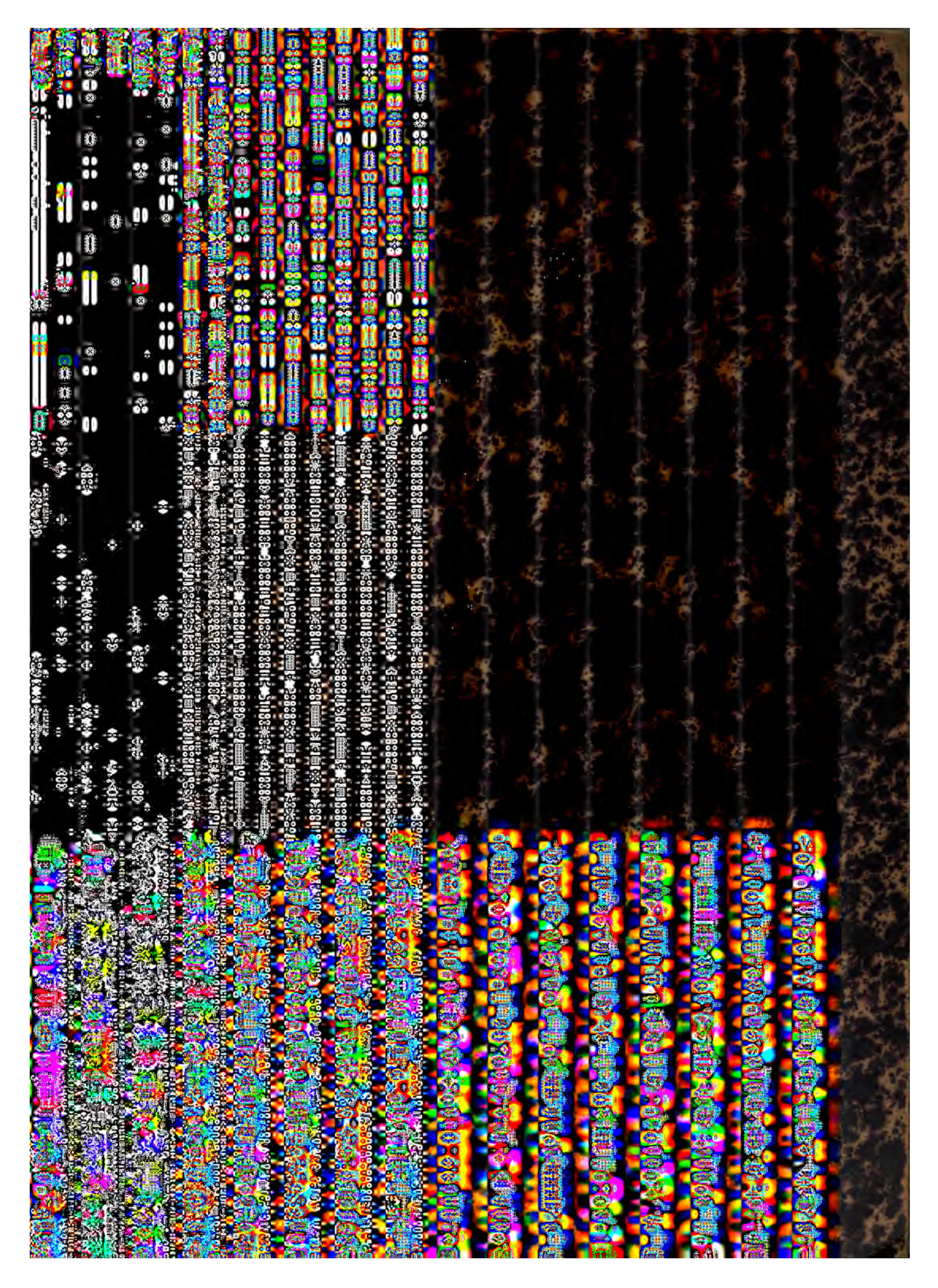
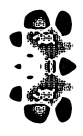


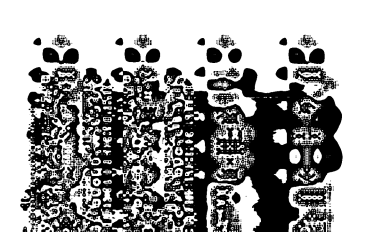
TITUTION

on, and Peace

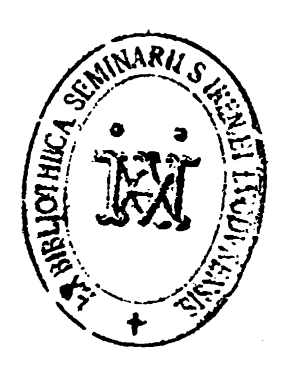
HOOVER, 1919



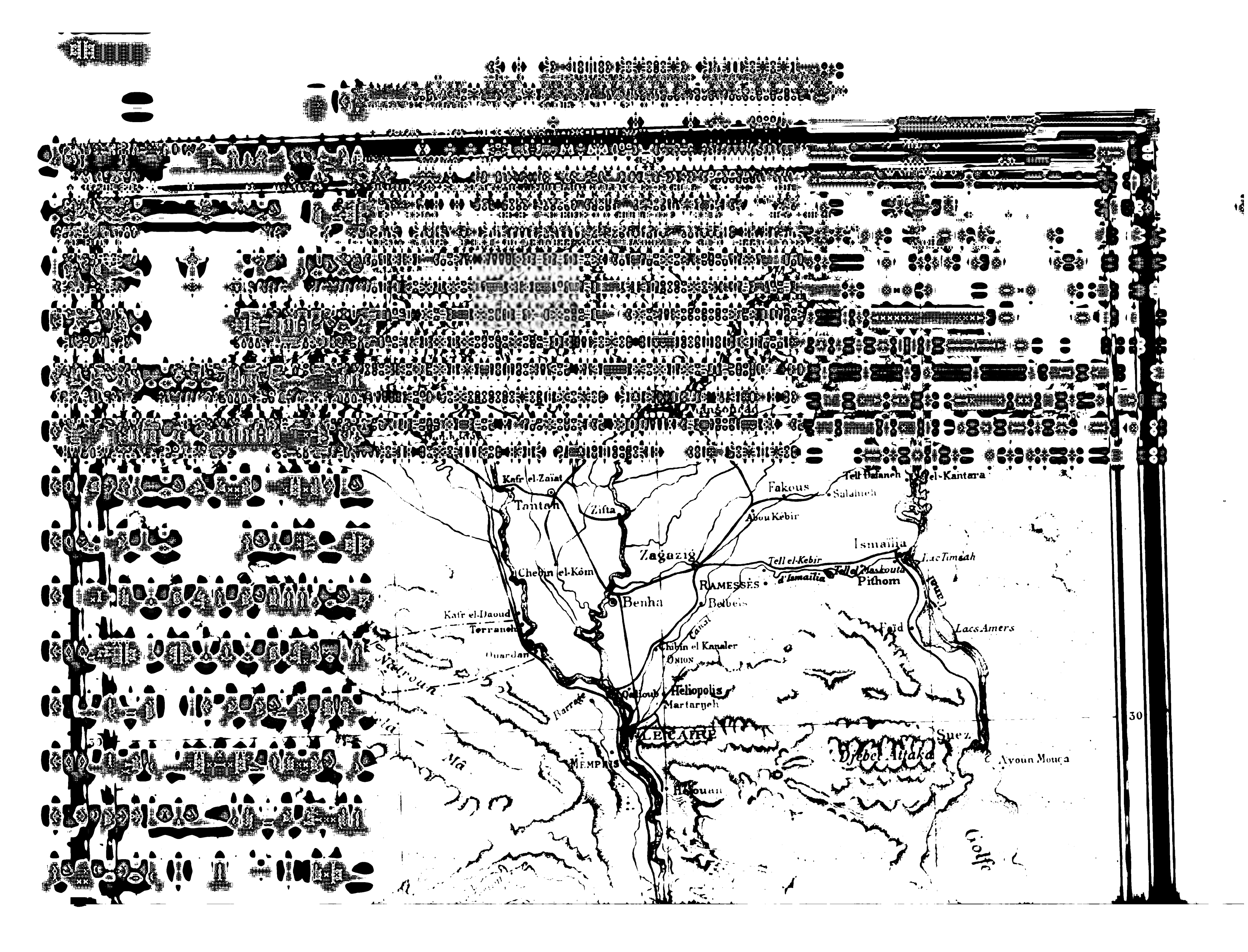




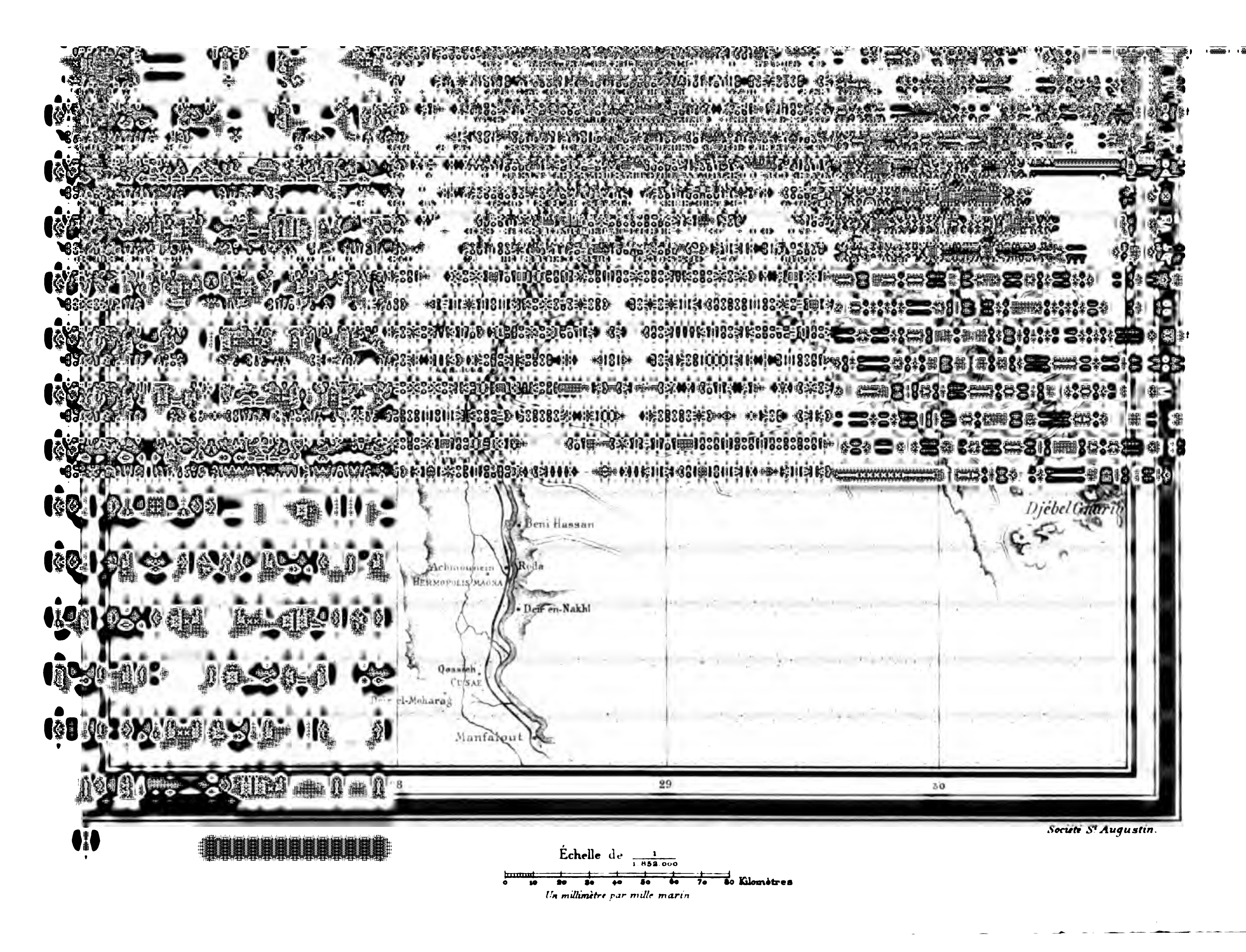



BIBLIOTHECA SEMINARII S. IRENEI LUGDUNENSIS

L'ÉGYPTE.

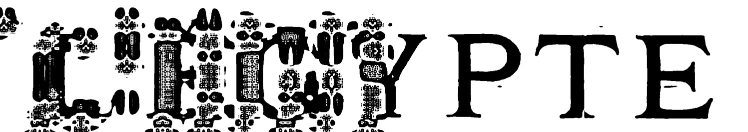


Kafr el-Zaïat
Tantah
Zifta
Fakous
Salaheh
Tell Defaneh
el-Kantara
Abou Kebir
Zagazig
Ismaïlia
Lac Timsah
Tell el-Kebir
Tell el Maskouta
Pithom
Chebin el-Kôm
RAMESSÈS
Benha
Belbeis
Kafr el-Daoud
Terraneh
Ouardan
Canal
Chibin el Kanater
ONION
Faïd
Lacs Amers
Heliopolis
Matarieh
LE CAIRE
MEMPHIS
Suez
Djebel Attaka
Ayoun Mouça
Golfe
30



Beni Hassan
Achmounein
Roda
HERMOPOLIS MAGNA
Deir en-Nakhl
Qoussieh
CUSAE
Manfalout
Djébel
29
30
Société St Augustin.
Échelle de 1/1 852 000
0 10 20 30 40 50 60 70 80 Kilomètres
Un millimètre par mille marin

L'ÉGYPTE



SOUVENIRS

[illegible] CHRÉTIENS

Par le R. P. M. JULLIEN,

[illegible]s, missionnaire au Caire.

[illegible] GRAVURES DANS LE TEXTE.

[illegible]


'ÉGYPTE fut pendant plus de quatre siècles le séjour du peuple de DIEU, et le théâtre des traits les plus touchants et des faits les plus merveilleux de son histoire. Seule parmi les nations étrangères, elle reçut la visite de la Sainte Famille, JÉSUS, Marie et Joseph. Ses déserts furent le magnifique berceau de la vie érémitique et cénobitique. Ses campagnes, teintes du sang des Croisés, sont restées célèbres par les infortunes de leur plus noble chef.

Durant un séjour de plusieurs années dans ce pays, nous avons pu étudier sur place ces souvenirs bibliques et chrétiens, visiter les lieux et les monuments qui s'y rattachent. Ce sont les récits de nos excursions et les résultats de nos recherches que nous publions aujourd'hui, dans l'ordre même où elles ont été entreprises.

Le lecteur trouvera dans ces pages bien des renseignements et des observations sur l'histoire et la géographie de l'Égypte, sa fertilité, ses produits, ses animaux, sa flore, ses habitants, leurs usages, leurs mœurs et leurs croyances. Un coup d'œil sur le pays, en forme d'introduction, servira à compléter et à coordonner les renseignements épars dans l'ouvrage.



Aucune contrée n'a jeté plus d'éclat, dans les premiers âges du monde, que l'ancienne Égypte ; aucune n'a laissé plus de monuments pour raconter jusqu'à nos jours son histoire des temps les plus reculés ; aucune n'a étonné comme elle notre monde moderne par les produits, la perfection d'un art et d'une industrie qui remontent à cinq mille ans. Ses hiéroglyphes sont l'écriture la plus ancienne, ses papyrus, les textes les plus antiques, son temple du sphinx et sa pyramide à degrés de Saqqarah, les premiers monuments dans l'ordre des temps. L'Égypte est la reine de la haute antiquité.

Les Égyptiens, comme bien d'autres peuples, se croyaient placés au centre du monde. Ils ignoraient que la terre est une sphère, sur la surface de laquelle il n'est pas de centre. Mais ne peut-on pas dire que le point où se croisent sur une sphère les grandes lignes que l'artiste y a tracées est un centre de figure ? La main du Créateur a tracé deux grandes voies sur la terre : l'une, terrestre, déterminée par le pont unique qui joint le continent africain à l'Asie et à l'Europe, l'isthme de Suez ; l'autre, maritime, que fixent les deux golfes des grandes mers d'Orient et d'Occident, s'avançant à droite et à gauche de l'isthme, si près l'un de l'autre que, dès les temps anciens, l'homme les a joints par un canal creusé sous le pont. Ce centre des communications entre les peuples de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, est en Égypte.

Tous les hommes d'État ont compris que la grande nation qui saura se maintenir en Égypte commandera les relations de l'Europe avec une grande partie du monde. Placée à mi-chemin, à la jonction des grandes routes de terre et de mer, ses armées devanceront celles des autres nations ou leur fermeront le passage. Aussi tous les grands conquérants se sont disputé la terre d'Égypte.

Jetons un rapide coup d'œil sur sa géographie, son histoire et son état présent.

GÉOGRAPHIE. — Le NIL.

L'Égypte habitée, l'Égypte cultivée, et nous ne parlons que de celle-là, c'est le Nil qui l'a faite, qui l'a peuplée, qui la conserve, qui la délimite. Sa forme est celle d'un cordon posé négligemment sur la carte, du sud au nord, et terminé par un beau gland triangulaire. Le cordon est le lit sinueux du Nil, le gland est l'épanouissement des

branches par lesquelles il se déverse dans la mer. Le premier est une étroite vallée creusée à travers le plateau des déserts arabique et lybien ; le second est une riche plaine formée des alluvions du fleuve. Sa forme triangulaire, qui rappelle celle du Δ majuscule des Grecs, l'a fait nommer le Delta, nom que l'on a étendu aux alluvions de même forme déposées par plusieurs grands fleuves près de leur embouchure.

Le Nil sort du lac Nyanza, à peu près sous l'équateur, va dans la direction du nord-ouest toucher la pointe nord du lac Albert, et descend au nord à travers d'immenses marécages, auxquels les géographes ont donné le nom expressif de Région des embarras. *Au sortir, il reçoit deux forts affluents, l'Arab à gauche, le Sobat à droite, et se dirige à l'est puis au nord, jusqu'à Khartoum, où il est rejoint par le Nil bleu, autre gros affluent qui lui apporte les eaux de l'Abyssinie réunies d'abord dans le lac Tsana. Trois cents kilomètres plus loin, il reçoit l'Atbara, venu aussi des montagnes de l'Abyssinie : c'est son dernier tributaire. Pas une seule rivière ne vient lui porter son flot durant les 2.500 kilomètres qu'il lui faut encore parcourir pour se rendre à la mer.*

Le Nil au sud de Khartoum s'appelle le Fleuve blanc *(Bahr-el-Abiad) ; dans la région des embarras, il se nomme le* Fleuve de la montagne *(Bahr-el-Djebel), et au delà du lac Nyanza, les géographes ont donné le nom de* Nil Alexandra *à celle des rivières tributaires du lac qu'ils ont jugée la plus importante, la rivière maîtresse, méritant d'être considérée comme le cours supérieur du Nil, le Tangouré. Sa source, encore inexplorée, se trouve dans les montagnes à l'ouest du lac.*

Le lac Nyanza, signalé depuis plus de deux siècles par les missionnaires portugais, fixé scientifiquement par les explorateurs modernes, Livingstone, Cameron, Stanley et autres, est, après le lac supérieur du Canada, la plus grande mer intérieure de notre globe. Le fleuve qui déverse le trop plein de cet immense réservoir situé à 1.200 mètres d'altitude, le Nil, surpasse en longueur le grand fleuve de l'Amérique du Sud, l'Amazone-Apourimac, et si l'on comprend dans le cours du Nil l'affluent supérieur, le Tangouré, son développement atteint sensiblement celui du Mississipi-Missouri, le plus grand fleuve du monde. La distance du pôle à l'équateur est moindre qu'une fois et demie la longueur du Nil. Pourtant le petit nombre de ses affluents et l'énorme évaporation produite par le soleil d'Afrique et les vents secs du désert, font qu'il ne déverse annuellement dans la mer qu'une masse d'eau bien inférieure à celle des grands fleuves d'Amérique.

Le bienfait du Nil, qui l'a fait célébrer par les habitants de l'Égypte à l'égal d'un dieu, c'est sa crue annuelle, si constante, si régulière, portant à chaque parcelle du sol

égyptien l'eau qui fait germer la graine, grandir la plante, et lui restituant par son limon ce que la plante lui enlève.

La crue commence au Caire le 10 juin. Le fleuve amène alors des eaux verdâtres chargées des débris végétaux qui flottaient à la surface des grands marais. Le progrès de la crue, lent d'abord, devient rapide vers le milieu de juillet par l'arrivée des eaux rouges ou limoneuses des torrents d'Abyssinie. Elle est à peu près dans son plein à la fin d'août, et atteint sa plus grande hauteur vers le 7 octobre. A partir de ce maximum, le niveau du fleuve baisse régulièrement sans inflexion jusqu'à la crue suivante.

Bien que le phénomène soit dans son ensemble d'une régularité fort remarquable, les crues ne sont pas toutes égales, et leur hauteur décide presque absolument des récoltes de l'année. Les récoltes les plus abondantes correspondent à des crues de six à sept mètres mesurées au nilomètre de Rôda près du Caire. Il y a famine quand la crue n'atteint pas cinq mètres et demi ou qu'elle dépasse huit mètres, et dans ce dernier cas, les épidémies sont à redouter. Une garantie importante pour l'avenir de l'Égypte est l'invariabilité de la hauteur moyenne des crues : des mesures exactes, conservées depuis mille ans, prouvent que cette moyenne, calculée sur un même nombre de crues consécutives, est restée absolument la même pendant ces dix siècles.

L'Égypte historique, comme l'Égypte civilisée d'aujourd'hui, commence à la première cataracte, célèbre par l'île de Philæ, par les anciennes villes d'Éléphantine, de Syène et la ville moderne d'Assouan, plus célèbre encore par les carrières de superbe granit rose ou syénite d'où furent tirés tous les obélisques de l'Égypte. C'est à partir de ce point, situé à 954 kilomètres du Caire, que commence le réseau des canaux destinés à répartir sur toutes les terres de la vallée les eaux bienfaisantes du fleuve, au temps de l'inondation.

Le Nil est maintenu dans son lit par de hautes digues dominant la vallée. Le sol de celle-ci va généralement en s'abaissant du fleuve aux talus du désert, car les dépôts de limon ont été plus abondants dans le voisinage du fleuve. De nombreux canaux de dérivation, munis de vannes à leur prise sur le Nil et aussi sur leur parcours, font descendre les eaux comme par gradins, d'abord sur les terres les plus voisines du fleuve, puis sur les plus éloignées. Dès que le Nil commence à baisser, on ferme les prises des canaux pour empêcher l'eau qu'ils contiennent de retomber dans le lit, et employer cette retenue à l'arrosage.

Sur une grande partie de son cours, le Nil est accompagné d'un courant latéral important, dont le lit, serpentant au bord du désert lybien, à une douzaine de kilo-

mètres du fleuve, ne paraît pas creusé de mains d'hommes. C'est le Bahr-Youssouf, ainsi nommé en souvenir de Joseph, le ministre de Pharaon. Ce canal prend un vingt-cinquième des eaux du Nil. Arrivé à 95 kilomètres au-dessus du Caire, il se divise ; l'une des deux branches pénètre dans une gorge étroite de la montagne lybienne et va féconder la grande oasis du Fayoum, située non loin dans une dépression du plateau

C'est là que Pharaon Aménemhat construisit le lac Mœris, l'une des merveilles du monde ancien et sans doute la plus utile. Le lac occupait les terres les plus élevées du Fayoum, celles qu'on rencontre d'abord au sortir de la gorge. Il couvrait environ 300 kilomètres carrés et constituait une réserve de trois millions de mètres cubes, suffisant à l'irrigation de 180.000 hectares. On reconnaît encore les restes de ses immenses digues, de 60 mètres d'épaisseur, et des deux pyramides qui en ornaient l'entrée.

Aujourd'hui le réservoir du Mœris manque à l'Égypte. Il serait difficile de le rétablir ; le sol qu'il occupait s'est exhaussé et il faudrait sacrifier une étendue considérable d'excellentes terres. D'autres projets ont été mis en avant pour le remplacer. L'un d'eux, celui du barrage du Nil à la naissance du Delta pour élever son niveau, a été si mal exécuté que les ponts-barrages n'ont pas pu supporter la pression des eaux. On fait actuellement de grands travaux pour les consolider. Un autre projet, dû à l'initiative d'un médecin de Paris, M. de la Motte, et étudié par d'habiles ingénieurs, était sur le point de s'exécuter, quand des complications politiques, survenues à la suite de la récente occupation anglaise, ont tout arrêté. Il s'agissait de faire un grand bassin dans la haute Égypte, en barrant la gorge de Djébel Silsiléh que traverse le fleuve 60 kilomètres en aval d'Assouan. Ce barrage aurait été remplacé par d'autres quand le limon en aurait exhaussé et fertilisé le sol.

Il faut reconnaître que le bassin du Mœris, situé en dehors de la vallée du Nil, ne communiquant avec elle que par une gorge étroite de rochers, présentait au point de vue de la durée du travail, de la sécurité, du règlement des eaux, des conditions bien meilleures que tous les bassins traversés par le courant du fleuve.

Tout gouvernement désireux de la prospérité du pays s'est préoccupé d'accroître la portion des eaux utiles à la culture. Napoléon, apprenant que, des 120 milliards de mètres cubes d'eau apportés annuellement par le Nil à l'Égypte, cinq seulement sont utilisés pour l'irrigation, s'écriait : « Et moi, si je reste maître de l'Égypte, je voudrai que pas une goutte d'eau du Nil n'aille à la mer. »

Le travail du fleuve a modifié le sol et le modifie sans cesse. Les dépôts de limon ont élevé insensiblement les bords de la vallée au-dessus du niveau que les eaux peuvent

atteindre, le sable du désert est survenu, et ces terres se sont trouvées annexées à l'immense désert. Ainsi se rétrécit d'année en année la bande de terres arrosables qui forme la moyenne et la haute Égypte.

Le Delta a subi également le travail des eaux. Sa pointe à la bifurcation du fleuve a été rongée, sa base a reçu de nouvelles alluvions et s'est avancée dans la mer ; l'effet total a été le même que si le Delta eût été repoussé tout d'une pièce vers le nord. La séparation des branches, il y a deux mille ans, était à sept kilomètres en aval du Caire ; elle en est aujourd'hui à vingt-et-un. L'avancement des alluvions a été d'environ quatre mètres par année. Elle eût été plus considérable si la côte n'eût éprouvé un mouvement d'affaissement général, semblable à celui qu'on a constaté en divers points du globe. Au sortir d'Alexandrie, du côté du couchant, on rencontre, dans les rochers qui bordent la mer, d'antiques chambres sépulcrales dont le sol est baigné par les eaux. Il est pourtant à croire que ces tombeaux furent taillés plus haut que la mer.

Les anciens comptaient sept branches par lesquelles le Nil déversait ses eaux. Actuellement, cinq sont comblées ; le Nil se rend à la mer par les deux seules branches de Rosette et de Damiette et par un canal intermédiaire nommé le Rayah de Ménoufiéh. La branche de Rosette est la plus courte et la plus puissante.

Non seulement le Nil a fait l'Égypte et la conserve en lui apportant dans son limon les terres et les débris végétaux et animaux d'un quart du continent africain, il est encore le chemin pour toutes les communications intérieures et la grande voie commerciale qui, jusqu'à ces dernières années, a amené sur les marchés d'Égypte les riches produits de la Nubie, du Soudan, du Darfour et d'une partie de l'Abyssinie. Les barques le parcourent du midi au nord en se laissant aller au courant ; elles remontent du nord au midi sans effort en tendant leurs voiles au vent du nord qui souffle pendant les cinq sixièmes de l'année, sans longues faiblesses et sans violences. Cette grande route du Nil et les voies secondaires des canaux ont suffi au pays. Il n'a pas eu d'autres routes intérieures.

Enfin le Nil a fixé en partie les conditions politiques de l'Égypte. Le creusement et le curage des canaux, l'entretien des digues du fleuve, l'aménagement, la distribution successive des eaux qui sont la vie de tous, ont créé la nécessité du travail en commun, sous une autorité unique et forte.

« Dans aucun pays, disent les Mémoires de Napoléon à Sainte-Hélène, *le gouvernement n'a tant d'influence sur la prospérité publique.... Le gouvernement de la France n'a aucune action sur la pluie qui tombe dans la Beauce ou dans la Brie ; mais en Égypte, le gouvernement a une influence immédiate sur l'étendue de l'inon-*

dation qui tient lieu de la pluie ; c'est ce qui fait la différence de l'Égypte administrée sous les Ptolémées, de l'Égypte déjà en décadence sous les Romains et ruinée sous les Turcs.» Jamais les guerres et les conquêtes ne lui ont donné la prospérité. Elle n'a pas pu vivre longtemps divisée, car la vie de chacune de ses provinces dépend de celles qui la précèdent sur le cours du fleuve. De tout temps, il lui a fallu un chef unique, appliqué à commander un peuple de travailleurs.

Ne peut-on pas dire que le Nil a fait la constitution de la nation, comme il a fait sa richesse ?

HISTOIRE.

On sait aujourd'hui que le nom d'Égypte (Αἴγυπτος) donné par les Grecs au pays des Pharaons, vient de Ha-Ka-Phtah (temple du culte de Phtah), nom ancien de la ville de Memphis, la première capitale de l'Égypte historique. « Les Égyptiens, dit Brugsch, comme en général les anciens, commençaient la fondation de leurs villes par la construction d'un temple, qui formait le centre de la ville à fonder.... Les noms donnés à ces sanctuaires s'appliquaient aussi aux colonies dans leur voisinage.» Memphis commença par un temple dédié au dieu Phtah.

Période païenne. — *L'histoire de l'Égypte écrite par le prêtre Manéthon sur les archives des temples, au temps de Ptolémée Philadelphe, est perdue, sauf quelques épaves retrouvées dans des fragments d'un abréviateur. Mais il reste les longues inscriptions des temples, des obélisques, des monuments funèbres ; il reste les momies, leurs bandelettes et les papyrus conservés dans leurs bières. Un granit indestructible, des chambres sépulcrales creusées profondément dans le roc, un embaumement parfait, surtout un climat d'une sécheresse presque absolue, et le sable salé du désert qui a presque tout recouvert, nous ont gardé, à travers les siècles et les invasions étrangères, cette masse incomparable de pièces historiques.*

Tous ces documents, nos égyptologues s'exercent à les lire depuis le commencement de ce siècle. Les inscriptions monumentales sont en caractères hiéroglyphiques ; les stèles et les documents religieux ou judiciaires sont en écriture hiératique ; les écrits plus vulgaires sont en caractères démotiques ou communs ; leur langue diffère peu du copte.

Les noms royaux s'y distinguent à première vue, par un encadrement en forme de carré long, avec les angles arrondis, faisant cartouche. Depuis la sixième dynastie,

les Pharaons ont deux cartouches ; l'un donne le prénom que le roi prenait en montant sur le trône, l'autre le nom de naissance, qui sert habituellement à le désigner.

Il reste pourtant bien des lacunes dans l'histoire, bien des incertitudes dans sa chronologie. Les monuments égyptiens ne donnent pas de dates rapportées à une origine connue, ils disent seulement sous quel roi et en quelle année de son règne le fait s'est passé. Peut-être n'a-t-on pas retrouvé la trace de tous les Pharaons. Peut-être plusieurs rois ont régné en même temps sur différentes parties du territoire dans diverses capitales. Thinis ou Abydos, Memphis, Éléphantine en face d'Assouan, Héracléopolis à l'entrée du Fayoum, Thèbes, Xoïs, aujourd'hui Kafrech-Cheik au milieu du Delta, Tanis, Bubaste, Saïs, autre ville du Delta sur la branche de Rosette, furent des capitales successives ou simultanées.

Aussi les essais de tables chronologiques donnés par les égyptologues ne sont point d'accord entre eux. Lepsius place le premier roi, Ménès, en 3892, Mariette le met en 5004, et Brugsch en 4400. Peut-être arrivera-t-on à découvrir dans les documents de l'antiquité la coïncidence d'un fait historique avec un fait astronomique dont la science pourra calculer la date. C'est ainsi que, Chabas ayant retrouvé dans un papyrus de Leipzig, à côté du cartouche de Menkéra, la mention du lever héliaque de Sirius, comme ayant eu lieu la neuvième année de son règne, on a pu en conclure, si l'interprétation du texte est exacte, que le règne de Menkéra doit être placé un millier d'années avant l'époque assignée par Mariette.

La suite des rois, depuis Ménès jusqu'à la conquête de l'Égypte par Alexandre le Grand, se divise en trente-et-une dynasties, parmi lesquelles on compte deux dynasties persanes, la 27me inaugurée par Cambyse, et la 31me commencée par Ochus.

Au sommet du Panthéon égyptien plane un dieu unique, immortel, incréé, invisible et caché dans les profondeurs inaccessibles de l'être nécessaire. Ce dieu incréé devient créateur ; il sort de lui-même, et chacune de ses manifestations devient un dieu : Ammon est le principe caché dans la nature, qui la pousse à se renouveler sans cesse. Imhotep est l'esprit qui résume en soi toutes les intelligences. Phtah est la lumière qui accomplit toutes choses avec art et vérité. Osiris est la bonté par excellence. Toth est la raison divine personnifiée.

Pour contenir l'homme dans la piété et la justice, les prêtres imaginèrent une incarnation permanente de la divinité dans un corps de bête, d'où elle surveille les événements. Telle est l'origine des animaux sacrés. Les plus célèbres sont le bœuf Apis, expression la plus complète de la divinité sous la forme animale, le scarabée de Phtah, l'ibis et le cynocéphale de Toth, l'épervier de Hor, le chacal d'Anubis, etc.

Chacune des trente-six provinces de l'empire ou nomes avait son animal sacré : Thèbes avait le crocodile, *Héliopolis le bœuf* Mnévis, *etc.*

Comme la plupart des peuples, les Égyptiens croyaient à l'immortalité de l'âme. Le rituel des morts, *reproduit partiellement sur les caisses des momies, ne laisse aucun doute à cet égard.*

Époque grecque. — *Alexandre n'eut pas de peine à s'emparer de l'Égypte, fatiguée de la domination des Perses (332). Il gagna l'affection de ses nouveaux sujets en respectant leurs croyances, leur culte et leurs lois, se contentant de confier à des Grecs le commandement de l'armée et l'administration des finances.*

Sur une langue de terre située à l'occident du Nil, entre le lac Maréotis et la mer, offrant aux navires un port vaste, commode et facile à défendre, il bâtit la ville d'Alexandrie, qui fut le siège du gouvernement sous les Grecs et les Romains, jusqu'à la domination arabe. Peu après la mort du conquérant, l'un de ses généraux, Ptolémée Ier, fils de Lagus, s'empara de l'autorité souveraine et fonda la dynastie des Ptolémées Lagides.

*Ces rois gouvernèrent d'abord avec sagesse, firent fleurir les sciences, fondèrent la fameuse bibliothèque et la célèbre réunion de savants connue sous le nom d'*École d'Alexandrie. *Cette école marcha pendant six siècles à la tête du mouvement intellectuel qui portait les esprits à fusionner les doctrines de l'Egypte et de la Grèce, de l'orient et de l'occident, en même temps que les relations commerciales et politiques mélangeaient les peuples et unissaient leurs intérêts.*

Les derniers Ptolémées s'affaiblirent dans des querelles domestiques, s'énervèrent dans le luxe ; Rome se posa en protectrice de leur autorité chancelante dans l'espoir d'être bientôt souveraine. L'empire des Lagides prit fin avec les aventures de Cléopâtre. Octave, devenu empereur sous le nom d'Auguste, fit de l'Égypte une province romaine.

Période chrétienne. ÉPOQUE ROMAINE. — *La propagation du christianisme fut le fait le plus considérable de la domination romaine. St Marc l'évangéliste, disciple de S. Pierre, vint prêcher l'Évangile à Alexandrie peu après la mort du Sauveur, et fit un si grand nombre de disciples dans la colonie juive et parmi les indigènes, qu'à sa mort, arrivée vers l'an 68, une chrétienté florissante s'étendait dans toute la vallée du Nil. Nulle part, peut-être, la bonne semence de l'Évangile ne poussa plus vite, et ne donna dès les premiers temps de plus beaux fruits de sainteté. Les bords du désert se couvrirent bientôt de monastères, et les solitudes se peuplèrent*

d'anachorètes. Il y eut en Égypte jusqu'à deux cent mille moines, rivalisant de ferveur et d'austérité sous la conduite d'illustres saints. Quand, vers la fin du IVme siècle, les édits de l'empereur Théodose déclarèrent la chute officielle du paganisme, la nation était déjà chrétienne.

A la mort de Théodose (395), l'empire fut divisé entre Rome et Constantinople. L'Égypte releva de cette dernière capitale.

Une épreuve plus funeste que les persécutions vint affliger l'Église fondée par S. Marc. Les vingt premiers successeurs de cet apôtre sur le siège patriarcal d'Alexandrie avaient formé jusqu'à S. Athanase une série de saints ; le vingt-cinquième, Dioscore, se laissa séduire par l'hérésie d'Eutychès et la fit embrasser à une partie de son peuple. Dès lors il y eut deux Églises chrétiennes en Égypte, l'une schismatique, rameau séparé de la véritable Église, l'autre persévérant dans la foi des apôtres, unie au successeur de Pierre. Souvent il y eut deux patriarches, l'un schismatique ou jacobite, l'autre catholique ou melchite.

Période musulmane. — *Cette funeste division favorisa la conquête du pays par les sectateurs de Mahomet.*

Sous le khalif Omar, successeur du prophète (640), les armées de l'Islam, commandées par Amrou-ben-el-A's, envahirent l'Égypte, et les vainqueurs s'y établirent en grand nombre. Dès lors, les chrétiens, anciens habitants du pays, furent désignés par le nom de Coptes, abréviation du nom grec de l'Égypte Αἴγυπτος. *Les schismatiques pactisèrent plus d'une fois avec l'Islam, qui pourtant ne cessa pas de les opprimer. Les catholiques, moins nombreux, disparurent peu à peu de l'histoire, sans s'éteindre.*

Toute la période musulmane de l'histoire d'Égypte est une suite de guerres, de luttes entre les différents chefs qui se disputent l'empire de Mahomet, d'expéditions et de batailles contre les Croisés et les rois de Jérusalem. Damas, Bagdad, le Caire, furent alternativement le siège du gouvernement.

Période turque. — *En 1254 le chef des gardes du prince s'empare du pouvoir, et quarante-sept princes mamelouks se succèdent dans l'espace de deux siècles et demi sur un trône avili par leurs crimes. L'un d'eux ayant eu l'imprudence de donner asile au compétiteur du sultan de Constantinople, Sélim Ier marcha sur le Caire et s'en empara. Dès ce moment, l'Égypte ne fut plus qu'une province de l'empire ottoman (1517) ; elle fut gouvernée au nom du sultan par un pacha aidé de vingt-quatre beys.*

Le pays, désorganisé par des luttes intestines, était tombé, vers la fin du siècle dernier, au pouvoir de beys tous mamelouks, libres de se livrer à toutes les violences, à toutes les exactions. Des pétitions nombreuses furent alors adressées au gouvernement français par les commerçants européens, dont les affaires succombaient sous des taxes exorbitantes et un emprunt forcé. L'expédition d'Égypte fut décidée et confiée au général Napoléon-Bonaparte, âgé de vingt-neuf ans. Les plaintes des colons européens ne furent que l'occasion de cette célèbre campagne ; le désir de se rendre maître de la Méditerranée et d'affaiblir l'Angleterre en l'attaquant sur la route des Indes, en fut le vrai motif.

Le jeune général, voulant ajouter à la gloire des armes celle des conquêtes scientifiques, que ce vieux berceau du monde lui promettait abondantes, s'entoura de savants distingués. La multiplicité des travaux, des fructueuses recherches dans toutes les branches de la science, qu'ils menèrent à terme durant deux années de guerres et de révolutions, est étonnante ; l'ensemble forme le monument scientifique le plus considérable qui existe sur la vallée du Nil, et leur carte d'Égypte est encore la plus complète que l'on possède.

La retraite des Français, en septembre 1801, remit le pays sous la domination ottomane.

Dans l'armée turque, à la tête d'un corps d'Albanais, se trouvait un jeune Rouméliote plein d'intelligence et d'énergie, Méhémet-Ali, dont l'ambition s'était exaltée par la fortune de Bonaparte. Il s'empara du pouvoir et se fit reconnaître du sultan comme pacha d'Égypte (1805).

C'est la gloire de Méhémet-Ali d'avoir travaillé sans relâche, pendant trente années, à élever l'Égypte au niveau de la civilisation des nations européennes. Aidé d'hommes habiles, demandés à l'Europe et principalement à la France, il fonde un ordre politique et civil, il creuse des canaux, agrandit les cultures, en introduit de nouvelles, crée des manufactures, étend le commerce, organise une flotte et une armée régulière. Il favorise les Européens établis en Égypte, donne toute liberté aux chrétiens. On peut dire qu'avec son règne commença une nouvelle période de l'histoire. Il fonda l'Égypte moderne.

Les tribus du haut Nil furent soumises par ses troupes (1821) ; le Soudan devint une province égyptienne dont Khartoum fut la capitale.

A la suite d'une expédition où son fils, Ibrahim-Pacha, s'avança jusqu'en Anatolie, battit les Turcs et menaça Constantinople, un traité assura à Méhémet-Ali et à ses descendants mâles par droit de primogéniture le titre de vice-roi, en maintenant la suzeraineté de la Porte (1849).

Atteint d'une maladie mentale, il se retire à l'âge de 78 ans. Son fils aîné par adoption, Ibrahim-Pacha, lui succède (1848), et meurt après quatre mois de règne. Il a pour successeur Abbas-Pacha, son neveu, auquel on doit le premier chemin de fer d'Égypte, entre Alexandrie et le Caire. Sa mort (1854) laisse le gouvernement à Mohammed-Saïd-Pacha, quatrième fils de Méhémet-Ali. Sous son administration, les canaux, les chemins de fer se multiplient, la grande œuvre du canal de Suez est commencée ; pour conserver la mémoire de la haute protection et du concours efficace qu'il apporte à l'entreprise, la nouvelle ville bâtie à l'entrée du canal sur la Méditerranée reçoit le nom de Port-Saïd.

Son successeur, Ismaïl-Pacha, fils d'Ibrahim et petit-fils de Méhémet-Ali, donna une impulsion plus vive encore aux travaux et aux entreprises nouvelles ; mais il voulut assimiler trop vite la nation à une puissance européenne. Il s'engagea dans des entreprises et dans un luxe qui dépassaient les besoins et les ressources du pays ; pour vaincre ces difficultés, il fut généreux à l'excès. Sa libéralité le perdit. Les puissances réclamaient en vain par leurs ambassadeurs le payement des créances de leurs nationaux ; elles profitèrent d'une révolte d'officiers que le gouvernement congédiait sans payer l'arriéré de leur solde, pour exiger l'abdication du khédive en faveur de son fils aîné, Mohammed-Tewfik-Pacha (1879).

La Porte lui avait conféré en 1867 le titre de khédive, supérieur à celui de vice-roi, qui lui assurait le premier rang parmi les vassaux du sultan, ainsi qu'à ses descendants directs. Un autre firman de 1875 avait donné au khédive le droit de conclure des traités avec les puissances étrangères, de faire des emprunts, d'élever son armée à trente mille hommes sur le pied de guerre, et avait reconnu son indépendance dans l'administration civile et judiciaire de l'Égypte. En retour, le khédive s'était engagé à payer au sultan un tribut annuel de 17.200.000 francs.

A l'avènement de Tewfik-Pacha, les puissances réglèrent le service de la dette et stipulèrent que deux contrôleurs généraux, l'un français, l'autre anglais, seraient attachés au gouvernement du pays et assisteraient au Conseil des ministres. Ce fut le régime du Condominium.

Il n'avait duré que deux ans et promettait un sûr rétablissement des finances, quand un colonel ambitieux, d'une origine obscure, organise une manifestation militaire, sous le prétexte d'une préférence injuste donnée aux officiers turcs, et se met à la tête d'un parti national opposé à toute ingérence étrangère, et dont le nom de ralliement était : l'Égypte aux Égyptiens. *Le colonel Arabi, pour entraîner le peuple, se pose en envoyé du prophète, chargé de délivrer la nation des mains des infidèles. En vain le khédive essaie d'arrêter le mouvement en prenant Arabi pour ministre de la guerre*

et en lui conférant la dignité de Pacha. Il était trop tard. Les Européens fuyaient en grand nombre, les affaires étaient arrêtées. Une querelle, survenue dans la journée du dimanche 11 juin 1881 entre des Grecs d'Alexandrie et des indigènes, surexcite les esprits, fait croire à un complot pour le massacre des chrétiens. Il n'y eut pourtant qu'une douzaine de morts du côté des Grecs.

Arabi, resté au Caire, se déclare dictateur et pousse les armements pour la défense du pays contre les escadres anglaise et française qui bloquent le port d'Alexandrie. Le khédive, retiré avec sa famille dans son palais de Ramléh, près d'Alexandrie, attend l'issue de la lutte prête à s'engager. On sait comment elle se termina. Huit cuirassés anglais bombardèrent Alexandrie (11 juillet). La ville resta pendant dix jours abandonnée à une populace avide de pillage et d'incendie. Après avoir rétabli l'ordre, la flotte anglaise s'empare du canal, débarque à Ismaïlia une armée de vingt mille hommes, en partie indienne, commandée par le général Wolseley ; celui-ci, après quelques escarmouches, termine la campagne par le combat de Tell-el-Kébir. Un seul régiment, composé de noirs, fit quelque résistance pendant vingt minutes ; Arabi se déroba lâchement. Le 25 septembre le khédive rentrait dans sa capitale et Arabi était exilé à Ceylan (1881).

Les troupes anglaises occupent encore le Caire, Alexandrie, Assyout, Assouan et Souakin. L'Angleterre n'intervient dans le gouvernement que pour aider le khédive et donner des conseils. En fait, de hauts fonctionnaires anglais surveillent les différentes branches de l'administration, et des officiers anglais commandent les troupes indigènes. C'est l'Angleterre qui a décidé et conduit l'aventureuse campagne du Soudan contre les hordes du mahdi, où chaque soldat a coûté près de 25.000 francs au trésor. C'est elle qui a fixé les limites actuelles de l'Égypte dans la vallée du Nil à la deuxième cataracte, à Ouadi-Halfah, à 350 kilomètres en amont d'Assouan.

ÉGYPTE ACTUELLE.

Gouvernement et Administration. — *Le pouvoir exécutif est dans les mains du khédive et de ministres responsables ; c'est le ministre président du Conseil qui a la plus grande part dans le gouvernement. L'élément représentatif a peu d'influence sur les affaires. Il entre dans deux assemblées : le* Conseil législatif, *formé de 14 membres permanents choisis par le khédive et de 16 délégués des*

*provinces ; l'*Assemblée des notables, *comprenant les ministres, les membres du Conseil législatif et 46 notables, délégués des provinces et des villes. Ce fut en 1883 qu'eurent lieu les premières élections des délégués ; la durée de leur mandat fut fixée à six ans.*

Le pays est divisé en quatorze provinces, auxquelles il faut ajouter huit gouvernorats pour les principales villes ou stations.

La basse Égypte, c'est-à-dire le Delta, comprend les huits provinces

de Behérah (maritime),	*chef-lieu*	*Damanhour,*
» *Charqiéh (orientale)*	»	*Zagazig,*
» *Daqahliéh (centrale)*	»	*Mansourah,*
» *Gharbiéh (occidentale)*	»	*Tantah,*
» *Qalioubiéh (méridionale)*	»	*Benha,*
» *Menoufiéh (additionnelle)*	»	*Chibin-el-Kom.*

La moyenne Égypte, entre le Caire et Assyout, forme quatre provinces : Ghizéh, Bénisouéf, Fayoum et Miniéh. La haute Égypte a les provinces d'Assyout, de Ghirghéh, de Kenéh et d'Esnéh.

Les gouvernorats sont ceux du Caire, d'Alexandrie, de Damiette, de Rosette, de Port-Saïd et canal, d'El-Arich à la frontière syrienne, de Souakin et de Kosseir sur la mer Rouge.

Chaque gouvernorat est administré par un gouverneur ou mohafez, *qui relève directement des ministres de l'intérieur et des finances.*

Les provinces ou moudiriéhs *sont gouvernées par des* moudirs, *qui les administrent à la fois comme préfets, receveurs d'impôts et commandants militaires. Chaque moudiriéh se partage en districts appelés* markaz *dans la basse Égypte,* kems *dans la haute Égypte, et dirigés par un* nazer. *Les districts se subdivisent en villages administrés gratuitement par des cheiks-el-beled ou maires. En théorie, il ne devrait y avoir qu'un cheik par village et il devrait être élu par les habitants. En fait, bien des villages ont plusieurs cheiks administrant chacun un groupe de familles, et leur autorité se transmet souvent du père au fils ou entre parents sans sortir de la famille. Dans les campagnes retirées, le cheik est un petit roi, maître absolu du village.*

Depuis Méhémet-Ali, les différentes branches de l'administration centrale comptent des Européens parmi leurs principaux employés et même parmi leurs directeurs. Ils ont introduit la langue française dans les différents ministères, et aujourd'hui elle

est la langue officielle à l'égal de l'arabe : tous les décrets sont publiés dans les deux langues, toutes les administrations ont leurs bureaux de traducteurs. La bureaucratie égyptienne emploie un personnel considérable, où les chrétiens sont en proportion bien plus forte que dans la population elle-même.

Singulière destinée de ce pays, qui, après avoir enseigné les arts, les lois et la sagesse au monde antique, doit demander au monde moderne, au monde chrétien, la science, la morale et les lois.

Justice. — *La législation musulmane est fondée sur la loi religieuse. Elle n'est que l'expression légale des croyances religieuses et des prescriptions morales contenues dans le Coran, expliquées ou fixées par les décisions de jurisprudence réunies dans certains recueils.*

L'organisation judiciaire comprend une cour supérieure de justice établie au Caire, le Meglis-el-ahkam, *des tribunaux d'appel dans quelques grandes villes, et des tribunaux de première instance au chef-lieu de chaque moudiriéh. Les présidents de ces tribunaux portent le titre de* cadi *et sont revêtus d'un caractère religieux. Dans chaque village important, est un cadi inférieur qui remplit les fonctions de juge de paix.*

L'Angleterre a tenté récemment une réforme judiciaire empruntée au code Napoléon. Des tribunaux de première instance ont été organisés au Caire, à Alexandrie et dans quelques villes du Delta sous la surveillance d'un magistrat belge ou hollandais ; une cour d'appel a été fondée au Caire. Cette nouvelle institution, peut-être un peu prématurée, n'arrivera que peu à peu à un fonctionnement régulier.

Au temps de François Ier, les Européens furent soustraits par les capitulations à la juridiction des tribunaux musulmans ; il n'eût pas été possible de leur appliquer une législation fondée sur le Coran. Leurs contestations avec les indigènes furent jugées par leurs consulats constitués en tribunaux ; et les affaires entre Européens furent dévolues au consulat de la partie demanderesse. Ce régime eut des inconvénients qui grandirent avec l'importance des colonies européennes. Des conflits de compétence s'élevaient sans qu'un tribunal supérieur pût les régler : en cas d'appel, l'affaire était portée devant une cour étrangère.

Pour y porter remède, le gouvernement du khédive, d'accord avec les puissances, institua des tribunaux mixtes composés de juges européens et indigènes au Caire et à Alexandrie, et une cour d'appel dans cette dernière ville, pour vider tous les différends

entre Européens et indigènes et entre Européens de différentes nationalités, ne laissant aux tribunaux consulaires que les affaires de leurs nationaux entre eux. Cette législation, dite de la réforme, *rend de grands services au pays. Ses tribunaux ont la confiance de tous.*

Il n'y a en Égypte ni avoués, ni notaires : les avocats font les actes de procédure, le greffe du tribunal reçoit les actes de vente et les autres contrats.

Finances. — *Le sol appartient en principe à l'État ; mais cette propriété n'est plus que nominale ; les indigènes et les étrangers achètent et vendent les terres avec la même facilité qu'en Europe. De l'ancienne constitution de la propriété, il ne reste que la distinction en terres* ouchouri *et en terres* kharadji. *Les premières payent au trésor un impôt fixe appelé* ouchour *(dîme). Elles furent originairement concédées à des princes, à de grandes familles, sous la condition de cette redevance. Les terres kharadji payent à l'État une taxe ou kharadji qui, jusqu'à ces derniers temps, pouvait être augmentée au gré du gouvernement. Ce sont en général les terres des pauvres, divisées en lopins autour des villages. Elles furent dans le principe cédées à des individus ou à des communautés sous la condition d'une rente ou fermage susceptible d'augmentation.*

Les terres ouchouri occupent à peu près le quart du sol cultivable ; les terres kharadji en occupent la moitié ; l'autre quart appartient sous divers noms à la famille khédiviale. Une grande partie de ces propriétés de la famille khédiviale sert de gage aux banquiers d'Europe, créanciers de l'État, et est administrée en leur nom par des commissions mixtes, composées d'Européens et d'indigènes. C'est ainsi que l'emprunt Rothschild de 200 millions a pour gage 178.000 hectares, désignés sous le nom de Domaines de l'État, *et que d'autres banquiers ont reçu en garantie 208.200 hectares formant la* Daïra-Saniéh. *Quand le revenu de ces domaines ne suffit pas à couvrir les intérêts de l'année, le budget supplée.*

L'impôt foncier constitue la plus grande partie des recettes du trésor, tandis qu'en France, il n'en est que le cinquième ; son taux moyen, pour les bonnes terres du commun des contribuables, s'élève à 90 francs par hectare.

Les chemins de fer appartiennent tous à l'État, sauf le petit chemin de banlieue entre Alexandrie et Ramleh ; ils lui rapportent annuellement 25 millions de francs.

La dette publique égyptienne s'élève aujourd'hui à trois milliards de francs et exige un intérêt annuel de 105 millions. Si l'on admet comme chiffre probable une

population de 6.900.000 habitants, l'Égyptien doit par tête 450 francs, environ la moitié de ce que doit un Français.

Mais en Égypte la fertilité du sol est telle, et les besoins de la population indigène sont si modiques, que, sous une sage administration, quelques années de bonnes récoltes successives suffiraient, dit-on, pour diminuer de beaucoup les lourdes charges qui pèsent sur les finances du pays.

Agriculture. Produits. — *L'Égypte n'a ni houille, ni fer, ni métaux. Son désert arabique, en face de Kénéh, recèle les magnifiques carrières de vert-antique, de porphyre rouge et d'albâtre (1) dont les Romains ont orné les temples et les palais de tout l'ancien monde. Aujourd'hui, ces carrières ne peuvent être une source de richesse : on ne construit plus en porphyre.*

Le commerce du Soudan, qui contribua longtemps à la richesse de l'Égypte, est sur le point de lui échapper en se portant sur les ports de la côte occidentale de la mer Rouge. Les Anglais ont travaillé autrefois à l'amener au port de Kosseir, par la route naturelle qui joint ce port au grand méandre du Nil, près de Kénéh. On voit encore les puits qu'ils creusèrent dans le désert, le long du chemin. Actuellement ils espèrent détourner le commerce de l'intérieur sur le port de Souakin ; c'est manifestement dans ce but qu'ils occupent cette station sur une côte désolée.

L'Égypte moderne ne peut s'enrichir que par le développement de sa production agricole. Ses souverains l'ont compris, et n'ont pas cessé, depuis le commencement du siècle, de faire des efforts pour augmenter les cultures et leur rendement. On estime qu'ils ont accru d'un cinquième la surface cultivable, malgré les causes permanentes de diminution que nous avons signalées, en même temps qu'ils rendaient possibles, sur une grande échelle, les cultures du coton et de la canne à sucre, rémunératrices entre toutes.

Ce résultat est dû à la création de canaux profonds, à très faible pente, qui toute l'année amènent les eaux du fleuve à proximité des terres, et permettent un arrosage permanent au moyen de puissantes machines élévatoires. Ce sont les canaux Séfi *ou d'été, tout à fait distincts des canaux* Nili, *beaucoup moins profonds, qui distribuent les eaux au temps de l'inondation et se dessèchent après la crue.*

Les canaux séfi remplacent aujourd'hui tous les anciens canaux nili dans le Delta.

---

1. Les célèbres carrières de porphyre rouge du mont Claudianus sont au nord-est de Kénéh. On y voit les restes bien conservés d'une ville habitée par les condamnés aux mines. La ville d'Alabastrum, qui doit son nom aux carrières d'albâtre, était peu éloignée de Minieh.

Ils sont moins nombreux dans la vallée du Nil, où les terres s'éloignent peu du fleuve. En l'année 1880, ils présentaient un développement total de 3 330 kilomètres et une masse de déblais égale à une fois et demie celle du canal de Suez. Cinq cents pompes à vapeur étaient employées à élever leurs eaux ou celles du fleuve.

Malheureusement ces canaux ne profitent guère qu'aux grandes propriétés, seules capables de supporter les frais des machines à vapeur. Le fellah des villages arrose son champ à la sueur de son front, comme au temps des Pharaons, avec les infiltrations du Nil, qui forme partout dans la plaine une nappe souterraine peu profonde.

C'est pourtant le pauvre cultivateur qui devra, durant deux mois d'été, donner tout son labeur au curage de ces canaux. L'eau, qui les traverse sans cesse avec un faible courant, y laisse des dépôts si considérables que le volume des boues à déplacer chaque année atteint, dit-on, la moitié du volume de terre déplacé pour le creusement du canal maritime.

Dans les canaux navigables, le curage se fait par dragues à vapeur. Pour les autres canaux, de beaucoup les plus nombreux, le travail s'exécute par corvées en masse, et c'est par millions qu'il faut compter les journées imposées à la population corvéable, car le labeur journalier du fellah ne suffit pas à enlever un mètre cube de vase.

Le voyageur qui traverse l'Égypte quelques semaines avant la crue, rencontre çà et là des fourmilières d'hommes presque sans vêtements, qui piétinent dans la vase au fond des canaux, une houe à la main, tandis que d'autres, plus jeunes, remontent la boue dans des couffins, sur le sommet des berges. Quelques cheiks accélèrent le mouvement en agitant leur courbache ; aux extrémités du chantier, une dizaine de soldats, l'arme au bras, surveillent mélancoliquement les fuyards. Dans les champs voisins des groupes de femmes et d'enfants préparent la maigre nourriture des travailleurs ou réparent leurs hardes. C'est là que tous prendront le repos de la nuit, car ils sont peut-être bien loin de leurs villages. Le gouvernement ne leur a fourni que des instruments de travail ; il ne leur donnera aucun salaire.

Avant l'occupation anglaise, on évaluait à 450.000 le nombre des hommes de corvée employés chaque année, pendant une période de deux mois, au seul curage des canaux séfi. Les administrateurs anglais, dans une pensée louable, se sont efforcés de diminuer, de supprimer même la corvée, en affectant une somme de plus en plus importante à l'entretien des canaux. Il est douteux que leurs efforts pour la supprimer obtienne un résultat avantageux. Le système des corvées en masse pour le curage des canaux

paraît mieux approprié que tout autre à la nature du travail et aux conditions dans lesquelles il doit être exécuté. La corvée est dans les habitudes de la population depuis les temps les plus anciens ; les bas-reliefs des monuments pharaoniques nous la représentent telle qu'elle se pratique aujourd'hui. Mais s'il ne convient pas de la supprimer, il convient sans doute d'organiser une répartition plus équitable, une perception moins dure de cet impôt du travailleur.

L'admirable réseau des canaux d'été, perfectionné sans cesse sous une administration intelligente, a permis, dans ces derniers temps, à l'agriculture d'exporter par année moyenne pour 200 millions de francs de coton en fibres et pour 38 millions de graines de coton. Les quatre cinquièmes de la fibre exportée va en Angleterre, le reste est pour la France et l'Espagne. La graine est envoyée à Marseille et à Douvres, où l'huile qu'on en retire sert à la fabrication des savons et à la falsification des huiles comestibles.

L'exportation du sucre de canne s'est élevée annuellement à 13 millions en moyenne. Après ces riches produits de la culture séfi, ce sont les fèves de la haute Égypte qui ont la plus grande part dans l'exportation agricole : cette part est à peu près égale à celle du sucre.

La création des grands canaux d'été n'a pas seulement augmenté la production du sol, elle a facilité le commerce, en donnant au Delta plus de mille kilomètres de voies ouvertes toute l'année à la navigation. Si l'on considère que, outre ces grands canaux et les deux branches du Nil, le Delta possède un réseau de voies ferrées aussi développé, proportionnellement à sa surface, que les contrées les plus favorisées sous ce rapport, on s'explique comment l'Égypte peut se passer presque absolument de routes, sans préjudice pour son commerce.

Population. — *L'Égypte est le pays des contrastes entre l'antique et le moderne, la civilisation et la barbarie, la pauvreté et la richesse, la fertilité et le désert, la vie et la mort. Elle est aussi le pays des contrastes entre les populations diverses qui l'habitent. Riche carrefour du monde, les hommes de toutes les races y passent, et plusieurs se fixent sous son climat salubre et gai, sous ses lois hospitalières.*

A l'époque de l'invasion arabe, les possesseurs de l'Égypte, en grand nombre, embrassèrent la religion de Mahomet et mêlèrent leur sang à celui de leurs vainqueurs. Six cent mille seulement sont restés chrétiens et ont conservé sans alliage leur antique race. Nous parlons des Coptes, *nation parfaitement distincte, dont les traits généraux*

révèlent une étonnante unité de type avec les personnages représentés dans les figures pharaoniques. Le Copte est d'une taille au-dessus de la moyenne, il a les membres longs, les épaules larges, la poitrine développée, les jambes sèches presque à l'égal de l'Indien. Mettez son visage à côté des figures du musée de Boulaq, vous serez frappé de l'air de famille qui l'en rapproche.

« La température toujours uniforme de l'Égypte, dit Bossuet, y a fait les esprits solides et constants. » Les Coptes sont en effet intelligents, tranquilles, appliqués à leur emploi. Ils font tous les métiers, mais la profession qu'ils affectionnent plus que toute autre, est celle d'écrivain (kateb), *ou de comptable. Leur comptabilité est compliquée à l'excès, et ils aiment, dit-on, à y glisser certains secrets dont eux seuls ont la clef; les emplois sont ainsi multipliés et leur sont réservés. Sous le gouvernement des mamelouks, ils conservèrent le monopole de l'administration des finances de l'État. Aujourd'hui, l'introduction des méthodes européennes, la concurrence des employés syriens, qui affluent en Égypte depuis une trentaine d'années, ont diminué de beaucoup l'importance des comptables coptes. Le recensement de 1882 a donné 409.000 Coptes, parmi lesquels cinq mille environ sont catholiques.*

Les Turcs sont les maîtres depuis la conquête de Sélim Ier, en 1517, et la famille khédiviale leur appartient. Mais ils ont toujours vécu, comme soldats ou fonctionnaires, en dehors de la population, et se sont peu multipliés ; ils ne dépassent pas une quinzaine de mille ; leur langue est restée inconnue dans le pays.

Le fellah, ou cultivateur musulman, forme la masse de la population égyptienne. Malgré le mélange séculaire du sang, il se rapproche bien plus du type indigène que du type arabe. Il est robuste, bien conformé et même beau, quand la misère ne l'a point courbé et que l'ophthalmie n'a pas rongé ses grands yeux noirs. Il aime par-dessus tout la paix. Habitué à travailler pour les autres plus que pour lui-même, il est d'une patience que rien n'irrite, que rien ne lasse. C'est bien le descendant de ce peuple qu'un orgueilleux pharaon faisait travailler sans salaire pendant des années à la construction de la pyramide, son sépulcre royal aux proportions insensées. Le fellah ne demande pas quel est son maître, il ne s'inquiète que de la part de récolte qui lui sera laissée. Sa patrie ne s'étend pas au delà de sa famille et de son champ. Il est incapable de tenter une révolution, il n'y songe même pas. Les prédications de quelques fanatiques ambitieux n'ont pas pu l'émouvoir au temps de la révolte d'Arabi. Le mahdi lui même, croyons-nous, ne l'aurait pas entraîné hors de sa terre, s'il fût venu en Égypte.

Il est musulman par habitude, mais ne se préoccupe guère des recommandations du

Coran sur la prière et les ablutions. La mosquée du village, s'il en est une, n'est qu'un gourbi, surmonté d'une petite coupole de boue blanchie, confié à la garde d'un pauvre hère ; elle reste habituellement déserte.

Un grand nombre de fellahs se sont ruinés ces dernières années par des emprunts inconsidérés. Ils n'ont pas pu payer ; les prêteurs de la ville se sont emparés de leurs petits champs et ne savent comment les faire valoir. Il s'en est suivi une dépréciation de la propriété ; et une crise agraire serait à craindre, si l'Égypte n'avait dans son sol des ressources supérieures à toute infortune.

La race arabe pure est représentée par les Bédouins, agglomérés en tribus ; ils vivent sous la tente dans le désert, ou se sont fixés dans des villages limitrophes leur appartenant. Le Bédouin n'est pas soumis au droit commun qui régit les autres indigènes. Les tribus s'administrent à leur manière sous la surveillance du gouvernement, qui les tient constamment dans une sorte d'état de siège. Les Bédouins, nomades et semi-sédentaires atteignaient, en 1882, le chiffre de 246.000.

L'esclave n'existe plus officiellement depuis le 4 août 1884. Tous les esclaves qui vont demander à la police leur carte de liberté, *la reçoivent aussitôt et peuvent s'établir où il leur plaît. Mais les grands personnages trouvent encore, avec facilité, à se procurer des esclaves pour leurs harems. Tant qu'il y aura des harems, il faudra des esclaves ; le régime mystérieux de ces intérieurs ne saurait s'accommoder de serviteurs libres de changer de maîtres.*

Les Levantins, c'est-à-dire les chrétiens d'Asie, sujets du sultan, sont venus en grand nombre trouver en Égypte un champ plus productif pour leur activité commerciale et industrielle, et des lois plus libérales. Plusieurs y ont fait souche. Ils ont introduit, principalement dans les villes, tous les rites catholiques et tous les schismes chrétiens de l'Orient. Les Grecs unis et les Arméniens catholiques ont un évêque au Caire. Les Maronites y ont plusieurs églises. Les Syriens y ont aussi leur chapelle. Parmi les schismatiques, les plus nombreux sont les Grecs de Syrie ou des Iles.

Les colonies européennes, de plus en plus nombreuses et riches, ont profondément modifié l'aspect et les usages sociaux d'Alexandrie et du Caire. Elles formaient en 1882 un total de 90.000 Européens, parmi lesquels 37.000 Hellènes, 19.000 Italiens, 16.000 Français, 8.000 Austro-Hongrois, 6.000 Anglais. C'est la ville d'Alexandrie qui compte la plus nombreuse colonie européenne, et qui a le plus profité du développement des relations avec l'Europe. Elle n'était qu'une bourgade de 7.000 âmes à l'époque de l'expédition française ; elle est aujourd'hui une ville de 231.000 habitants.

[illegible] *fections, sera dans l'histoire une gloire*
[illegible] *ut pour la France. Au temps de Bona-*
[illegible] *n 1882, elle en comptait 6.800.000. Sa*
[illegible] *u siècle, et elle continue à s'accroître de*

L'ÉGYPTE.

VOYAGE AUX DÉSERTS DE SCÉTÉ ET DE NITRIE

à la recherche de l'arbre sorti du bois sec que l'abbé Jean arrosa avec tant de travail et d'assiduité.



U mois de mai 1881, nous lisions dans le tome III[e] des *Lettres édifiantes et curieuses*, une lettre du P. Sicard au comte de Toulouse, du 1[er] mai 1716, dans laquelle le Père raconte sa visite aux quatre monastères coptes du désert de Nitrie.

Comme il se rendait du monastère le plus méridional au second, le supérieur, qui l'accompagnait dans le désert, lui dit : « Regarde cet arbre, appelé l'*arbre de l'obéissance*, qui résiste depuis douze siècles à toutes les saisons et aux attaques des bêtes et des Arabes. C'est un alizier qui, dans son origine, n'était qu'un bâton sec, fiché dans ce sable ingrat et brûlant par l'abbé Poëmen. Cet abbé commanda au célèbre Jean le Petit de l'arroser tous les jours. L'obéissant religieux observa constamment pendant deux ans l'ordre de son supérieur. DIEU, pour récompenser l'obéissance persévérante de son serviteur, permit que le bâton prît racine et portât des branches et des feuilles aussi belles que tu les vois. »

C'est de ce même arbre que parle notre Père saint Ignace dans sa magnifique lettre sur la vertu d'obéissance. Aussi a-t-il pour nous un intérêt tout spécial.

Nous formons immédiatement le projet d'aller voir s'il existe encore, désireux de pouvoir en donner des nouvelles à nos Pères et Frères, et surtout de demander pour nous et pour tous, au pied de ce vénérable témoin du prix que DIEU attache à la simplicité de l'obéissance, un accroissement dans la perfection de cette vertu.

Cette excursion dans les déserts de Scété et de Nitrie, où vécurent la plupart des saints anachorètes dont nous lisons les touchantes histoires dans la *Vie des Pères du désert*, où l'on voit encore plusieurs monastères qui furent sanctifiés par leurs vertus et illustrés par leurs miracles, promet bien d'autres satisfactions à notre pieuse curiosité.



CHAPITRE PREMIER. — Du Caire à Kafr-el-Daoud.



PLUSIEURS difficultés se présentèrent. Des touristes européens nous ont souvent dit que le premier voyage à chameau est extrêmement pénible. Un de nos anciens élèves de France, qui arrive d'une longue excursion aux cataractes du

Nil, nous raconte qu'une promenade de trois heures sur un châmeau l'a rendu malade pendant plusieurs jours. Néanmoins, nous n'en sommes point effrayés.

Les meilleurs chameaux du Caire, et même les seuls qui soient destinés aux voyageurs, sont ceux qui font le service du Sinaï. On nous demande 10 francs par jour. Notre voyage devant durer six jours, c'était beaucoup pour notre pauvre petite bourse. J'envoyai alors un brave jeune homme grec catholique, qui fait chez nous la classe des commençants, au village de Kafr-el-Daoud, à la lisière du désert, chercher des montures d'un prix plus modeste, et prendre tous les renseignements qui pouvaient nous être utiles. Il arrêta en effet quatre chameaux avec leurs conducteurs au prix de 25 francs l'un, pour tout le voyage de cinq ou six jours.

Autre difficulté : notre voyage serait incomplet, très fatigant, dangereux et pratiquement impossible, si nous n'étions point reçus dans les monastères du désert, occupés aujourd'hui par des moines coptes schismatiques. Pour cela, une lettre du patriarche schismatique nous était nécessaire. Sa Béatitude nous la promit avec beaucoup d'amabilité ; mais, pour l'obtenir, que de courses il nous fallut faire chez son secrétaire ! Il nous sembla qu'on se faisait une grosse affaire de notre visite. Nous prîmes de notre côté la résolution d'éviter tout ce qui pourrait avoir pour des yeux prévenus la couleur d'une inspection.

Enfin tout est prêt : nous sommes quatre pèlerins, votre serviteur, les FF. scolastiques Eugère Nourrit et Joseph Noory, et notre bon jeune homme auxiliaire du collège, Jean Palamari. Chacun emporte une couverture de coton et un petit oreiller qui serviront, de nuit, pour camper, et de jour, pour améliorer le bât du chameau. Le jeudi, 4 août, à cinq heures du matin, nous partons en voiture pour la gare de Boulaq-Dakrour, à 4 kilomètres au delà du pont du Nil, station qui dessert le Caire sur la ligne d'Alexandrie à la haute Égypte. La route est ombragée par un magnifique berceau de *mimosa Lebbeck* (Forskal), dont les houppes soyeuses et jaunâtres embaument l'air. A la station, on rencontre un peu partout des personnes qui dorment étendues par terre et soigneusement enveloppées dans leur couverture ; il y avait là une cinquantaine de dormeurs et seulement quatre ou cinq employés debout.

Je vais m'asseoir dans la salle d'attente toute grande ouverte. A côté de moi, sur le divan, est une pièce de calicot blanc toute froissée qu'on dirait laissée là par la couturière ; après quelques minutes, je m'aperçois qu'un pied sort de ce paquet, un peu plus tard, apparaît une tête barbue. Un employé arrive aussitôt avec un pot à eau et une cuvette, puis des habits ; en une minute, notre paquet est devenu le chef de gare, qui fait son inspection matinale et donne ses ordres.

Nous montons dans une voiture de troisième, qui ressemble assez bien à un grand wagon de bestiaux de nos lignes françaises. Il n'y a qu'une salle, avec des banquettes de bois tout autour et au milieu ; la voiture est ouverte de tous côtés, depuis la hauteur des épaules jusqu'au *toit*. Des tringles de fer empêchent de sortir autrement que par la portière, et arrêteraient au besoin le chapeau emporté par le vent. Ces troisièmes classes sont très bon marché, environ 0,05 c. le kilom.,

la moitié du prix des secondes. On n'y rencontre guère que des fellahs et des Arabes ; il ne conviendrait pas à un ecclésiastique d'y entrer seul.

A sept heures du matin le train part dans la direction d'Alexandrie, il court à travers d'interminables champs de coton aux grandes et belles fleurs jaune soufre, interrompus çà et là par des plantations de cannes à sucre et de dourah, sorte de millet haut de trois ou quatre mètres, terminé par un panicule serré de graines blanches ou brunes, dont les fellahs font leur pain ordinaire. Bientôt apparaît sur la droite, derrière de gros palmiers, le village d'Embabeh, autour duquel se livra la bataille des Pyramides. Les trois grandes pyramides de Ghizeh dominent en effet ce tableau du côté du sud, comme trois montagnes dorées par le soleil levant : nous les verrons jusqu'à quarante kilomètres de distance.

La première station est celle de El-Ménaché, tout proche du barrage du Nil. Nous apercevons parfaitement cette fantastique construction, qui est bien l'une des plus belles choses de l'Égypte et l'une des plus inutiles. On est à la pointe du Delta, la branche de Damiette est à droite, celle de Rosette est à gauche, au milieu est l'île de Chalaganeh, large de quelques centaines de mètres. Sur chacune des branches du fleuve est jeté un pont en pierre de taille, d'environ 500 mètres de long, dont les arches se ferment par des vannes ; chaque pilier porte une guérite en pierre avec meurtrières. Aux extrémités et au milieu de chaque pont s'élèvent des tours mauresques d'un bel effet. Malheureusement cette construction est établie sur un sol si peu solide, qu'on n'ose pas fermer les vannes, de peur que tout ne soit emporté. La pointe de l'île est un camp fortifié, garni tout autour de canons et de mortiers, renfermant de grandes casernes sous de beaux ombrages.

Nous arrivons bientôt à la gare de Ouardan, en longeant un canal latéral du Nil de 30 à 40 mètres d'ouverture. Sous la caisse à eau de la station, des femmes arabes vendent à de pauvres fellahs des morceaux hideux et tout saignants de viande de chameau.

A partir d'Ouardan, le sable du désert envahit le chemin de fer et même les deux rives du canal que nous suivons toujours.

Nous sommes dans le désert ; durant 20 kilomètres plus de végétation ; c'est à peine si, dans le lointain, du côté du Nil, nous apercevons quelques têtes de palmiers. La longue ligne des poteaux télégraphiques, se projetant sur le sable, fait de loin l'effet de ces petites barrières qui, en France, courent à droite et à gauche de la voie. Enfin la végétation se rapproche et nous arrivons à Kafr-el-Daoud.



CHAPITRE II. — Réception à Kafr-el-Daoud.



NOUS sommes à 67 kilom. de Boulaq-Dakrour ; il est environ dix heures du matin. Après avoir traversé le canal sur un bac, tout proche de la gare, nous nous dirigeons à travers le village vers la maison d'abouna Youssef, supérieur du couvent de l'abbé Isaïe, l'un des monastères du désert. Il est averti de notre

arrivée ; c'est chez lui que les chameliers doivent se rendre, et c'est à lui qu'est adressée la lettre du patriarche.

Le village a environ douze cents habitants. Comme tous les villages du Delta, il n'est qu'un amas de petites maisons, bâties en briques noires du limon du Nil, desséchées au soleil, sans fenêtres au dehors, sans étage supérieur. Ce qui frappe surtout les regards, ce qui domine tout du haut des terrasses des maisons, ce sont des murs, des piles, des pyramides artistement construites avec ces galettes d'excréments d'herbivores qui sont, en Égypte, le seul combustible du pauvre pour la cuisine et pour le four. La confection des galettes est l'un des offices des femmes et des filles ; elles pétrissent la matière avec les pieds dans un trou où elles ont mis un peu d'eau, puis en font des gâteaux plats de la dimension d'une assiette. On conçoit qu'un tel combustible donne au pain et aux mets un fumet spécial.

La maison d'abouna Youssef, située à l'extrémité orientale, est un peu mieux bâtie que les autres : au-dessus de la porte, il y a une salle avec deux ou trois fenêtres extérieures. Malheureusement tous les murs sont enduits d'un mélange de boue et de paille broyée, qui ressemble trop à du fumier de cheval.

On nous reçoit à l'entrée, et nous attendons assez longtemps dans un étroit passage que l'appartement du premier soit préparé pour notre réception solennelle. Les chameliers arrivent avec le fils du cheik du village, qui nous présente les hommages de son père.

Ici commencent les interminables objections et difficultés qui se renouvelleront tout le long du voyage. Il paraît que c'est dans le métier. Un missionnaire de Mgr Comboni, revenu dernièrement de Khartoum par la voie de Souakin, nous disait que ce n'est pas le désert qui fait souffrir, mais bien les chameliers. Je crois que ces pauvres gens créent des difficultés pour faire naître la nécessité du *bakchich* (pourboire), clef universelle de tout l'Orient et de bien d'autres pays.

Ils ne veulent partir que le lendemain, car le désert est sillonné de Bédouins qui nous dépouilleront ; le lendemain, nous pourrons nous joindre aux quelques soldats qui iront relever la garde du lac Natroun. Enfin tout s'éclaircit : il leur manque quelques piastres (0,25 c.) pour acheter de la poudre : nous les leur donnons. Ce fut l'argument victorieux, mais bien entendu ils n'achetèrent point de poudre. Il est donc convenu qu'on partira à trois heures. Le jeune cheik est témoin et garant au nom de son père, qui a choisi les chameliers et répond de ses hommes.

Abouna Youssef nous invite enfin à monter dans la salle de réception. Nous traversons une petite cour où nous voyons onze femmes très affairées autour de petits foyers, sans doute pour préparer notre dîner. Un escalier de boue desséchée nous conduit sur la terrasse et de là dans notre salle. Le sol est de la terre ; on sent qu'il n'est pas bien solide ; le long du mur sont des nattes de joncs recouvertes de vieux tapis, et contre le mur quelques coussins ; c'est le grand divan. On nous fait asseoir à la turque : nous présentons notre lettre, dont voici la teneur :

« La bénédiction divine et la grâce du Très-Haut descendent et enveloppent la personne du fils béni, le prêtre dépositaire de notre autorité, le ghomos Joseph,

supérieur du couvent de notre père, le B. Isaïe, grand entre tous les saints. — La bénédiction du Très-Haut !

» Après avoir béni et avoir prié DIEU qu'il lui plaise vous faire jouir d'une bonne santé et d'une parfaite tranquillité, nous vous annonçons que nos frères chéris, le Père Jullien, supérieur, et les PP. Nourrit et Noory, tous trois religieux jésuites latins, ainsi que notre fils M. Jean Palamari, veulent visiter les quatre couvents de Scété et revenir en paix. Leur projet est d'aller au désert du côté de Kafr-el-Hag-Daoud, lieu de votre résidence ; et c'est pour cela qu'il a fallu donner à Votre Révérence cette bénédiction. Vous recevrez les frères nommés ci-dessus avec la vénération due à Leurs Révérences ; vous aurez soin de leur fournir les montures et les guides nécessaires pour voyager dans le désert, et vous écrirez à chacun de nos fils qui exercent notre autorité dans les quatre couvents, de les accueillir à leur arrivée avec les honneurs qui leur sont dus. Quand ils auront visité un couvent, ils les accompagneront jusqu'à l'autre. »

Devant nous, avec abouna Youssef sont trois autres religieux qui doivent profiter de notre caravane : abouna Ghirgès et abouna Soleïman vont avec nous au monastère d'el-Baramous, et abouna Ishac se rend au monastère de l'abbé Isaïe.

Tous ont une robe d'indienne d'un brun rougeâtre à raies blanches, un surtout noir à larges manches (gébbé), et sur les épaules une grande écharpe noire qui retombe par devant. Celle d'abouna Youssef a quelques liserés violets. Leur tête est coiffée d'un turban noir à calotte rouge ; un morceau d'étoffe noire de la largeur de deux doigts sort de dessous le turban sur la nuque, et s'enfonce sous la robe : c'est le signe distinctif des religieux. Ils ne portent pas de bas ; leur chaussure est le soulier-pantoufle des indigènes. Ils laissent pousser la barbe ; mais les Égytiens en ont peu.

La conversation commence par des salamalecs que l'on débite en élevant la main des genoux à la bouche et de la bouche au front, et regardant le ciel. «—Tu nous honores ! — Plaise à DIEU que tu sois satisfait de notre réception ! — Nous sommes heureux de ta visite. — Sois en paix. !... » Quel que soit le sujet de la conversation, il sera fidèlement interrompu tous les quarts d'heure par une de ces exclamations accompagnée du même geste. J'avoue que ces démonstrations de respect et d'affection ne nous laissaient point insensibles. Il y a vraiment quelque chose de beau dans ces restes de l'antique hospitalité chrétienne en Orient.

Bientôt on apporte sur un plateau des verres d'eau sucrée couverts d'une gaze : c'est de l'eau entièrement trouble ; sans doute elle vient directement du canal où nous avons vu se baigner à l'entrée du village toute espèce de monde, petits et grands, des buffles et même un vieux chameau qu'on y lavait. N'importe : il est entendu en Égypte que l'eau du Nil est la meilleure du monde, que le limon qu'elle charrie est un trésor presque divin qui ne saurait nuire à personne ; dès lors il faut boire. — Pour vous donner une idée exacte de la quantité de limon qui obscurcit cette eau, j'ai voulu, de retour au Caire, mesurer l'épaisseur de la couche d'eau puisée dans le Nil, qui suffit à cacher entièrement le fond du vase. J'ai trouvé

quatre ou cinq millimètres ; il est vrai qu'elle était alors à son maximum de coloration.

Un peu plus tard, on nous présente un vase de dattes confites qu'on a pétries ensemble après avoir enlevé les noyaux. Nous avons de la peine à obtenir qu'on nous laisse un peu seuls pour dire notre bréviaire ou nous reposer. Enfin, vers deux heures et demie on apporte un tabouret de bois découpé, sur lequel est un plateau de cuivre ; on nous lave les mains : c'est le dîner.

Au milieu du plateau est un gros plat de riz dans lequel sont de petits beignets de farine préparés au gras. Quatre cuillers de bois accompagnent le plat ; les assiettes, les fourchettes, les couteaux n'existent pas : nous n'en verrons jamais pendant le voyage, lors même qu'on nous servira de la viande ; les mains suppléent et on mange à la gamelle. Nous avons des pains arabes tout chauds, évidemment faits depuis notre arrivée ; ils sont épais comme le petit doigt, larges comme les deux mains et tout à fait mous ; je crois qu'il y a du levain, mais on ne lui a pas laissé le temps d'agir. La boisson est l'eau du canal ; un Arabe se tient derrière nous, portant d'une main la gargoulette et de l'autre le verre. Au moindre signe, il présente le verre plein d'eau ; c'est le même qui sert à tous.

Un autre Arabe est sans cesse occupé à chasser les mouches de la table et du visage des convives, car les mouches sont en Égypte un vrai fléau ; les petits enfants de la campagne en ont souvent des rangées entières autour des yeux. Si la divine Providence, dans sa bonté, n'avait pas réglé que la nuit serait le temps du sommeil pour les mouches comme pour les hommes, il serait vraiment impossible de dormir dans ce pays sans être couvert de ces insectes importuns jusqu'au petit doigt de la main.

Un second plat de riz ou de gruau, du miel et un petit fromage d'une odeur spéciale et vraiment suffocante, complètent largement notre repas.



CHAPITRE III. — Chameaux et désert.



LES chameaux sont arrivés ainsi que les trois baudets des religieux nos compagnons, mais la caravane ne s'organisera qu'à la gare. Nous nous y rendons à pied, accompagnés d'abouna Youssef. Pour traverser le canal, les cinq chameaux, les trois baudets, nos chameliers et les voyageurs se rangent assez facilement sur le bac. Je ne crois pas qu'on eût pu y mettre un animal ou une personne en plus.

Le chef d'un petit poste de soldats s'avance et nous demande qui nous a permis de nous enfoncer dans le désert. Il est chargé de la sécurité des voyageurs ; les vols et les meurtres même qui pourraient nous atteindre lui seraient imputés ; il veut nos noms, etc... Abouna Youssef lui tient tête, et ne tarde pas à comprendre que c'est de l'eau-de-vie qu'on désire et non pas des papiers. « Nous n'avons pas d'eau-de-vie et nous partirons quand même. » Ce qui nous parut une supercherie de la part des soldats n'était peut-être que l'exécution d'une consigne; car, en cette même année 1881, le voyageur anglais A. J. Butler s'étant adressé au Khédive pour obtenir

protection et sécurité dans le voyage qu'il se proposait de faire aux couvents de Nitrie, il lui fut répondu, après informations prises, que le désert n'était pas sûr à cause d'une certaine effervescence parmi les Bédouins, que le gouvernement ne pouvait autoriser son voyage, et il dut y renoncer (1).

L'Arabe, chef de la caravane, fait la distribution des chameaux qui sont là accroupis sur le quai de la gare pour être montés. Il me donne le plus grand, un vigoureux mâle aux allures extrêmement rudes. Il me fera rouler plusieurs fois dans le sable par son incomparable précipitation à se lever avant que j'aie pu me cramponner sur son dos à quelque chose de solide, et cela lors même que deux chameliers, debout sur ses jarrets pliés, rassurent ma légitime défiance. Ce n'est que plus tard qu'on sera convaincu de la nécessité absolue de lier la jambe de l'animal à son cou jusqu'à ce que le voyageur soit bien en place. Pour cette première fois, étant bien prévenu, chacun se cramponne énergiquement, par devant et par derrière, au bât de sa monture, et personne ne tombe. Les chameliers et les nombreux assistants nous en marquent leur satisfaction.

Nous remercions de notre mieux notre excellent hôte et nous voilà en route dans la direction du couchant. Il est quatre heures du soir. Nous longeons d'abord un champ de coton, où nos montures broutent un peu. L'un de nous, par délicatesse de conscience, veut empêcher son chameau de cueillir sa petite portion ; l'animal s'en venge après deux ou trois minutes en se précipitant brusquement à terre de la manière la plus imprévue, ce qui pourtant ne désarçonne pas l'habile cavalier. Pressé ou non, allongeant sa grande langue et ses lèvres pendantes, il cueillera un rameau à chaque buisson du désert, quelles que soient ses épines. Aussi dit-on qu'il est le plus patient et le plus impatientant des animaux.

Après une heure de marche, nous avons perdu de vue la côte : nous sommes en pleine mer de sable, ou plutôt d'un terrain dur et pierreux assez semblable aux anciennes alluvions de nos grands fleuves. J'estime que, dans la partie du désert que nous avons parcourue, le sable mouvant n'occupe pas plus de la cinquième portion du chemin.

Nous ne marchons pas en file, comme on se représente généralement les caravanes ; nos chameaux préfèrent se mettre de front, et alors ils semblent s'encourager les uns les autres. Ils font de 5 à 6 kilom. à l'heure.

Au coucher du soleil, vers sept heures du soir, nos chameliers s'arrêtent pour boire et manger un peu de pain. Ils n'ont ni bu ni mangé depuis la nuit dernière, car on est en *ramadan*. Pour nous, nous partageons fraternellement nos petites provisions avec les trois religieux coptes, ce qui achève de nous les gagner. Nous buvons l'eau du canal, que nos chameliers ont apportée dans des outres de peau de bouc dont on n'a pas enlevé le poil. L'arrêt ne dure qu'une demi-heure ; nous repartons ; la lune éclaire suffisamment les longues pistes parallèles que suivent nos chameaux. Nous chantons nos cantiques ; nos Arabes chantent leur Coran. Vers dix heures, nous apercevons, l'un après l'autre, deux bolides à vive lumière rougeâtre, qui, partis de l'occident, vont se perdre au nord-ouest en une gerbe

1. Butler, *Ancient Coptic Churches*, tom. I, p. 290. Oxford, 1884.

d'étincelles comme deux belles fusées. A minuit et demi, la lune va disparaître ; on s'écarte un peu de la piste pour trouver le sable où l'on campera, puis chacun de nous s'accommode de son mieux avec son oreiller et sa couverture, prenant soin de se couvrir les yeux pour les préserver du serein de la nuit et chercher à dormir. On est vraiment assez bien, on serait moins bien sous une tente.

Un vieil habitué du désert, mêlé à tous les grands travaux de l'Égypte depuis un demi-siècle, Linant, Pacha de Bellefonds, nous avait dit au départ : « Une tente n'est pas nécessaire pour voyager en été dans le désert, mais un oreiller est indispensable pour dormir sur le sol ; rien ne peut le remplacer. » Il disait juste.

Le voyageur oriental porte toujours un petit coussin dans sa couverture, et ce n'est pas une nécessité nouvelle ! L'évangéliste S. Marc (IV, 38), pour nous faire entendre que JÉSUS dormait réellement dans la barque durant la tempête, nous dit qu'il dormait sur un oreiller. Les Égyptiens mettaient parfois sous les momies des oreillers de bois soigneusement ajustés à la forme de la tête, comme si le mort n'eût pas pu dormir sans ce meuble.

Un de nos scolastiques avait pris dans le trajet une jolie petite gerboise blanche au poil long et soyeux, d'une espèce qui n'est pas la plus commune *(dipus hirtipes)*. La nuit nous avait empêchés de la bien considérer ; après l'avoir délicatement étouffée, je rangeai son joli petit cadavre dans mon sac pour l'examiner au jour. Le lendemain, l'animal avait disparu : impossible de le retrouver. A quatre heures et demie, les Arabes nous appellent ; il faut remonter sur nos chameaux, qui ont passé la nuit très tranquillement accroupis à deux pas de nous.

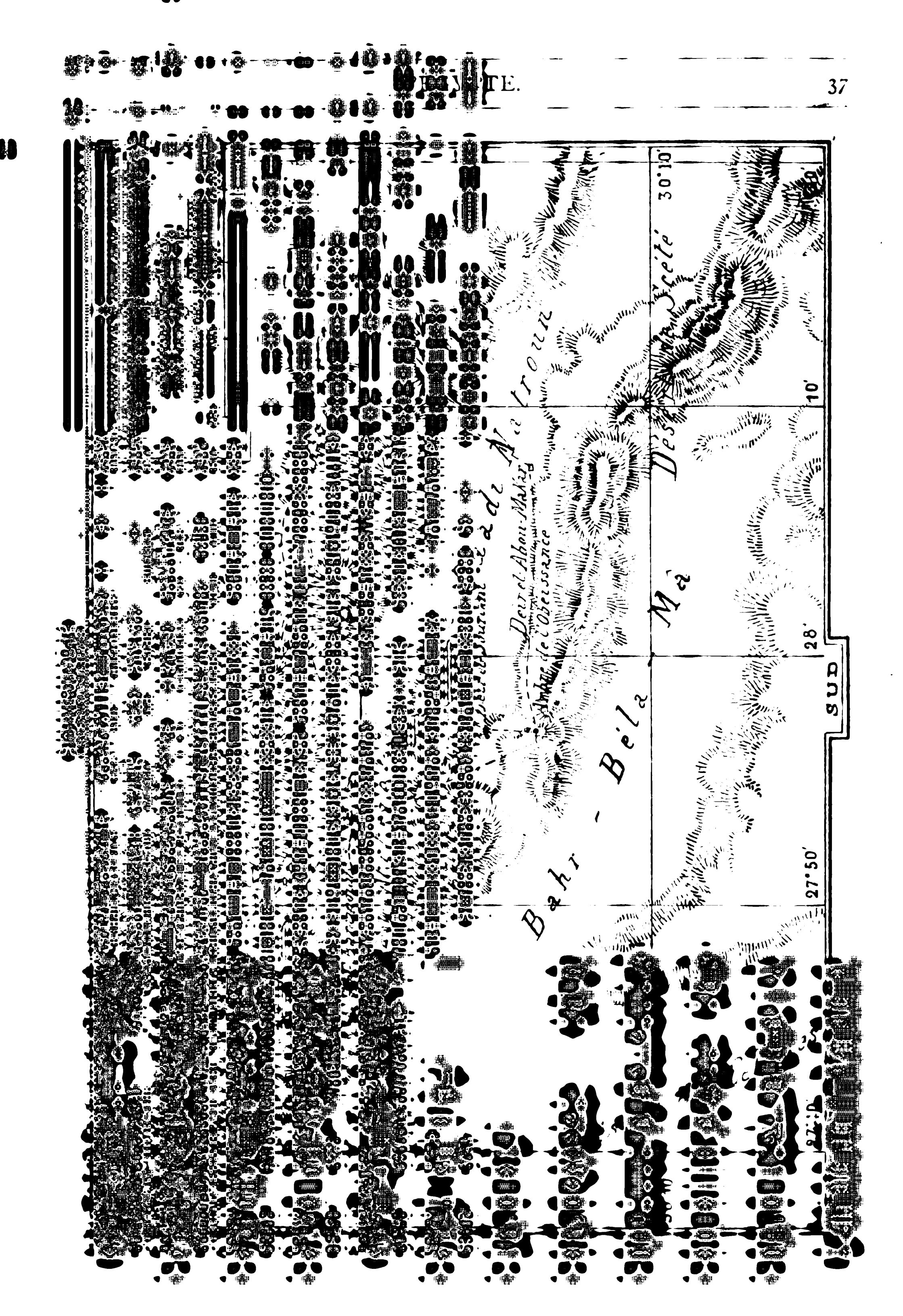
Vers sept heures, nous apercevons devant nous à l'ouest la verdure et le sel blanc de la vallée du Natron (Ouadi Natroun) ; au delà apparaît, comme un petit trait blanc sur le sable rouge du désert, le monastère des Grecs Deïr-el-Baramous. Plus au sud, on aperçoit proche l'une de l'autre les blanches enceintes des monastères de l'abbé Isaïe et des Syriens : *Deïr Amba-Bichai* et *Deïr Souriani.*

Nous nous arrêtons, contemplant dans un religieux saisissement le célèbre désert de Nitrie où, déjà du temps de saint Marc, de grandes âmes, passionnées pour la pénitence et pour la contemplation des choses divines, se choisirent un séjour loin du monde, de ses illusions, près de la silencieuse et immuable éternité. On y voyait autrefois cinquante monastères, les uns de religieux vivant ensemble, les autres de moines vivant séparément dans une même enceinte (1). Ceux que nous avons devant nous remontent, à ce que l'on croit, jusqu'au quatrième ou troisième siècle ; ils furent l'œuvre des saints et les plus purs foyers des vertus religieuses.

La montagne de Nitrie, si fameuse dans la vie des Pères du désert, est sans doute ce massif rocailleux et rougeâtre qui s'élève au nord des lacs.

Tournant nos regards au midi, nous voyons dans le lointain grand nombre de monticules, formés probablement des débris d'anciens monastères, et vers leur extrémité orientale nous distinguons avec peine l'enceinte grisâtre de Saint-Macaire, *Deïr Abou-Makar.* C'est là le désert de Scété illustré par tant de saints anachorètes. Nous lisons dans les Vies des Pères qu'il s'étendait à l'orient du désert

1. Sozomène, l. VI, c. 31.



Bahr - Béla Mâ
Désert de Scété
Deir el Abou Makar
Arbre de l'Obéissance
SUD
30°10'
10'
28'
27°50'

de Nitrie et était moins éloigné des pays habités (1). Quant au troisième désert, celui des Cellules, il était à 70 stades (13 kilom.) au delà du désert de Nitrie (2), c'est-à-dire dans les collines qui bordent la vallée du Natron au couchant d'El-Baramous.

Une petite tente blanche, plantée au bord d'un des lacs, nous signale la présence de quelques soldats, gardiens du sel et du désert, qui pourraient nous susciter encore des difficultés. Faisant un détour pour les éviter, nous descendons dans la vallée, dont la dépression est tout au plus de 20 à 25 mètres, et nous la traversons dans un champ de roseaux (*typha latifolia*, L.) entre deux lacs de sel. Plus loin, nous rencontrons quelques petites touffes d'arbustes épineux, et même de palmiers réduits à l'état de buissons. Ils nous rappellent que les solitaires de Nitrie vivaient de la vente des nattes qu'ils tressaient avec des feuilles de palmier détrempées dans l'eau. Il est probable qu'alors les buissons de palmiers couvraient une bonne partie de la vallée ; aujourd'hui, ils n'occupent qu'une bande de cinq ou six kilomètres.

Mon chamelier m'offre quelques jolies baies rouges et sucrées de la *nitraria tridentata* (Desf.), petit arbrisseau épineux à feuilles glauques, qui faisaient les délices de nos chameaux ; j'eus la distraction de goûter un de ces fruits, ce qui m'empêchera de dire la sainte messe aujourd'hui.



CHAPITRE IV. — Deïr-el-Baramous.



Enfin, à dix heures du matin, après treize heures et demie de marche sur nos chameaux, nous arrivons devant le monastère d'El-Baramous, le plus occidental et le plus septentrional des quatre. Un grand mur de douze mètres de haut, recouvert d'un enduit blanc en bon état, forme un carré d'environ 110 mètres de côté assez bien orienté. La ligne de faîte n'est interrompue que par une grosse tour carrée, s'appuyant sur le mur du nord et le dominant d'une dizaine de mètres. Tout auprès est une petite cloche, et, au niveau du sol, une ouverture haute de 1m 10, large de 0m 90, fermée par une très solide porte couverte de bandes de fer. C'est l'unique entrée du monastère.

Nous agitons la cloche. Abouna Ghirgès et abouna Soleïman parlementent un instant avec le portier à travers la porte, qui reste fermée ; enfin on ouvre, et sept ou huit religieux, vêtus d'une tunique de laine brune, les jarrets nus, la coiffe blanche des Arabes sur la tête, viennent à nous, embrassent les Pères voyageurs, prennent nos bagages et nous font entrer, laissant dehors nos chameliers et nos chameaux. Après avoir traversé le mur, le petit chemin d'accès tourne brusquement à gauche, puis à droite, puis à gauche encore, sans doute pour faciliter la défense.

Les religieux nous entourent, nous conduisent dans la principale cour du monas-

1. *Vies des Pères du désert* : Saint Amon et l'abbé Hor.

2. Sozomène. — Voir Cellarius, *Geogr. ant.*, t. II, p. 48.

tère. Le ghomos ou supérieur résidant, Abd-el-Massir, vient nous saluer : c'est un homme de cinquante ans, vêtu aussi pauvrement que ses frères, modeste, posé, à l'œil intelligent. Nous lui présentons la lettre du patriarche ; il la porte sur sa tête et à ses lèvres, la lit avec attention, sans paraître tout à fait rassuré : il ne sait pas ce que sont les Jésuites ; il sait seulement qu'on les chasse.

Cependant un religieux s'avance et nous lit un compliment de bienvenue qui a dû être servi à d'autres voyageurs ; enfin on nous fait monter au premier étage dans une petite salle disposée en divan avec nattes et tapis, et la réception commence suivant le cérémonial que nous avons déjà décrit. Le verre d'eau sucrée a le goût d'une purgation au sel anglais : c'est que l'eau du monastère est horriblement salée, incomparablement plus salée que celle de la campagne d'Oran ; elle gâte tout, le café, le sucre de réglisse ; elle ne désaltère pas. Je n'aurais jamais cru que des hommes pussent s'habituer à boire toute la vie une eau pareille dans un climat aussi brûlant. Du reste, la plupart des religieux paraissent malades.

Ces religieux, au nombre de vingt, quatre prêtres et seize laïcs, nous dévorent des yeux ; notre arrivée est un événement pour eux, car ils n'ont pas toutes les années une visite d'étrangers. Tout les étonne, même les notes que l'un de nous prend sur son carnet ; ils ne conçoivent pas comment il peut écrire de gauche à droite. Nous répondons à toutes leurs questions, nous allons même au-devant de leur curiosité ; aussi la première défiance diminue rapidement.

Après notre petit repas de riz et de dattes, auquel ils assistent presque tous, ils nous invitent à visiter le monastère.

Le mur d'enceinte, auquel est adossé notre divan, est très épais ; au sommet règne un petit chemin de ronde protégé à l'extérieur par un haut parapet, où sont pratiquées des meurtrières. De ce chemin les bâtiments du monastère nous apparaissent comme jetés çà et là dans l'intérieur de l'enceinte, sans ordre, sans dessein préconçu. Nous ne voyons pas d'autre verdure que celle de deux petits jardins plantés de palmiers, de grenadiers, à l'ombre desquels croissent tant bien que ma quelques piments et quelques pourpiers.

Entre ces deux jardins, dont le sol est en contre-bas, s'élève une église que les moines construisent sous la direction du ghomos. Ils nous montrent avec complaisance ses arcades ogivales et massives, et surtout les belles dimensions du *birket el ghotas* ou bassin de l'immersion. C'est un bassin carré de trois mètres de côté, creusé dans le sol au bas de la nef centrale ; les fidèles s'y plongent et y font maintes ablutions le jour de l'Épiphanie, en mémoire du baptême de Notre-Seigneur, qu'ils fêtent en ce jour avec l'adoration des mages et le miracle de Cana, comme les Latins. Ce bassin est une partie essentielle de toutes les églises coptes schismatiques.

L'ancienne église est consacrée à la Vierge Marie, *El-Adra*, spécialement vénérée dans ce monastère. Une épaisse maçonnerie plaquée contre de belles colonnes corinthiennes, et de lourds arceaux ajoutés sous les voûtes, lui ont enlevé beaucoup de sa grâce première ; ils font songer à quelque violent tremblement de terre qui aurait profondément ébranlé l'édifice.

Comme toutes les églises coptes, elle est à trois nefs et n'a pas de chapelles latérales. La dernière travée, fermée par une riche boiserie en marqueterie, renferme les trois autels, rangés sur une même ligne à l'extrémité de chaque nef; on ne peut les apercevoir que par les portes pratiquées en face dans la boiserie. C'est là le sanctuaire. Il n'est pas permis d'y entrer sans quitter ses souliers, car, disent-ils, DIEU ordonna à Moïse d'enlever sa chaussure avant de s'approcher du buisson ardent, par respect pour la sainteté du lieu (Exode, III, 5). Jamais ils ne permettent de cracher dans le sanctuaire. Autrefois les diacres seuls pouvaient y entrer (1).

La travée précédente, également fermée par une boiserie dans toute la largeur des trois nefs, sert de chœur ; c'est là que le prêtre s'habille, lit l'évangile et fait grand nombre d'encensements, là que se tiennent tous les religieux.

Tout le reste de l'église est pour les fidèles. Dans la nef du milieu, à gauche de la porte du chœur, est une chaire en bois assez élevée, d'où le prêtre lit l'évangile au peuple. Les tableaux, les décors, sont accumulés sur les cloisons du sanctuaire et du chœur. Nulle part on ne voit de statue, ni même de sculpture représentant un être animé. Cette exclusion de toute image en relief, générale dans les rites orientaux et même chez les mahométans, vient, dit-on, d'une extension exagérée de la défense faite aux Juifs : *Non facies tibi sculptile* (Exod. XX, 4).

En tout cela l'église El-Adra n'a rien qui la distingue des autres vieilles églises coptes.

On nous montre dans la nef latérale du nord une sorte de grand placard en bois sculpté, dans lequel sont rangés, comme sur un lit, à la hauteur d'un mètre, les cercueils de deux ou trois saints du monastère. Ces cercueils sont en bois et couverts d'étoffes aux vives couleurs. L'un d'eux renferme le corps de l'abbé Moïse l'Éthiopien, qui de voleur, se fit moine et mourut saintement dans ce monastère. Nous restâmes quelque temps en prière devant ces précieuses reliques. Près de là, sous le pavé, sont ensevelis, au dire des moines, les deux fils, Maxime et Timothée, d'un empereur grec, Léon, qui se retira dans le désert et y fonda plusieurs couvents. Ce serait, d'après eux, en mémoire de ces princes que le monastère porte le nom de Baramous, c'est-à-dire les Grecs. Ba ou Pa est l'article copte. Ramous est une corruption de Ramaous ou Ρωμαίουσ, qui signifie Grecs ou Byzantins. Encore aujourd'hui, dans tout l'Orient, un Grec s'appelle un Roumi, en souvenir de l'empire romain de Constantinople.

Dans un trou de la muraille sont entassés pêle-mêle près de cent livres liturgiques coptes et arabes, la plupart sortis des imprimeries protestantes de Londres, New-York et Beyrouth. Nous avons vu entre autres plusieurs bibles protestantes. Enfin, pour compléter le tableau, ajoutons que l'espace destiné d'ordinaire aux fidèles est encombré par la provision de grains. Nous retrouverons ces tas de blé dans les églises des autres monastères. Que voulez-vous ? il n'y a pas de fidèles dans les déserts et ce grain est toute la richesse des pauvres moines.

Après l'église, nous visitons le réfectoire des moines, qui lui est attenant. C'est, je

1. Vansleb, *Histoire de l'Église d'Alexandrie.*

crois, la partie la plus ancienne du monastère ; je ne doute pas que bien des saints solitaires des premiers siècles n'aient prié sous cette voûte obscure, éclairée seulement par deux trous au sommet, ne se soient assis sur ces bancs de pierre qui règnent autour, et n'aient mangé sur ces énormes tables en maçonnerie, auxquelles de larges rebords saillants donnent l'aspect d'un bassin à cristallisation.

Les religieux font un carême de quinze jours avant la fête de l'Assomption ; aussi n'avaient-ils pour toute nourriture que de petits pains ronds, de dix centimètres de diamètre et de quatre centimètres d'épaisseur, fort durs et même moisis.

De là, on nous conduisit, par un pont-levis assez élevé, dans le bâtiment carré qui domine l'enceinte et qu'on nomme la tour. Ce bâtiment est un monastère complet : il y a un puits, un four, des magasins à provisions, des cellules, une chapelle dédiée à saint Michel, etc., etc. En cas d'envahissement du monastère, les religieux peuvent se retirer dans ce donjon et y vivre pendant quelques semaines, en attendant du secours.

C'est encore dans cette tour qu'est renfermée la bibliothèque du monastère. Le Père Sicard (*Lettres édifiantes*, tome III, page 279) nous apprend que le savant maronite Joseph Assemani, bibliothécaire du Vatican, vint en 1715 visiter les monastères de Nitrie, dans le but d'enrichir la bibliothèque vaticane des vieux manuscrits coptes et arabes qu'il pourrait y trouver. Il acheta plusieurs de ces manuscrits, et en fit copier d'autres que les moines ne voulurent jamais céder même au poids de l'or. De ce nombre sont les actes authentiques de la persécution de Sapor II, roi de Perse, restés inconnus jusqu'alors.

En 1842, deux savants anglais, Tattam et Curson, se firent céder à prix d'argent la meilleure partie des livres du monastère, environ mille volumes, et les portèrent au Musée Britannique. Enfin ce qui restait d'ouvrages intéressants a été transporté au Caire par ordre du patriarche. La bibliothèque n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de vieux livres arabes et coptes, presque tous manuscrits et en grande partie détériorés.

Nous visitons dans sa cellule un vieux religieux aveugle et infirme, vénéré de la communauté. Il porte, comme le supérieur, le titre de *ghomos* ou d'égoumène, c'est-à-dire pasteur. Les moines nous expliquent que l'évêque confère l'égouménat par une bénédiction ou consécration spéciale aux prêtres qu'il destine au gouvernement des âmes. Un prêtre ne peut être sacré évêque avant d'avoir reçu la dignité de ghomos.

La cellule du bon vieillard est au rez-de-chaussée ; elle a pour sol la terre nue et pour toit une mauvaise terrasse, selon l'usage du pays. Le jour arrive par une petite fenêtre. Au fond de la chambre, est une porte qui donne sur une autre pièce complètement obscure. Nous lui parlons de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et du Ciel, nous lui laissons quelques médailles de la Sainte Vierge et de l'eau bénite. Les cellules des autres religieux, un peu disséminées partout, ne paraissent pas mieux construites.

Nous voyons en passant le four où l'on cuit une pierre à plâtre mêlée de sable siliceux, qu'on trouve près du monastère. La pierre est ensuite écrasée sous une

meule tournée par un mulet. C'est avec ce plâtre, mêlé de sable, qu'on fait toutes les constructions.

Au coucher du soleil on sonne la prière du soir ; les religieux se réunissent dans la cour, se rangent debout le long d'un mur, le supérieur en tête. Les plus âgés s'appuient par-devant sur un grand bâton en forme de (ταῦ) T, le bâton de la prière. Nous voyons force inclinations ; nous entendons des centaines de *Kyrie eleison.* Sur la fin les religieux vont, les uns après les autres, prendre dans leurs mains les mains jointes du ghomos et les baiser ; puis ils se baisent mutuellement les mains en continuant leurs oraisons. C'est pieux et touchant.



CHAPITRE V. — Conférence religieuse.



NOUS cherchions l'occasion de parler de l'Église catholique. Elle vint naturellement à la visite que nous firent le supérieur et ses principaux religieux après le souper. Nous fûmes bien vite d'accord sur la question des deux natures en JÉSUS-CHRIST. « Nous pensons comme vous, dit le ghomos. — Alors, nous n'avons qu'une chose à regretter, c'est que, étant des religieux si mortifiés et si pieux, vous restiez des rameaux séparés du cep, qui seul peut les faire fructifier et leur donner la vie éternelle. — Nous ne sommes pas, comme les protestants, les ennemis du Pape ; seulement, nous ne le reconnaissons pas comme le chef de l'Église visible. — Il faut cependant un chef visible à une Église visible ; il faut un troupeau, et un pasteur reconnu de toutes les brebis, *unum ovile et unus pastor.* C'est à saint Pierre que Notre-Seigneur a confié son troupeau ; le Pape est son successeur. — Nous admettons que l'Église doit avoir un chef visible, que ce chef a été saint Pierre ; mais nous ne voyons pas clairement que le Pape soit son successeur. Il est venu des temps où il a été impossible de savoir quel était le vrai successeur de saint Pierre. Alors la visibilité de ce chef est remontée à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, qui se trouve maintenant le seul chef visible de son Église. » Nous lui dîmes que les temps dont il parlait n'ont pas duré ; que si, dans le monastère, l'élection d'un supérieur avait laissé pour un temps quelque doute, ce qui a bien pu arriver pendant tant de siècles, personne de sensé n'en conclurait que tous les supérieurs qui se sont succédé dans le monastère depuis cette époque, et lui-même actuellement, n'ont reçu qu'une autorité douteuse. « La succession de saint Marc, que vous reconnaissez dans votre patriarche, n'est pas aussi claire que la succession de saint Pierre dans Léon XIII. Du reste, la visibilité de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST dans la sainte Eucharistie n'est point celle qui est nécessaire au chef visible de l'Église ; la sainte Hostie ne gouverne pas visiblement l'Église. — Pour le Pape, interrompit le ghomos, n'en parlons plus, c'est inutile. »

Nous lui exprimâmes de nouveau nos regrets, augmentés par l'édification que produisaient en nous la piété de ses moines, leur affectueuse vénération à l'égard

de leur supérieur : « Nous prierons pour que l'Esprit-Saint vous éclaire et vous ramène à la grande unité catholique. »

Il était nuit : plusieurs religieux nous accompagnèrent dans le divan où nous allions prendre notre repos.



CHAPITRE VI. — Les lacs du Natron.



Le lendemain, fête de la Transfiguration, à quatre heures du matin, je commence la sainte messe sur le petit autel portatif dans le chœur de l'église. Tous les religieux et le ghomos sont là qui suivent, avec la plus grande attention, toutes les parties du saint Sacrifice. Je crois qu'ils ont été édifiés et satisfaits de la simplicité et de la beauté de nos cérémonies. La communion de nos scolastiques leur a fait particulièrement plaisir.

Ils demandèrent à voir la petite malle où est renfermé notre autel portatif. Les ornements, les vases sacrés, les burettes, tout les jette dans l'admiration. Ils portent une attention spéciale à la clochette et veulent l'entendre ; c'est que, dans leur messe, le triangle et les timbres, que l'on frappe l'un contre l'autre, jouent un grand rôle. Nous ne leur permettons pas de toucher le calice et les linges sacrés. Quand tout est remis en place et la petite caisse fermée, ils se regardent en disant : C'est magnifique !

Nous devions partir à cinq heures et demie, mais les chameaux et les chameliers sont allés du côté des lacs pour rapporter au monastère des herbes sèches et des broussailles, sans doute contre une juste rétribution. Ils ne reviennent qu'à sept heures, et ne veulent pas nous conduire au lac, où l'on exploite actuellement le natron, prétendant que ce trajet est en dehors de l'itinéraire convenu. Il fallut, pour les décider, l'intervention du ghomos, et surtout les 5 francs de bakchich qu'il leur promit.

Nous remettons au supérieur la Bible arabe de notre imprimerie de Beyrouth. Aux religieux nous donnons de petits objets de piété, et nous partons pour le lac du Natron.

Il est huit heures ; après une heure de marche dans la direction du nord, nous arrivons sur le bord du lac. A droite est la tente d'un gardien arabe ; à gauche sont cinq ou six huttes de boue et de branchages où habitent les ouvriers. Elles sont presque désertes, car l'exploitation est interrompue depuis quelques semaines.

Le lac, dans cette saison, a perdu toute son eau, vaporisée par le soleil d'été ; il ne montre plus qu'une épaisse couche de sel d'une belle teinte rose, due sans doute à l'oxyde de fer, sur laquelle les ânes qui transportent le natron au village de Terranéh, près du Nil, ont marqué leur chemin.

Le natron se trouve au-dessous du sel, où il forme une couche de 60 à 80 centimètres, tandis que le sel n'a que 50 centimètres d'épaisseur. C'est une substance informe, spongieuse, d'un gris jaunâtre ; on dirait une scorie volcanique. Sa composition chimique est en moyenne : carbonate de soude 23 pour 100 ; sulfate de soude 11 ;

chlorure de sodium 52 ; eau 10 ; sable siliceux et argileux 3 ; traces de carbonate de chaux et d'oxyde de fer. On l'emploie comme carbonate de soude impur. Il jouait un rôle important dans la préparation des momies ; le corps, nettoyé et aromatisé, restait soixante-dix jours dans le natron. Plus tard il fut utilisé sur place pour la fabrication du verre. On voyait, en 1730, les ruines de trois petites verreries abandonnées, entre les lacs et le couvent de Saint-Macaire (1).

L'importance de l'exploitation a bien diminué depuis que la fabrication de la soude artificielle s'est répandue en Europe ; cependant, on exporte encore annuellement 25.000 quintaux, au prix de 14 francs le quintal. La formation de ce corps est due principalement à la réaction du sel marin sur le carbonate calcaire, réaction qui est favorisée par l'état de division du carbonate formant un sable fin, par une température élevée et une humidité permanente.

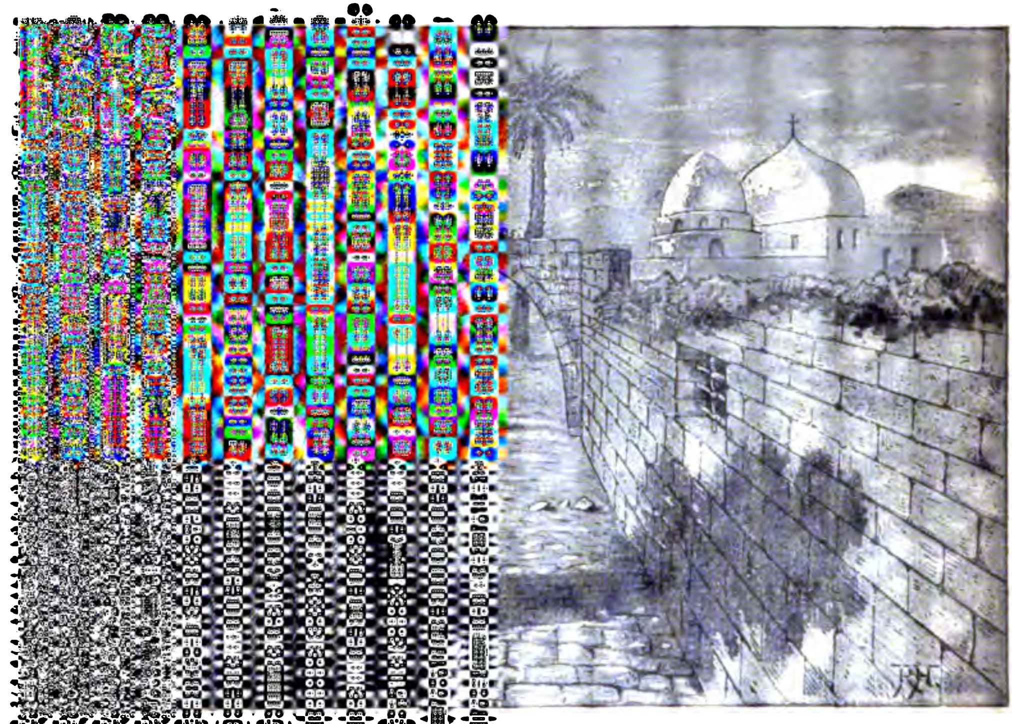
A huit heures et demie, nous partons dans la direction du sud-est, suivant à peu près le bord occidental des lacs ; nous allons au monastère des Syriens.

Après une heure et demie de marche, nous nous arrêtons au bord d'un petit lac de sel rose situé à droite, près duquel nous avons passé la veille. A dix pas du sel, est un trou rempli d'eau douce jusqu'à fleur de terre. Nos chameaux se désaltèrent et nous aussi. Quant à nos chameliers, ils gardent scrupuleusement la prescription du ramadan ; ils ne boivent pas jusqu'au coucher du soleil, malgré une chaleur accablante. Que le joug du démon est dur ! Comme celui de la sainte Église est plus maternel !

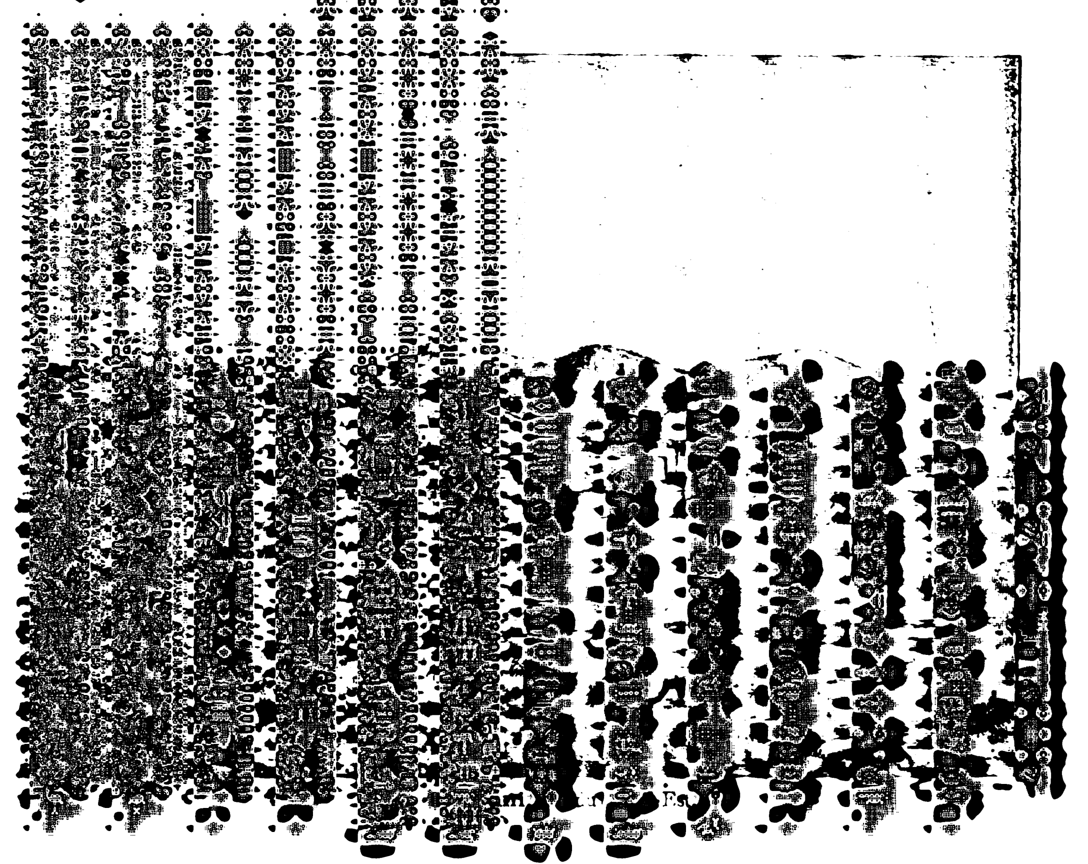
Là nous quittons les roseaux et les broussailles de la vallée pour rentrer dans le sable aride. Il y a sur le sable beaucoup de traces d'animaux, qui sans doute vont boire et brouter sur le bord des lacs. Les petits pieds de gazelles sont très fréquents et aboutissent toujours à quelques touffes d'herbes. Nous voyons aussi des traces de renards et de loups, et même, à notre grand étonnement, nous trouvons parfaitement imprimé dans le sable un pied d'autruche : nos chameliers le reconnaissent comme nous. J'ai su plus tard que plusieurs voyageurs modernes ont rencontré des autruches dans cette région du désert (2).

C'est alors que, pour la première fois, nous apercevons devant nous de charmantes gazelles ; elles fuient sans paraître trop effrayées, et s'arrêtent sur une berge de sable pour nous considérer ; nous en comptons 28. De petits lézards blancs fort agiles, gros comme le canon d'une plume d'oie, des stellions du levant (*stellio vulgaris*, Latr. Daud.), lézards épais à peau et couleur de crapaud, bien communs dans tout l'orient, quelques maigres et rares sauterelles, voilà, avec les gazelles et une petite gerboise blanche, tout ce que nous avons vu de vivant dans le désert.

1. Granger, *Relation de voyage en Égypte.*
2. Voir Finsch et Hartlaub, *Vogel Ost-Afrika's.*



[illegible] rem, à Deïr Souriani.



CHAPITRE VII. — Déïr Souriani. 

NOUS n'étions qu'à 500 mètres du monastère Déïr-Souriani, quand nous nous trouvons tout à coup en présence de deux véritables Bédouins débouchant derrière l'enceinte : burnous blanc, tête noire, allure fière, fusil surmonté d'un tronçon de baïonnette. Nos chameliers préparent leurs fusils, et le chef de la caravane, sans armes, va droit à leur rencontre. Il leur conte que nous sommes les maîtres du couvent, que nous venons y résider, et qu'au reste chacun de nous est bien armé. Pendant ces pourparlers, nous arrivons à la porte basse.

Les religieux, prévenus par abouna Ishac, viennent promptement nous ouvrir et nous conduisent près d'une fontaine, sous d'antiques voûtes, pour la réception accoutumée. Le ghomos est trop âgé, trop infirme pour nous faire les honneurs de son couvent; nous sommes reçus par son vicaire.

Le couvent se nommait autrefois *Déïr Saïdath*, le couvent de la Vierge ; son nom actuel de Souriani ou « des Syriens » lui est venu probablement d'une colonie de moines syriens qui l'habitèrent. D'après l'historien arabe Makrisi, il fut construit, avec le monastère voisin d'*Amba-Bichai* (ou Abou-Chai), par le patriarche schismatique Benjamin (625-660), dans la première moitié du VII siècle (1), ce qui probablement doit s'entendre d'une reconstruction.

Avant de nous conduire plus loin, le P. vicaire nous fait remarquer tout juste derrière nous, à moitié encastré dans le mur, l'arbre miraculeux de saint Éphrem le Syrien, dont les branches ombragent le bâtiment. C'est un magnifique tamarinier (*tamarindus indica*), plus beau que tous ceux des jardins du Caire ; son tronc a près d'un mètre de diamètre ; une quantité de grappes de fleurs roses se détachent sur son délicat feuillage.

« Un jour, saint Éphrem, entrant dans l'église qui est là tout proche, laissa à la porte le bâton qui lui servait d'appui pendant la prière. A sa sortie, il le trouva tout verdoyant. Il l'arrosa, et le bâton devint le magnifique tamarinier que vous voyez. Cet arbre ombragera éternellement le monastère ; mais ses branches seront tellement tordues qu'on ne parviendra jamais à en tirer un bâton pareil à celui dont l'arbre est sorti. »

On nous offrit une quantité de feuilles et de fleurs. Le Père vicaire voulut même nous donner une provision de fleurs sèches, dont on fait une infusion apéritive et rafraîchissante. Ces bons religieux lui attribuent, en outre, une vertu surnaturelle. C'est au pied de l'arbre que les moines viendront faire la prière du soir ; nous nous agenouillerons plusieurs fois sous son ombre, sans pourtant donner entière créance aux récits des moines, car l'histoire ne dit pas que le grand saint Éphrem soit venu en Nitrie.

Le couvent des Syriens est à peu près en tout semblable à celui d'El-Baramous ; l'aspect extérieur de l'enceinte et de la tour, l'orientation, sont les mêmes ; la

1. Makrisi, *Routes et Antiquités de l'Égypte*, t. II, p. 491 de l'édit. de Boulaq.

petite porte est également au nord ; mais l'enceinte est moins vaste, elle n'a que 60 mètres de large dans la direction du nord au sud. Ce qu'on peut remarquer de particulier, c'est que la plus grande partie des bâtiments sont construits en arcades et en voûtes à la manière des Syriens. Le divan qui nous est assigné pour notre demeure, est lui-même formé par une voûte toute grande ouverte sur un petit jardin de palmiers et de cactus ; le sol est de la terre largement arrosée ; aussi sous la natte et le coussin qui doit me servir d'oreiller, j'entends des grillons qui chantent leur bonheur d'être au frais.

Les moines ont deux églises consacrées à la Sainte Vierge. La plus grande, *El-Adra*, longue de trente mètres, est d'un style plus romain que byzantin ; les fenêtres sont garnies de petits verres de couleur artistement enchâssés dans un délicat réseau de moulures en stuc, comme à la célèbre mosquée d'Omar. Les cloisons du sanctuaire et du chœur sont peut-être les plus anciennes boiseries chrétiennes de l'Égypte ; à en juger par les inscriptions syriaques qui y sont sculptées en relief, et par les figures en incrustations d'ivoire formant tableaux, elles remontent au moins au VIII[e] siècle (1).

Curson trouva dans ce monastère de précieux manuscrits syriaques. Il n'y a plus ni manuscrits, ni moines syriens.

Dans la soirée, le ghomos Michel, malgré son grand âge, veut nous accompagner au monastère d'*Amba-Bichai* ou de l'abbé Isaïe, qui est à cinq cents mètres au levant.



CHAPITRE VIII. — Deïr Amba-Bichai.



AU « commencement du IV[e] siècle, deux frères, Isaïe et Paèse, fils d'un riche marchand, se retirèrent dans le désert de Nitrie. Isaïe employa ses biens à bâtir un monastère où il assembla quelques solitaires, avec lesquels il exerçait l'hospitalité envers tous ceux qui venaient, retenait les vieillards, servait les malades, donnait à tous les pauvres (2). » C'est probablement sur les ruines de ce premier couvent que le patriarche Benjamin, au VII[e] siècle, construisit le monastère actuel.

Il est le plus grand des quatre monastères du désert ; son enceinte est un carré d'environ 150 mètres de côté. Il possède la plus belle source : une grande noria fait couler d'un large puits un ruisseau d'eau limpide et parfaitement douce, qui fut une vraie joie pour les pauvres voyageurs, condamnés depuis le Caire à l'eau bourbeuse ou salée.

Les bâtiments sont rangés autour d'une cour oblongue, l'église sur un côté, les cellules des moines sur les trois autres ; rien n'est crépi, tout est plus délabré que dans les autres couvents.

L'église est pourtant belle. On y entre par le nord, sous un porche couvert d'une

1. A. Butler, *loc. cit.*
2. *Vies des Pères du désert*, l. III, c. 8.

jolie coupole. Le chœur et le sanctuaire sont fermés par des murailles, dont les ouvertures sont garnies de splendides portes. Quantités d'œufs d'autruche, ornés de chaînettes, de cordonnets et de glands de soie, pendent devant le sanctuaire, ornementation assez commune dans les églises coptes. D'après un vieil auteur (1), ces œufs rappellent aux fidèles que, comme l'autruche ne cesse pas de regarder ses œufs tout le temps de l'incubation, ainsi le chrétien à l'église doit tenir constamment les yeux de son âme fixés sur l'autel.

Dans une chapelle annexe est conservé avec honneur le corps du pieux moine Isaïe ; il est enfermé, suivant l'usage, dans un cylindre de bois long d'un mètre environ, large de trente centimètres et entouré d'une belle étoffe.

Plus loin, en traversant le jardin, nous remarquons une de ces grandes marmites en pierre dite de Baram dont on faisait usage pour cuire les aliments au temps de la visite du P. Sicard. Cette marmite, d'environ 80 litres, n'à pas plus de 3 à 4 centimètres d'épaisseur. La pierre est blanche et tendre dans la carrière; elle durcit au feu. On la trouve aux environs d'Assouan, près de la première cataracte du Nil (2).

Les religieux nous avaient accueillis avec beaucoup de charité et de gaieté. Au divan de réception, la discussion religieuse s'engagea tout naturellement, mais quelques plaisanteries d'un jeune moine sur les images des catholiques empêchèrent qu'elle devînt aussi sérieuse que nous l'aurions désiré. Là, comme à El-Baramous, on accepte les deux natures dans la personne de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, mais on a peur de la suprématie du pape.

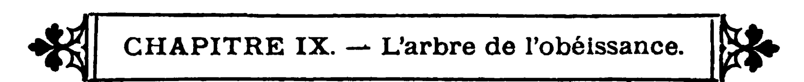
Enfin nous revenons au monastère des Syriens, accompagnés du supérieur et de plusieurs religieux d'Amba-Bichai. Ces derniers s'informent de l'heure de notre messe pour le lendemain matin, et promettent de s'y rendre.

Le lendemain, après notre messe, dite dans le chœur de l'église, à laquelle les religieux assistent avec beaucoup de satisfaction, nous nous rendons à l'office conventuel. A la suite de longues prières préparatoires, le prêtre fait de nombreux encensements, promène maintes fois le livre des saints Évangiles dans le chœur et autour de l'autel. Enfin il s'habille ; c'est vite fait : une aube avec quelques paillettes d'or sur les manches, un long voile blanc brodé au centre et aux extrémités, dont il se fait un turban et qui retombe en étole, voilà tout. Les encensements recommencent tout autour de l'autel, puis le prêtre s'asseoit à terre à la turque, pendant que les chants continuent. Il se lève enfin et commence la messe proprement dite. Au milieu de l'autel est une petite caisse de bois peint, ayant l'aspect d'un tabernacle sans porte, trouée sur sa face supérieure. C'est là qu'est introduit le calice ; sa coupe arrivant juste au niveau de l'ouverture, la pale qui le couvre paraît reposer sur la caisse (3). Le calice reste ainsi caché jusqu'à la communion. Le petit pain levé, de forme ronde et tout chaud, est sur un plateau.

1. Vansleb, *Histoire de l'Église d'Alexandrie.*
2. *Mémoires de la Compagnie de Jésus dans le Levant*, t. VII, p. 77.
3. Cette caisse se nomme en arabe *cursi el cas*, la chaise du calice, en latin *arca*. Elle porte ordinairement la figure de Notre-Seigneur et celle de saint Jean.

Pour la communion, le prêtre coupe ce pain, devenu la sainte Hostie, en plusieurs morceaux, et l'un d'eux donne la communion à son servant.

Quand tout est terminé, nous remercions le ghomos de son bon accueil, nous lui laissons quelques petits cadeaux pour les religieux. Enfin, nous partons à six heures et quart pour nous rendre à l'arbre de l'obéissance et au couvent de Saint-Macaire.



CHAPITRE IX. — L'arbre de l'obéissance.

NOUS lisons à ce sujet dans les *Vies des Pères* (1) : « Jean le Petit et l'un de ses frères, plus âgé que lui, se présentèrent ensemble à un vieillard de la Thébaïde, qui avait établi sa demeure à Scété. C'était un homme sévère, et la discipline qu'il faisait observer à ses disciples était très rigoureuse.

» Il exigeait pour première disposition, de ceux qui venaient à son monastère, de renoncer à leur propre volonté, et ce n'était qu'à cette condition qu'ils y étaient reçus... A l'arrivée des deux frères, le vieillard, prenant un bâton sec depuis longtemps qu'il trouva sous sa main, l'enfonça dans la terre, et ordonna à Jean le Petit de l'arroser tous les jours jusqu'à ce qu'il portât des fruits. L'ordre était d'autant plus difficile à exécuter que l'eau était à deux milles de là ; il était obligé de partir le soir pour en prendre, et n'en pouvait revenir que le matin. Il persévéra deux ans dans ce pénible travail sans qu'il y eût apparence que le bâton reverdît. Enfin, la troisième année, DIEU bénit sensiblement son obéissance par un prodige. Le bâton, contre toute espérance, poussa des feuilles et produisit des fruits que son supérieur porta à l'église des solitaires et leur présenta en disant : Goûtez, mes frères, de ce fruit ; c'est un fruit d'obéissance.

» Postumien, qui visita l'Égypte en l'année 402, certifia à Sulpice Sévère (2) avoir vu lui-même cet arbre dans la cour du monastère. »

Nos chameliers ne connaissent pas l'arbre de l'obéissance ; quelques religieux du monastère leur ont indiqué la direction à prendre, qui s'écarte peu de celle conduisant au couvent Saint-Macaire et incline légèrement au sud.

Peu de temps après le départ, nous découvrons à deux ou trois kilomètres une tente plantée sur un col. Là le Bédouin surveille au loin le désert, et peut facilement se dérober en contournant les mamelons voisins. Cette vue nous inquiète peu, car l'Arabe qui vit sous sa tente n'est guère dangereux.

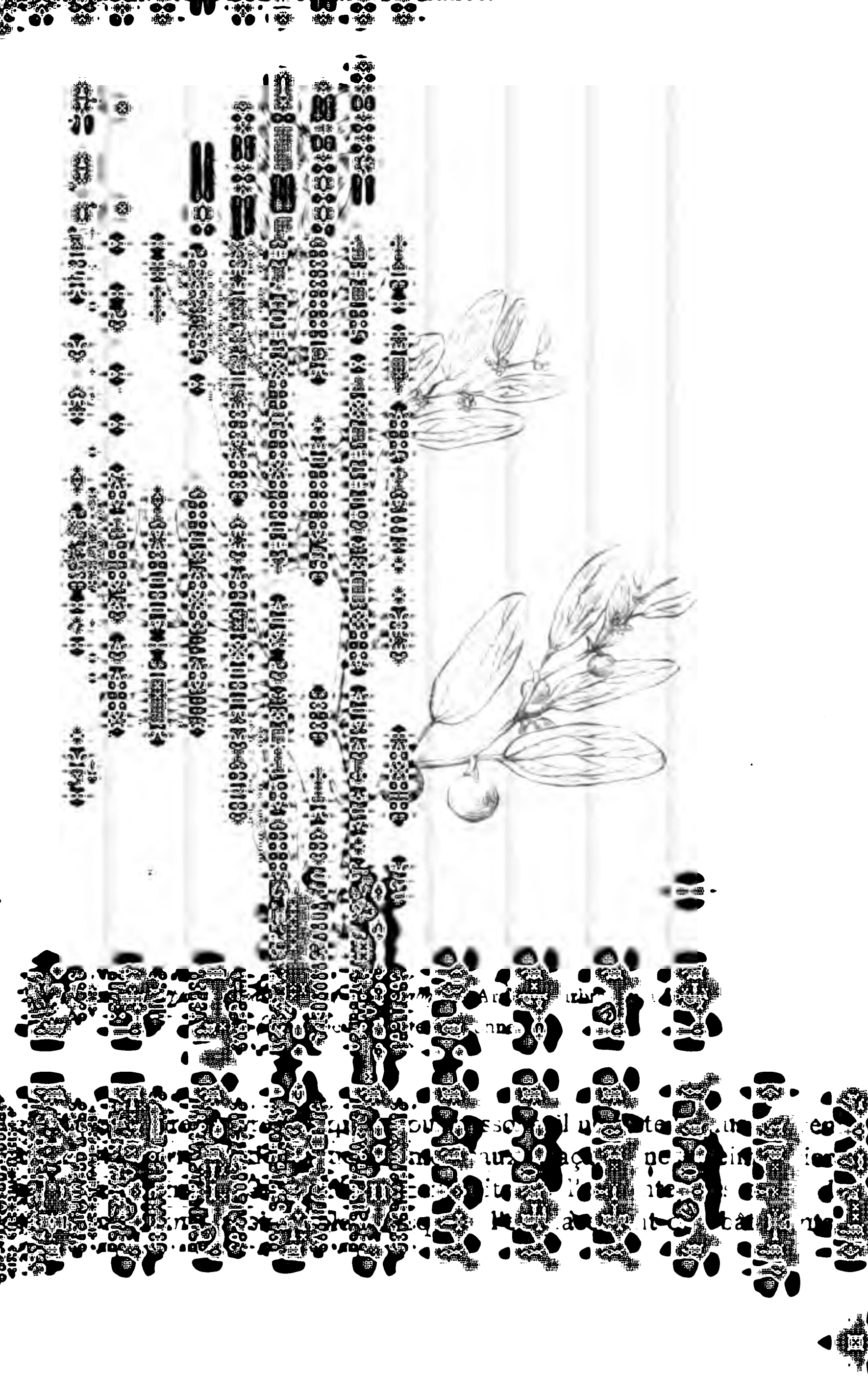
Cependant les chameliers se trompaient de route : ils allaient manifestement trop au sud. Nous poussons nos chameaux sur une éminence, et de là, regardant à l'orient, nous découvrons une touffe sombre qui est évidemment un arbre, le seul du désert ; ce ne peut être que l'arbre de l'obéissance ; du reste, il est au milieu

1. T. II, p. 246 de l'édition de Vivès ; Paris, 1869.

2. Sulp. Sév., *Dial.*, I, c. 13.

[illegible] quent l'emplacement de monastères [illegible]

[illegible] is foulons la terre arrosée de la sueur [illegible] cevons le miracle vivant qui a récom- [illegible] sance.



[illegible]

rarement on aperçoit quelque pan de muraille peu élevé. On dit que ce désert comptait autant de monastères qu'il y a de jours dans l'année ; il y a bien, en effet, une cinquantaine de ruines dans la partie que nous apercevons. Plusieurs de ces ruines sont assez rapprochées les unes des autres pour que les moines aient pu entendre les chants des monastères voisins ; aussi la louange de DIEU ne cessait-elle ni le jour ni la nuit dans cette sainte solitude. De tous ces monastères en ruine, ceux qui subsistèrent les derniers sont les couvents de Moïse le Noir, d'Amba Kéma et de Jean le Petit, où se trouve l'arbre d'obéissance (1).

Nous approchons de l'arbre merveilleux, but principal de notre voyage. Il est à l'angle nord-est d'un des plus grands monastères dont l'enceinte, marquée par une ligne de décombres, mesure environ cent vingt mètres du nord au sud et deux cents mètres de l'est à l'ouest. L'arbre est au point culminant ; car le sol incline vers le sud-ouest, quoique cette région des couvents, dans son ensemble, s'abaisse au nord, vers la vallée des lacs. A moins d'un kilomètre au nord-est, on voit une des ruines les mieux conservées ; les quatre angles de l'enceinte et quelques pans de murailles sont encore debout et dominent cette grande nécropole des monastères de Nitrie.

Enfin, une heure après notre départ du monastère des Syriens, nous arrivons près de l'arbre de l'obéissance. Quand on a voyagé plusieurs jours dans le désert sans y rencontrer un arbre, et que, dans une région élevée, où bien loin à la ronde il n'y a pas un maigre buisson, pas un brin d'herbe, on arrive en face d'un arbre vigoureux, puissant, qui, depuis plusieurs siècles, résiste au vent brûlant du sud, échappe à la main cupide et malfaisante du Bédouin vagabond, on se sent en présence d'un fait miraculeux, une impression divine vous saisit. Je sentis alors cette proximité de DIEU que j'éprouvais autrefois à la vue d'une guérison miraculeuse et subite.

Nous sautons à bas de nos chameaux sans attendre qu'ils s'abaissent, et nous allons nous agenouiller à l'ombre de l'arbre merveilleux ; nous prions pour nos Frères, pour la Compagnie et pour les Ordres religieux persécutés. Il nous semble que ces saints solitaires répondent à la Compagnie dont nous leur portons l'hommage : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.* (Ps. 102.)

Cet arbre se compose de deux troncs sortis de la même souche ; celui qui est au nord a un mètre de diamètre, et l'autre cinquante centimètres. Ces troncs ont été souvent mutilés par le couteau ou la hache des Bédouins, peut-être encore par quelques pieux moines se rendant d'un monastère à l'autre ; aussi ne s'élèvent-ils pas à plus de deux mètres, et l'arbre, quoique plein de vie, a-t-il un aspect buissonneux et une hauteur de sept à huit mètres seulement. Nous le trouvâmes en pleine floraison. C'est un *zizyphus spina-Christi*, vulgairement *épine du Christ*, l'arbre dont fut faite la couronne d'épines de Notre-Seigneur (2). Cette espèce de juju-

1. Vansleb, *Relation de voyage en Égypte*, p. 227 ; Paris, 1677.

2. Rohault de Fleury, *Les instruments de la Passion*, Paris, 1870.

Les rameaux de la couronne d'épines que l'on conserve à Trèves, à Bruges et ailleurs, ne laissent aucun doute sur la nature de l'arbre auquel ils appartiennent. Les épines, courtes et crochues vers l'extrémité des

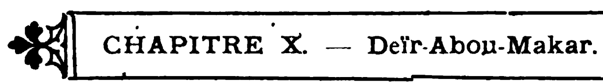
bier est très commun aux environs du Caire, où il atteint de grandes dimensions. Il porte en septembre beaucoup de drupes jaunes et bruns, de la grosseur d'une belle olive, d'un goût frais et suave qui les fait rechercher des enfants.

Il n'est pas étonnant que le P. Sicard, visitant cet arbre en hiver quand il était dépouillé de ses fleurs, l'ait confondu avec l'alizier, dont le fruit est en tout semblable, sauf qu'il renferme des pépins au lieu d'un noyau ; au reste, ici on traduit communément le nom arabe de l'arbre, *nabq*, par alizier.

Nous prenons respectueusement quelques feuilles de cet arbre vénérable ; nous nous permettons même de scier l'un de ses vigoureux rejetons, qui sera pieusement conservé dans notre collège du Caire.

Il y avait là dans le sable quantité de coquilles bivalves, pareilles à celles de la mer, d'une origine assurément bien postérieure au déluge. Leur présence au désert, si loin des côtes, nous intrigua fort ; ce n'était pourtant que les restes d'un repas de Bédouins. Les Arabes, comme on nous le dit au Caire, emportent quelquefois dans leurs provisions de route un coquillage méditerranéen, qu'ils ont préalablement salé afin qu'il ne se corrompe pas. Ils le nomment *makloul*. Nous trouvâmes au même endroit, tout proche de l'arbre, un fruit pétrifié bien remarquable, d'une espèce inconnue ; il a la grosseur d'une belle olive. Du reste, il n'est pas très rare de rencontrer dans ce désert d'admirables pétrifications : nous en avons rapporté deux magnifiques dattes de silice qu'on dirait moulées d'hier.

Nous ne pûmes rester là qu'une demi-heure, et nous partîmes en nous dirigeant vers l'orient. A dix heures, nous arrivions au couvent de Saint-Macaire.



CHAPITRE X. — Deïr-Abou-Makar.

CE monastère est, parmi tous ceux du désert, celui dont il est le plus souvent parlé dans l'histoire des Coptes. L'empereur grec Zénon, fils de Léon qui était tombé dans le schisme de Dioscore, faisait porter chaque année le blé et l'huile dont les moines avaient besoin. Plusieurs élections de patriarches se firent dans ce couvent (1).

rameaux, longues et droites vers la base, sont caractéristiques. Ce sont celles d'un *zizyphus spina-Christi, Wild*, arbre que l'on rencontre souvent dans les collines et au bord des chemins de la Palestine, où il forme parfois des haies impénétrables. Il est particulièrement abondant sur les rives du lac de Tibériade et à Capharnaüm. En 1886, un vigoureux buisson de *zizyphus spina-Christi* se voyait dans un champ au sommet du mont Sion, non loin du mur méridional de l'enceinte du temple.

Les petites couronnes d'épines de couleur blanche, que les marchands de Jérusalem et de Bethléem vendent aux pèlerins, sont faites avec des rameaux de lyciet (*lycium europeum, L.*), buisson qui croît dans la vallée de Josaphat, et qui se trouve aussi dans toute l'Europe méridionale. En Judée, ces épines atteignent une plus grande hauteur que dans les campagnes de Lyon.

Il serait possible que quelques-unes des épines longues et isolées qu'on conserve à Rome dans les églises de Sainte-Praxède et de Sainte-Croix, ainsi qu'à Turin dans la chapelle royale, soient des épines de lyciet, car les soldats du prétoire ont bien pu prendre des épines à divers buissons pour en former la sainte couronne. Pourtant rien n'oblige d'admettre cette double provenance.

1. Makrisi, *Routes et Antiquités de l'Égypte*. — *Historia Coptorum*, extraite de Makrisi par Welter, nos 229-31, 381, 390, 468.

Son aspect extérieur est peu différent de celui des monastères que nous venons de visiter. Situé dans un enfoncement, il n'apparaît au loin que du côté du nord ; ses murs d'enceinte sont moins blancs et plus élevés ; d'un côté ils atteignent 18 mètres de hauteur ; la porte d'entrée, comme toujours protégée par la tour, est tournée au levant ; tout à côté sont deux grosses meules qu'on roule devant la porte si l'on craint une surprise de la part des Bédouins ; alors les moines ne peuvent entrer ou sortir qu'à l'aide d'une corde et d'une poulie. Quant à l'intérieur, c'est la même irrégularité, le même délabrement, que dans les autres monastères.

On nous introduit dans une salle du premier étage, qui sera notre divan, notre habitation. Un vénérable religieux entre aussitôt en rampant à travers une petite ouverture ; c'est le ghomos Graesse, qui sort de sa cellule pour nous recevoir. Il habite un trou obscur, sans lit, sans aucun meuble, et qui ne reçoit d'air que par cette porte de communication avec le divan. Ce religieux, malgré une ophthalmie chronique, a le caractère gai, ouvert : il se met tout de suite à l'aise avec nous, et nous offre de visiter les trois églises du couvent.

Celle de Saint-Macaire est vraiment belle. Nous admirons son splendide dôme en briques, de la plùs belle période de l'art arabe, ses fenêtres à petits verres de couleurs d'un effet charmant, ses boiseries ornées de sentences et d'arabesques admirablement sculptées en très haut relief, comme on n'en voit pas au Caire ; devant la porte était autrefois un rideau de soie estimé 3.000 pièces d'or (1). Au fond d'une nef latérale nous remarquons une enceinte carrée, dont le sol est plus élevé ; nous allions y mettre le pied, qnand un religieux nous arrête brusquement : « Celui qui marche là meurt dans l'année, nous dit-il ; sous ces dalles sont les corps de quarante-neuf saints moines massacrés dans une invasion du couvent. »

L'église de Saint-Ischirion nous offre une coupole magnifiquement ouvragée et d'autres travaux en briques qui dénotent dans les architectes du désert une rare habileté : au-dessus de la porte des morceaux de briques de différentes teintes, sans peinture, assemblés avec art, forment une sorte de mosaïque originale.

La petite église *d'El-Chioukh* ou *des Anciens* n'a de précieux pour nous que le corps d'un des deùx saints Macaire, conssrvé dans un reliquaire semblable à ceux des autres couvents. Est-ce saint Macaire l'ancien, disciple de saint Antoine, ou saint Macaire le jeune, d'Alexandrie ? Le ghomos n'a pas su nous le dire. « Tous deux, dit-il, ainsi qu'un troisième Macaire et Jean le Petit ont habité ce monastère et y ont laissé leurs corps ; ils sont ici et dans la grande église. »

Les églises du désert, comparées à celles du Caire, présentent quelques différences, qui probablement se rapportent à des usages plus anciens. L'autel, toujours en maçonnerie et de forme cubique, n'est pas coemm au Caire posé sur le pavé même du sanctuaire, il est élevé sur un ou plusieurs gradins. La table supérieure sur laquelle on offre le saint Sacrifice, au lieu d'être, comme dans la plupart des églises du Caire, une planchette de bois encastrée dans la maçonnerie et ornée d'une croix, est une table de marbre avec un petit rebord en relief, propre à retenir

1. Renaudot, *Histoire des patriarches d'Alexandrie.*

le liquide qui tomberait sur la pierre. Ainsi les coutumes de l'Église copte, à mesure qu'on remonte les siècles, se rapprochent de celles de l'Église romaine, qui a toujours retenu les gradins et la pierre sacrée. Ajoutons qu'au désert il n'y a pas d'abside circulaire derrière le maître-autel, et que les portes en bois, non pas de simples rideaux, ferment les ouvertures de la cloison du sanctuaire.

La tour ou le donjon de Saint-Macaire n'a pas moins de 25 mètres de côté. Comme dans les autres monastères, sa principale chapelle, située au sommet, est sous l'invocation de saint Michel : partout le culte du prince de la milice céleste affectionne les hauteurs. On y conserve les corps embaumés de seize patriaches, rangés deux à deux dans huit cercueils en bois. Nous pouvons apercevoir à travers les fentes des cercueils leurs figures brunes et étirées. Aucune inscription ne donne leurs noms ; nous savons seulement que le premier patriarche enseveli à Saint-Macaire est Michel, prêtre du couvent de Jean le Petit, mort en 852 (1).

Nous profitons de la conversation qui suit le dîner pour compléter nos renseignements sur la vie des religieux et le gouvernement des monastères.



CHAPITRE XI. — Les religieux.



Les religieux ne font point de vœux. On n'exige d'eux que trois choses ; le chœur, les jeûnes de règle et l'humilité. Le postulant est reçu gratuitement. Après une probation d'au moins un an, quelquefois de cinq ou six ans, il est admis par le suffrage des religieux ; il pourra toujours se retirer du monastère; mais, une fois sorti, on ne lui doit rien, il n'est plus rien. « S'il a été ordonné prêtre dans le couvent, le fugitif est *déprêtrisé*, nous dit le ghomos ; il devra prendre le costume des laïcs et pourra même se marier. »

Tous les moines aspirent à la prêtrise, et ils y parviennent s'ils persévèrent dans leur vocation ; car, pour les ordonner, on ne leur demande que de savoir lire l'arabe et le copte; encore n'exige-t-on pas qu'ils comprennent cette dernière langue. Il n'est pas d'autres stimulants pour leurs études ; aussi sont-ils généralement fort ignorants.

C'est dans ces quatre monastères de Nitrie, dans ceux de Saint-Antoine et de Saint-Paul sur les bords de la mer Rouge, et d'El-Moharag non loin d'Assyout en haute Égypte, qu'on prend le patriarche et les quatorze évêques d'Égypte. Ces couvents fournissent aussi les sujets pour les sièges épiscopaux de l'Abyssinie ; car les Abyssins, entraînés dans le schisme par les évêques qu'ils reçurent d'Égypte au temps où les schismatiques seuls avaient un patriarche (713) (2), continuent à demander leurs pasteurs au patriarche schismatique du Caire.

Les évêques sont élus par le peuple et par les prêtres, et approuvés par le patriarche. Sortant tous des monastères, aucun d'eux n'est marié ; tandis que les

1. Makrisi, loc. cit. — Voir aussi *Historia Coptorum*, extraite de Makrisi par Wetzer, n° 393.

2. Lequien, *Oriens Christianus*, t. II, p. 373.

prêtres séculiers ont le plus souvent femmes et enfants. Ils doivent faire chaque jour cinq cents prostrations.

Chaque religieux a un petit pécule, sur lequel le supérieur n'a pas de contrôle ; ce pécule se forme et s'entretient par les dons des parents et d'autres personnes. Il sert communément à acheter du tabac, du café, du sucre, dont le monastère ne donne chaque mois qu'une quantité insuffisante.

Pendant l'année, on dit une messe le dimanche, le mercredi et le vendredi de chaque semaine. Chaque prêtre la dit et chaque frère la sert à son tour ; le servant seul communie. Durant le grand carême et le petit carême de quinze jours qui précède l'Assomption, il y a messe tous les jours. On se lève alors à minuit, pour chanter l'office divin, qui sert de préparation au saint Sacrifice. A la tombée de la nuit, on se réunit pour la prière du soir, qui est suivie de la coulpe ; à ce moment les religieux peuvent aller trouver celui d'entre eux qui est désigné pour père spirituel et confesseur du monastère. Les repas se prennent en commun, sauf que chacun prépare son café à sa fantaisie.

C'est là, avec la clôture et quelques petits offices d'intérêt commun distribués entre les moines, tout ce que la règle demande.

Les religieux emploient comme ils veulent le reste du temps ; ils étudient, parlent ou dorment quand et où ils désirent. Nous avons remarqué, en effet, que des conversations se prolongeaient bien avant dans la nuit, et qu'il y avait des moines couchés un peu partout dehors et dedans, à la mode des Arabes du Caire.

Chaque monastère est gouverné par un supérieur ou *rayès*, qui ne dépend que du patriarche. Il administre les biens du monastère, consistant surtout en propriétés rurales. Les propriétés du couvent d'El-Baramous sont près de Tantah, celles du monastère des Syriens et de Saint-Macaire sont à Etris, et celles du couvent de l'abbé Isaïe sont à Kafr-Daoud. Les supérieurs des trois premiers monastères résident au Caire. Ils ont, pour les représenter dans l'intérieur du couvent, un vicaire, qui porte le nom de *ghomos ;* c'est lui qui est, en réalité, chargé de la formation des religieux et de la discipline intérieure. Le rayès et le ghomos sont élus aux voix par les religieux du couvent, et approuvés par le patriarche ; leurs charges sont à vie.

Considérant la pauvreté et la régularité de ces bonnes gens, leur isolement, leur ignorance, l'absence presque complète d'études religieuses, je crois volontiers qu'ils sont de bonne foi dans le schisme.

Quant à la piété, comment pourraient-ils en avoir ? Ils n'ont aucune idée de l'oraison mentale ; ils n'entendent aucune exhortation spirituelle ; ils communient rarement et ne conservent jamais le Saint-Sacrement dans leur église. Le chapelet d'ambre ou d'ivoire qu'ils tournent sans cesse dans leurs doigts, comme les bons musulmans, n'est qu'un ornement auquel ils n'attachent aucune prière. Je me figure leur cœur vide, froid, délabré comme leurs églises : le schisme, c'est la mort !

CHAPITRE XII. — Le Bahr-Béla-Mâ. 

AVANT de nous éloigner de ce désert, il nous restait à visiter la grande vallée du *Bahr Béla-Mâ* (mer sans eau), où le P. Sicard a trouvé de si belles pétrifications. Nouvelles difficultés avec nos chameliers. Les remontrances des religieux et le bakchich lui-même ne réussirent pas à les mettre en mouvement. — Que faire ? — L'un de nous a l'idée de dessiner ostensiblement sur son carnet le portrait de l'Arabe, chef de la caravane. Cela commence à intriguer notre homme. Nous nous levons brusquement et nous lui ordonnons d'apprêter les chameaux, ajoutant que nous n'avons pas besoin de lui pour la route.

« Mais vous ne savez pas le chemin ? — Nous le savons mieux que vous. »

Puis, déployant notre carte : « Voilà où nous sommes, et c'est là que nous devons aller. » Enfin, tirant la boussole de notre poche et orientant la carte : « C'est dans cette direction-là qu'il nous faut marcher ; nous devons passer à droite de ce monticule. » Notre homme se trouble visiblement. « Pour preuve de ce que je te dis, j'ajouterai que demain, en retournant à Kafr-Daoud, tu nous feras prendre cette autre direction. » — Notre chef n'y tient plus, les révélations de la carte et de la boussole l'ont subjugué. Il se lève et se met à préparer les chameaux. Nous partons dans la direction du sud ; nous passons tout proche des murailles encore debout d'un ancien monastère, et nous nous trouvons sur un vaste plateau, où nos scolastiques ramassent quelques fruits, quelques morceaux de branches d'arbres pétrifiés.

Nous étions à une petite lieue du monastère, quand le chef de la caravane arrête nos chameaux : « Voilà des Bédouins, dit-il, en nous montrant une tente placée sur un col, à un quart d'heure de là. Il faut retourner ; les Bédouins vont nous attaquer si nous avançons. » En vain lui disons-nous que nous ne craignons rien ; tout est inutile, nos Arabes s'obstinent à ne pas marcher.

Pour nous, il était clair que, si les Bédouins voulaient nous dépouiller, ils pouvaient nous couper la retraite quand même nous n'irions pas plus loin ; dès lors ne valait-il pas mieux leur montrer que nous n'avions pas peur ? A bout d'éloquence, un de nos scolastiques saute à bas de son chameau, le tire par la corde, prend au chamelier son fusil et marche en avant; les autres chameaux suivent et nous voilà en route. Quand nos hommes nous virent si décidés, ils se mirent à nous accompagner cent pas en arrière. Nous marchons ainsi un bon quart d'heure, et nous arrivons sur une berge élevée, dominant une magnifique vallée de sable de 10 à 12 kilomètres de large, qui s'étend à perte de vue du sud-est au nord-ouest parallèlement à la vallée du Natron : c'est le Bahr-Béla-Mâ. On dirait le lit d'un immense fleuve; aussi a-t-on cru autrefois que cette vallée avait servi de lit au Nil dans les temps préhistoriques depuis le Fayoum (emplacement du lac Mœris) jusqu'à une quinzaine de lieues à l'ouest d'Alexandrie. Mais comme on n'y a trouvé aucun vestige de limon, cette opinion est aujourd'hui abandonnée. Le sol

de la vallée est à peine ondulé, sa dépression est de 30 à 40 mètres, on y descend par une pente rapide.

Cette vallée est spécialement remarquable par la quantité de troncs d'arbres pétrifiés qu'on y rencontre ; certains endroits méritent vraiment le nom de forêt pétrifiée : dans un hectare, on compte parfois plusieurs centaines de troncs, parmi lesquels, il en est qui ont jusqu'à 8 et 10 mètres de long. Le plus grand nombre appartient évidemment à la famille des palmiers ; d'autres paraissent être des chênes ou des acacias. Nous en avons rapporté une belle bûche de palmier encore couverte de son écorce fibreuse ; la silice dont elle est formée a même pris les teintes du bois et de son écorce.

La nuit approchant, nous n'avons pas pénétré plus avant dans la vallée. Nous sommes revenus au monastère en une heure de marche, sans qu'il ait été question des Bédouins.



CHAPITRE XIII. — Retour.

LE lendemain, nous disons notre messe à trois heures en présence de tous les religieux, et nous partons à quatre heures et demie pour retourner à Kafr-Daoud.

Nos chameliers n'ont point emporté d'eau ; on leur a dit au couvent qu'ils trouveront une source dans les roseaux au fond de la vallée du Natron. Vers cinq heures et demie nous arrivons dans les roseaux, laissant les lacs bien loin à l'occident ; mais la source n'apparaît pas. Deux chameliers partent au pas de course à sa recherche du côté du levant. Après une demi-heure, on croit entendre le cri convenu, et nous partons du côté de nos éclaireurs.

La source est une eau blanchâtre, à deux pieds au-dessous du sol, dans un trou creusé de main d'homme ; quelques roseaux pourrissent dans cette eau.

Un de nos chameliers relève son burnous, descend dans le trou, et, avec une outre, remonte l'eau sur le sol, où les chameaux viennent la boire. Quand ceux-ci sont désaltérés, notre Arabe, toujours piétinant dans cette eau fangeuse, emplit deux outres pour le voyage. Nous regardons tout cela en silence ; chacun se dit sans doute : « Est-ce que je boirai cette eau ? » Dans le moment, c'eût été impossible, mais au milieu du jour, après 6 ou 7 heures de marche sous un soleil brûlant, nous demanderons au chamelier l'eau de son outre ; il versera dans nos tasses ce liquide blanc et brun, fétide, tiédi par le soleil et par le ballottement ; nous l'avalerons rapidement sans le regarder, et nous y reviendrons en remerciant la divine Providence et plaignant nos chameliers, que Mahomet condamne à ne rien prendre durant nos dix heures de route.

Ces pauvres gens n'en pouvaient plus, et un arrêt nous aurait fait manquer l'unique train qui passe dans la soirée à Kafr-Daoud. Nous leur proposâmes de monter sur nos chameaux pendant que nous marcherions à pied, ce qu'ils accep-

tèrent avec plaisir pour une heure et plus. Malgré leur évidente fatigue, l'approche du bakchich final les rendit toute la journée complaisants et presque gracieux.

Vers une heure, regardant au midi, nous voyons un beau'lac, des îles, des rives couvertes de beaux ombrages. Tout cela paraissait distant de deux kilomètres au plus. Hélas ! cette eau, ces beaux arbres, n'étaient que l'effet du mirage. Enfin, à trois heures du soir, nous atteignons la station de Kafr-Daoud.

Dans ces gares, il n'y a pas de bornes-fontaines ouvertes à tous : l'eau est ici trop précieuse ; mais une grande jarre avec une tasse de fer-blanc pour y puiser, est tenue à la disposition des voyageurs dans un petit appartement fermé. Un employé nous ouvre, et nous buvons avec délices ce liquide tiède venu directement du canal voisin.

Nous rentrons à la nuit tombante dans notre petit collège de la Ste-Famille pleins de reconnaissance pour nos bons anges, pour les saints du désert et pou, saint Ignace, auxquels nous avions recommandé notre voyage.

J'allais remercier le patriarche copte de sa lettre de recommandation aux supérieurs des couvents, et je lui dis combien nous avions été satisfaits de leur réception.

Plusieurs religieux des monastères que nous avions visités, ayant eu l'occasion de se rendre au Caire, sont venus nous voir au collège. La propreté et les modestes ornements de notre petite chapelle les ont émerveillés. L'un d'entre eux et un autre moine de la Thébaïde ont demandé à se faire catholiques : mais leur bonne volonté, à ce qu'il paraît, n'a pu résister à l'épreuve qu'on a cru devoir leur imposer.

Deux autres religieux, désignés pour accompagner en Abyssinie deux évêques récemment nommés, sont venus prendre à notre dépôt, de la part de leurs évêques, plusieurs exemplaires de notre Bible arabe et bon nombre d'ouvrages de religion. Ils nous ont parlé des protestants qui font actuellement les plus grands efforts dans la haute Égypte pour attirer à eux le schisme copte mourant d'atonie.

Prions le Seigneur pour qu'il propage et active le mouvement des Coptes vers l'unité, mouvement qui a commencé du côté de Louqsor, et dont nous apercevons ici quelques signes avant-coureurs.

Le bâton détaché de l'arbre d'obéissance a été préparé avec soin, et orné d'une douille d'argent portant l'inscription suivante :

HUNC RAMUM
EX IPSA ARBORE, PRIUS ARIDO LIGNO,
DE QUO B. P. N. IGNATIUS
IN EPIST. DE VIRT. OBED. § 18,
P. M. JULLIEN ET FF. SCH. E. NOURRIT, J. NOORY, S. J.
COMITE J. PALAMARI LAÏCO
DESERTA NITRIÆ PERVAGATI
RECISUM ASPORTARUNT
DIE 7 AUG. A. D. 1881.



ÉGYPTE.

...eigneur 1881,

... *E. Nourrit et J. Noory, de la Compagnie de* ... *i, laïc, visitant le désert de Nitrie, ont coupé* ... *e même, autrefois un bois sec, dont parle N. P.* ... *la vertu d'obéissance*, § 18.

... le la statue de saint Joseph.



VOYAGE DANS LE DÉSERT DE LA BASSE-THÉBAÏDE, aux couvents de Saint-Antoine et de Saint-Paul.



ANS le désert de la basse Thébaïde, proche de la mer Rouge, en face du Sinaï et à 250 kilomètres au sud-est du Caire, se trouvent les deux couvents de Saint-Antoine et de Saint-Paul, que l'on croit les plus anciens de la chrétienté. C'est là que vécurent ces illustres patriarches de la vie érémitique. C'est là qu'ils moururent peu après la célèbre visite de saint Antoine à saint Paul, racontée d'une manière si touchante par saint Jérôme.

Ces couvents sont habités depuis bien des siècles par des moines coptes schismatiques, qui suivent l'hérésie de Dioscore. Celui de Saint-Antoine est le plus important des couvents du schisme ; c'est celui qui a fourni le plus grand nombre de patriarches.

Peu de voyageurs les visitent, mais, pour des missionnaires envoyés aux Coptes et aux musulmans des déserts, cette excursion aura un intérêt spécial. Mgr François Sogaro, vicaire apostolique de l'Afrique centrale pour le Soudan égyptien, et Mgr Antoun Morcos, visiteur apostolique des Coptes catholiques, seront les vénérés et bien aimables chefs de notre caravane. Je prendrai avec moi un de nos Frères coadjuteurs, le Frère Luigi Korrat, habitué à traiter avec les indigènes. Mgr Sogaro invitera l'un de ses amis, Mr Sante Bonavia, des environs de Côme, entrepreneur au Caire.



CHAPITRE 1er. — Le patriarche des Coptes schismatiques.



IL convenait avant tout de faire part de notre projet au patriarche de tous les Coptes schismatiques, et de prendre une lettre de recommandation de Sa Béatitude auprès des supérieurs des couvents.

Le patriarche nous reçut dans le grand divan de son palais, assis au fond de la salle, ayant à sa droite quatre ou cinq laïques, des principaux de la nation. Il causa avec beaucoup d'amabilité, en attendant les rafraîchissements et le café obligatoire. Sa Béatitude fut peut-être étonnée de voir que ces messieurs nous parlaient comme de bons amis ; il ne savait pas que trois d'entre eux avaient leurs enfants dans notre collège.

De temps à autre, quelques secrétaires laïques arrivaient avec des papiers, et prenaient les ordres du patriarche. Il s'agissait toujours de mariages ou de successions.

Quand nous avons exposé notre requête, il fait un signe : deux jeunes gens

lui présentent une feuille de papier et l'encrier arabe en forme de manche de couteau. Il écrit en appuyant la feuille de papier sur sa main gauche, comme font toujours les vrais Arabes : « On écrit mieux, disent-ils, sur la main que sur le bureau ; que le papier soit un peu cassé, que les lignes aillent en montant, ce n'est qu'une beauté de plus. » La feuille est remise à un secrétaire, qui revient bientôt avec la lettre composée sur ce canevas. Sa Béatitude, après en avoir pris lecture, tire de sa poitrine un joli mouchoir de soie rouge, dans lequel est plié son cachet suspendu à son cou. Un serviteur présente une petite boîte, contenant sans doute un tampon à encrer, le patriarche appose son cachet au bas de la lettre et nous la remet.

Ainsi font tous les indigènes, ministres ou simples effendis. Leur demande-t-on une signature, ils tirent du gilet une tablette de carmin ou d'encre de Chine, la délaient avec un peu de salive sur le petit doigt,dont ils frottent leur cachet pendu à la chaîne de montre comme une breloque. Ce cachet imprime leur nom en lettres arabes si savamment enchevêtrées que c'est illisible. Qu'importe ! c'est aussi lisible que beaucoup de nos signatures.

La lettre du patriarche est pour l'évêque de Bénisouef, qui doit faciliter notre voyage à travers le désert et nous recommander aux supérieurs des couvents. Sa Béatitude poussa la bonté jusqu'à nous écrire elle-même ces explications sur un papier qu'elle nous remit.

Le patriarche Amba-Kirollos paraît avoir une cinquantaine d'années ; il est doux et bienveillant, aime la conversation du divan et ne manque pas de finesse. Avant son élection au patriarcat, il se nommait Johanna-el-Nassekh (Jean l'Écrivain) ; c'était un habile copiste. Il est tout à fait étranger aux arts et aux sciences de notre époque, et ne parle aucune langue européenne. Dans une autre visite, je me permis de lui demander s'il ne songeait pas à envoyer en Europe quelques-uns des jeunes gens qu'il destine au sacerdoce, comme font les catholiques.

« — C'est assez qu'ils sachent prier et vivre pieusement, » me dit-il.

Ce bon patriarche, il a bien ses tribulations ! Malgré toutes ses condescendances, les principaux de la nation viennent de lui enlever l'administration des écoles et des biens de l'Église, prétendant mieux faire : et le khédive a tout sanctionné. Encore une fois il sera constaté que, pour secouer le joug suave du véritable pasteur, le vicaire de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, il faut subir le joug plus pesant d'une puissance laïque.

Le patriarche ne manque pourtant pas d'amis ; nous avons vu plus d'un visiteur lui donner des marques non équivoques d'affection en lui baisant par trois fois la main avec effusion.

Il vint nous voir au collège l'avant-veille de notre départ, pour nous souhaiter un heureux voyage. Il nous trouva en compagnie de plusieurs notables de sa nation, dont l'un venait nous demander quelques livres de controverse, et nous exposer ses difficultés sur la prédestination.

 CHAPITRE II. — Du Caire à Benisouef. 

LA route la plus courte pour atteindre les couvents est celle de Bénisouef. Le chemin de fer de la haute Égypte vous porte à Bénisouef en trois heures ; là vous prenez des chameaux pour traverser le désert. Il y a de quatre à six journées de marche.

Nous envoyâmes, trois jours d'avance, à Bénisouef, un drogman émérite, celui que nous donnons aux amis de France, et dont ils nous remercient toujours. Il avait pour mission de passer un traité en règle avec un cheik des chameliers. Si nous étions venus nous-mêmes sans avoir les chameaux assurés, les Bédouins auraient largement profité de notre désir de partir vite pour exiger un prix exorbitant. Notre drogman, malgré la bienveillante intervention de l'évêque, eut bien de la peine à obtenir les chameaux pour le jour désigné, au modeste prix de 3 fr. 25 c. par jour.

Le dimanche, 11 novembre 1882, au matin, nous allons prendre le chemin de fer à Boulaq-Dacrour, de l'autre côté du Nil ; nous partons à huit heures et demie.

Faut-il vous dire, après tant d'autres, la poésie des bords du Nil à la fin de l'inondation ? Les champs du vert le plus admirable, les bois de palmiers chargés de leurs royales couronnes de fruits dorés, de magnifiques lacs que laisse le Nil en se retirant, se succèdent et s'entrelacent comme dans un immense jardin anglais. A travers les longs stipes des palmiers apparaissent çà et là des villages sombres aux vieux minarets blancs. Comme fond du tableau, à l'occident, les collines blanches de la chaîne lybique ; à l'orient, les grands rochers du désert arabique et les grandes voiles triangulaires qui sillonnent le Nil.

En Europe, tant de beautés seraient exploitées pour l'agrément des riches. Les châteaux, les villas auraient pris possession des sites les plus riants, des points de vue les plus magnifiques. Mais ici on néglige tout cela comme chose vulgaire. Nous n'avons pas le temps de goûter ce ravissant spectacle : si nous voulons voir avec notre lunette tous les détails que signale le guide des voyageurs, il ne faut pas perdre un instant.

Après avoir longé, au sortir de la gare, les immenses enceintes du palais du prince Hassan, frère du khédive, et du palais de Ghizéh, le plus beau des palais d'Ismaïl, nous nous trouvons en face des grandes pyramides que vous voyez représentées sur tous les timbres-poste égyptiens, avec leur immobile gardien, le Sphynx. Puis nous passons en revue, pendant près de deux heures, toute la série des pyramides d'Égypte, rangées à la lisière du désert lybique, à cinq ou six kilomètres de la voie. C'est d'abord la pyramide à degrés de Saqqarah, dont les quatre faces sont d'immenses escaliers ; puis viennent les pyramides de Dacrour, parmi lesquelles nous en distinguons une dont la forme surbaissée est toute spéciale : à mi-hauteur, les arêtes se brisent et s'inclinent l'une vers l'autre. Nous voyons encore là les restes

imposants de deux grandes pyramides en briques crues de limon et de paille, qui témoignent de la rareté des pluies dans ces parages depuis trois mille ans. Un peu plus loin, à Matanyéh, c'est une autre pyramide surbaissée ; enfin, au-dessus d'un bois de palmiers avec son village, qui paraît une île dans une mer de verdure, s'élève la grosse pyramide de Meïdoum, que l'on nomme la fausse pyramide, sorte de château-fort, formé de trois tours carrées à pans inclinés, construites en retrait les unes au-dessus des autres, la dernière surmontée d'un tronc de cône.

Çà et là quelque grande maison, aux formes à peu près européennes, attire nos regards. Les cours, les hangars qui l'environnent font reconnaître le centre de quelqu'une de ces exploitations agricoles où des Européens de toute nation viennent se ruiner les uns après les autres. L'Européen a ici trop de besoins coûteux et ne peut lutter seul contre l'inertie et la fourberie de tous. Sa maison sera vendue avec les terres les plus voisines à quelque riche indigène ; le reste sera partagé par petits morceaux entre des centaines de fellahs, et chacun trouvera sa petite vie où l'Anglais, le Français, l'Italien, le Grec même, n'ont trouvé que leur ruine.

A peu près en face de Meïdoum, nous passons à la gare de Ouasta, d'où part le petit chemin de fer qui dessert l'oasis du Fayoum ; nous saluons d'une prière à saint Antoine la patrie du saint solitaire, le gros village Kom-el-Arous, autrefois Coma (1), à cinq kilomètres sud-ouest de Ouasta sur la rive gauche ; et un peu plus loin (7 kil.), le petit couvent de Saint-Antoine bâti sur l'autre rive, proche du vieux château ruiné où le saint commença la vie de solitaire avant de s'enfoncer dans le désert (2). Enfin à onze heures trois-quarts nous arrivons à Bénisouef.

Sur une des portes de la gare on lit en gros caractères : *Postes égyptiennes*, et au-dessous en arabe : *Bosta masryeh ;* sur la plaque de fonte de la boîte aux lettres on lit en italien : *Buca per le lettere ;* et si vous regardez les beaux wagons, vous lisez sur les portières en anglais : *first place.* Il y en a un peu pour tous. L'Égypte est à tous ; cela pourra changer.



CHAPITRE III. — Bouch.

NOTRE drogman nous attend sur le quai de la gare avec une jolie collection d'ânes et d'âniers, un peu moins élégants toutefois que ceux du Caire ; il nous dit qu'il faut partir tout de suite pour le gros village de Bouch, où l'évêque schismatique nous attend. Il y eut bien quelques bousculades pour distribuer équitablement les voyageurs et les bagages aux différents baudets, cependant ce fut vite fait et nous voilà partis. Nous avons douze kilomètres à faire dans la direction du nord-est. La voie du chemin de fer sert de route pour les deux tiers du chemin. Il n'y a vraiment pas d'autre route en Égypte, sauf quelques allées de promenade

1. Sozomène, l. I, c. 13.

2. Le château était probablement sur la colline qui domine le couvent ; car nous savons (Bolland., *Vita S. Ant.*, p. 474 de l'éd. de Palmé) qu'il occupait une hauteur peu éloignée d'Aphroditopolis, aujourd'hui Atfiéh.

aux environs du Caire et d'Alexandrie. Quand un train passe, on se met de côté tout simplement, comme vous faites dans la rue quand arrive une voiture ; aucun tunnel, aucun grand viaduc ne viennent compliquer la situation. A mi-chemin, le sentier descend à gauche au bord du canal qui longe la chaussée, et le traverse sur un pont de branchages couvert de roseaux et d'un peu de terre. Cela n'a pas l'air solide ; il faut du dévouement pour passer le premier. Nous suivons ensuite la berge d'une rigole jusqu'au village placé sur une éminence de quelques mètres à l'abri des inondations.

Quels monceaux d'immondices dans ces villages arabes ! Tout y reste sur place, même les animaux morts ; aussi les couches séculaires de débris et d'immondices ont élevé les rues à plus d'un mètre au-dessus du sol des maisons. Elles sont bâties de boue ; la terrasse et les murs exposés au soleil son garnis de galettes de fumier qui sèchent avant de servir de combustible. Ces familles de fellahs vivent réellement dessus, dessous, entre le fumier ; on ne voit que cela, et l'on se prend à rire en pensant aux comités de désinfection organisés au temps du choléra.

Nous entrons bientôt sous un grand portail donnant accès à une longue cour. L'évêque Amba-Youssef est à l'extrémité de cette cour, assis en plein air sur un divan avec quelques messieurs et fumant un long chibouk. Il nous reçoit avec empressement et nous fait asseoir à ses côtés. Son costume ne le distingue guère des prêtres coptes : turban noir autour d'une calotte rouge ; grand pardessus en serge noire à larges manches, couvrant une robe de couleur rougeâtre ; sur les épaules une écharpe noire à bordure violette, qu'il relève de temps à autre sur sa tête en forme de capuchon.

L'édifice où nous sommes appartient au couvent de Saint-Antoine du désert ; c'est même là que réside le supérieur, occupé surtout à soigner les biens que le couvent possède à l'entour et dont il tire sa subsistance.

Amba-Youssef est ici depuis dix ans en qualité de supérieur de Saint-Antoine. Il vient d'être sacré évêque de Bénisouef, et continue d'administrer les biens en attendant que les moines se donnent un nouveau supérieur. C'est un bel homme, bienveillant, qui doit être bon pour ses moines.

L'église et les bâtiments qui nous entourent ont été construits par ses soins. Ces constructions en briques nous paraissent convenablement exécutées et bien assez vastes pour les vingt-cinq religieux qui les habitent. L'église, qui sert de paroisse aux deux ou trois cents Coptes du village, est sur le plan des récentes églises coptes : à l'extérieur règne un portique en arcades, qui supporte la tribune des femmes ; sur la façade s'élèvent deux jolies tours terminées en flèches, décorées d'arabesques noires sur fond blanc. A l'intérieur la voûte n'est qu'une série de coupoles soutenues par des piliers. Les murailles et la boiserie qui ferme le sanctuaire sont ornées de plusieurs anciens tableaux faits sans perspective, à la façon grecque ; l'un d'eux représente saint Athanase et saint Cyrille d'Alexandrie, un autre Barsoum le Nu, l'un des saints du schisme ; le meilleur est, je crois, un récent portrait de Kirillos, cent-dixième patriarche, qui a fondé les écoles du Caire, renouvelé l'église et est mort en 1860. Nous remarquons en face de l'église la

porte d'un ancien divan, dont le tympan est orné d'une sorte de marqueterie en bois, en briques et en mortier.

Le couvent de Saint-Paul au désert a également sa ferme, son supérieur dans le village, et ses biens à l'entour. Tout y est plus petit et plus pauvre qu'à la ferme de Saint-Antoine. Il y a peu d'années, au temps d'Ismaïl, le supérieur se fit musulman et vendit les biens du monastère au gouvernement, qui en détient encore une partie. Une quinzaine de religieux habitent la ferme.

Depuis notre arrivée, l'évêque est resté immobile sur son divan à la porte du monastère, causant de religion avec Mgr Morcos et prenant d'heure en heure une tasse de café ; puis sont entrés quelques messieurs ou effendis, qui se sont mis à discuter avec chaleur. Ils viennent soumettre à l'évêque une question de mariage. Autant que nous pouvons comprendre, il s'agit d'une jeune mariée de Bénisouef, qui a fait dire à son père de venir la prendre, car elle est malheureuse avec son mari. Le père arrive ; mais sa fille ne veut pas le suivre, affirmant cette fois qu'elle est très heureuse. Le père est là, ainsi que le mari et leurs avocats. Ils paraissent avoir des arguments pour plusieurs jours. Ce n'est qu'après épuisement de toutes leurs raisons que l'évêque décidera pour ou contre la séparation, et tout sera dit.

A l'approche de la nuit, un son de cloche avertit les plaideurs qu'ils doivent se retirer. L'office du soir va commencer.

Six ou sept religieux et une douzaine d'enfants du monastère se rangent en demi-cercle, debout devant l'évêque. Celui-ci, assis sur le divan, tient à sa main droite une croix de cuivre, dont le manche est plié dans un mouchoir blanc. La prière commence sur un ton larmoyant et nasillard : on psalmodie trois fois cinquante *kyrie eleison*, groupés trois à trois dans une même phrase ; puis vient une cacophonie indescriptible. On nous explique que, pour abréger l'office sans en rien retrancher, le religieux que nous avons vu faire le tour du cercle, disant un mot à chacun, a distribué les différents psaumes entre les assistants. Ce que nous entendons est le chant simultané de cinq ou de six psaumes différents : le bon DIEU seul peut les distinguer tous. Trois fois ce chant des psaumes fut interrompu par la lecture de deux épîtres et d'un évangile, faite par un soliste debout au milieu du cercle. L'office se termina par une prière commune pour le patriarche et pour l'évêque, dont les noms furent salués par une profonde révérence. Enfin, tous défilèrent baisant la croix et la main de l'évêque. Les religieux qui arrivaient en retard, et ce fut le plus grand nombre, faisaient le tour du chœur, serrant dans leurs mains les mains de chaque religieux et approchant la tête comme pour l'embrasser.

On nous servit pour notre repas du soir la majeure partie d'un mouton sur une montagne de gruau, du fromage blanc en morceaux informes d'uue odeur nauséabonde, et un pot de mélasse, qu'on appelle ici miel de cannes, sans compter les petits pains coptes et l'eau du Nil, dont on s'est bien gardé d'enlever le limon fertilisant.

Nous passons la nuit dans la salle à manger, sur quelques coussins, et de grand

matin nous disons nos messes dans l'église sur nos autels portatifs, en présence de plusieurs religieux. Mgr Morcos eut la bonne pensée de se retourner après l'évangile vers les religieux présents et de leur lire en arabe le chapitre XVI de saint Matthieu, dans lequel Notre-Seigneur établit saint Pierre chef de son Église. Ils écoutèrent avec avidité les paroles divines, donnant de la tête et des mains les plus hauts signes d'assentiment.

Nous ne pouvons saluer l'évêque au départ ; il est allé au milieu de la nuit bénir une union dans une riche famille, selon l'usage trop répandu, même chez les catholiques opulents, d'appeler le prêtre chez eux pour le sacrement de mariage. Cependant tout a été prévu ; l'évêque nous fait remettre une lettre pour le vicaire du couvent de Saint-Antoine, et veut bien nous fournir les montures et les guides jusqu'au village bédouin d'El-Miah sur la rive opposée du Nil, où nous trouverons les chameaux pour le désert.

Mgr Morcos, habitué dès son enfance aux chevaux de Palestine, prend un jeune cheval arabe non encore dressé, dont la gaieté nous inspirait quelque inquiétude. Les autres montent sur des baudets, parmi lesquels se distingue l'âne épiscopal, bel et grand âne blanc à large selle bleue. Nous suivons la route de Bénisouef jusqu'au chemin de fer ; puis nous nous dirigeons à l'est du côté du Nil, par la crête des berges d'un beau canal. C'est merveille de voir avec quel entrain et quelle adresse nos baudets sautent les coupures étroites et profondes faites dans la berge pour arroser les champs voisins ! Il y eut de la part des voyageurs quelques chutes sans danger et aussi sans déshonneur, puisque la selle était projetée avec le cavalier ; du reste, je crois que, durant ce voyage, chacun de nous a touché la terre, sans distinction de dignités ecclésiastiques.

En approchant du village de Nagla, les bestiaux et les fellahs que nous rencontrons sont si nombreux et si pressés, que nous demandons dans quel village voisin se tient la foire. « Il n'y a pas de foire aujourd'hui, nous répond-on ; ces hommes et ces bêtes vont aux champs. » Il nous fallut attendre quelques minutes à l'entrée du village pour laisser s'écouler la foule et les troupeaux qui nous barraient le pont du canal. Nos campagnes de France les plus peuplées donnent à peine une idée de la vie surabondante des rives du Nil.

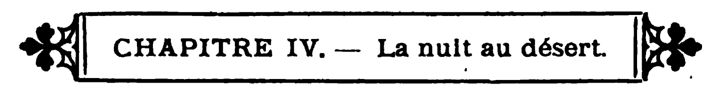
Nagla est la propriété de Chérif-Pacha, président du conseil des ministres. Comme tous les autres villages, on peut le définir un large dépôt d'immondices, où habitent pêle-mêle, dans des huttes de boue et de fumier, hommes, femmes, enfants, bœufs, buffles, chiens, chèvres, moutons, etc. Souvent même les chèvres, les chiens, les moutons, ont leur demeure sur le toit de roseaux et de terre qui abrite leurs maîtres.

Le Nil est au bout du village. Nous disons adieu à notre drogman, aux serviteurs de l'évêque, et passons le fleuve en barque ; le voyage au désert va commencer.

Mais il faut encore un peu de patience, les chameliers ne seront prêts que dans deux ou trois heures ; ils ont à faire tremper les outres dans le fleuve, à les remplir, à mélanger dans de grands sacs les fèves et la paille hâchée qui feront la nourriture des chameaux.

Nous sommes au pied d'une butte calcaire sur laquelle est bâti le hameau de El-Miah. Ce hameau dépend du village de Bayad, situé à cinq ou six kilomètres au sud ; il est habité par des Bédouins, qui vivent surtout du commerce des pierres à plâtre apportées du désert. Au nord, au levant, au sud du village, s'étend une plaine aride, terminée par les rochers de la chaine arabique.

Enfin les chameaux sont chargés ; le plus jeune porte l'eau, les cinq autres ont la paille et les bagages sur lesquels nous allons nous installer le mieux possible. Le chef des Bédouins, qui a signé le traité, s'excuse de ne pouvoir nous accompagner, et nous confie solennellement à son fils Hassan et à deux de ses parents, Ahmed et Mohamed.



CHAPITRE IV. — La nuit au désert.

LA route s'éloigne d'abord du Nil dans une plaine de sable, toute fouillée par les chercheurs de plâtre. Au bas de la montagne, le sentier tourne au nord à travers quelques ondulations du sol. Ce n'est qu'après avoir marché deux heures et demie que nous perdons de vue le Nil et sa vallée. Alors commence la solitude immense, où nous allons vivre tout à fait isolés pendant une dizaine de jours. Le sentier descend dans l'ouadi Ech-Chieb, petite vallée dirigée de l'est à l'ouest, et bordée au nord par des rochers à pic ; il remonte quelque temps cette vallée vers l'est, puis s'engage, en inclinant au sud, dans un ravin pierreux qui descend du plateau supérieur. Nous remarquons au fond de ce ravin trois ou quatre cavités creusées par les eaux dans la roche calcaire ; ce sont sans doute les citernes naturelles dont parle le P. Sicard dans son voyage à Saint-Antoine *(Lettres édifiantes)* ; elles étaient à sec.

Il était nuit ; nous nous arrêtâmes au commencement du plateau, sur un sol dur et tout à fait nu. Nous avions au nord le spectacle imposant d'un gros orage qui éclatait sur Suez. Un vent du nord assez froid hâtait nos petits préparatifs du repas et de la nuit.

Nos chameliers, après avoir vite déchargé les chameaux, les rangent deux par deux, plaçant devant chaque couple un gros sac de fèves et de paille hachée, dont l'un des bords, plus grand que l'autre, est étendu à terre pour servir de mangeoire. Le chamelier y verse la portion des deux animaux, et ceux-ci prennent tour à tour une bouchée sans empressement et sans dispute. Pendant ce temps, les plus dévoués étaient allés chercher quelques broussailles, quelques herbes sèches au fond du ravin pour faire chauffer le café, et même, s'il se peut, un petit potage au liébig et au biscuit de mer. De leur côté, les chameliers pétrissent sur une peau de mouton le pain qu'ils feront cuire sous la cendre de notre foyer. Ils n'ont, pour toute provision, qu'un léger sac de farine et une bouteille de beurre. Ici le beurre est liquide comme l'huile d'olives un peu épaissie par le froid. Dès qu'ils ont retiré la galette de dessous la cendre, ils la déchirent en petits morceaux dans un plat de fer et l'arrosent de beurre. C'est ce qu'ils nomment la *mafrouka:*

Ces pauvres gens aiment singulièrement la lueur et la chaleur du feu; tant qu'ils auront des broussailles, ils se frotteront les jambes devant le feu, disant que cela leur donne des forces.

Enfin chacun choisit, tout près des chameaux, la place où il veut se coucher. Il enlève les pierres, égalise un peu le terrain s'il y a lieu, place son petit oreiller du côté du vent, contre quelques caisses ou sacs destinés à l'abriter, étend sur le sol la couverture qui lui servira de matelas, puis, après une courte prière, il s'enveloppe de son mieux dans une seconde couverture, ayant à ses côtés ses armes et les modestes effets personnels qu'il pourrait bien, sans cette précaution, ne pas retrouver au départ.

Le silence s'est fait, vrai silence du désert. On n'entend plus que le bruit sourd des fèves broyées sous la dent des chameaux. Bientôt même ce bruit cesse, et c'est la mort complète. Pas un cri d'oiseau de proie ou de chacal, pas un bourdonnement de moustiques ; le vent lui-même est silencieux, ne heurtant aucun obstacle.

Nous nous levons à trois heures du matin pour dire la sainte messe avant le départ, qui doit avoir lieu aux premières lueurs du jour. Mgr Sogaro et Mgr Morcos installent leur autel en rase campagne sur des caisses de bagages, et, pour se garantir du vent, placent en ligne, derrière ce sanctuaire improvisé, nos trois Bédouins tenant deux grandes couvertures suspendues aux baïonnettes de leurs fusils.

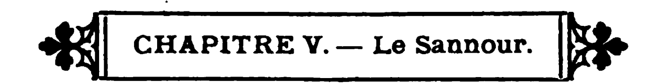
« Jamais musulman, nous dit Mgr Sogaro, n'a entendu la sainte messe de plus près et avec plus de respect. » Ils restèrent immobiles et recueillis pendant les deux messes malgré la fatigue et le froid.

Pour moi, je descendis avec le F. Luigi dans le fond du ravin où j'avais remarqué un trou semblable aux citernes du P. Sicard : nous y serons certainement à l'abri du vent. J'avançais prudemment à travers les broussailles qui garnissent les bords, une petite lanterne en avant et le revolver au poing, pendant que le Frère était en arrêt avec son fusil. Précautions inutiles : pas d'hyènes, pas même de chacals.

Durant ce voyage, nous avons célébré chaque jour la sainte messe en plein désert et de nuit ; chaque fois l'immensité et le silence de ce temple étoilé nous ont saisis : il est bien l'image de l'immense, de l'immuable, de l'éternelle Majesté ! Aucune difficulté ne nous arrêtait, tant nous étions heureux de ramener Notre-Seigneur dans ces solitudes, témoins autrefois de tant d'héroïques vertus et qui, depuis douze siècles, n'entendent plus louer son saint Nom.

Que de fois après le saint Sacrifice, en récitant le *Benedicite omnia opera Domini Domino...*, il nous est venu à la pensée que, tant de créatures manquant ici à notre appel pour bénir le Seigneur, nous devions compenser leur absence par une plus grande intensité dans notre louange !





CHAPITRE V. — Le Sannour.

NOUS partons de bon matin dans la direction de l'est. Devant nous est une longue plaine aride, terminée par un rideau de collines ferrugineuses ; au nord, est la montagne de la Pierre marquée *(Hajar-Moussoum)*. Dans cette plaine il n'y a point de verdure; seulement de temps à autre nos chameliers cueillent quelques *roses de Jéricho(anastatica hierichuntina,L.)*, pelotes grisâtres se distinguant à peine des pierres dont le sol est jonché.

Après trois heures de marche, vers neuf heures, nous atteignons le rideau de collines et nous descendons dans *l'ouadi Sannour* (vallée du chat),dont les collines forment la rive occidentale.

L'ouadi Sannour présente l'aspect d'un large torrent desséché, dirigé du nord-est au sud-ouest. Ce fut une vraie joie de trouver là quelque verdure, et même, dans deux creux de rochers, un peu d'eau blanchâtre, reste d'une dernière pluie. Nous apercevons dans le lointain un petit troupeau de chèvres conduit par deux Bédouines qui s'enfuient à notre approche. Ce sont les premiers êtres vivants que nous rencontrons depuis notre départ d'El-Miah. Nous nous arrêtons sous un rocher crayeux de la rive orientale ; il nous rappelle tout à fait les rochers caverneux des environs d'Aix-en-Provence. Nos chameaux, après s'être abreuvés de l'eau du rocher, s'en vont au loin brouter les herbes de leur choix. Il y a là des plantes horriblement épineuses, comme la *zylla myagroides (Forsk)*, composée de petites fleurs violettes, comme le *sonchus spinosus (D. C.)*, laitron arbrisseau, etc. On dirait que les chameaux les préfèrent à toutes les autres. Qui sait si ces affreuses épines, qui devraient ensanglanter leurs lèvres, ne sont pas pour leur palais un agréable stimulant à la manière du poivre ? Ils paraissent aussi très friands des plantes salées et sodées, communes dans le sable d'Égypte.

En se promenant dans la vallée, Mgr Sogaro découvre sur la rive opposée, un peu en dessous de notre rocher, un banc de coquillages fossiles d'un mètre d'épaisseur, couvrant plus d'un hectare. Ce banc est surtout composé d'énormes huîtres et autres coquilles bivalves, longues de 30 à 40 cent., extrêmement épaisses.

Un peu plus au nord, sur la même rive, nous trouvons dans le sable une assez grande quantité de bois pétrifié, dont la surface est colorée en violet par des oxydes de fer. Dans le lit du torrent, nous recueillons quelques-uns de ces jolis rognons de silice à couches concentriques et de toutes couleurs, qu'on nomme *onyx d'Égypte*.

Au reste, cette partie de la vallée a de beaux gisements de silex, qui furent exploités dès les temps anciens. M. Schweinfurth y a trouvé quantité d'instruments de silex, fers de lance et de flèche, couteaux pour la circoncision, etc., et tout à côté les rognons *(nuclei)*, en forme de sabot de cheval, que les ouvriers ont rejetés après en avoir détaché tous les éclats utilisables pour ces instruments. Méhémet-Ali y installa une fabrique de pierres à fusil, dont on voit les restes à trois kilomètres au nord du sentier que nous suivons.

Nous partons à trois heures. Au sortir de l'ouadi, nous avons devant nous, à l'est et dans le lointain, le mont Kéleil, ligne de collines de médiocre hauteur, dirigée du nord au sud ; et derrière, la chaîne parallèle, beoucoup plus élevée, du Galala méridional, dont le sommet culminant est le mont Colzim. Ce sommet du Colzim, situé presque exactement au levant, sera le point de mire qui guidera notre route. Le couvent de Saint-Antoine est au pied.

CHAPITRE VI. — Chameliers et chameaux.



DANS ces longues traversées du désert on a le temps de faire connaissance avec ses chameliers. Cette fois je ne dirai pas trop de mal des nôtres ; je crois qu'il est rare d'en trouver de moins incommodes. Ils sont parents ; les chameaux leur appartiennent ; leurs voyageurs sont gens habitués à la patience et leur donnent du café matin et soir. Tout cela constitue de bonnes conditions.

Nous leur avons demandé s'ils connaissaient la tribu des Béni-Ouassel, qui ont conduit au couvent l'un de nos anciens Pères, il y a près de deux siècles, le Père Sicard, en 1716. « Nous sommes tous des Béni-Ouassel, nous disent-ils vivement ; ce sont nos ancêtres qui ont conduit votre Père. » Dès ce moment, nous sommes des amis, presque des parents.

Le plus âgé des trois est Hassan. Par droit d'aînesse il est le chef responsable, les autres lui obéissent comme les matelots à leur capitaine, et nous, nous sommes à sa merci comme des passagers. Hassan ne travaille pas, il commande ; c'est à peine s'il donne un coup de main pour équilibrer la charge du chameau qui lui appartient ; il est pourtant plein de force et d'adresse. Nous l'appelons Hassan-Bey, cela ne lui déplaît pas.

Ils ont tous les trois le teint légèrement basané des habitants de l'Égypte moyenne, et les traits nobles et fermes sous lesquels les peintres des sujets bibliques représentent les fils de Jacob. Le plus jeune des trois, Mohamed, serait pour ces peintres un beau modèle : il n'a pas les allures lourdes et négligées du fellah, il n'a pas le teint flétri de l'Égyptien de village, ni son œil terne et gâté ; son visage est sans rides, son œil noir et pur, son regard vif et serein.

En route, l'un des chameliers guide la caravane, tenant la corde du premier chameau ; un autre marche à côté des voyageurs pour les servir, il porte d'ordinaire à la main la gargoulette d'eau ; le dernier s'avance à quelque distance, sans jamais perdre de vue ses compagnons, et cherche à placer un coup de fusil sur quelque gazelle ou autre animal du désert.

Leur conversation est assez gaie, leurs réponses ont ordinairement pour fond ce petit nombre de phrases stéréotypées que l'on entend sans cesse en pays musulman, et qui traduisent si bien les théories religieuses et fatalistes de l'Islam, comme la fourberie arabe.

Quand nous les interrogeons sur ce qu'ils ne veulent pas dire :

« *Allahou àlam* (DIEU est plus savant), » répondent-ils.

Quand ils veulent nous faire accepter quelque contrariété ou qu'ils ne savent quel motif alléguer pour se justifier :

« *Ma-àleik* (ce n'est pas sur toi), disent-ils, c'est-à-dire je m'en charge, ne t'en inquiète pas. »

Lorsqu'ils essuient un refus :

« *Allahou kérim* (DIEU est généreux). »

Dans la tristesse, pour se consoler d'une injustice :

« *Allahou akbar* (DIEU est plus grand). »

Quand arrive un accident :

« *Maktoub* (c'est écrit). »

Quant à la religion, ils n'en ont guère. C'est à peine si nous les avons vus prier quelques instants, une fois ou l'autre ; ils nous ont dit qu'ils n'ont pas de mosquée dans leur village.

« Ne pensez-vous jamais, leur disions-nous, à faire ce qu'il faut pour éviter l'enfer et aller en paradis ? — Maktoub, nous répondent-ils. — Mais alors pourquoi tant vous fatiguer à gagner le pain de vos vieux jours ? Cet avenir est également écrit (maktoub). » Fidèles à la prespription du Coran de fuir toute discussion avec ceux qui ont lu le livre (l'Évangile), nos Bédouins ne répondent que par un sourire insignifiant.

Le chameau est-il un animal stupide ou un animal intelligent ? C'est une question sur laquelle les voyageurs ne sont pas d'accord. Je ne saurais la résoudre, quoique j'aie constaté sur les beaux crânes de chameaux, blancs comme neige, qu'on rencontre de temps à autre dans les sentiers du désert, que leur cavité cérébrale ne dépasse guère un litre. Ce que je sais de mieux, c'est que nos chameaux, qui n'ont rien de remarquable dans leur espèce, remplissent admirablement l'office pour lequel la divine Providence les a créés.

Vraiment nous sommes bien à l'aise sur nos montures, assis dans une plateforme de bagages et de couvertures ; nous pouvons lire et prier commodément, sans rien craindre, sans nous occuper de rien autre. Le chameau avance toujours d'un pas régulier et parfaitement sûr ; il ne bronche jamais, ne s'effraie de rien, ne fait aucun mouvement brusque durant la marche, quoi qu'il arrive, et ne s'arrête que quand il ne sait plus le chemin. Son pas silencieux ne trouble pas le calme solennel du désert. A peine donne-t-il quelques signes d'impatience en frappant vivement la terre avec le pied quand il sent trop fort les gros parasites noirs, semblables à des charançons, qui se cachent surtout entre ses jambes de devant.

Sa sobriété serait incroyable si l'on ne savait que la masse graisseuse de sa bosse supplée la nourriture. Vers la fin du voyage, fatigué de ne plus trouver mon aplomb sur le bât de mon chameau, j'eus l'idée de visiter sa bosse. Elle était toute tordue et jetée d'un côté.

« Il a beaucoup travaillé et peu mangé, dit le chamelier, cela vide la bosse. »

Nos chameaux avaient un pas si régulier que nous avons pu nous en servir pour mesurer assez juste les distances parcourues. Leur pas était de 80 centimètres ; ils

en faisaient 74 à la minute ; ce qui fait à l'heure un chemin d'à peu près 3,600 mètres. Or les pesantes caravanes de Souakin à Berber ne font que trois kilomètres à l'heure, nous dit Mgr Sogaro.

CHAPITRE VII. — A travers le désert.

NOs chameliers nous montrent, à droite du sentier, quelques pierres de marbre rougeâtre sans valeur, restes des fouilles faites, il y a une vingtaine d'années, par les Européens. Nous traversons ensuite plusieurs ouadis moins profonds, moins larges, moins verts que le Sannour, et tous se développant vers le sud-ouest. La nuit venue, nous campons dans un de ces ouadis, nommé *ouadi Abou-Risc*, qui nous fournit des broussailles en abondance et de bonnes couchettes de sable. Nous nous y trouvâmes si bien que l'un de nous disait qu'il serait tenté de remplacer son lit du Caire par une caisse de sable.

Le lendemain, nous cheminions depuis trois quarts d'heure quand nos chameliers nous font descendre à terre, et nous montrent à côté du sentier un trou d'un mètre de profondeur, creusé dans un calcaire fendillé. En approchant l'oreille, on entend un bruit tout semblable à celui d'un torrent qui court à travers les rochers; il en sort un vent assez fort pour éteindre immédiatement une bougie. Il est probable que ce trou communique avec un courant d'eau souterrain qui produit une trombe en s'engageant dans un canal très incliné. Une heure et demie plus loin nous traversons un bel ouadi, peu profond et bien vert. Rien de plus gracieux que les plantes de coloquinte qui s'étalent sur le sable. Figurez-vous un rond de trois ou quatre mètres de large, parfaitement garni d'un feuillage vert sombre, qui sert de lit à une centaine de petites courges grosses comme de belles oranges, tout à fait sphériques et dont les teintes, suivant l'âge du fruit, reproduisent toute l'échelle du vert sombre au jaune paille. Si je ne me trompe, cet ouadis erait l'*ouadi Abou-Débat* de la carte Schweinfurth (1). Inutile de demander les noms des localités à nos chameliers ; ils nous répondent par des noms qu'ils ont inventés entre eux pour s'entendre et que les autres Bédouins ne connaissent pas.

Près de là passe la ligne du partage des eaux, dirigée à peu près du nord au sud. Tous les ouadis que nous avons traversés conduisent les eaux pluviales dans le Nil et la Méditerranée ; ceux que nous rencontrerons désormais les versent dans la mer Rouge.

Quatre heures après notre départ, nous franchissons le mont Kéleil, dans une gorge où la carte du P. Sicard marque les ruines d'un monastère (2). Nous n'avons pu découvrir ces ruines ; mais, en les cherchant sur les monticules voisins, nous avons rencontré quelques petits bancs d'albâtre, qui nous ont rappelé les belles colonnes d'albâtre oriental, couleur d'ambre et de lait, de la mosquée Méhémet-Ali

1 L'*Exploratore* (Giornale di Milano), anno 2°, fasc. 4°, carta n° 4.

2 Le seul monastère dont on connaisse les ruines dans cette région est *Deïr Bekheit* ou *Elkeit*, à 20 kilomètres environ au nord de la gorge que nous traversons.

au Caire, celles de la Confession de Saint-Paul-hors-les-Murs, et les revêtements d'albâtre de l'église du Gésu à Rome, venus de ce même désert. Les carrières sont au sud-ouest, vers l'*ouadi Om-Argoub*, affluent du Sannour.

Au sortir de la gorge, le sentier descend à travers les débris de la montagne dans la grande plaine *Arabah* ou *des Chariots*, qui s'étend du sud-ouest au nord-est jusqu'à la mer Rouge sur une longueur de 80 kilomètres et une largeur moyenne de 25 à 30. L'aspect est imposant : à ses pieds une plaine grise et presque unie comme la mer ; devant soi, la belle croupe du mont Colzim, s'élevant à 1,200 m. ; au nord, la chaîne abrupte du Galala septentrional, qui fait suite au Kéleil ; au nord-est, les vapeurs de la mer Rouge, et dans un lointain indécis, les montagnes de la presqu'île sinaïtique. Nous marchons quelque temps au nord-est en suivant le pied du Kéleil, et nous nous arrêtons à onze heures sous un maigre *acacia nilotica*, qui a pour le moins autant d'épines blanches que de feuilles (1).

Au bas du Kéleil, nous visitons la source de Aïn-el-Altraïdeh, que deux ou trois palmiers signalent aux voyageurs. Elle sort d'un calcaire blanc, et se rassemble dans un creux de rocher. Son goût douceâtre n'empêche pas les chameaux et les Bédouins de la fréquenter. Ici, la route quitte le mont Kéleil et traverse la vallée. On voit dans la plaine quelques huttes bâties à l'occasion des fouilles que Figari-Bey entreprit, par ordre de Saïd-Pacha, à la recherche de la houille, de 1840 à 1847. Certain chevalier d'industrie débarquait de la houille de Cardif sur la plage de la mer Rouge, et la faisait arriver à Bénisouef sur des chameaux, comme un produit du désert, découvert à la suite de savantes recherches. Le vice-roi, trompé, envoya l'ingénieur et naturaliste Figari faire les travaux nécessaires à l'exploitation. Celui-ci ne trouva qu'une marne bitumineuse noire, ayant une grossière apparence de lignites en formation, et sans aucune utilité.

Ce qui frappe surtout le plus le voyageur, ce sont de longues buttes, droites et parallèles, toutes de même hauteur, d'une quinzaine de mètres environ, qui barrent en partie la vallée en se dirigeant du nord au sud. Il y en a un très grand nombre dans toute la partie nord de l'Arabah. On dirait des retranchements élevés de main d'homme pour la défense d'une place, ou d'immenses *témoins* laissés par les eaux pour constater leur travail.

Ces buttes sont toutes de grès ferrugineux. M. Schweinfurth pense qu'elles sont de formation marine, et que le sol de l'Arabah a été soulevé comme les rochers sinaïtiques de l'autre côté du golfe, sur lesquels on trouve à une grande hauteur des madrépores semblables à ceux de la mer Rouge.

A travers les buttes, serpentent divers ouadis ou lits de torrents dans lesquels des glacis de terre glaise fendillés par le soleil accusent de récentes et abondantes pluies. Nous passons la nuit dans un de ces ouadis, et le matin, avant six

1. L'*acacia nilotica*, nommé *sant* par les Arabes, est l'un des arbres dont les habitants du haut Nil tirent la gomme arabique. En Égypte, il n'est planté que pour son ombre et son bois. Les anciens Égyptiens employaient le bois d'acacia à la construction de leurs barques (Hérodote, II, 96) ; Jules César en fit faire son char de triomphe (Vell. Paterc., II, 56). Le bois du Sétim choisi par le Seigneur pour l'arche d'Alliance est celui de l'*acacia Seyal* (Forsk.), arbre qui ressemble beaucoup à l'*acacia nilotica* et porte en arabe le même nom *sant*.

... missionnaires au couvent de Saint-Antoine au désert. (Voir p. 74.)

heures, nous partons, nous dirigeant à l'est sur un point noir qui peu à peu se dessine sur le ciel comme un beau palmier. Les religieux de Saint-Antoine l'ont entouré de petits murs, pour protéger cette belle aigrette du désert indiquant au loin la source de Aïn-el-Buérat. La source est à 500 mètres plus loin dans un creux de rocher ; son eau a une légère odeur sulfureuse. Les chameliers nous disent qu'il y a une seconde source d'eau salée au pied d'un acacia que nous voyons à un demi-kilomètre dans la direction du nord-est.

Nous trouvons plus loin, sur le chemin, quelques tas de pierres à plâtre amassées pour l'usage du couvent. Vers onze heures, les eaux bleues de la mer Rouge apparaissent au-dessus des buttes de la vallée ; devant nous une longue tache blanche se dessine au bas du Colzim. « C'est contre cette roche blanche, nous disent nos guides, qu'est le couvent Saint-Antoine. »

Bientôt, en effet, nous apercevons l'enceinte du couvent, qui reproduit sur une grande échelle l'aspect de nos cimetières de villages : on ne voit qu'un mur blanc sans ouvertures, au-dessus duquel s'élèvent une multitude de palmiers ; tout autour, du sable et des rochers.



CHAPITRE VIII. — L'entrée au couvent Saint-Antoine.



A UNE heure et demie, nous sommes à l'entrée du couvent, sous un immense mur de 12 à 15 mètres de hauteur et de 2 à 300 mètres de longueur.

Ne cherchez pas la porte : il n'y en a point. Vous ne trouverez dans ce mur qu'une niche demi-cylindrique de 3 mètres 50 de large, de 8 à 9 mètres de haut, et au-dessus une ouverture de même largeur, garnie de boiseries à jour jusqu'à mi-hauteur et formant balcon. A peine avons-nous sonné la cloche suspendue près de la niche, que les têtes brunes à turbans noirs de plusieurs moines sortent des petites fenêtres de la boiserie.

« Nous sommes des pèlerins qui venons vous visiter ; voici une lettre de votre supérieur, l'évêque de Bénisouef. »

Une trappe s'ouvre avec bruit dans le plancher au haut de la niche et un moine descend rapidement, suspendu à une corde dont il serre le nœud entre les pieds ; c'est le religieux chargé de recevoir les étrangers. Il est vêtu d'un pardessus de serge noire à larges manches, ouvert par devant, à peu près comme ceux des habitants de la haute Égypte. Il nous salue avec affabilité et nous invite à monter dans le monastère, tandis que d'autres religieux descendent pour prendre nos bagages.

Le P. Sicard, en 1616, fut hissé dans un grand panier ; pour nous, ce fut moins aisé. La grosse corde qui pend au milieu de la niche se divise à l'extrémité en deux brins, terminés chacun par un fort crochet de fer. Mettez-vous le visage contre la corde, passez les deux brins sous les aisselles et faites prendre les deux crochets l'un dans l'autre derrière le dos. Serrez dans les mains les deux brins unis devant votre poitrine. Alors tout est prêt. Au signal donné, on vous hisse rapidement à 8 mètres 50 de haut, jusqu'au-dessus de la trappe, où un religieux

vous saisit à bras le corps pour vous tirer sur le plancher, heureux si, en tournoyant durant l'ascension, vous n'avez pas heurté l'épaule contre les pierres du mur.

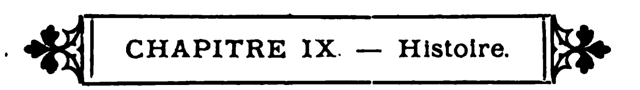
Vous êtes dès lors entouré de plusieurs religieux qui vous font les compliments d'usage, et vous montrent avec satisfaction le beau treuil à axe vertical, manœuvré par deux moines, sur lequel s'enroule la corde de l'ascenseur. C'est, en effet, un procédé d'introduction assez rare pour d'honnêtes gens ! L'âne et le cheval du monastère, nous dit-on, entrent et sortent de la même manière.

Au sortir de l'ascenseur, on descend par un escalier découvert sur une vaste plate-forme. On a devant soi tout un village de petites maisons, plus ou moins alignées, que dominent les coupoles blanches des églises et le donjon carré qui servirait de refuge en cas d'invasion. Le tout se projette sur un fond de palmiers et de verdure.

On nous conduit chez le vicaire, à travers une rue semblable aux rues des pauvres villages de Provence ou d'Italie. Des deux côtés sont de petites maisons de pierres et d'argile, de trois ou quatre mètres de large, n'ayant qu'une petite fenêtre au-dessus de la porte et une médiocre ouverture pour la chambre supérieure. Ce sont les habitations des moines : chacun a sa maisonnette. L'habitation du vicaire est semblable, si ce n'est qu'elle est un peu plus grande, et que la porte ouvre dans un petit vestibule. Le vicaire, grand vieillard de soixante-dix ans, presque aveugle, est assis au fond de la chambre, sur un large divan en maçonnerie, qui occupe toute la largeur de l'appartement. Le jour n'arrive que par une pauvre petite fenêtre ; tout est misérable et malpropre. Une écuelle de tabac, des chibouks, des souliers arabes, quelques vieux coussins et lambeaux de tapis, sont jetés cà et là.

Le vicaire nous accueille avec cordialité ; les religieux qui remplissent bientôt la chambre viennent nous souhaiter la bonne venue. Parmi eux est un jeune moine que nous avons rencontré, il y a deux ans, dans l'un des monastères de Nitrie. A la suite de notre visite, il vint au Caire nous demander de l'instruire dans la foi catholique, et disparut après quelques jours Sans doute ses supérieurs l'auront mis à Saint-Antoine comme en un lieu sûr, dont il ne lui sera pas facile de sortir s'il est encore une fois tenté de se faire catholique.

Nous sommes évidemment pour tous l'objet d'une curiosité bienveillante, car ces pauvres gens n'ont pas vu d'étrangers depuis plus de quatre ans. Nous aussi, nous avons bien des questions à leur faire ; tout ici est assez inconnu, et ne ressemble guère à ce qu'on voit ailleurs.



CHAPITRE IX. — Histoire.

LA vie de saint Antoine est écrite par l'illustre saint Athanase. Saint Antoine s'était retiré dans un vieux fort en ruines, sur une montagne de la rive orientale du Nil, espérant y vivre séparé des hommes dans une continuelle prière.

Mais les malades et les possédés connurent bientôt sa retraite, et accoururent en foule lui demander leur guérison. De grands personnages venaient aussi le visiter Craignant la tentation de vanité, il résolut d'aller se cacher dans la haute Thébaïde.

Tandis qu'il attendait sur les bords du fleuve une barque sur laquelle il pût monter pour accomplir son dessein, une voix céleste lui dit : « Si tu veux jouir du repos, renonce à ton projet, et retire-toi dans le fond du désert voisin ; tu n'as qu'à suivre les quelques Sarrasins qui passent en ce moment, ils te montreront le chemin. »

Il obéit et arriva, après trois jours et trois nuits de marche, à l'endroit où DIEU voulait qu'il fixât sa demeure.

Saint Jérôme (1) en fait la description en ces termes : « C'est une montagne pierreuse d'environ mille pas. De son pied s'échappent des eaux dont le sable boit une partie ; le reste, qui tombe plus bas, forme peu à peu un petit ruisseau, sur le bord duquel on voit un grand nombre de palmiers qui contribuent beaucoup à rendre ce lieu commode et agréable. » On l'appelait le mont Colzim ; depuis on l'a nommé le mont Saint-Antoine. Le patriarche y reconnut la demeure que DIEU lui avait destinée ; il s'y établit d'autant plus volontiers que les Arabes avec qui il était venu en avaient seuls connaissance. Sa cellule était fort étroite ; elle ne contenait en carré qu'autant d'espace qu'un homme en peut occuper en étendant les pieds. Il y en avait encore deux autres de la même grandeur, taillées dans le roc, où l'on ne montait qu'avec bien des difficultés.

Il ne put rester longtemps caché. Quelques-uns de ses disciples découvrirent sa retraite, et vinrent construire leurs cellules au bas de la montagne, pour jouir de son exemple et de ses instructions ; ils bâtirent là une église où, suivant la tradition, le saint patriarche venait prier et exhorter les solitaires. Ceux-ci lui portaient dans sa grotte le pain nécessaire.

Antoine, voulant leur épargner cette fatigue, les pria de lui donner une bêche, une cognée et un peu de blé, dont il sema un petit terrain, ce qui lui rendit suffisamment pour son entretien ; ainsi il eut la joie extrême de n'être plus à charge à personne. Il fit aussi quelques autres ouvrages, car, un an après la mort du bienheureux, saint Hilarion étant venu visiter sa demeure, les disciples de saint Antoine le conduisirent vers un jardin en lui disant : « Voici où il avait coutume de chanter des psaumes ; voici où il reposait lorsqu'il était fatigué ; lui-même a planté cette vigne et ces arbrisseaux ; lui-même a fait cette aire ; lui-même a creusé ce réservoir pour arroser son jardin. »

Ils lui racontèrent encore que, trois ans auparavant, des ânes sauvages qui venaient boire lui ayant ravagé son parterre plein de légumes, il commanda au premier de s'arrêter et, lui donnant doucement de son bâton dans les flancs, lui dit : « Pourquoi mangez-vous ce que vous n'avez pas semé ? » Depuis ce temps-là, ces animaux ne firent plus de dégât.

Pour venir en aide aux étrangers qui avaient recours à sa charité et à ses

1. *Vie de saint Hilarion*, n° 31.

lumières, sans perdre tous les avantages de sa retraite, il fit construire le monastère de Pispir, sur le bord du Nil le moins éloigné de sa montagne, où de temps à autre il donnait rendez-vous aux visiteurs.

Sachant, par la connaissance que DIEU lui en avait donnée, que sa fin était proche, il voulut visiter encore une fois les solitaires de la montagne extérieure, située non loin du fleuve, pour leur dire un dernier adieu. Après cette visite il revint à sa retraite ordinaire, où peu de temps après, étant tombé malade, il appela deux solitaires qui le servaient depuis quinze ans à cause de sa vieillesse. « Fuyez, leur dit-il, par-dessus tout, les schismatiques et les hérétiques. Cachez mon corps en terre, et faites que personne autre que vous ne sache où vous l'aurez mis ; j'espère que mon Sauveur me rendra ce corps incorruptible au moment de la résurrection. »

Il leur donna le baiser de paix et rendit son esprit à DIEU, le 17 janvier de l'an 356, dans sa 105e année.

DIEU ne voulut pas que le corps de son serviteur demeurât toujours caché. Il fut découvert par révélation sous le règne de Justinien en 561, et porté à Alexandrie dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, puis à Constantinople, et enfin en France dans un couvent d'Antonins, qui est aujourd'hui le petit village de Saint-Antoine au diocèse de Grenoble, à 10 kilomètres de Saint-Marcellin.

D'après la tradition des moines, les premières constructions du couvent auraient été faites en l'an 315, du vivant de saint Antoine. Les Sarrasins l'occupèrent pendant l'année même de la mort du saint fondateur (1); dans la suite, il n'a cessé d'être habité par les religieux qu'une seule fois. Ce fut au XIVe siècle ; les esclaves du couvent se révoltèrent contre les moines, les massacrèrent, et livrèrent le couvent au pillage et au feu. L'incendie de la bibliothèque priva la science d'inestimables trésors, dont la perte, nous dit un auteur, ne fut pas moins déplorable que celle de la bibliothèque d'Alexandrie, brûlée par Amrou. Les religieux ne revinrent au monastère que soixante-dix ans après ce pillage ; il était resté tout ce temps abandonné aux dégradations des Arabes (2).

Les bâtiments et l'enclos du couvent sont aujourd'hui plus considérables qu'à l'époque où le P. Sicard les a visités.

En 1859, le patriarche Kirillos, ancien religieux de Saint-Antoine, fit construire une nouvelle enceinte beaucoup plus vaste que la première, pour enfermer la source et toutes les terres cultivées. La collecte qu'il ordonna à cet effet dans toutes les églises d'Égypte lui permit encore de bâtir une nouvelle église, des greniers et deux lignes de cellules.

Patrol. Lat. de Migne, t. XXIII p. 26.

2. Vansleb, *Relation d'un voyage en Égypte*, p. 301. — *Arch. Journ.*, t. XXIX, p. 129.



CHAPITRE X. — Le Couvent. — L'église Saint-Antoine.



Nos charitables hôtes vont nous faire visiter la source et le jardin de saint Antoine, son ancienne église et tout ce qui peut nous intéresser dans les constructions du couvent. Demain ils nous mèneront à la grotte de la montagne pour y célébrer la sainte messe.

La nouvelle enceinte du couvent forme un pentagone irrégulier, qui a plus d'un kilomètre de tour ; elle entoure l'ancien mur de tous côtés, sauf du côté du nord-est regardant la plaine d'Arabah. La muraille, haute de dix à douze mètres, large de deux mètres au moins, est terminée par un chemin de ronde et par un parapet qui le protège à l'extérieur. Deux ou trois petites tourelles et quelques croix faites au ciseau dans la pierre, en sont tous les ornements. L'enclos a plus de six hectares ; la partie nouvellement annexée est un peu plus de la moitié.

La source est située du côté de la montagne tout proche du mur, sous une roche calcaire très blanche, ornée de beaux capriers. Elle sort sur une couche de marnes irisées, en dégageant une odeur sulfureuse assez prononcée ; sa température, à peine supérieure à la température moyenne de l'année, 23 ou 24 degrés centigrades, semble indiquer qu'elle ne vient pas d'une grande profondeur. La veine est grosse comme le bras et conserve toujours, nous dit-on, le même volume et la même température. Nous ne lui avons pas trouvé le goût de sel dont parlent plusieurs voyageurs.

Descendant de la source et pénétrant dans l'ancienne enceinte, le visiteur entre sous des ombrages auxquels le désert donne une fraîcheur et un charme nouveaux. Les bosquets de caroubiers, d'oliviers, de térébinthes, y sont entrecoupés de petits champs où les moines cultivent de beaux légumes et de vigoureux herbages. Quelques grandes *mimosa furnesiana* aux mille petits pompons d'or embaument l'air ; de hauts palmiers, dispersés çà et là, dominent tout de leurs longues palmes, ne laissant tomber sur ces jardins qu'une lumière adoucie. Cette charmante oasis aurait encore plus de grâce et de fraîcheur si elle était cultivée par des mains plus diligentes ; mais les bons moines ne se doutent pas de la propreté et de l'élégance que nos habiles jardiniers d'Europe ajoutent à leurs parterres. Ils laissent leur enclos dans un négligé un peu sauvage. Serait-ce pour mieux rappeler l'austérité du saint abbé qui a défriché ce coin du désert ?

La vieille église Saint-Antoine se trouve entre le jardin et les cellules anciennes. Nous avons hâte de la visiter. Entrons avec respect dans ce saint lieu, et prions quelque temps à genoux devant le sanctuaire avec la ferveur des pèlerins arrivés au but sacré d'un pénible voyage ; prions pour nos frères, et plus encore pour la conversion de ces pauvres moines, qui vivent misérablement dans les ombres de la mort, loin de la véritable Église des Paul et des Antoine. Leur retour

à la foi catholique ramènerait peut-être plusieurs évêques du schisme, et ceux-ci entraîneraient la nation au vrai bercail du Pasteur.

L'église est orientée du sud-ouest au nord-est. Elle a environ 20 mètres de long sur 10 de large ; son plan est conforme au type invariable des anciennes églises grecques ou coptes, figurant le temple de Jérusalem ; c'est un carré long, divisé dans sa longueur en quatre parties : deux pour les fidèles, une pour le clergé, et enfin le sanctuaire. Ce dernier est fermé par une haute boiserie, dont les trois portes laissent voir trois autels isolés, et derrière chacun d'eux une niche ou abside. Toutes ces parties de l'édifice sont surmontées de coupoles.

La partie la plus éloignée du sanctuaire est la plus ancienne ; on croit qu'elle remonte au temps de saint Antoine. Les murailles en sont couvertes de peintures dans le vieux style byzantin, où l'on reconnaît, malgré les ravages du temps, des guerriers, des anges, des apôtres, et l'enfant JÉSUS porté dans les bras de sa sainte Mère. On y voit aussi, à gauche de la porte d'entrée, un guerrier romain monté sur un cheval, la tête entourée d'un nimbe et une lance à la main ; au-dessus est figurée une grande église aux nombreuses coupoles. Ne seraient-ce pas l'église de Sainte-Sophie et l'empereur Constantin que les Grec sont honoré comme saint ? A ses côtés est un autre cavalier également orné d'un nimbe. Ces peintures nous paraissent appartenir aux premiers siècles de la seconde époque de l'art byzantin ; elles mériteraient d'être étudiées par quelque savant archéologue.

D'anciens visiteurs y ont tracé des monogrammes singuliers et des noms illisibles. En trois endroits on lit, écrit en grosses lettres noires : *Frater Bernardus a Ferula siculus, de observantia, primus visitator catholicus, sub die 31 decembris 1725 — id., 11 januarii 1726 — id., 31 januarii 1726.*

Cette première partie de l'église Saint-Antoine est séparée du reste par un petit mur à hauteur d'appui, surmonté d'un arç de Pallade légèrement ogival. En face de la porte d'entrée est une petite chapelle annexe assez obscure.

Le monastère possède trois autres églises : celle de Saint-Pierre et de Saint-Paul, construite, il y a deux siècles, pour l'usage des religieux, tout à côté de la vieille église, dont elle n'est séparée que par un petit couloir menant au jardin ; l'église Saint-Marc, située au milieu du jardin, dédiée à un religieux laïque de ce nom, mort dans le monastère en odeur de sainteté ; enfin une troisième église adossée au côté nord de la nouvelle enceinte. Toutes ces églises, comme celle de Saint-Antoine, sont divisées en quatre parties dans leur longueur ; de plus, chaque division transversale est partagée en trois compartiments qui ont chacun leur coupole. Chaque église est ainsi surmontée de douze coupoles blanches, égales, rangées symétriquement sur trois lignes.

Entre l'église des moines et leurs cellules s'élève une grosse tour carrée, destinée à servir de refuge en cas d'invasion. On y pénètre par un pont-levis qui s'abaisse sur la terrasse des cellules voisines, et l'on trouve à l'intérieur tout ce qui est nécessaire pour un long séjour : conduite d'eau, four, greniers, chapelle, etc. Ce donjon est moins considérable, moins solide que ceux des monastères de Nitrie, et paraît négligé. Sans doute les religieux de Saint-Antoine se fient mieux



à leurs murailles ; d'ailleurs les Bédouins de la montagne ont actuellement meilleure réputation que ceux de Nitrie.

On nous montre encore, non loin de la tour, une vieille salle voûtée et humide. Au milieu est bâtie une sorte de mangeoire en pierre, flanquée dans toute sa longueur de deux petits murs, hauts comme un banc. « Cette salle, nous dit-on, est le réfectoire des moines pour le temps du carême. Ils s'accroupissent sur les petits murs et prennent leur repas sur la grande mangeoire de pierre. Le reste de l'année, chacun va chercher sa nourriture à la cuisine commune et mange où il lui plaît. »

CHAPITRE XI. — La grotte de saint Antoine.



Les bons religieux mettent à notre disposition pour le repas du soir et pour la nuit une salle propre et neuve, réservée sans doute aux étrangers. On nous apporte nos aliments sur un immense plateau de métal, large de $1^{m}25$, qu'on place sur un tabouret au milieu de la salle. Nous nous asseyons tout autour sur les tapis à la manière arabe. Un mouton, des fèves noyées dans le beurre, du miel, composèrent notre repas. Il paraît que l'un de nous avait demandé si l'on faisait encore dans le couvent de ce vin de raisins secs dont parle le P. Sicard et qu'il refusa pour la sainte messe, plus sévère en cela que les casuistes d'aujourd'hui. Le Père économe nous en apporta à la fin du repas, nous expliquant, qu'il est fait avec des raisins secs des îles de la Grèce, dont les graines choisies une à une sont mises en fermentation dans une certaine quantité d'eau.

Les religieux nous firent une agréable surprise, en démolissant pendant la nuit une large porte murée qui, suivant la règle, ne doit s'ouvrir que pour le patriarche, et une fois l'an pour faire entrer dans le monastère la provision de bois. Abouna Hanna-Massehoudi, économe, bras droit du vicaire, est tout heureux de nous faire les honneurs de cette porte ; plusieurs religieux nous attendent pour jouir de notre joie.

C'est abouna Hanna qui nous accompagnera à la grotte. Un jeune Bédouin, noir comme un Abyssin, le fusil au dos, la poitrine garnie de tubes à poudre pendus sur un vieux baudrier, s'empare de la valise qui renferme notre autel portatif ; son jeune frère le suit.

Le sentier qui conduit à la grotte de saint Antoine monte vers le sud-ouest, au milieu des terres et des débris descendus de la montagne ; des tas de pierres, élevés de distance en distance sur les points culminants, dirigent le pèlerin. Après une demi-heure d'une marche pénible, l'abouna nous arrête derrière un rocher dans une petite enceinte de pierres sèches : « Voilà, nous dit-il, les restes de la cellule habitée par Paul le Simple, disciple de saint Antoine. Lorsque le saint patriarche trouvait des malades ou des possédés qu'il ne pouvait guérir, il les envoyait à son disciple, étant persuadé que Paul le Simple avait reçu en cela une grâce plus abondante. Voyez cette grosse pierre, qui pèse

plus de cent livres ; un jour Paul la mit sur sa tête, disant à DIEU qu'il ne la déposerait pas avant d'avoir obtenu la guérison d'un possédé qu'on lui avait amené. »

Les Vies des Pères racontent en effet que saint Antoine fit à Paul le Simple une cellule à trois ou quatre jets de pierre de la sienne (1). Ces deux petites enceintes de pierres, de trois à quatre mètres de large, abritées du vent de la mer derrière un gros rocher, nous représentent assez bien ces cellules que les moines du désert bâtissaient en un jour et abandonnaient sans peine au premier venant.

Nous montons pendant un quart d'heure une pente de plus en plus abrupte ; enfin nous arrivons sur une petite terrasse de quelques pas, au pied d'un long rocher à pic de deux cents mètres d'élévation. L'entrée de la grotte est là.

Nous sommes à deux kilomètres au sud-ouest du couvent, à 270 mètres au-dessus de l'église Saint-Antoine, à 680 mètres au-dessus de la mer Rouge, à 28° 55' de latitude nord, à 30° 3' de longitude orientale. La vue s'étend au loin sur l'Arabah, sur le Galala du nord, sur la mer Rouge ; mais un gros monticule de débris de la montagne nous cache le couvent.

Nous pénétrons avec un pieux respect à la suite de l'abouna dans la petite galerie souterraine qui conduit à la grotte du saint. Elle n'a en moyenne que 1m60 de haut sur 0m60 de large et environ 10 à 12 mètres de long. A l'extrémité, nous descendons dans la grotte par deux hauts degrés. La grotte, comme la galerie, a été évidemment creusée par les eaux dans le calcaire blanc de la montagne. Elle a sept mètres de long de l'est à l'ouest, deux mètres de large en face de l'entrée et à peu près trois mètres de haut. Du côté de l'est, elle s'élargit en rond ; à l'ouest, elle se rétrécit et se termine dans une fente de rocher ; au milieu est une sorte d'autel grossier en pierres amoncelées.

Abouna Hanna illumine ce vénéré sanctuaire avec une quantité de petites bougies collées aux parois du rocher. Nous, nous prions et nous nous disposons à célébrer la messe, peut-être la première qui se soit dite en ce saint lieu. Nous estimerons toujours comme un des grands bonheurs de notre vie sacerdotale ce saint sacrifice offert dans une caverne de la Thébaïde, témoin des pénitences du grand Antoine et berceau de la vie érémitique.

Au sortir de la grotte, on nous montre sur la paroi du rocher, à six ou huit mètres de haut, deux ouvertures semblables à celle de la galerie, auxquelles on ne peut arriver sans danger ; elles conduisent à une seconde grotte du même genre. Le petit Bédouin essaie vainement d'y pénétrer par une fissure intérieure du rocher.



CHAPITRE XII. — Les Religieux.



LES religieux de Saint-Antoine et de Saint-Paul ont la même vie, la même règle et à peu près les mêmes usages que ceux des couvents de Nitrie, dont nous avons parlé dans notre *Voyage aux déserts de Scété et Nitrie.*

1. *Bolland.*, t. II, p. 512 de l'édition Palmé.

Trois fois par jour ils vont dire l'office à l'église. Ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique apprennent à lire et à écrire l'arabe, ou s'exercent à déchiffrer leur rituel copte, sans chercher à le comprendre ; le reste du temps, ils l'emploient aux offices domestiques, ou bien à fumer ensemble le chibouk à la porte de leurs cellules.

Toute leur bibliothèque consiste en quelques vieux livres renfermés dans la tour et que personne n'étudie. Aussi leur ignorance est grande, même dans les choses de religion

Ces religieux, reste dégénéré des quatre-vingt mille moines qui peuplaient l'Égypte au temps de saint Pacôme, sont un rameau mort tombé de ce grand arbre où l'univers entier admirait jadis les plus belles fleurs de vertus. Ce n'est plus l'amour de la prière et de la pénitence qui les a conduits dans ce désert Les uns sont venus dans l'espoir qu'au bout de quelques années d'un paisible célibat ils seront élus à quelque évêché schismatique, puisque c'est parmi les moines de ces couvents qu'on choisit les évêques d'Égypte et d'Abyssinie. D'autres, et c'est peut-être le plus grand nombre, semblent n'avoir cherché au couvent qu'un hospice où, sans labeur et sans sollicitude, ils trouvent une existence calme et pour toujours exempte de misère. Cette communauté rappelle bien plus nos hospices de vieillards que nos couvents de trappistes ou de chartreux.

Les religieux de Saint-Antoine sont au nombre de dix-neuf, huit prêtres et onze Frères ; tous les prêtres portent le titre de ghomos. Le vicaire, ghomos Boulos, est depuis cinquante ans dans le monastère ; il remplit sa charge depuis trente ans. Il paraît doux et réservé ; je crois qu'il laisse le plus souvent les religieux arranger entre eux les petites affaires de la communauté. L'économe, abouna Hanna-Massehoudi, nous a paru plus actif et plus intelligent ; aussi avons-nous appris sans étonnement, depuis notre retour, qu'il vient d'être élu supérieur du couvent à la place d'Amba-Youssef, devenu évêque de Bénisouef.

L'un d'entre nous ayant demandé à quelques religieux en quoi leur costume les distingue des prêtres séculiers, ils nous montrèrent une petite bande de serge noire, large de deux doigts, qui descend du turban sur la nuque et s'engage sous la tunique. « C'est, dirent-ils, le *askim* ou *habit angélique.* » Autrefois le askim était une sorte de pallium en cuir, qui descendait des épaules sur le dos et sur la poitrine, et dont les extrémités étaient ornées de croix entrelacées les unes dans les autres. On ne donnait le askim qu'aux religieux les plus parfaits. Ceux qui en étaient revêtus devaient jeûner à certains jours, et faire chaque nuit 300 prostrations avec autant de signes de croix. Aujourd'hui le askim, diminué comme nous l'avons dit, est porté par tous les religieux et n'oblige à aucune pénitence particulière.

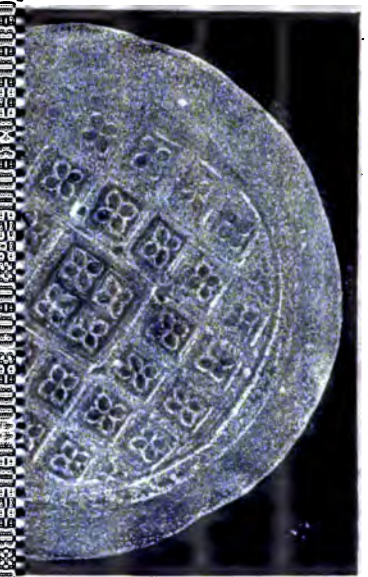
Les prêtres célèbrent assez rarement la messe. On n'en dit qu'une seule le mercredi, le vendredi et le dimanche de chaque semaine ; les prêtres l'offrent à tour de rôle. En aucun cas ils ne se permettent de dire deux messes le même jour sur un même autel : l'autel, disent-ils, doit être à jeun comme le prêtre. Le Saint-

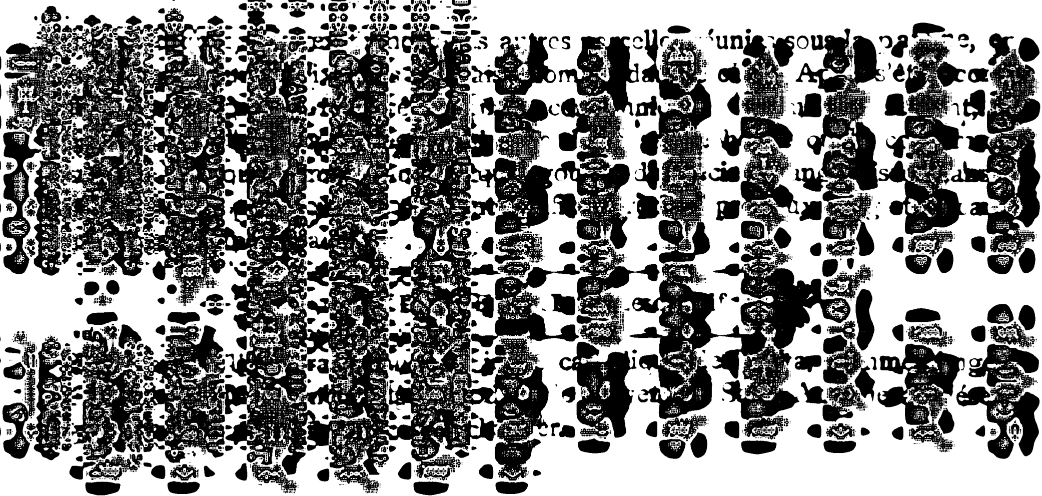


... leurs églises, jamais exposé aux adorations

... petits pains destinés à la consécration. Nous ... nze centimètres de diamètre et deux centi- ... cercle divisé en petits carrés et entouré de ... ἀθάνατος + ἅγιος ὁ θεός.

... autres, est marqué d'une croix ; tout proche ... ux en bas, qui représentent les cinq plaies ... consécration, sépare, d'une seule pièce, le ... carré central, puis celui qui est à gauche, et ... ssous : ces deux dernières parcelles serviront ... du servant. Il trempe alors le carré central





Angelo est aujourd'hui un vénérable vieillard, d'un esprit vif et plein de cœur, curé des Coptes catholiques à Mansourah, connu sous le nom d'abouna Boutros.

Au mois de septembre 1885, j'allai le voir dans la vieille maison où il s'est retiré. Voici comment il me raconta son histoire :

« Je faisais mes études à Rome, au séminaire de la Propagande, sans être engagé dans les Ordres, quand, séduit par des illusions de jeunesse, je demandai d'aller au Caire, où je continuerais mes études sous la direction de l'évêque copte catholique, Théodoros Abou-Karim. Le supérieur finit par céder à mes instances. Libre de toute règle dans ma nouvelle vie, je perdis bientôt le désir de la carrière sacerdotale ; sous prétexte d'une maladie de peau qui pouvait me gêner dans le saint ministère, je quittai l'évêque Théodoros et retournai dans ma famille à Tahta.

Mon père était mort, ma mère pauvre et infirme, mes frères mariés et chargés d'enfants : j'étais une charge nouvelle. On me reçut froidement. Déçu dans mes espérances et mes affections, je résolus de partir pour Alexandrie, où ma connaissance de la langue italienne, alors peu répandue en Égypte, me ferait trouver un emploi dans quelque maison de commerce.

Ma tante devait se rendre avec son plus jeune enfant auprès de son fils aîné établi au Caire. Je partis avec elle dans une barque. Pendant le voyage, je l'entendis plusieurs fois exprimer sa crainte que je ne fusse à charge à ses enfants.

Arrivés à Bénisouef, elle m'envoya au marché chercher quelques petites provisions. Quand je revins, la barque était partie, la nuit arrivait, impossible de les rejoindre ; je compris que j'étais abandonné. Je me mis à pleurer et allai m'asseoir à la porte d'une grande fabrique appartenant, je crois, au gouvernement ; je ne pouvais manger, je laissai à terre mes petites provisions.

Le portier et les ouvriers de la fabrique me reconnurent pour un chrétien à mon costume assez étrange, car j'avais gardé, depuis Rome, une sorte de soutanelle noire. Me voyant pleurer, ils s'attroupèrent autour de moi et me pressèrent de questions. Je leur dis que ma tante m'avait abandonné sans argent, sans connaissances dans le pays. Ils eurent pitié de moi, et, voyant passer un religieux copte monté sur un âne, ils lui dirent qu'il devait me prendre et me conduire dans son couvent. Le moine hésita ; mais, pressé par les musulmans, il m'accepta, et je le suivis à pied jusqu'à son couvent de Bouch.

Le supérieur me mit le soir même avec les enfants qui servent à l'église et au couvent. Après deux ou trois jours, on me dit qu'on va m'emmener au Caire, et l'on me conduit de l'autre côté du Nil. Voyant là plusieurs chameaux chargés de provisions et point de barque, je demande comment nous irons au Caire : « Monte sur ce chameau, me dit-on, il t'y portera bien. »

Nous voyageons quatre jours dans le désert ; enfin nous arrivons au pied des hautes murailles du couvent Saint-Antoine. « Ce n'est pas le Caire, leur dis-je ; vous me trompez. — Tais-toi, fils de chien ! me crie un moine ; » et il me donna trois soufflets. Je pleurai un peu ; aussitôt on me lie avec une corde et on me hisse au-dessus des murailles.

Malgré mes résistances, on m'arracha ma soutanelle, on me mit la robe des moines et il me fallut vivre comme eux. Je chantais l'office avec eux, je me confessais comme eux sans préciser aucun péché, et je communiais quand c'était mon tour. Mon travail était ordinairement à la boulangerie.

Pourtant nous vivions dans l'oisiveté la plus grande partie du jour, et nous nous querellions pour les plus légers motifs; alors c'étaient des injures, des blasphèmes et des coups sans fin. Plus d'une fois ils me frappèrent pour avoir dit quelques paroles à la louange des catholiques.

Un jour une dispute s'éleva dans l'église ; il s'agissait de savoir lequel des deux chœurs commencerait l'office. Comme on n'en finissait pas avec les gros mots et les coups, un jeune religieux, meilleur que les autres, commença seul à réciter son office ; à l'instant, un des plus furieux s'élance sur lui et lui donne à la tête un si violent coup de bâton qu'il en mourut presque aussitôt. Dans une autre circonstance, j'ai vu un second religieux tué de la même manière.

Le supérieur résidait à Bouch et ne s'occupait pas de la conduite des moines ; le vicaire, son représentant, était sans autorité ; aussi les religieux vivaient-ils dans l'enceinte du couvent aussi libres que les poissons dans la mer.

J'étais là depuis plusieurs années, privé de toute communication au dehors et sans espoir de délivrance, quand vint au monastère un étranger, petit, maigre mal peigné, vêtu d'une vieille redingote noire, si pauvre qu'il n'avait pas même de gland à son tarbouch. Il avait traversé le désert avec un seul chameau et un seul Arabe.

En visitant l'église, il s'arrêta devant une inscription italienne tracée à la main sur le mur par quelque étranger ; nous étions tous autour de lui. Après avoir lu l'écriture, il essaya de dire en italien la date écrite en chiffres ; comme il n'arrivait pas à terminer le nombre, je l'achevai : « Où avez-vous donc appris l'italien ? me dit-il. — D'ici et de là, un peu partout. »

Vers le soir, me rencontrant dans le monastère, il me pria de lui montrer le jardin.—Arrivé dans un bosquet solitaire : « Vous êtes Angelo Achkar, me dit-il. Je suis venu pour vous consoler, je suis un évêque latin. »

Je ne sais ce que je lui répondis, mais il comprit que je ne pouvais le croire : un évêque de Rome aussi misérable, pour moi c'était impossible. « Tenez, lisez ; » et il me donna ses bulles pontificales, où je reconnus le grand cachet du souverain-pontife ; c'était Monseigneur Massaja, Capucin, vicaire apostolique des Gallas, aujourd'hui cardinal. Je tombai à genoux et je lui fis ma confession générale. Il me serra sur son cœur d'apôtre ; puis il me dit : « J'ai bien prié pour vous, j'ai bien consulté DIEU. Si je vous emmène, les moines nous tueront tous deux avant que nous soyons loin du couvent. Si vous voulez fuir tout seul, vous serez tué ou vous périrez dans le désert. Continuez comme vous avez fait, restez de cœur catholique et priez beaucoup. J'ai grande confiance que Notre-Seigneur, qui m'a envoyé pour vous absoudre et vous consoler, vous donnera le moyen de vous échapper. En quelque lieu que je sois, venez me trouver, je vous recevrai toujours comme mon enfant. » — Il me mit dans la main une guinée et me donna trois billets pour des

personnes d'Assyout, de Miniéh et de Bénisouef. « Avec ces billets, me dit-il, si vous pouvez atteindre une de ces villes, vous trouverez de l'argent pour continuer votre route. »

Monseigneur ne resta que trois jours dans le couvent ; il partit heureux d'avoir consolé et peut-être sauvé mon âme.

J'attendis longtemps en vain l'occasion de m'évader ; je commençais à perdre tout espoir, quand arrive une lettre du patriarche du Caire demandant qu'on choisisse un moine du couvent pour aller être évêque en Abyssinie

A cette nouvelle, grand émoi dans le monastère ; tous redoutent l'Abyssinie, tous refusent. On allait tirer l'évêque au sort. Alors je me présente : « J'irai en Abyssinie, si vous le voulez, je suis prêt. » A ces mots tous de battre des mains et de m'applaudir.

On se hâte de me faire partir pour le Caire en compagnie de deux religieux, muni d'une bonne lettre pour le patriarche.

Quand je fus en sa présence, le patriarche me demanda si j'étais bien résolu d'accepter un évêché en Abyssinie. Sur ma réponse affirmative, sans autre examen : « Bien, me dit-il, on va vous donner une chambre au patriarcat ; dans deux ou trois jours tout sera prêt, je vous consacrerai... »

Sa Béatitude m'accorda la permission de visiter la ville, pourvu que je fusse accompagné d'un prêtre qu'il me désigna.

Avec un peu d'adresse, et surtout avec un peu d'argent que j'avais conservé, j'obtins de mon compagnon qu'il me montrât de loin la maison de l'évêque copte catholique, et je revins au patriarcat.

Le sacre était annoncé pour le lendemain. Je demandai d'aller dîner chez mon frère, qui habitait la ville, parce que c'était un jour de réjouissance dans les familles coptes le dernier jour avant le petit carême de Noël. J'eus bien de la peine à obtenir d'y aller sans compagnon.

En sortant du patriarcat je ne me possédais plus de joie ; je dis au portier de présenter mes derniers hommages à Sa Béatitude, et je courus me jeter aux pieds de mon véritable évêque, Monseigneur Théodoros.

Il m'accueillit comme le père de l'enfant prodigue reçut son pauvre fils. Il me prit chez lui, dirigea lui-même mes études pendant cinq ans et m'ordonna prêtre. »

CHAPITRE XIV. — De St Antoine à St-Paul. — La mer Rouge.



Du couvent Saint-Antoine au couvent Saint-Paul il n'y a, à vol d'oiseau, qu'une vingtaine de kilomètres dans la direction du sud-ouest. Saint-Antoine est sur le versant nord-ouest de la chaîne du Galala méridional, au pied du mont Colzim. Saint-Paul est au pied de la même chaîne, sur le versant sud-est, du côté de la mer Rouge. Le voyageur qui part de Saint-Antoine et veut franchir la montagne, est arrêté par une longue muraille de rochers à pic ; il doit contourner la chaîne du côté de la mer. Après avoir fait quinze kilomètres dans la vallée de l'Arabah, au bas de la montagne, il pourra s'engager à droite dans l'ouadi Rigbeh,

qui monte à travers les rochers jusqu'au sommet de la chaîne, et de là descendre par un sentier rapide sur le couvent Saint-Paul. Tout le trajet peut se faire en neuf heures, mais le chemin n'est praticable qu'aux piétons et aux baudets. Les chameaux doivent contourner la montagne jusqu'à son extrémité proche de la mer, ce qui exige seize heures de marche. Nous prendrons cette seconde route.

Est-ce là le chemin que suivit saint Antoine quand il alla voir saint Paul ? Il n'est pas possible de le savoir ; saint Jérôme dit seulement qu'il marcha deux jours à travers des ravins pierreux, et que, le lendemain, il arriva à la caverne de saint Paul en suivant une louve qui venait s'abreuver à la fontaine.

Notre caravane se met en marche vers le milieu du jour. En sortant du monastère, nous laissons à droite une petite source entourée de quelques palmiers et des buttes de terre remuées de main d'homme, restes des fouilles de Figari-Bey à la recherche d'une houille imaginaire. Le sentier suit le bord oriental de la plaine de l'Arabah, à travers les débris tombés de la montagne. Rien de plus affreux que les ravins abrupts et noirâtres qui descendent du Galala ; rien de plus désolé, de plus stérile, que cette longue chaîne de rochers déchirés par mille éboulements.

Notre imagination se reporte tout naturellement au centaure que saint Antoine, au rapport de saint Jérôme, rencontra dans ces rochers. Le monstre était tout semblable à celui que Pline assure avoir vu à Rome. Il marmotta je ne sais quoi de barbare en étendant le bras pour montrer la route, et disparut dans la montagne.

Il nous semble voir un peu plus loin, dans le fond d'une vallée pierreuse, cette figure d'homme de petite taille, au nez crochu, avec des cornes sur le front et des pieds de chèvre, qui vient au-devant du Saint, lui présente des dattes et s'enfuit au signe de la croix. Il avait dit d'une voix articulée en saluant le saint voyageur : « Je suis mortel, et l'un des habitants des déserts que les païens adorent sous le nom de Faunes et Satyres (1). »

Nous passons la nuit dans le sable d'un torrent desséché. Le lendemain, après avoir célébré la sainte messe, nous réitérons vainement à nos chameliers l'ordre de se lever et de préparer les montures. Ces pauvres gens restent ensevelis dans leurs couvertures, nous répétant d'une voix faible le sempiternel *hader*, je suis prêt. Enfin Hassan sort la tête et regarde le ciel : « Ce n'est pas l'heure, nous dit-il : ces deux étoiles de la Balance ne sont pas encore arrivées où il faut. » Il n'était en effet qu'une heure du matin. Peu s'en était fallu que nous eussions dit nos messes le soir !

Cependant notre erreur fut une bonne fortune. Partis à deux heures de la nuit, nous arrivons sur les dernières croupes de la chaîne au moment où le soleil se lève derrière le massif du Sinaï. Le spectacle est saisissant : la sainte montagne est probablement l'un des derniers pics méridionaux de cette grande ondulation

1. « Que ceci, ajoute saint Jérôme, ne paraisse pas incroyable, puisque sous le règne de Constance on amena à Alexandrie un de ces satyres vivant, qu'on sala ensuite quand il fut mort, pour le porter à Antioche et le faire voir à l'empereur. » (*Vita S. Pauli primi eremitæ* dans la Patrologie latine de Migne, t. XXIII, pp. 23, 24.)

qui devant nous domine toute la chaine sinaïtique et se projette sur un ciel de feu. La lumière, la chaleur, la vie nous arrivent du rocher trois fois saint où a lui le véritable Soleil de justice, apportant au monde la lumière et la vie morales. Au nord, une brume légère, qui se dissipe au soleil, couvre de teintes suaves et mystérieuses ces eaux de la mer Rouge, témoins du grand miracle de DIEU pour son peuple, où dorment engloutis les chars les soldats de Pharaon.

C'est à peine si nous faisons attention au phare Zafaran, à sa grande tour blanche plantée à l'extrémité d'une langue de sable. Nous tournons au midi, descendons dans les grèves du rivage et, à neuf heures, nous faisons halte au bord de la mer.

Il est assez singulier que ce golfe de Suez, qui a 40 kilomètres de large, ne nous fasse pas beaucoup plus d'effet que le Nil ; cela tient sans doute aux grosses montagnes de la rive orientale, bien plus élevées que celles qui nous touchent. Tous nous étions désireux de trouver dans le sable ces belles coquilles que les Bédouins viennent vendre dans les rues du Caire avec leurs petits saucissons de dattes. La récolte dépassa nos espérances. Il y eut pour tous de grands bénitiers (*tridacna gigas*, Loim.) larges de 35 centimètres, quantité de beaux strombes (*strombus pugilis*), des branches de madrépores piquées de rose plus que nous ne pouvions en porter.

Le flux, en se retirant, découvrit une roche plate, toute garnie de milliers de petites huîtres violettes (*mytilus exustus*), de petits escargots à coques épaisses de toutes couleurs (*nerita polita*), de pourpres (*purpura hæmastoma*), etc.

Ce flux considérable dans une mer un peu moins longue et aussi fermée que la Méditerranée, nous fit causer physique pendant notre petit repas : l'élévation des plus hautes eaux au-dessus des plus basses est, à Suez, trois fois aussi grande qu'à Pord-Saïd. Cette plus grande hauteur des marées dans la mer Rouge ne vient-elle pas de sa plus grande étendue en latitude ? Hassan nous interrompt ; il apporte tout triomphant un joli poisson d'une livre, rayé de belles couleurs ; il l'a pêché à la main.

Comme nous nous étonnons de cette capture, il nous dit que la mer est en cet endroit extrêmement poissonneuse, que les religieux des deux couvents prennent en un jour ou deux tout ce qui leur est nécessaire pour l'année. Nous avons vu en effet dans le monastère quantité de ces poissons salés et desséchés au soleil. Pour la plupart, ils ont la forme et la grosseur d'une petite morue.

Il ne faut pas nous attarder si nous voulons arriver au monastère avant la nuit. Nous partons peu après midi, nous dirigeant toujours au sud à travers les dunes. La mer s'éloigne, la montagne se rapproche. Devant nous, à 50 ou 60 kilomètres, apparaît fort nette sur le ciel la silhouette fantastique du Djébel Om-el-Ténasseb, qui rappelle celle du Dôme de Milan ; plus loin, à gauche, c'est la croupe imposante du Djébel Gharib, la plus haute montagne de cette région et peut-être de l'Égypte entière ; encore un peu plus loin, et plus à gauche, on distingue avec quelque peine le sommet du Djébel Zeït (montagne de l'huile), au pied duquel sont des sources de pétrole et de bonnes mines de soufre en exploitation. Nous avons toujours à

droite, et tout près de nous, le Galala avec ses déchirures profondes et noires. Dans l'une de ces gorges, l'ouadi Abou-Ghirf, le voyageur Wilkinson a trouvé des chambres et des tombeaux creusés dans le roc ; il les attribue aux Grecs.

Bientôt nous entrons dans le lit d'un torrent desséché, qui vient du midi et se dirige vers le nord ; nos chameliers le nomment ouadi ed-Deir (vallée du couvent). Ils nous montrent, au milieu de ce vaste lit de sable et de gravier, un rocher isolé, haut de cinq ou six mètres et tout couvert de petites pierres : « Quand les Bédouins passent là, nous disent-ils, ils jettent une petite pierre sur le rocher en disant : Voilà le cœur des religieux de Saint-Paul, voilà ce qu'ils en ont fait. — Nous appelons ce rocher Galb-el-Raheb, *cœur du religieux.* »

Cela nous rappelle l'une des cérémonies bizarres imposées aux pèlerins de La Mecque : ils doivent, au retour de la fête du Baïram, jeter chacun quarante-neuf pierres contre trois petites constructions qu'ils nomment *charbons ardents du châtiment*, et s'écrier : *Dieu est grand.* Après ce rocher, le ouadi ed-Deir incline vers le couchant et se rapproche de la montagne. Son lit se resserre entre deux murailles à pic d'argile et de pierre, hautes de six à sept mètres ; il parait creusé par les eaux dans leurs anciennes alluvions.



CHAPITRE XV. — Réception à Saint-Paul.



IL est nuit quand nous arrivons au bas de la muraille ; plusieurs religieux nous attendent avec des lumières. Comme à Saint-Antoine, point de porte, pas même d'ouverture murée, mais une grosse corde pour nous hisser dans le couvent. Mgr Morcos est monté le premier ; il nous appelle et nous prie de le suivre sans nous attarder aux bagages. Je me pends à la corde et trouve au sommet la petite chambre de l'ascenseur toute remplie de religieux portant des cierges allumés. Au milieu d'eux est Mgr Morcos, vêtu de magnifiques ornements pontificaux en velours violet, brodé d'or.

« Voyez, me dit-il, comme ils m'ont vêtu, bien malgré moi ; j'ai cru bon de me laisser faire et je tâcherai d'en profiter. » En même temps, on m'enfile la tête dans un large scapulaire rouge et or. Évidemment on me prend pour le vicaire apostolique de l'Afrique centrale, qui n'est pas encore monté ; mais Mgr Morcos me dit de ne pas faire de résistance. Je me laisse encore mettre une belle chappe de même couleur. Dès que nos compagnons sortent de la trappe, on leur donne des cierges, et la procession commence.

Les frères lais et les prêtres en costume ordinaire, des flambeaux à la main, passent les premiers ; puis viennent trois religieux qui marchent de front, portant des étendards surmontés de croix, la plus grande au milieu ; enfin le chœur des chanteurs et deux thuriféraires. Ils psalmodient, sur un ton nasillard, une sorte de litanie monotone dont la cadence, toujours la même, est accompagnée de cimbales et de timbres qu'ils frappent avec un gros clou. A chaque cadence, les thuriféraires font devant Monseigneur une profonde inclination suivie de trois coups

d'encensoir. Tous, en chantant, se dandinent et se balancent à droite et à gauche à la manière des imans qui lisent le Coran. Tout cela fait un singulier contraste avec la gravité et le recueillement de Mgr Morcos en habits pontificaux, la croix pastorale à la main.

Il fallut du temps pour arriver à l'église. Enfin Monseigneur est à l'autel ; il se retourne, fait taire, non sans peine, les chants et les instruments, et adresse aux religieux debout devant lui une chaleureuse allocution. Il les remercie de l'honneur qu'ils font à la chaire apostolique de Pierre, dont il est l'humble serviteur ; il les exhorte à s'unir à la sainte et unique Église fondée par N.-S. JÉSUS-CHRIST et confiée par lui au successeur de Pierre ; il termine par quelques acclamations auxquelles tous répondent avec enthousiasme : *Amin, amin,* en portant la main sur le cœur.

Monseigneur est ainsi conduit processionnellement au *faldistorium*, placé du côté de l'Épître dans la partie de l'église réservée au clergé. Quand il est assis et que les chants ont cessé, un des plus anciens religieux vient devant lui et lui lit dans un rituel une sorte de compliment de bienvenue pour lui demander sa bénédiction. Monseigneur répond par quelques mots pleins de dignité et d'affection, insistant encore sur la nécessité et le bonheur d'obéir au vrai Vicaire de JÉSUS-CHRIST, le pontife romain ; puis il bénit toute l'assistance avec la croix de métal. Les religieux se retirent en baisant la croix et la main du prélat.

La réception religieuse est terminée, la réception civile va commencer. On nous présente à la communauté réunie dans la chambre du vicaire, abouna Jacoub. Tout dans sa cellule, comme dans l'église, est encore plus pauvre, plus en désordre qu'à Saint-Antoine. Les religieux ont eux-mêmes quelque chose de plus négligé et de plus rustique.

C'est à peine si nous pouvons reconnaître le vicaire parmi les religieux qui nous entourent. Abouna Jacoub n'a rien qui le distingue extérieurement : taille ordinaire, barbe médiocre, air timide. Un jeune religieux, gros et fort, parle d'ordinaire pour lui. Les moines sont au nombre de vingt-cinq, neuf Frères lais et seize prêtres, dont dix ont le titre de ghomos. L'un d'eux, abouna Tadros, a près de quatre-vingt-dix ans et n'est pas sorti du monastère depuis soixante ans. Si du moins notre visite pouvait gagner cette âme si proche de son éternité !

Plusieurs moines ont été touchés des paroles de Mgr Morcos, et cherchent à lui parler seul à seul. Monseigneur passe une partie de la nuit dans ces entretiens.

La chambre qu'on nous offre, sans doute la plus convenable et destinée aux étrangers, n'a point de vitres à sa petite fenêtre ; son plancher est usé et percé en plusieurs endroits ; le plafond est celui d'une chaumière, quelques mauvais bois soutenant des côtes de palmes. Tout cela a l'air si peu solide qu'on n'entre pas sans précautions. Aussi nos hôtes ne semblent ni blessés ni surpris que nous préférions dormir dehors ; ils s'empressent de nous étendre des tapis sur les dalles de la cour voisine de l'ascenseur.

Nous passâmes là une agréable nuit.

 CHAPITRE XVI. — La grotte de saint Paul. 

LE lendemain, nous avons tous le bonheur de célébrer la sainte messe dans la grotte de saint Paul, convertie en chapelle dès les premières années qui suivirent la mort du saint ermite. C'est là qu'il fut nourri d'un pain miraculeux, là qu'il reçut la visite de saint Antoine, là qu'il expira les mains étendues vers le ciel et que deux lions vinrent creuser sa fosse.

Mais écoutons saint Jérôme (1), qui nous fait assister à ces touchants spectacles.

« Paul et Antoine s'embrassèrent mutuellement avec une tendre charité et firent ensemble leur prière, après quoi Paul s'assit auprès de son hôte :

« Dites-moi, je vous prie, comment va le monde ? Y fait-on de nouveaux bâti-
» ments ? Quel est celui qui règne aujourd'hui ? Se trouve-t-il encore des hommes
» assez aveuglés pour adorer les idoles ? »

» Comme ils s'entretenaient ainsi, un corbeau leur apporta un pain entier qu'il posa à terre auprès d'eux.

« Voyez, dit Paul, combien DIEU est bon ! Il y a soixante ans qu'il m'envoie
» chaque jour une moitié de pain ; aujourd'hui que vous êtes arrivé, il double la
» ration pour montrer le soin qu'il prend de ceux qui le servent. »

» Après avoir adressé à DIEU leurs actions de grâces, ils voulurent se déférer réciproquement l'honneur de rompre le pain, Paul insistant sur les droits de l'hospitalité, et Antoine sur ceux de l'âge. Ils s'accordèrent enfin, et chacun, prenant le pain de son côté, garda, en la tirant à soi, la portion qui lui demeura dans la main.

» Toute la nuit suivante se passa en oraisons. Paul dit à Antoine :

« Il y a longtemps, mon frère, que je connaissais votre séjour dans ce désert.
» Voilà que ma dernière heure est venue ; le divin Maître vous a envoyé pour en-
» sevelir mon corps, afin que vous rendiez la terre à la terre. »

» Antoine, l'entendant parler de sa mort prochaine, fondit en larmes et le conjura de demander à DIEU qu'il le suivît dans ce passage :

« Vos frères, dit Paul, ont encore besoin de votre exemple. Je vous prie, si ce
» n'est pas trop onéreux, d'aller prendre le manteau que l'évêque Athanase vous
» a donné et de l'apporter pour m'ensevelir. »

» Antoine n'osa pas répliquer ; se contentant de verser des larmes, il lui baisa les yeux et les mains, et partit pour son monastère. Le désir de revoir son ami lui faisant faire plus de diligence, il prit le manteau et se hâta d'aller rejoindre saint Paul.

» A peine avait-il marché trois heures qu'il vit tout à coup Paul monter au ciel dans une éclatante lumière au milieu des esprits bienheureux. Étant arrivé à la caverne, il trouva le corps du saint à genoux, la tête levée et les mains étendues

1. *Vita S. Pauli, primi eremitæ.*

vers le ciel. Pensant que Paul vivait encore, il se mit auprès de lui pour prier; mais, ne l'entendant pas soupirer, comme il avait coutume de le faire pendant l'oraison, il reconnut qu'il était mort et se jeta à son cou pour lui donner un triste baiser.

» Il tira le corps de la caverne pour l'ensevelir, chantant des hymnes et des psaumes selon l'usage de l'Église. Comme il n'avait aucun instrument pour creuser la fosse, DIEU lui envoya deux lions qui accoururent du fond du désert, faisant flotter sur leur cou leur longue crinière. Antoine eut d'abord quelque frayeur, et éleva son esprit à DIEU pour implorer son secours. Ces animaux s'approchèrent du corps de saint Paul, se couchèrent à ses pieds, le flattèrent avec la queue, et poussèrent de grands rugissements pour témoigner à leur manière le regret de sa mort. Ensuite, grattant la terre de leurs ongles et jetant, comme à l'envi, le sable de côté et d'autre, ils firent une fosse capable de contenir les précieuses dépouilles du saint; après quoi, comme s'ils eussent voulu demander à Antoine la récompense de leur travail, ils vinrent à lui en remuant les oreilles, et, baissant la tête, ils lui léchèrent les pieds et les mains.

» Antoine reconnut qu'ils lui demandaient sa bénédiction et, rendant grâces à DIEU, il fit pour eux cette courte prière :

« Seigneur, sans la volonté de qui il ne tombe pas même une feuille des arbres
» ni le moindre oiseau ne périt, donnez à ces lions ce que vous savez leur être néces-
» saire. »

» Il leur fit signe après cela de se retirer, puis, prenant le saint corps, il le mit dans la fosse et le couvrit de sable.

» Antoine retourna dans son monastère, emportant avec soi la tunique de feuilles de palmier que le saint vieillard s'était tissée. Il s'en revêtit chaque année aux jours de Pâque et de Pentecôte. »

Par son ordre quelques-uns de ses disciples vinrent s'établir auprès de la grotte de Paul et y chanter les louanges du Seigneur, pour que les restes d'un si grand saint ne fussent pas abandonnés sans honneur au fond des déserts (1). Ce fut là sans doute l'origine du monastère.

La vieille chapelle de Saint-Paul est une crypte enfoncée dans le sol, où l'on descend par deux escaliers. L'ensemble forme un carré de neuf mètres de côté, éclairé seulement par un petit dôme. Elle est orientée de l'est à l'ouest : contrairement à l'usage, l'autel se trouve au couchant. Elle est du reste disposée comme toutes les églises coptes, sauf qu'elle n'a pas de chœur séparé de la nef des fidèles. La grotte de Saint-Paul forme aujourd'hui la partie nord-ouest du sanctuaire, et une sorte de chapelle latérale placée en avant et adossée au mur du nord.

Contre ce même mur se trouve un tombeau de pierre couvert d'un tapis. Le religieux interrogé nous dit d'abord timidement que c'est le tombeau de saint Paul, puis il avoue, ce que nous savions, que le corps du saint n'y est plus.

1. *Bolland.*, t. I, p. 608 de l'édit. Palmé.

L'empereur Manuel Comnène le fit transporter avec grand honneur à Constantinople en l'année 1169. De là il fut porté à Venise, et enfin à Bude en Hongrie (1381) (1).

Les murailles et les voûtes de la chapelle sont couvertes de peintures grossières, représentant la vie du Saint et quelques traits de la Sainte Écriture. Ces peintures sont l'œuvre d'un religieux du couvent ; il n'y employa pas d'autres couleurs que les terres colorées de la montagne.

La mystérieuse obscurité de la grotte, l'antiquité de son ameublement, l'épaisse couche de fumée imprégnée d'encens qui couvre la voûte, répondent à la religieuse impression du pèlerin et témoignent de la plus antique vénération. Antonin martyr raconte qu'il y vint de Suez en pèlerinage à travers le désert, vers l'an 570. La sainte grotte se nommait alors *Syracumba*, grotte des Syriens (2).



CHAPITRE XVII. — Le couvent Saint-Paul.



Le couvent Saint-Paul (Deir-Amba-Boulos) est situé dans le lieu le plus solitaire, le plus affreux qu'on puisse imaginer. Figurez-vous une immense cuvette dont les parois de roche noirâtre, hautes de huit cents mètres, sont déchirées par de nombreux ravins ; au fond se dressent les grands murs du couvent, sombres et sans ouvertures comme l'enceinte d'un mausolée.

L'œil ne rencontre pas un brin de verdure sur ces roches désolées ; pas un oiseau dans les airs, pas un animal qui vienne animer ce spectacle de mort.

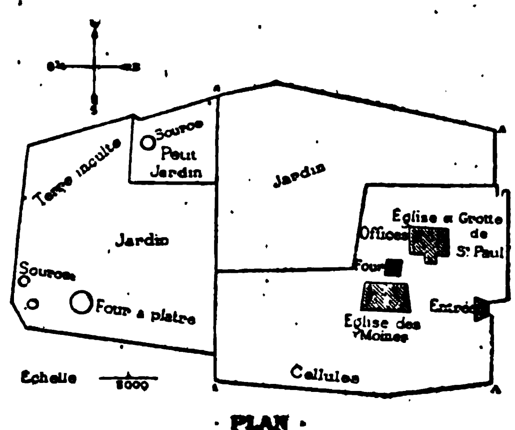
Vraiment les anachorètes de la Thébaïde ne pouvaient choisir un site qui leur fît plus oublier le monde et qui leur représentât mieux l'immobile éternité. Encore si de leurs cellules ils pouvaient voir le bleu de la mer ! Mais non, de noires collines de débris la dérobent aux regards, et ce n'est que du sommet de la muraille du monastère qu'on en aperçoit une bande étroite.

L'enceinte du couvent a la forme d'un carré allongé dans la direction de l'est à l'ouest ; elle est beaucoup moins étendue que celle de Saint-Antoine, et ne contient guère qu'un hectare et demi. L'entrée est au levant ; à gauche, le long de la muraille méridionale, sont les cellules rangées à peu près sur deux lignes parallèles ; en face de l'ascenseur est le donjon carré, plus vaste et mieux entretenu que celui de Saint-Antoine. Il semble protéger l'église des moines, placée tout près au midi, et l'église Saint-Paul située au nord. Des jardins plantés de palmiers, de figuiers et d'autres arbres, occupent le nord et le couchant de l'enclos. Les sources sont dans une partie du jardin située au couchant, récemment annexée et séparée du reste par un vieux mur d'enceinte. Elles sont au nombre de trois et ont toutes une saveur sulfureuse. Je les crois moins riches en éléments minéraux que celles de Saint-Antoine.

1. *Bolland.*, t. I, p. 609.
2. *Visite aux Lieux Saints*, dans les *Itinera hieros.* de la Soc. de l'Orient latin, Genève, 1880, t. I, p. 116.

La source la plus abondante et la seule utilisée se trouve au nord. Il y a encore en dehors de la clôture, à quelques centaines de mètres au nord et au sud, deux petites sources entourées de quelques maigres palmiers. Les Bédouins de la montagne viennent y abreuver leurs troupeaux.

Il nous fallut quitter ces saints lieux vers midi, avec le regret de n'y avoir pas prié aussi longtemps que nous le désirions. Nous aurions bien voulu laisser à ces pauvres moines schismatiques quelque chose de mieux que notre petite aumône et nos remerciements pour les honneurs et les prévenances dont nous avions été l'objet.



PLAN

du Couvent de St Paul au désert

Deir Amba Boulos

1883

LÉGENDE

A A A A. — Ancienne enceinte.

B. — Ancienne entrée.

Puissent nos désirs et les chaleureuses exhortations de Mgr Morcos avoir allumé dans quelque cœur de bonne volonté la lumière de la vérité et le feu du saint amour !

Au sortir du couvent nous retrouvons deux jeunes Bédouins de dix à quatorze ans, que nous avions vus la veille. Ils ont passé la nuit enfoncés dans les sacs de paille broyée qui sert de nourriture aux chameaux. Ils grelottent de froid, car ils n'ont presque aucun vêtement, et nous demandent un morceau de pain. Leur père est mort ; leur mère est allée dans la montagne ramasser quelques broussailles ; ils ne savent dans combien de jours elle reviendra.

Nous leur offrons de les emmener avec nous au Caire ; là nous les habillerons, nous les nourrirons bien, nous payerons leurs services, et ils resteront toujours libres de nous quitter si cette vie ne leur va pas.

Toutes nos offres sont inutiles : ces pauvres enfants préfèrent à tout leur liberté avec ses misères ; ils espèrent que les moines du couvent continueront à leur donner de temps à autre quelques morceaux de pain ; quand la nuit sera trop

L'ÉGYPTE.

froide, ils feront une fosse dans le sable, y brûleront quelques broussailles et se coucheront ensevelis dans le sol réchauffé.

Nous allons passer la nuit sur les bords de la mer et le lendemain, vers le coucher du soleil, nous rentrerons au couvent Saint-Antoine.



CHAPITRE XVIII. — Conférence religieuse.



MONSEIGNEUR Morcos eut, durant ce voyage, plusieurs conférences sur l'Église et sur les deux natures en Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, avec l'évêque de Bénisouef et avec les religieux du monastère.

La plus importante de ces conférences, celle qui résume toutes les autres, eut lieu à Saint-Antoine, le soir de notre retour, dans la chambre du vicaire.

Mgr Morcos était assis seul au milieu du large divan ; les religieux étaient accroupis à terre tout autour de la chambre le long de la muraille, le vicaire à droite de Monseigneur, l'économe Hanna Massehoudi à gauche, en face du vicaire.

Cette assemblée avait quelque chose de solennel ; Mgr Morcos paraissait bien là comme le vrai pasteur venu au milieu de ses brebis que le voleur a égarées, et les appelant à lui : « Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, dit-il, n'a institué qu'une seule Église avec un seul chef. Cette Église n'est pas limitée à trois ou quatre cent mille habitants du bord du Nil ; elle est catholique ou universelle. Son chef n'est pas au Caire, mais à Rome. Il n'est pas le successeur prétendu de saint Marc ; il est le successeur de saint Pierre, le prince des apôtres. Les Pères des trois conciles œcuméniques que vous reconnaissez, les premiers conciles de Nicée, de Constantinople et d'Éphèse, étaient de cette véritable Église, et proclamaient comme chef le successeur de saint Pierre ; leurs décrets en font foi. Saint Antoine et saint Paul, vos vénérés Pères, tenaient avec le grand Athanase pour l'obéissance au Pontife de Rome.

» Vous-mêmes, ne chantez-vous pas à la messe, en la fête de saint Pierre, ces paroles qui proclament sa primauté : « Salut à notre Père Pierre que JÉSUS-CHRIST » établit chef des apôtres ! Salut à notre Père Paul, langue onctueuse, maître des » nations ! Salut à notre Père Pierre qui possède l'autorité de lier et de délier les » péchés ! Salut à Paul dont les paroles sont arrivées jusqu'aux extrémités de la » terre ! »

» Ailleurs votre rituel dit de saint Pierre que DIEU lui a confié l'ouvrage de ses mains et la clef du royaume des cieux. Je puis encore vous rappeler la leçon que vous récitez à la messe, à la fête de la consécration de l'église de la Vierge à Césarée. Il est dit que le Sauveur, porté sur les ailes des chérubins et entouré de ses apôtres, vint tracer sur le sol le plan de l'édifice et le dessin de son architecture ; puis il imposa les mains sur la tête de notre Père Pierre, le créa et le constitua chef de la hiérarchie sur toute la terre, et lui donna le pouvoir de lier et de délier

Ce fut alors une grande joie dans le Ciel et sur la terre, et tous s'écrièrent : *Dignus, dignus, dignus !*

» Enfin, n'avez-vous pas une fête spéciale pour célébrer la primauté de saint Pierre ? »

Monseigneur invite le vicaire et les religieux à exposer leurs doutes, leurs difficultés en toute liberté, il est prêt à répondre.

Abouna Hanna commence par les vieilles objections qu'on trouve dans les manuels de théologie. Il s'était évidemment préparé. Monseigneur répond à chacune en deux mots, avec beaucoup de simplicité et d'autorité, usant le plus souvent de comparaisons *ad hominem*.

« Vous dites que saint Pierre n'est pas le chef des apôtres, parce qu'une fois saint Paul le réprimanda. Eh bien, je vous le demande, si un jour vous croyez devoir faire une observation, même un peu vive, à votre supérieur, le ghomos Boulos, est-ce que tous devront en conclure que le ghomos Boulos n'est pas votre supérieur ?

L'abouna reste étonné ; il accepte la réponse de Monseigneur et n'insiste pas.

D'autres religieux font des objections vraiment enfantines, auxquelles Monseigneur répond brièvement.

Le vicaire parle peu ; il écoute tout avec la plus grande attention et paraît mal à l'aise. Plusieurs fois Mgr Morcos lui demande si ces discussions l'ennuient : il est prêt à se retirer plutôt que de lui causer le moindre déplaisir ; au reste, il ne discute que pour leur être utile.

— « Oh ! non, répondit le vicaire, tout cela m'intéresse. »

Cependant une fois le ghomos Boulos l'interrompit avec quelque vivacité :

— « Vous dites donc que celui qui ne fait pas toutes les volontés du pape est damné ? »

— « J'ai dit, répondit Monseigneur, que celui-là est damné qui n'obéit pas à JÉSUS-CHRIST, et que JÉSUS-CHRIST a ordonné d'obéir au pape en ce qui concerne les mœurs et la foi. Concluez vous-mêmes. »

Ces bonnes gens s'imaginent qu'une fois soumis au souverain pontife, leurs évêques ne pourraient plus faire d'ordinations, nommer aux cures et administrer les biens de l'Église, sans demander pour toutes choses la permission au pape. Peut-être allaient-ils jusqu'à croire qu'eux-mêmes devraient recourir au pape pour les petites affaires ordinaires de la communauté, et pour les pouvoirs de chacun d'eux. « Cependant, disaient-ils, les apôtres voyageaient, prêchaient et gouvernaient leurs Églises sans demander tant de permissions à saint Pierre. »

Monseigneur dut se fatiguer à leur faire comprendre combien leurs craintes étaient puériles, et combien large et douce est la conduite du Saint-Père sur les évêques et sur les prêtres, auxquels il laisse la plus grande initiative pour le gouvernement des âmes qui leur sont confiées. Je ne sais s'il a réussi à les détromper tous.

Quant à la question des deux natures en Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, il fut impossible de la discuter théologiquement et même de la préciser. Ces pauvres

schismatiques sont tout à fait étrangers aux choses philosophiques ; ils confondent sans cesse la nature et la personne. Du reste, ils en font une question secondaire.

« Qu'on tienne pour une nature ou pour deux natures, dit l'un des principaux assistants, qui semblait parler au nom de tous, peu importe, il suffit de croire en la divinité de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST pour être sauvé. »

Monseigneur, stupéfait d'une telle réponse, comprit qu'il fallait s'arrêter.

Le calme de Mgr Morcos était beau ; son air d'autorité et de bonté s'imposait à tous. Sa parole était bien la vérité dominant l'erreur, la lumière pénétrant au milieu des ténèbres, la voix du bon pasteur qui affirme son dévouement et ses droits. Je ne sais ce qui s'est passé dans les conversations intimes qui suivirent cette réunion et se prolongèrent bien avant dans la nuit. L'avenir nous le dira peut-être.

Le lendemain nous célébrons la sainte messe dans la vieille chapelle Saint-Antoine.

On nous présente pendant le déjeuner le registre des voyageurs ; il remonte à quinze ans et ne compte que trois inscriptions. Le colonel d'état-major Pindy et les officiers de sa suite, en juin 1871 ; un touriste anglais, en janvier 1875 ; enfin, le célèbre explorateur de l'Afrique G. Schweinfurth avec l'astronome Güssfeldt, en avril 1877. Nous écrivons en français notre reconnaissance pour nos hôtes et notre pieux souhait : Que la divine Vérité éclaire ces cœurs chrétiens dignes d'une plus grande lumière ! Il se passera peut-être bien des années avant que ces bons moines puissent savoir ce que nous avons écrit.

Pendant ce temps l'économe s'occupe de nos petites provisions de voyage. Il y ajoute de la viande de mouton crue, nous disant que nous pourrons la faire rôtir au désert sur les baguettes de fusil de nos Bédouins comme brochettes. Cette idée fut réalisée avec succès ; les armes n'eurent pas d'autre usage.

Les adieux eurent quelque chose de touchant : nous avions, je crois, tous au cœur plus que nous ne pouvions dire ; la parole expirait sur nos lèvres. Enfin, vers midi, nous reprenons la longue route du désert que nous connaissons déjà, faisant à peu près les mêmes étapes.



CHAPITRE XIX. — Le désert.



On a dit que le désert n'est point étranger à cette préoccupation de l'éternité que les Égyptiens, plus que tout autre peuple idolâtre, ont écrite sur leurs antiques monuments. On pourrait peut-être ajouter qu'il a favorisé le prodigieux développement de la vie monastique sur la terre d'Égypte dans les premiers siècles du christianisme. Ces immenses et silencieux déserts que l'habitant de la vallée du Nil a sans cesse devant les yeux, qui commencent là où finit son champ, qui le resserrent et l'étreignent entre le fleuve et le sable, entre la vie et la mort, ne sont-ils pas pour lui un éternel *memento mori ?* Ne lui disent-ils pas que la vie est une étroite vallée que l'on traverse vite, et au delà de laquelle on entre dans l'immensité, dans l'éternité ?

Pour l'Égyptien d'aujourd'hui, le désert est quelque chose de mystérieux ; il en a peur et s'étonne que nous, étrangers, nous nous lancions dans ces solitudes sans être poussés par de graves intérêts. Nos chameliers eux-mêmes, qui depuis plusieurs années vont deux fois l'an ravitailler les monastères, craignent de s'engager seuls dans le désert et d'y marcher dans l'obscurité.

Nous étions en route depuis une heure à peine : ils s'aperçurent qu'ils avaient oublié au campement leur petit sac de farine. C'était grand jour, et depuis bien longtemps nous n'avions pas vu de Bédouins ; aucun d'eux cependant n'eut le courage d'aller seul chercher le sac oublié. Ils partirent deux.

Près de la mer Rouge, nous dîmes à deux jeunes Bédouins qui nous avaient suivis de passer sur le sable du rivage pour nous ramasser des coquilles, tandis que la caravane restait sur le sentier à un kilomètre de la mer. Ils se mirent en route, mais bientôt, comme le jour allait baisser, ils eurent peur et revinrent à nous. Pauvres enfants ! on ne pouvait pourtant rien leur voler, pas même des habits.

Pour nous, à l'abri de ces craintes, le désert, malgré ses privations, fut le meilleur repos. Quoique tous fussent plus ou moins fatigués au départ, dès le premier jour de désert il ne fut plus question de douleurs d'estomac, de maux de tête ou de poitrines oppressées.

Toute nourriture nous paraissait excellente ; le biscuit sec lui-même était une gourmandise. Sur ces plateaux, la pureté, la vivacité de l'air, le ciel sans nuages, le sol sans humidité, donnent à toutes les fonctions de la vie une activité nouvelle qui chasse tous les malaises. Et puis, quel soulagement ! Le jour, aucune mouche qui vous incommode ; la nuit, point de moustique qui vous menace !

Quelques semaines passées au désert avec ces mille commodités que les progrès de l'industrie permettent de transporter partout, seraient peut-être le meilleur remède à l'anémie, si commune chez les habitants de nos grandes villes.

Sans doute l'air du désert contribua pour beaucoup à la longévité des saints anachorètes. Saint Paul y vécut jusqu'à 115 ans ; saint Antoine, jusqu'à 105 ; saint Paphnuce, saint Macaire et beaucoup d'autres solitaires de Thébaïde et de Nitrie atteignirent également un âge fort avancé.

Un mot sur le désert que nous traversons. Vers Edfou, à 811 kilomètres du Caire, le Nil pénètre dans un haut et vaste plateau éocène de formation nummulitique, et y creuse un large sillon dont les talus, vus de la vallée, paraissent deux chaînes de montagnes et en portent le nom : chaîne lybique à l'occident, chaîne arabique à l'orient.

Le plateau du désert lybique ou occidental conserve à peu près partout sa hauteur de 300 à 400 mètres au-dessus de la mer. Il y pleut fort rarement ; aussi n'y trouve-t-on qu'une rare et maigre végétation sporadique. Le plateau arabique ou oriental a un aspect bien différent. Il s'élève par gradins en s'éloignant du Nil, jusqu'à une altitude de 1.500 mètres. Partout il est sillonné de ravins creusés par les eaux torrentielles, où l'on rencontre presque toujours une végétation spéciale assez variée. Ce sont les *ouadis du désert.*

La limite orientale du plateau nummulitique est une ligne droite allant de Suez

à Kéneh. Au delà de cette ligne un massif de roches primitives forme, le long de la mer Rouge, une chaîne de montagnes, sorte de Cordillères de l'Égypte.

Les pluies de ce côté du Nil, et surtout près de la mer Rouge, sont assez fréquentes depuis la fin d'octobre jusqu'au milieu d'avril; mais elles sont fort irrégulières et tombent en forme d'averses locales peu étendues. « Aussi n'est-il pas rare, nous dirent les moines de Saint-Antoine, que nous passions une année ou deux sans pluie. » Toutefois ces absences fortuites de pluie ne détruisent pas toute végétation : la nature des roches calcaires permet aux eaux fluviales de s'infiltrer profondément et de parvenir jusqu'à des vallées éloignées, où elles conservent la végétation jusque dans les temps de sécheresse ; d'ailleurs les plantes du désert demandent peu d'eau. L'abondance relative des pluies dans ce désert oriental est due sans doute aux montagnes des deux rives du golfe de Suez, qui arrêtent et condensent les vapeurs que les vents régnants du nord-ouest apportent de la Méditerranée.

Les richesses minérales sont considérables. Dans les montagnes situées au sud de Saint-Paul, se trouvent des carrières de porphyre rouge antique, si commun dans les édifices de l'ancienne Rome. Les marbres de diverses couleurs, les albâtres, les ocres de toutes nuances abondent dans les montagnes calcaires et sur le plateau nummulitique. Ces riches carrières étaient exploitées sous les Romains. M. G. Schweinfurth a retrouvé au milieu du désert l'enceinte et les tours encore debout de la ville où les Romains internaient les condamnés aux carrières du *Mons Claudianus*, aujourd'hui le Djébel Fatireh, dont la situation forme un triangle équilatéral avec Kosseir et Kéneh et en occupe la pointe nord. Ces carrières sont maintenant presque ignorées. Les Bédouins n'apportent du désert que du plâtre et du sel.

La pierre à plâtre se trouve à fleur de terre, au bas des coteaux. Nous en avons vu de grands tas au port d'El-Miah. Ces pierres avaient l'aspect spongieux et la couleur jaunâtre du tuf calcaire, et ne dépassaient pas en volume deux ou trois décimètres cubes. Elles sont un mélange de gypse et de sables siliceux.

Le sel se rencontre à peu près partout dans le sable fin du désert, sous forme de pierres blanches et mates comme du quartz laiteux. Les Bédouins connaissent à l'œil et au goût le sable qui le recouvre; il leur suffit d'ordinaire d'écarter le sable avec la main pour trouver la pierre de sel. Inutile de dire que ce sel fait l'objet d'un petit commerce de contrebande entre les Bédouins et les épiciers du Caire.

Les fossiles du plateau nummulitique sont ceux du mont Mokattam, aux portes du Caire. Dans les ravins auprès de Saint-Paul, les oursins du genre *Clypeaster* sont répandus comme les cailloux de la grève. Près de Saint-Antoine on voit des roches pleines de gryphées vésiculaires, qui rappellent la pierre de Saint-Cyr-au-Mont-Dore, près de Lyon.

Les deux plantes que M. G. Schweinfurth signale comme caractérisant les ouadis de ce plateau sont l'*artemisia judaïca* (L.) et le *retama retam* (Forsk.), sorte de genêt haut de trois ou quatre mètres, que les chameaux ne mangent pas. Notons encore le *cleome droserifolia* (Del.), jolie plante odorante dont les feuilles vis-

queuses se couvrent de sable adhérent, l'*ærva javanica* (Juss.), la *pulicaria undulata* (L.) et autres plantes odorantes que nos conducteurs glissaient dans le bât des chameaux pour corriger l'odeur de l'animal.

Nous n'avons rencontré sur ce plateau aucun quadrupède, aucun saurien ; seulement, parfois, auprès des touffes d'herbe nous avons remarqué l'empreinte des pieds de la légère gazelle et, dans le sol dur, les gros trous du *ouaran* ou crocodile du désert. Nos chameliers nous avouèrent que jamais ils n'avaient tué de gazelle ou de gros gibier dans ces parages.

Pendant nos dix jours de voyage à travers le désert, nous ne rencontrâmes que six Bédouins, toujours deux ensemble, tous à la recherche de chameaux volés. Deux d'entre eux avaient voyagé pendant quinze jours jusqu'à Kéneh.

Quand le chameau est volé au désert, le propriétaire se fait lui-même justice ; s'il ne peut se faire rendre l'animal, il vole à son tour par compensation. Il n'a recours au cadi que si le vol a été commis dans le village et s'il peut fournir des témoins. Alors le coupable sera condamné à la restitution et à la prison ; il devra, selon l'usage établi, donner un second chameau, sinon on se vengera.

Les deux ou trois familles de Bédouins que nous avons rencontrées à l'entrée des monastères étaient d'un brun noir très foncé, qui de loin les faisait prendre pour des nègres. Mgr Sogaro leur trouva une grande ressemblance avec les doux et robustes Bicharris, qui, avant la révolte présente, conduisaient les caravanes entre Souakin et Berber. Ils appartenaient en effet à la tribu des Ababdeh, alliée de la tribu des Bicharris.

CHAPITRE XX. — Le retour.



Il est une heure quand nous atteignons le Nil. Le train qui descend au Caire doit nous prendre à trois heures et demie à Bénizouef, et la gare est devant nous. Mais le moyen d'y arriver ! Le batelier est sur l'autre rive : sait-on quand il lui plaira de venir nous passer ?

Nos chameliers, désireux autant que nous d'en finir, le hèlent de toutes leurs forces, jetant des poignées de sable dans l'air comme ils font au désert. C'est en vain. Le batelier impassible reste assis sur la plage, attendant sans doute des passagers pour ne pas venir à vide. Nous faisons, malgré nous, parade d'indifférence indigène et, pour tromper l'ennui, nous préparons tranquillement le dîner.

Autre trait de mœurs : tandis que pour trois piastres (0 fr. 75) nous avons un bon plat de cinq jolis poissons, le chamelier intermédiaire du marché s'adjuge pour son bakchiche six autres poissons non moins beaux que les nôtres, procédé que le vieux pêcheur ne trouve pas trop extraordinaire. Vous dirai-je en passant que quelques-uns de ces poissons (*silurus-bayad*, Forsk.) avaient aux lèvres deux barbillons gros et allongés comme les plus longs piquants du porc-épic ? Vraiment en Égypte il y a des curiosités de tout genre.

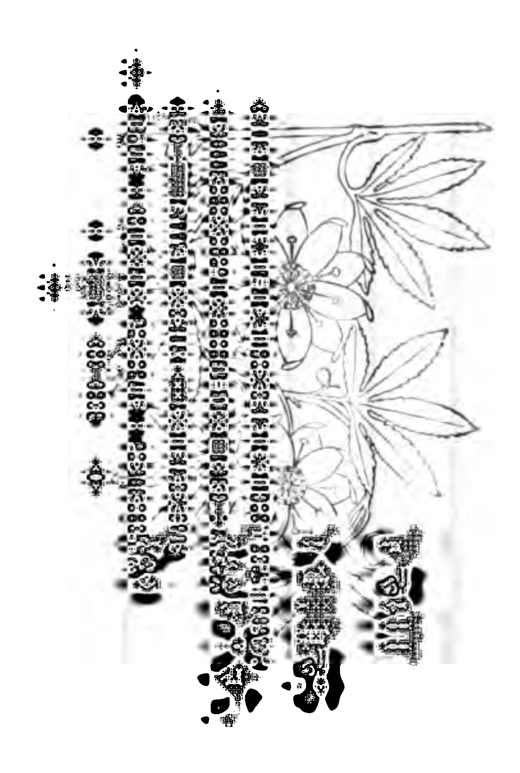
Enfin, nous passons le fleuve. D'un trait nous courons à la gare : — le train est parti, c'en est fait pour un jour. — Heureux contretemps toutefois ! nous goûte-

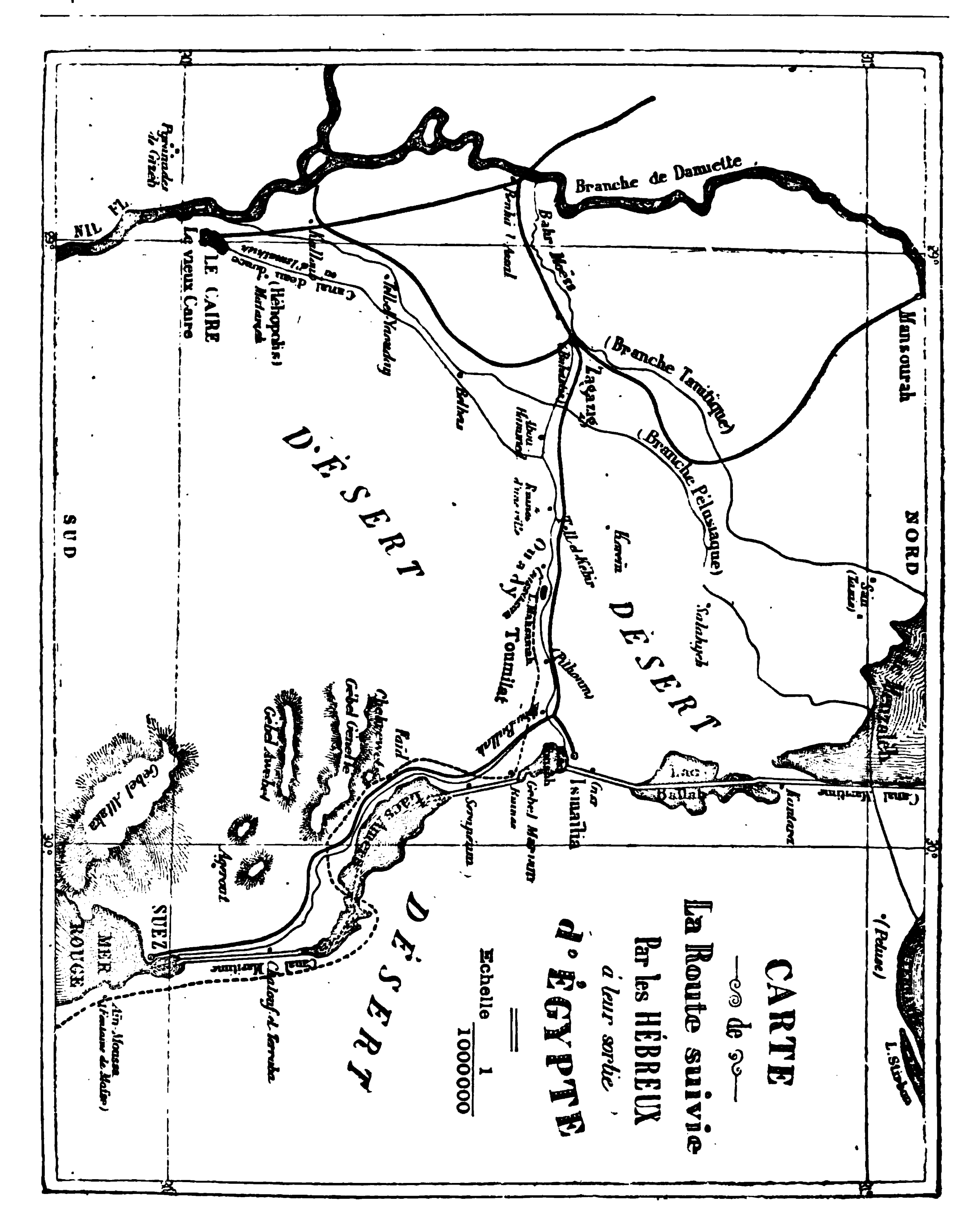
[illegible] barque nous conduira de nuit à Ouasta, [illegible] ce quand même en louvoyant. De nom- [illegible] aient bien nous heurter dans les ténè- [illegible] ntifs à crier *gare*.

[illegible] beau fleuve, et la nuit y est presque [illegible] l'Égypte et d'une partie du Soudan [illegible] ur des milliers de petits voiliers ; aussi [illegible] mer.

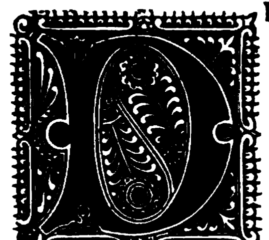
[illegible] à la capitale.

[illegible] eureuse issue de notre voyage s'unis- [illegible] s à l'adresse des pauvres moines du [illegible] *umbra mortis sedent, ad dirigendos pedes* [illegible]




CARTE
de
La Route suivie
Par les HÉBREUX
à leur sortie
d'ÉGYPTE
Echelle 1/1000000
NORD
SUD
DÉSERT
D'ÉSERT
DÉSERT
DÉSERT
Branche de Damiette
(Branche Tanitique)
(Branche Pélusiaque)
Mansourah
Zagazig
Ouady Toumilat
NIL FL.
LE CAIRE
Le vieux Caire
(Héliopolis)
Ismaïlia
Lac Ballah
Lacs Amers
Gebel Attaka
SUEZ
MER ROUGE
Canal Maritime

UNE EXCURSION DANS LA TERRE DE GESSEN.



Des écrivains de mérite ont écrit des dissertations sur la route que suivit le peuple de DIEU à sa sortie d'Égypte, et sur l'emplacement du miraculeux passage de la mer Rouge. Chacun a proposé sa route et son système d'explications ; il était impossible de savoir la vérité : les documents manquaient.

Aujourd'hui une connaissance certaine et chaque jour croissante de la langue et des caractères hiéroglyphiques, un grand nombre de documents nouveaux, une étude géologique et topographique fort exacte de l'isthme de Suez, faite pour la construction du canal maritime, les récentes fouilles exécutées à Pithom par M. E. Naville (1), la relation du pèlerinage de sainte Silvie d'Aquitaine, écrite par elle-même vers la fin du IVe siècle, récemment retrouvée (2), ont jeté un nouveau jour sur l'histoire et la géographie des temps de l'Exode.

Nous n'avons point l'intention d'écrire une dissertation nouvelle ou de prouver une thèse ; nous venons dire seulement ce que nous avons vu en visitant ces lieux au mois d'août de l'année 1884, et rapporter quelques-unes des réflexions qu'ils nous ont inspirées.

Des dessins exécutés avec une grande fidélité par mon aimable compagnon de voyage, le R. P. Gallen, supérieur des Pères des Missions africaines à Zagazig, compléteront ce récit et lui donneront, je l'espère, un intérêt spécial.

CHAPITRE Ier. — Terre de Gessen. — Du Caire à Ismaïlia.



Les enfants d'Israël, avant leur départ pour les déserts du Sinaï, habitaient la terre de Gessen, en hébreu *Goshen.* Joseph, chargé par Pharaon de choisir une bonne terre pour son père et pour ses frères, la leur avait assignée (Gen., XLV, 10). Où se trouvait cette contrée ? Quelles en étaient les limites ? Cela n'est écrit dans aucun monument de l'antiquité profane ; mais les Livres Saints nous en disent assez pour nous fixer sur sa situation.

C'était évidemment une province frontière, puisque Joseph, venu à la rencontre de son père, qui était parti de Bersabée, aujourd'hui Bir-es-Seb'a, à mi-chemin entre Gaza et la pointe méridionale de la mer Morte, le rencontra à Gessen (Gen., XLVI, 28, 29). Cette terre était à l'Orient du Nil, sinon la multitude des Hébreux, avant de traverser la mer Rouge, aurait dû passer quelqu'une des branches du fleuve, non sans de grandes difficultés, et Moïse aurait au moins signalé le fait

---

1. Édouard Naville, *The store-city of Pithom,* 1885.

2. J. F. Gamurrini ; *S. Hilarii Tractatus de mysteriis... et S. Silviæ Aquitanæ Peregrinatio...* accedit *Petri Diaconi Liber de Locis Sanctis.* Romae, 1887.

dans le récit détaillé de l'Exode. Du reste cette idée de province frontière s'accorde avec plusieurs textes de l'Écriture qui parlent de Gessen comme d'une contrée où il y avait peu d'Égyptiens. « Afin que vous puissiez habiter à Gessen, dit Joseph à ses frères, répondez que vous êtes des pasteurs, car les Égyptiens détestent les pasteurs de brebis » (Gen., XLVI, 34).

Nous savons aussi que Gessen était l'une des meilleures terres de l'Égypte (Gen., XLVII, 6), une terre de jardins largement irrigués, que traversaient des canaux poissonneux : « Nous nous rappelons les poissons que nous mangions presque pour rien en Égypte, murmuraient les Hébreux dans le désert ; nous ne pouvons détacher notre pensée des concombres, des melons, des poireaux, des oignons, des aulx » (Nomb. XI, 5). « Pourquoi nous avez-vous fait monter de l'Égypte dans ce triste pays, où l'on ne peut rien semer, qui ne produit ni figues, ni raisins, ni grenades, où nous n'avons pas même de l'eau pour boire ? » (Nomb. XX, 5). Il fallait bien que ce fût un sol d'une fertilité exceptionnelle, pour que Moïse, encourageant son peuple par l'espérance de la terre promise, où coulent le lait et le miel, juge bon pourtant de le prémunir contre une déception possible au regard de l'Égypte : « La terre dont vous allez prendre possession, dit-il, n'est pas comme la terre d'Égypte d'où vous venez, où il vous suffisait de jeter la semence et de l'irriguer du pied, comme un jardin potager » (Deuter., XI, 10, d'après l'hébreu).

Tout cela convient parfaitement au fertile ouadi Toumilat s'étendant de l'ouest à l'est entre Zagazig et Ismaïlia, dans lequel Seti I[er] avait ouvert un vaste canal, continué par Ramsès II, le Pharaon oppresseur. D'ailleurs la relation de sainte Silvie et les découvertes de M. E. Naville montrent dans cette vallée plusieurs villes de la terre de Gessen. Disons seulement ici que de récentes fouilles de ce savant ont identifié le village actuel de Saft el-Henneh, situé dans le ouadi Toumilat entre Zagazig et Abou-Hammed, avec une ville antique appelée Kesem, qui donnait son nom au district environnant. De Kesem on a fait Gessen et Goshen (1).

A l'arrivée de Jacob en Égypte, sous les rois Hyksos, la terre de Gessen, paraît-il, n'était pas divisée entre des Égyptiens régulièrement administrés ; Pharaon put la livrer à des étrangers sans dépouiller ses sujets. Dès lors il serait illusoire et sans grand intérêt de vouloir en donner les limites précises : elle durent s'étendre dans le ouadi Toumilat et au delà, à mesure que les Israélites, se multipliant, éprouvèrent le besoin de développer leurs cultures. Ceux-ci cherchèrent sans doute à se rapprocher du Nil ; aussi pense-t-on qu'au temps de l'Exode, leur terre s'étendait au nord le long de la branche Pélusiaque du fleuve, et peut-être même la dépassait-elle à l'occident, sans atteindre pourtant Tanis et sa plaine, où Moïse opéra devant Pharaon les prodiges connus sous le nom de plaies d'Égypte (2). Ces fléaux ne tombèrent pas sur Gessen ; les mouches n'incommodèrent point les enfants d'Israël ; la grêle ne ravagea point leurs champs (Ex. VIII, 22 ; IX, 26).

1. E. Naville, *The Shrine of Saft el-Hesnneh*, 1887.
2. Ps. LXXVII, 12, 43.

Ce fut au plus tôt sous Ramsès II que Gessen devint une province régulièrement administrée et fit partie du nome d'Arabie (1), car les listes des nomes au temps de Seti I, père de Ramsès II, ne comprennent pas cette région, et le nome d'Arabie ne s'y trouve point.

Dans cette région on ne voit de culture que sur deux bandes étroites. L'une longe le fleuve sur un parcours de cent soixante kilomètres, depuis Hélouan au sud jusqu'à Salahyeh au nord ; sa largeur moyenne est d'environ huit kilomètres. L'autre, le ouadi Toumilat, s'étend de l'ouest à l'est sur une longueur de cinquante kilomètres, depuis Abou-Hammed jusqu'au lac Timsah, et n'a que deux ou quatre kilomètres de large.

Le chemin de fer du Caire à Ismaïlia traverse la terre de Gessen dans sa plus grande longueur. Comme tous les voyageurs, nous suivrons cette voie, seul chemin praticable.

Du Caire à Zagazig, c'est le paysage calme et riche des campagnes du Delta, Tous ceux qui sont venus d'Alexandrie au Caire le connaissent. Ce sont des champs interminables de blé, de coton, de maïs, de trèfle blanc et de riz, tous très verts, sauf au temps de la moisson, qui se fait en avril. Des arbres, il y en a peu : quelques lignes d'acacias-gommiers le long des canaux, quelques sycomores à la magnifique tête arrondie et sombre au-dessus des norias, et des touffes de palmiers autour des villages, voilà à peu près tout ce qui domine la verte plaine. Ces campagnes sont très animées ; elles ont un air d'abondance et de bien-être malgré les vilaines huttes de boue où habitent les fellahs. On dit cependant que la terre s'appauvrit, car elle ne se repose que le temps nécessaire pour donner son fruit et recevoir une nouvelle semence ; on lui demande toujours des récoltes épuisantes et on ne lui rend rien, si ce n'est la petite couche annuelle du limon du Nil, contenant 7 à 8 °/₀ de matières organiques. D'engrais animal, il n'en est pas question pour les terres, il sert de combustible. On peut, dit-on, calculer dans combien d'années ce magnifique coton d'Égypte, l'achmouni, qu'on ne vend qu'en Angleterre pour des tissus spéciaux, sera devenu une rareté.

Il y a cependant bien longtemps que l'Égypte est fertile et que la Bible vante en particulier la terre de Gessen. Le désir d'acheter l'Égypte à plus bas prix ne serait-il pas pour quelque chose dans ces plaintes et ces mauvais présages ?

En deux heures le train atteint Zagazig, la plus grande ville de la terre de Gessen après le Caire. Cette ville est à quatre-vingt-quatre kilomètres nord-est du Caire, sur un magnifique canal de soixante-dix mètres de large, le Bahr el-Moëzz (2), qui remplace la branche tanitique.

Vers l'année 1830, Méhémet-Ali visitait les travaux pour la construction d'un grand pont-barrage sur le Bahr el-Moëzz. Voyant de riches campagnes et de nombreux canaux : « C'est là, dit-il, qu'il faudrait mettre la moudirieh de Belbeïs. — Prince, lui répondit un de ses officiers, vous pouvez tout ce que vous voulez.

1. Ἐν γῇ Γεσὲν Ἀραβίας, disent les Septante. (Gen., XLV, 10.)

2. Ce canal doit son nom au premier sultan fatimique d'Égypte, el-Moëzz.

Dites que la moudirieh soit ici, les employés se hâteront d'accourir et vous aurez là une ville. »

Telle est, dit-on, l'origine de l'agrandissement de Zagazig, qui n'était alors qu'un misérable village. Son nom lui est venu d'un petit poisson, le zaghzigh, qu'on pêche dans les canaux voisins.

On raconte que le premier moudir eut fort à faire pour établir quelque sécurité dans la population nouvelle, et qu'il abrégea les jours de plusieurs malfaiteurs.

Zagazig, au premier aspect, rappelle quelque nouvelle ville américaine des États-Unis du Sud. Les hautes cheminées et les longs murs de dix usines à égrainer le coton, un assez grand nombre de maisons européennes toutes récentes et sans architecture, des rues plus larges que celles des villes arabes et à peine nivelées, des chemins de fer en quantité (quatre lignes) avec le premier buffet d'Égypte, six canaux dérivés du Bahr el-Moëzz, trois à l'est, trois à l'ouest, partout d'immenses tas de sacs de coton ou de fèves, selon la saison, voilà ce que remarque le voyageur. C'est évidemment le centre d'une riche province agricole, une ville d'avenir. Elle compte aujourd'hui trente mille habitants, parmi lesquels plus de trois mille Grecs ou Coptes schismatiques, et seulement trois cent cinquante catholiques. Les musulmans forment l'immense majorité.

Les Pères des Missions africaines de Lyon y possèdent un fort beau terrain sur le bord du Bahr el-Moëzz. Ils y ont un collège dont la chapelle sert de paroisse aux catholiques, et un dispensaire tenu par des Sœurs. Chaque jour, près de deux cents malades y sont secourus.

Au sortir de Zagazig, jusqu'à la première station d'Abou-Hammed, le chemin de fer traverse encore les plaines fertiles du Delta, en longeant le canal Ouadi qui apporte au canal Ismaïlieh les eaux du Bahr el-Moëzz.

Au delà d'Abou-Hammed on est dans l'ouadi Toumilat. Au nord il n'y a que le désert. Cependant, si l'on marchait dans cette direction pendant quelques heures, on arriverait aux magnifiques forêts de palmiers de Koreïn et de Salahyeh, desservies par un petit chemin de fer à la saison des dattes. Ces fruits y sont superbes ; à la station de Tell el-Kébir, on nous offrit des dattes jaunes qui avaient sept centimètres de long et plus de trois centimètres de diamètre.

Au midi on voit, tout proche du chemin de fer, le canal Ismaïlieh, puis une bande de verdure large de deux à quatre kilomètres que terminent des buttes de sable tachetées de broussailles, et enfin le sable et le rocher indéfinis. Le paysage sera le même jusqu'à Néfich près d'Ismaïlia. L'ouadi Toumilat paraît formé en grande partie de vagues pâturages ; demain nous examinerons de plus près son sol et son état de culture.

En approchant de la station de Tell el-Kébir, on aperçoit dans l'ouadi, à travers les plaines, les longues murailles blanches d'un camp de cavalerie construit par Ismaïl-Pacha ; il est abandonné comme bien d'autres constructions du prodigue khédive. A côté de la station est le cimetière, très propre et très convenable, garni de croix de marbre, où les Anglais ont enseveli leurs soldats.

Village de Tell-el-Kebir, dans la plaine de Gessen.

Camp d'Arabi et lieu de bataille de Tell el-Kébir.

Le camp retranché d'Arabi était au nord-est sur un sol relevé de quelques mètres ; on y voit des fossés à parapets et des bastions de terre pour l'artillerie qui ont l'air intacts. Si personne n'y met la main, on pourra voir encore ces petits ouvrages dans quelques centaines d'années, car au désert il n'y a guère d'agents de destruction, l'empreinte du pied sur la terre humide peut y subsister deux ans et plus.

Après Tell el-Kébir, il n'y a plus de village dans l'ouadi, seulement quelques huttes placées çà et là selon la convenance des bergers. Gassassin, où le général Wolseley avait son quartier général, ne mérite pas le nom de village.

On aperçoit dans les roseaux le petit lac de Mahsamah, puis, sur un relèvement du sol, le minaret moderne à assises rouges et blanches de Tell el-Maskhoutah. Il marque le lieu où l'ingénieur français Félix Paponnot, chargé de construire le canal Ismaïlieh dans cette région, avait établi son principal chantier et sa demeure. Depuis 1875, tout est abandonné et tombe en ruines ; il ne reste plus là qu'un gardien grec et quelques arabes locataires des pâturages voisins.

A Néfich, le canal et le chemin de fer envoient des embranchements à Ismaïlia et tournent au midi pour descendre à Suez. Nous nous arrêtons là. A deux kilomètres dans l'ouadi, une famille française exploite pour une société agricole l'immense domaine de Bir-Abour-Ballah. Heureux de retrouver la langue et la foi de notre pays, nous allons lui demander l'hospitalité.



CHAPITRE II. — Le sel destructeur.



LE vice-roi Saïd-Pacha, pour encourager la construction du canal d'eau douce, avait concédé à la Compagnie de Suez tous les terrains que ce canal peut arroser naturellement sans machines élévatoires. Son successeur Ismaïl, ne voulant pas laisser à des étrangers une si belle portion de la terre d'Égypte, racheta la concession au prix de dix millions de francs. Par ses ordres, un ingénieur italien construisit le chalet de Bir-Abou-Ballah et planta des jardins princiers.

Aujourd'hui, les magnifiques allées de sycomores *(ficus sycomorus)* de la plus belle venue perdent leurs feuilles et se meurent ; des plantations de superbes palmiers, naguère en plein rapport, se dessèchent et tombent ; des vergers encore jeunes de pêchers, d'abricotiers, d'orangers, etc., se couvrent de lichen et dépérissent. Avant deux ou trois ans, il n'y aura plus un seul arbre vigoureux. Dans les champs, la ramie *(urtica tenacissima)*, qui promettait beaucoup, pâlit et s'arrête avant d'atteindre la hauteur utile d'un mètre ; ailleurs de petits roseaux et une grande graminée, *eragrostis cynosuroïdes* (R. et Sch.), que son nom arabe *alfé* a fait confondre avec l'alfa d'Algérie, envahissent tout. Cependant on est sur une épaisse couche de limon rendu plus léger par le sable du désert qui s'y est mêlé, l'eau douce abonde, et de belles prises sur le canal, bâties avec soin, la versent dans des rigoles, qui la distribuent aux diverses cultures.

Si nous nous avançons dans l'ouadi, nous trouvons partout le même spectacle désolant et pis encore : de maigres troupeaux paissent dans les joncs, et seulement de temps à autre nous rencontrons quelques petits champs de maïs entourant des huttes de fellahs. Ce n'est pourtant ni la fertilité du sol ni le soleil qui manquent. Qui a donc réduit cette terre excellente, cette *meilleure* terre d'Égypte, à l'abandon, à la misère ?

Avant la construction du canal Ismaïlieh, le déplorable état de la culture dans l'ouadi était le fait de l'incurie, de l'inertie indigène ; on avait négligé d'entretenir les canaux, l'eau n'arrivait plus, le désert s'était étendu sur ces riches plaines. Nos ingénieurs français crurent qu'en établissant le canal d'eau douce au-dessus de l'ouadi, ils allaient rendre à cette vallée son ancienne fertilité. Les premières années d'arrosage produisirent, en effet, une magnifique végétation ; mais nos ingénieurs n'avaient pas tenu compte de la nature du sous-sol et du soleil d'Égypte. Le canal répandit sur la vallée un ennemi aussi désastreux que la sécheresse et le sable du désert.

Voyez sur la crête des mottes de terre, sur le bord des fossés, sur le sol même du chemin que vous foulez, ces efflorescences blanchâtres qui rappellent la gelée blanche de nos pays. Tout cela est du sel, il y en a partout, il en sort de partout, et le sel, c'est la mort pour la plupart des végétaux utiles.

Les eaux du canal se sont infiltrées dans les couches inférieures, toutes sablonneuses et salées, comme le désert ; elles sont remontées à la surface et, en s'y vaporisant sous l'action du soleil, elles y ont déposé le sel dont elles étaient chargées. Ce phénomène, sans cesse renouvelé, produit dans les terres de l'ouadi un courant ascendant d'eau salée qui dépose chaque jour une nouvelle quantité de sel dans les couches supérieures où se nourrissent les végétaux. C'est la stérilité à courte échéance.

Pour ramener la fertilité dans ces champs désolés, il faudra creuser dans le *thal-weg* de l'ouadi un canal qui recueille les eaux salées et les porte à la mer. Ce canal abaissera le niveau des infiltrations, et en même temps il permettra d'enlever le sel de la surface en le dissolvant dans des eaux d'arrosage qui s'écouleront.

Au sud d'Alexandrie est un grand lac, le lac Mariout, dont le sol est plus bas que les eaux de la mer. On dit que les ingénieurs hollandais ont proposé de dessécher ce lac et de le rendre à la culture. Cette opération réussirait sous le soleil de Hollande, mais, sous le soleil d'Égypte, elle ne donnera qu'une surface de plus en plus salée et stérile.

Dans l'ouadi, sur les bords des lacs Amers et de la mer Rouge, on voit des champs qui de loin paraissent d'une bonne terre, récemment remuée et toute prête à recevoir la semence. En approchant, on reconnaît que ce sont des terres fortement salées et tout à fait stériles. Ici la surface est une couche de terre meuble reposant sur un sol dur ; là ce sont des croûtes soulevées qui craquent sous les pas, absolument comme dans nos terres humides par un temps de gelée. Le sel, en absorbant l'humidité de l'air, a dilaté la terre, que le soleil a ensuite desséchée, comme la gelée dilate la terre humide et la sèche.

Ailleurs, surtout près de la mer, on remarque, sur un sol parfaitement sec, de longues bandes humides, larges de un ou deux mètres, qui suivent d'ordinaire le bord des légères élévations de la surface. La terre y est sans végétation et d'une grande amertume. Sans doute cette humidité vient des chlorures déliquescents accumulés dans ces endroits.

Ajoutons que si, dans les ruines pharaoniques de la basse Égypte, on trouve si peu de pierres, en dehors des rochers granitoïdes de Syène, employés dans les plus riches monuments, il faut l'attribuer au sel, qui imprègne toutes les roches calcaires des bords du Nil dans la basse et la moyenne Égypte ; les pierres s'effritent à l'air par le gonflement qu'éprouve le sel en absorbant l'humidité, comme les pierres gélives de nos climats par la dilatation que subit l'eau en se gelant. Les architectes des Pharaons, voulant donner à leurs temples et à leurs mausolées une sorte d'éternité, rejetèrent ces matériaux caducs, sauf pour les immenses amas qui forment les grandes pyramides.

Les architectes musulmans et nos modernes entrepreneurs emploient, il est vrai, ces pierres salées sous toutes les formes : ils les taillent, les sculptent, les gravent. Aussi voyez ces innombrables mosquées du Caire avec leurs dentelles d'arabesques, regardez nos édifices modernes ; nulle part les pierres de revêtement n'ont échappé aux dégradations du sel. Que de maisons neuves dont les sculptures sont rongées avant l'achèvement de l'édifice !



CHAPITRE III. — Le temple juif d'Onion.



MALGRÉ le long séjour des Juifs en Égypte et les traits saillants qui lient leur histoire à celle des Égyptiens, elles sont bien rares les inscriptions pharaoniques qui parlent des Juifs.

Au mois de novembre 1828, Champollion jeune lut dans un des bas-reliefs du grand temple de Karnak, au-dessous d'un personnage barbu et par conséquent étranger à l'Égypte, les mots : *Yutaha méleck*, c'est-à-dire, roi de Juda. Ce roi est sans doute Roboam, et le pharaon représenté devant lui est son vainqueur Sésac ou Shashank, premier roi de la XXIIe dynastie (II, Paralip., XII). En l'année 1885 M. William N. Groff trouva parmi les inscriptions du même temple de Karnak, dans la liste des prisonniers que fit Thoutmès III, sixième roi de la XVIIIe dynastie, les tribus de *Jacob-El* et de *Joseph-El* (1). Enfin un papyrus de Leyde nous montre les Aperioux (Hébreux) traînant de grosses pierres pour le grand palais du roi Ramsès Meïamoun.

C'est là à peu près tout ce que l'on a rencontré concernant les Hébreux dans les innombrables documents de l'ancienne Égypte. Pourquoi s'étonnerait-on de cette rareté de documents sur les Juifs ? Tous les monuments de l'antique Égypte ne sont-ils pas construits à la gloire des Pharaons, et l'histoire des Juifs n'a-t-elle pas pour ces rois plus d'humiliations que de triomphes ? Toutefois les savants, à la

1. *Revue critique*, 1888. La finale *El* est ici l'abrégé de *Éloïm*, DIEU, comme dans *Israël, Ismaël*.

recherche de documents antiques, ont peu fouillé dans la basse Égypte, principal séjour des Hébreux et théâtre des principaux faits de leur histoire sur la terre des Pharaons. Les villes anciennes, les temples, les tombeaux, y sont enfouis sous une épaisse couche de limon qui rend les fouilles plus dispendieuses que dans la haute Égypte. La pierre y est plus rare ; puis c'est plus près du Caire, on aura toujours la facilité de fouiller là.

Le chemin de fer du Caire à Zagazig passe à la deuxième station tout proche d'un lieu célèbre dans l'histoire des Juifs, le temple d'Onion. L'historien Flavius Josèphe nous raconte la fondation et la ruine de ce temple à peu près en ces termes:

Onias, fils du pontife de même nom, vint à Alexandrie auprès de Ptolémée Philopator pour fuir Antiochus, roi de Syrie, qui faisait la guerre aux Juifs. Reçu avec bienveillance, il présenta à Ptolémée et à Cléopâtre la requête suivante : « Après avoir rendu d'importants services dans la guerre, je suis venu avec les gens de ma nation à Léontopolis, ville de la préfecture Héliopolitaine. J'ai observé dans cette ville et dans d'autres lieux bien des divisions parmi les Juifs, nées à l'occasion des différents temples où ils vont adorer DIEU contrairement à leur loi... Il est dans ce pays un temple abandonné de Bubaste Agreste, rempli de débris et d'animaux sacrés. Je vous demande qu'il me soit permis de le raser et de construire à sa place un temple au Très-Haut, semblable à celui de Jérusalem et dans les mêmes dimensions, où les Juifs de l'Égypte se réuniront pour prier dans une mutuelle concorde...... Le prophète Isaïe a prédit qu'*un autel sera élevé au Seigneur sur la terre d'Égypte* (Isaïe, XIX, 19) »

Ptolémée et Cléopâtre répondirent : «... Nous nous étonnons que le temple que tu veux construire dans un lieu impur et plein d'animaux sacrés, puisse être agréable à DIEU. Mais parce que tu nous dis que la construction d'un temple a été annoncée par le prophète Isaïe, nous te permettons de le bâtir, pourvu que la chose se fasse selon la loi et qu'on ne nous impute aucun péché contre DIEU. »

Onias s'empara de ce lieu, situé à 180 stades de Memphis, et y bâtit un temple moins grand que celui de Jérusalem, en l'année 162 av. J.-C. Les murailles, formées de grandes pierres, s'élevaient à soixante coudées, et la tour égalait en hauteur celle de la ville sainte ; l'autel était semblable à celui de Jérusalem et portait les mêmes ornements, mais, au lieu du candélabre, il y avait une lampe d'or resplendissante, suspendue par une chaîne de même métal. Le temple était protégé par une enceinte de briques cuites avec portes en pierres. Les terrains d'alentour, donnés par le roi, fournissaient en abondance tout ce qui était nécessaire à l'entretien des prêtres et du culte.

Il s'était écoulé 343 ans depuis la fondation du temple, quand Lupus, préfet d'Alexandrie, se plaignit à Vespasien que les Juifs excitaient des séditions contre son autorité. L'empereur irrité lui ordonna de détruire le temple des Juifs construit à Onion : c'est ainsi qu'on appelait cette ville, en mémoire d'Onias. Lupus commença aussitôt l'œuvre de destruction ; elle fut continuée par son successeur Paulin, car il mourut sur ces entrefaites. Les vases sacrés furent enlevés, les ornements arrachés, les prêtres contraints par les plus sévères menaces de livrer le trésor : les

portes du temple furent murées, et défense fut faite aux Juifs de venir adorer DIEU en ces lieux (1).

Onion cependant ne cessa point d'être habité : nous le trouvons indiqué dans les vieilles cartes romaines sous le nom de *vicus Judæorum*, le bourg des Juifs. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un misérable hameau, nommé Tell el-Yahouday, le monticule des Juifs, situé à un kilomètre et demi au levant du gros village de Chibîn el-Kanater. On y a trouvé quantité de débris et de très fraîches peintures, qui semblent avoir appartenu à de riches habitations ; les constructions agricoles des environs renferment, dit-on, beaucoup de pierres dont les sculptures et les inscriptions furent noyées dans l'intérieur des murs, de peur d'exciter la convoitise ou les reproches des savants. Ces lieux appellent de nouvelles recherches.



CHAPITRE IV. — Bubastis et une ville inconnue.



EN arrivant à la gare de Zagazig, on aperçoit sur une hauteur, à deux kilomètres au sud, des séries de pans de murs noirâtres de formes bizarres ; ce sont les ruines de l'ancienne Bubastis, ville célèbre par son oracle de la déesse Sacht à tête de chat. Ces ruines se nomment actuellement Tell el-Bastah.

Partis de la gare, nous nous trouvons, après un quart d'heure, sur un sol tout fouillé et couvert d'une épaisse couche de petits ossements blanchâtres. Nous n'avons pas de peine à y reconnaître les mâchoires de petits carnassiers : ce sont des ossements de chats. Il y en a près de cinquante centimètres d'épaisseur sur une étendue de quatre à cinq hectares. Jugez du nombre des chats qui ont eu l'honneur d'être ensevelis en ce lieu vénéré, auprès du temple de la déesse. Hérodote (2) rapporte que, de toute l'Égypte, on envoyait à Bubastis des chats salés renfermés dans des cercueils pour les y ensevelir.

Les Arabes viennent prendre en cet endroit une terre noirâtre pour amender les champs. Persuadés que les os de chats sont nuisibles à la végétation, ils les séparent en tamisant la terre et les laissent sur le sol.

De ces fouilles on a retiré un grand nombre de chats en bronze, de toute grandeur, depuis celle d'une breloque jusqu'à celle des plus beaux matous ; on en a même trouvé de grandeur héroïque. Ils sont tous assis dans l'attitude de l'observation, les pattes de devant bien verticales et la queue embrassant les pieds. M. Micalef, drogman-chancelier de l'agent consulaire de France à Zagazig, possède une magnifique collection de ces chats sacrés : il y en a qui ont des boucles d'oreilles, des colliers, quelques-uns ont de beaux yeux d'agate à pupille brune.

Au milieu des excavations de cette immense nécropole de chats, on a découvert un puits dont la muraille est faite d'énormes tubes en terre cuite, emboîtés les uns dans les autres. Leur diamètre intérieur est de $1^{m}20$, leur hauteur de $0^{m}40$; chacun d'eux a un trou oval où l'on peut engager le pied pour descendre dans le puits. Tout est en si bon état qu'on dirait un travail fait d'hier.

1. Flav. Josèphus, *Antiq. Jud.*, l. XIII, c. III (6), et *De Bello Jud.*, l. VII, c. X (37).
2. L. II, § 67.

Arrivés aux ruines, nous traversons un dédale de murailles en grosses briques noirâtres de limon cru, souvent mêlé de paille. Çà et là un Arabe renverse à la pioche quelques pans de murs pour porter le limon dans son champ. Parfois il met à nu une couche de cendres où l'on aperçoit des lambeaux d'étoffe brûlée, des pierres calcinées ou vitrifiées par le feu.

De ces ruines élevées, comme des gradins d'un cirque, nous dominons à l'extérieur toute la plaine de Zagazig, et à l'intérieur une vaste cuvette circulaire dont le fond ondulé est parsemé de gros blocs de syénite rouge et de diorite noire, débris des statues et des inscriptions du temple bâti en ce lieu.

La lecture d'Hérodote ranime devant nos yeux ce champ de la mort. De toutes les villes d'Égypte bâties sur un sol exhaussé de main d'homme, dit-il, Bubastis me paraît celle sous laquelle on a relevé le plus de terre. Le temple est au milieu de la ville, entouré de tous côtés par de larges canaux sauf en face de l'entrée. Le sol autour du temple a gardé son premier niveau, tandis que dans la ville il s'est élevé peu à peu avec le temps ; aussi voit-on le temple de tous les points de la ville. Il a un stade de long et autant de large ; une avenue pavée de dalles, et longue de trois stades, l'unit au temple de Mercure, situé à l'orient. Il y a en Égypte des temples plus grands et plus riches que celui de la déesse Sacht à Bubastis, il n'y en a pas de plus élégant. Des foules immenses se rassemblent de toute l'Égypte pour les fêtes de la déesse ; on y a vu jusqu'à 70.000 personnes, sans compter les enfants des deux sexes. Il se consomme en ces jours plus de vin que dans tout le reste de l'année (1).

Nous reconnaissons sans peine tous ces lieux, comme on reconnaît un homme dans un cadavre. La justice de DIEU sur les infamies du culte de Sacht n'a laissé là que des cendres et de la boue : « *Juvenes Heliopoleos et Bubasti gladio cadent* » *et ipsæ captivæ ducentur.* Les jeunes gens d'Héliopolis et de Bubaste tomberont » sous le glaive, et les femmes seront emmenées captives, » a dit le Seigneur par la bouche d'Ézéchiel. (XXX, 17.)

La carte du Delta, publiée récemment par l'administration des Domaines, porte écrit au sud-est d'Abou-Hammed *Ruines de Pithom*, sans aucun signe qui fixe l'emplacement de la ville. Nous avions intérêt à visiter ces ruines, non pas que nous eussions la pensée de retrouver là le Pithom des Hébreux ; il est ailleurs, comme on le verra bientôt ; mais ces restes ne marqueraient-ils pas l'emplacement encore inconnu de Ramessès, la seconde ville construite par le peuple d'Israël au temps de l'oppression ?

Descendus à la station d'Abou-Hammed, nous interrogeons les employés de la gare, puis l'éclusier du canal, un Français, et tous les Arabes qui nous paraissent un peu intelligents. Personne ne connaît de ruines antiques de ce côté. Cette ignorance ne nous étonne pas, ne nous décourage point malgré la nuit qui pourrait nous surprendre ; nous sommes habitués à l'Égypte. Jugeant que la ville doit être dans le désert, puisqu'elle est inconnue, et qu'elle doit être peu éloignée de l'ouadi,

1. Hérodote, *Histoires*, L. II, §. 60, 137, 138.

parce qu'autrefois elle était nécessairement approvisionnée d'eau par un canal, nous nous mettons à suivre la lisière du désert à un kilomètre environ de la limite des pâturages.

Nous marchons deux heures et demie dans la direction du levant ; enfin nous arrivons sur un sol relevé, entièrement couvert de morceaux de briques et de poteries. Ces débris s'étendent à deux kilomètres au moins de l'est à l'ouest et à un kilomètre et demi du nord au sud ; nous trouvons là des enduits coloriés, des éclats de pierres taillées ; dans des trous nous remarquons des pans de murs en grosses briques crues jointées au mortier, en tout semblables aux murs du vrai Pithom. Les indigènes nomment ces décombres *ech-Chouqafiyeh*. Ils sont situés au sud du village de Tell el-Kébir, à un kilomètre de l'ancien canal qui sépare aujourd'hui le ouadi du désert ; n'ayant pas été fouillés, ils n'ont pas encore révélé le nom de l'ancienne ville qu'ils représentent.

La nuit nous avait surpris. Heureusement un berger se trouve là pour nous servir de guide ; il nous fait marcher à travers les grandes herbes du marais, plus hautes que nous, et nous laisse sur le bord de l'Ismaïliéh dans un café arabe. Tous les importants du village y font la veillée autour d'un petit feu de bois résineux.

Ces bonnes gens ont l'air heureux de nous recevoir ; ils nous préparent tout de suite le café. Pour cette opération ils pourraient peut-être donner des conseils à nos gourmets : la graine est torréfiée devant nous sur une petite poële, écrasée sans choc avec la pointe d'un bâton dans un mortier de bois, et immédiatement infusée dans la cafetière, que l'on retire aux premières traces d'ébullition ; ainsi est évitée presque toute déperdition d'arome.

Pendant cette opération, nos quinze Arabes, accroupis le long des murs, fument gravement leur chibouk, les yeux fixés sur nous, et répondent honnêtement à nos questions : « Vous ne pouvez pas partir pour Zagazig, nous disent-ils, il vous arrivera malheur en chemin, les voleurs vous dépouilleront, etc., etc. » Pauvres musulmans ! ils ont toujours peur de la solitude et de la nuit. Si ce ne sont pas les brigands qu'ils craignent, ce sont les mauvais esprits. Ils me rappellent ces sorcières coréennes dont parle Monseigneur Ridel dans l'émouvante histoire de sa captivité ; le soir elles tremblent au moindre souffle, tant elles ont peur des démons auxquels elles se sont vouées. Pendant cette conversation, nous sommes charmés par un chant mélodieux tout nouveau pour nous ; il sort d'une petite caisse de bois suspendue au mur ! « C'est un pigeon, » nous disent-ils. Assurément les pigeons d'Europe n'ont pas ce chant-là.

Le Père Gallen connaît la route et ne partage nullement les craintes de nos Arabes ; il me conduit bravement à Zagazig, où nous arrivons à trois heures du matin, sans avoir rencontré un seul être humain durant nos quatre heures de marche.

Un trait de l'insouciance arabe. En entrant dans la ville, nous sommes éblouis par un beau feu et nous nous demandons ce que cela peut bien être : il était diffi-

Ruines de Bubastis, vues du côté de la gare de Zagazig.

cile de le deviner. C'est un gaffir ou gardien de nuit, perché sur une montagne de sacs de coton, qui, pour se réchauffer, avait allumé un magnifique feu dans une médiocre plaque de tôle posée sur les sacs.

 CHAPITRE V. — Le départ des Hébreux de Ramessès. 

NOUS allons entrer dans la route des Hébreux ; prenons la Bible au chapitre XII du livre de l'Exode :

1. — *Le Seigneur dit à Moïse et à Aaron, lorsqu'ils étaient en Égypte :* — 3. —
« *Parlez à toute l'assemblée des enfants d'Israël, et dites-leur qu'au dixième jour de ce mois chacun prenne un agneau pour sa famille et pour sa maison.* — 6. — *Vous le gardérez jusqu'au quatorzième jour de ce mois ; toute la multitude des enfants d'Israël l'immolera au soir de ce même jour.* — 7. — *Ils prendront de son sang et ils en mettront sur les deux poteaux et sur le haut des portes des maisons où ils le mangeront.*
— 12. — *Je passerai cette nuit-là par l'Égypte, je frapperai dans la terre des Égyptiens tous les premiers-nés, depuis l'homme jusqu'aux bêtes...* — 13. — *Le sang sur vos portes sera un signe qui me fera connaître les maisons où vous demeurez ; je verrai ce sang et je passerai outre, et la plaie de mort ne vous touchera point lorsque j'en frapperai l'Égypte.*

18. — *Depuis le quatorzième jour de ce mois, sur le soir, vous mangerez des pains sans levain jusqu'au soir du vingt-et-unième jour.* — 17. — *Vous garderez cette fête des pains sans levain, car en ce jour je ferai sortir toute votre armée de l'Égypte...* »

28. — *Les enfants d'Israël, étant sortis, firent ce que le Seigneur avait ordonné à Moïse et à Aaron.*

29. — *Sur le milieu de la nuit, le Seigneur frappa tous les premiers-nés de l'Égypte, depuis le premier-né de Pharaon qui était assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la femme esclave qui était en prison et jusqu'au premier-né de toutes les bêtes.*

30. — *Pharaon s'étant donc levé la nuit, aussi bien que tous ses serviteurs et les Égyptiens, un grand cri se fit entendre dans toute l'Égypte, parce qu'il n'était aucune maison où il n'y eût un mort.*

31. — *Et Pharaon, ayant fait venir cette même nuit Moïse et Aaron, leur dit :* « *Retirez-vous promptement d'avec mon peuple, vous et les enfants d'Israël ; allez sacrifier au Seigneur comme vous le dites.* — 32. — *Menez avec vous vos brebis et vos troupeaux selon que vous l'avez demandé, et en vous en allant, priez pour moi.* »

33. — *Les Égyptiens pressèrent aussi le peuple de sortir promptement de leur pays en disant :* « *Nous mourrons tous.* »

34. — *Le peuple prit donc la farine qu'il avait pétrie, avant qu'elle fût levée et, la liant en des manteaux, la mit sur ses épaules.* — 35. — *Les enfants d'Israël firent aussi ce que Moïse leur avait ordonné ; ils demandèrent aux Égyptiens des vases d'or et d'argent et beaucoup d'habits.* — 36. — *Et le Seigneur rendit favo-*

rables à son peuple les Égyptiens, afin qu'ils leur prêtassent ce qu'ils leur demandaient ; ainsi ils dépouillèrent les Égyptiens...

37. — *Les enfants d'Israël partirent donc de Ramessès et vinrent à Soccoth, étant près de six cent mille hommes de pied, sans compter les femmes et les enfants.* — 38. — *Ils furent suivis d'une multitude innombrable de petit peuple, et ils avaient avec eux une infinité de brebis, de troupeaux, et de bêtes de toutes sortes.* — 39. — *Ils firent cuire la farine qu'ils avaient emportée...., car les Égyptiens les avaient si fort pressés de partir qu'ils ne leur avaient donné le temps de rien préparer à manger pour le chemin.*

40. — *Or le temps que les enfants d'Israël avaient demeuré en Égypte, fut de quatre cent trente ans.* — 41. — *Après lesquels toute l'armée du Seigneur sortit de l'Égypte en un même jour, (et parmi eux il n'y avait point de malades.)* (Ps. CIV, 37.)

Quel est ce Pharaon ? Où cela se passe-t-il, et comment ?

Le Pharaon oppresseur, celui qui obligea les Juifs à lui construire deux villes, Ramessès et Pithom (*præposuit itaque eis magistros operum ut affligerent eos oneribus : ædificaveruntque urbes tabernaculorum Pharaoni Pithom et Ramesses*) (Ex. I, 11), est Ramsès II, le Sésostris d'Hérodote.

Le Pharaon de l'Exode est Ménephtah, fils et successeur de Ramsès II. La ville de Tanis, située non loin de la frontière nord-ouest de la terre de Gessen, était leur résidence favorite. Depuis les travaux de MM. Chabas et Emmanuel de Rougé, les égyptologues sont d'accord sur ces points.

L'emplacement de Ramessès n'est pas encore officiellement reconnu dans la république des savants. Le chanoine protestant Cook (1) dit qu'il faut le chercher dans le ouadi Toumilat, une petite journée à l'ouest de Tell el-Maskhouta ; M. R. S. Poole (2) ajoute qu'il doit se trouver non loin de Tell Abbassiyeh. Nous croyons l'avoir retrouvé dans les immenses décombres d'ech-Chouqafiyeh dont nous avons parlé (Chap. IV).

Sainte Silvie d'Aquitaine, sœur de Rufin, le ministre de Théodose, parcourut ces lieux à la fin du IV[e] siècle (385-388). Voici ce qu'on lit dans le récit de ses pèlerinages, découvert en 1887 à Arezzo de Toscane par M. Gamurrini.

« Quand nous allions de Clysma (près de Suez) en Égypte..., on nous montra aussi Soccoth. C'est un médiocre monticule au milieu de la vallée, autour duquel campèrent les enfants d'Israël. Ils y reçurent la loi pascale.

» On nous montra encore Pithom, l'une des villes qu'édifièrent les Israélites. Elle est aujourd'hui un poste militaire (castrum). Là nous quittâmes les terres des Sarrasins pour entrer en Égypte.

» La ville de Héro, où Joseph vint à la rencontre de son père Jacob, comme il est écrit au livre de la Genèse (3), est maintenant un gros bourg. Il possède une église et plusieurs monastères de saints moines, que nous visitâmes selon notre

1. *Speaker's Commentary.*
2. *Dictionary of the Bible, by Smith.*
3. La version des Septante, dont se servait sainte Silvie, interprétant la Genèse, XLVI, 28, 29, dit que Joseph vint trouver Jacob à Héroopolis dans la terre de Ramessès. καθ' ἡρώων πόλιν εἰς γῆν Ραμεσσῆ.

coutume. Elle s'appelle encore Héro et se trouve aux confins de l'Égypte, à seize milles de la terre de Jessé (la ville d'Arabia, comme elle le dit plus loin). Le lieu est assez agréable, car il y passe une branche du Nil (le canal de Trajan, au dire de Ptolémée, l. IV, c. 5).

» En quittant Héro nous allâmes à la ville du nom d'Arabia, dans la terre de Jessé. L'Écriture rapporte que Pharaon dit à Joseph : « Établis ton père et tes frères dans la terre de Jessé, dans la terre d'Arabia (1). »

» Ramessès est à quatre milles d'Arabia. Nous y passâmes en nous rendant à cette dernière ville. L'emplacement de Ramessès est un champ sans habitations. Il paraît cependant que ce fut une grande ville ; ses ruines sont fort étendues, mais il n'y reste aucun monument, si ce n'est une grosse pierre thébaine (syénite), où sont sculptées deux grandes statues, qu'on dit représenter deux saints personnages, Moïse et Aaron. Les enfants d'Israël auraient élevé ces statues en leur honneur. On y voit aussi un très vieux sycomore, tout rabougri, qu'on dit planté par les patriarches. Quoique tombant de vétusté, il porte encore des fruits. Les malades s'y rendent, prennent de ses rejetons et en éprouvent du soulagement. Tout cela, nous l'avons appris du saint évêque d'Arabia. Il nous dit encore que les Grecs appellent cet arbre *dendros alethiæ*, comme nous dirions arbre de vérité. Ce saint évêque avait daigné venir à notre rencontre jusqu'à Ramessès... »

L'illustre pèlerine congédia à Arabia son escorte de soldats romains, devenue inutile, et se rendit en deux jours à Tanis, en suivant la grande route de Thébaïde à Péluse, qui passe à Arabia et longe la branche pélusiaque du Nil au travers de vergers, de vignes, de campagnes magnifiques.

Ainsi le voyageur qui se rend de Héro ou Héroopolis à Arabia rencontre les ruines de Ramessès quatre milles en deçà de cette dernière ville, laquelle est à seize milles de Héro. Ramessès est donc à douze milles de Héro. Or une pierre milliaire de la route de Héro à Clysma, trouvée par M. E. Naville à Tell el-Maskhouta, et qui se rapporte à l'an 306 de notre ère, porte l'inscription :

DD. NN. VICTORIBUS MAXIMIANO ET SEVERO IMPERATORIBUS ET MAXIMINO ET CONSTANTINO NOBILISSIMIS CÆSARIBUS AB ERO IN CLUSMA M. VIIII. Θ.

C'est-à-dire que Héro se trouve à neuf milles ouest de Tell el-Maskhouta, et par conséquent Ramessès à vingt-et-un milles ou 31 kilomètres. C'est exactement la distance d'ech-Chouqafiyeh, la ville inconnue. Nous avons trouvé là en effet des murailles toutes semblables à celles que nous verrons dans les ruines de Pithom, ville construite au même temps, pour le même but, par les mêmes mains des Israélites opprimés (2). Si quelque commission scientifique fouille ce sol, elle y trouvera, croyons-nous, le nom de Ramessès ou Ramsès, qui est un seul et même nom.

Ramessès était sans doute une ville importante, puisque le Pharaon qui la fonda y attacha son nom, et que les Septante appellent Gessen la terre de Ramessès. Des papyrus antérieurs à l'Exode la comparent à Thèbes et font de

1. Les Septante écrivent, Ἐν γῇ Γεσεμ Ἀραβίας.
2. (Ex., I, 11.)

ses jardins un Éden (1). Souvenons-nous cependant que les villes, comme les hommes, reçoivent parfois des compliments qu'on aurait tort de prendre à la lettre. Si la ville avait eu des édifices gigantesques et solides comme ceux de Thèbes, on n'en serait pas à chercher ses ruines. Croyons plutôt que ses murs et ses magasins furent construits comme ceux de Pithom en briques de limon et de paille séchées au soleil.

Quant à la ville d'Arabia, dont parle sainte Silvie, elle a laissé peu de traces dans l'histoire ; aucun auteur n'en fait mention avant le V[e] siècle. Le texte de la sainte pèlerine nous fait entendre qu'elle se trouvait assez rapprochée du Nil, et Julius Honorius, en la nommant *Arabia oppidum*, *Fossa Trajani oppidum*, nous apprend qu'elle était sur le canal de Nekao réparé par Trajan (2). Peut-être les nombreux décombres de Tell Abbassiyeh marquent-ils son emplacement proche de Abou-Hammed.

Les enfants d'Israël s'étaient donc rassemblés à Ramessès pour de là aller au désert offrir des sacrifices à DIEU, comme Moïse le demandait à Pharaon (Ex. V, 3). Le 14 du mois de Nisan, au soir, chaque famille immola l'agneau dans sa demeure. Moïse et Aaron, dans l'attente des grands événements qui allaient suivre la mort des premiers-nés, se tenaient sans doute à la portée du roi et s'étaient ménagé la facilité de transmettre rapidement leurs ordres au peuple entier.

Malgré la distance de quarante-cinq kilomètres en ligne droite qui sépare Tanis de Ramessès, il n'est pas impossible que Moïse et Aaron se soient trouvés au milieu de la nuit dans le palais de Pharaon à Tanis, qu'ils aient transmis pendant la nuit l'ordre du départ à tout le peuple, et que, le lendemain au soir, tous se soient trouvés réunis aux environs de Pithom. Moïse a pu s'y rendre directement de Tanis sans passer par Ramessès : la distance n'est que de quarante et quelques kilomètres.

Au reste, l'histoire du peuple de DIEU, depuis les dix plaies d'Égypte jusqu'à son entrée dans la Terre Promise, est tout imprégnée de surnaturel ; l'assistance visible de DIEU sur son peuple va par tous les degrés jusqu'au miracle, selon qu'il en est besoin.

Ce n'est pas le peuple d'Israël qui se sauve de l'oppression, c'est le Seigneur, c'est DIEU qui tire son peuple de la terre d'Égypte. *Eduxit Dominus filios Israël de terra Ægypti* (Ex. XII, 51). Aussi cherchera-t-on vainement un agencement de lieux, de temps, de circonstances probables, qui explique naturellement tous les faits relatés par Moïse, en dehors des grands faits miraculeux que tout le monde connaît et dont DIEU se glorifie lui-même dans maints passages des saintes Écritures.

Il n'en est pas moins intéressant d'étudier les causes naturelles qui ont concouru à l'œuvre divine.

1. Maspéro, *Du Genre épistolaire chez les anciens Égyptiens* ; *papyrus Anastasi, III*.

2. M. E. Naville a trouvé dans les ruines de Pithom un poteau indicateur avec l'inscription : « Pi-toum-Ar-ab. » Il indiquait sans doute le chemin d'Arabia.



CHAPITRE VI. — Pithom, Soccoth, Héroopolis.



C'EST de Bir-Abou-Ballah que nous partirons pour visiter les ruines de Pithom, l'un des points les plus importants de notre voyage. On nous prête une barque et deux jeunes Arabes pour remonter le canal d'eau douce jusqu'à Tell el-Maskhouta. Nos jeunes bateliers, en robe de fête, blanches comme neige, nous halent à la corde, trottant gaiement sur la rive à travers les roseaux et les tamaris.

Nous remarquons dans le sable humide quantité de touffes de *lippia nodiflora* (L). Cette jolie petite plante rampante à fleurs blanches et violettes réunies en capitule, si souvent employée comme bordure dans les villas de Marseille et de Nice, est venue d'Égypte ou de Syrie.

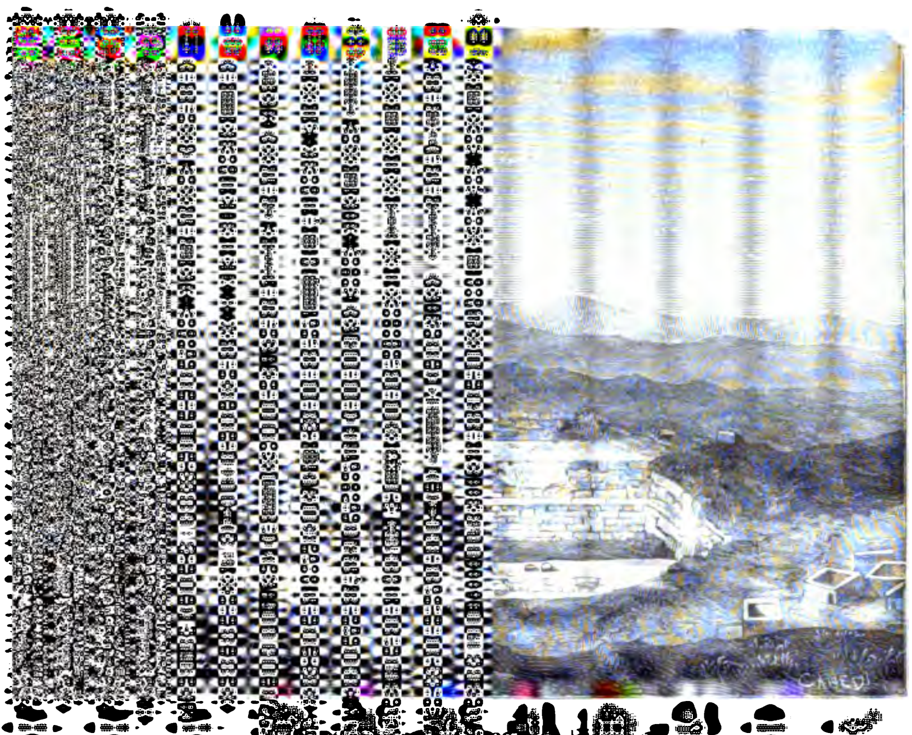
Il nous faut près de cinq heures pour atteindre Tell el-Maskhouta. Descendus à terre un peu auparavant, nous remarquons dans les déblais jetés sur la berge de grosses huîtres. C'est l'*ætheria Chambardi*, trouvée la première fois par le docteur Chambard, attaché aux travaux du canal de Suez. En creusant le canal dans cet endroit, on a découvert deux bancs d'huîtres fluviatiles, l'*ætheria Chambardi* et l'*ætheria Calliaudi*, séparés l'un de l'autre par trois ou quatre mètres de sable un peu terreux. Le tout repose sur un lit de cailloux roulés. Au-dessus du banc supérieur se trouve un dépôt de quatre à cinq mètres, dans lequel sont enfouis, dit-on, de nombreux sarcophages à momies. Les deux bancs d'huîtres sont donc antérieurs à la fondation de la ville égyptienne, et les espèces qu'ils contiennent sont les représentants de l'antique faune d'une branche du Nil, disparue depuis les temps les plus reculés (1), qui passait en cet endroit et se jetait probablement dans le lac Timsah. Le soir, au retour, nous constaterons que ces huîtres fossiles deviennent phosphorescentes dans l'obscurité, dès qu'on les frotte de la main.

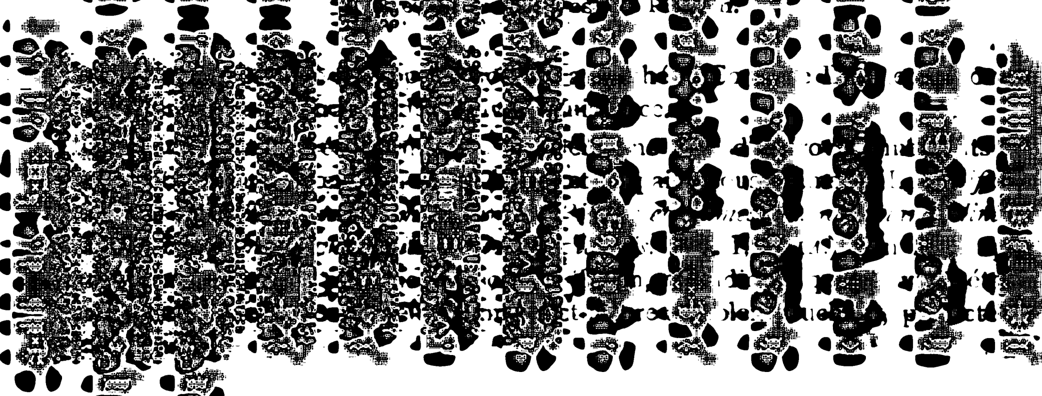
Un peu plus loin nous rencontrons, rangés sur la berge des deux côtés du canal, de gros sarcophages en calcaire blanc ; plusieurs présentent une ébauche de forme humaine comme les sarcophages des momies de Memphis. Un ingénieur qui a suivi les travaux nous a dit qu'au-dessus de ces cercueils égyptiens étaient des tombes grecques. Des alluvions du Nil, une ville pharaonique et une gréco-romaine se sont donc superposées en ces lieux dans la suite des siècles.

Les restes de Pithom mis à découvert s'étendent au sud depuis la berge jusqu'aux constructions modernes, aujourd'hui abandonnées, qui ont servi de logement aux ingénieurs du canal. Ces restes sont un mur d'enceinte épais de sept mètres, en briques de limon cru, renfermant un espace de quatre hectares et demi ; un petit temple du dieu Toum construit en pierres calcaires et situé à l'un des angles sud de l'enceinte, de vastes chambres solidement bâties en murs de briques, épais de trois

1. Bourguignat, *Matériaux pour servir à l'histoire des mollusques acéphales.*

[illegible] munications de l'une à l'autre, et occu-
[illegible] es briques sont celles que l'on trouve
[illegible] Ramsès II en basse Égypte ; elles ont
[illegible] sur 10 d'épaisseur. Il y en a de deux
[illegible] mon ; les autres sont faites de limon
[illegible] lles sont séparées par une couche de
[illegible] épaisse de deux centimètres. Les murs
[illegible] ne bonne couche de mortier.
[illegible] e l'ancienne Pithom, l'œuvre des Juifs,





Dans les ruines du temple, ce qui frappe surtout le regard, c'est un gros bloc de syénite rose découvert par la commission française en 1798, où sont taillées trois statues assises, de grandeur héroïque. Au milieu est Ramsès II ; à ses côtés sont le dieu Toum ou le soleil couchant, et le dieu Harmakhis ou le soleil à l'horizon. D'après les hiéroglyphes tracés au bas, le monument est dédié, non pas à Ramsès, mais au dieu Toum ; le roi y prend seulement le titre d'Aimé de Toum. Le nom de *Pi-toum Pa-toum* (demeure de Toum) se lit jusqu'à quinze fois sur ces divers monuments. Aucune des inscriptions n'est antérieure à Ramsès II, le fondateur de Pithom.

Les vastes chambres qui remplissent l'enceinte, dans lesquelles on ne pouvait pénétrer que par une ouverture de la voûte, sont conformes aux dessins des greniers publics que l'on voit dans les bas-reliefs, et au petit modèle que possède le Musée du Louvre. M. Naville y trouva une quantité d'ossements de quadrupèdes et d'oiseaux, et des tas d'arêtes de poissons qui provenaient sans doute des provisions de poissons et de viandes salées accumulées dans ces magasins. Une autre chambre contenait des masses informes d'encens,destiné probablement aux temples de l'intérieur.

Le nom de Soccoth se trouve associé à celui de Pithom dans plusieurs des inscriptions mises au jour par les fouilles de M. Naville. Sur le dos d'une statue mutilée on lit : « Le chef de l'arsenal, le scride de Pa-Toum, de Soccoth. Fasse Hathor, le grand dieu vivant de Soccoth, que ton nom demeure avec cette statue dans Pa-Toum ou la demeure de Toum. »

Soccoth, en hébreu Succoth, signifie un abri de branchage ou de verdure. Ne serait-ce pas le nom par lequel on désignait, antérieurement à la construction de Pithom, la partie de la vallée, le district où fut élevée cette place forte ? Dans ce cas, rien de plus naturel que le nom du district ait été employé à désigner la ville même de Pithom, qui en était comme la capitale. La ville de Pithom avait deux noms, dit M. Naville, l'un religieux et sacré, Pa-Toum ou Pithom, demeure de Toum ; l'autre civil et profane, Thekout, Sekout ou Soccoth (1).

Quoi qu'il en soit de cette opinion, les enfants d'Israël, trop nombreux pour trouver un abri dans l'enceinte de Pithom, durent planter leurs tentes dans la campagne environnante, peut-être autour de la colline qui fut montrée à sainte Sylvie sous le nom de Soccoth.

Avant de nous éloigner de ces lieux,nous montons sur une butte pour considérer une dernière fois dans son ensemble la campagne où le peuple d'Israël passa la première nuit de sa fuite. Le bois dont ils eurent besoin pour cuire les pains azymes, qu'ils avaient emportés tout pétris, (Ex., XII, 39,) s'y trouve encore en abondance. La verdure et les arbres où se cachent les hameaux de Mahsamah et Qassassin nous apparaissent comme de fraîches oasis. Qassassin, ou plutôt la colline voisine, Tell Bétabeh, située à neuf milles ouest de Pithom, marque vraisemblablement la place de Héroopolis, ville célèbre qui donna son nom au golfe de Suez, appelé longtemps golfe Héroopolitain.

1. Discours de M. Naville dans l'*Egypt Exploration Fund*, *Report of first general meeting*.

Enfin, après avoir ramassé sur le sol quelques antiquités égyptiennes et romaines, nous quittâmes à regret cette terre célèbre, aujourd'hui désolée, qui renferme encore dans son sol bien des documents précieux pour l'histoire profane et sacrée.

Notre petite barque, à la faveur du vent et du courant, franchit assez vite les quinze kilomètres qui nous séparent d'Ismaïlia. Les enfants d'Israël, au sortir de Soccoth, suivirent à peu près le même chemin.

Ismaïlia, ville nouvelle, cachée au bord d'un beau lac dans des touffes d'eucalyptus et de casuarinas au feuillage aérien, sous le plus beau ciel, dans l'air pur du désert, est un Éden, mais l'homme y manque. Ses belles places, ses squares, ses longues avenues sont solitaires ; on n'y rencontre que l'indigène désœuvré et l'employé d'administration du canal se rendant en silence à son bureau.

Créée pour être la capitale du canal, elle a eu ses premiers jours de splendeur ; mais les infiltrations d'eau douce dans le sol sablonneux ont produit des marais alentour, engendré des miasmes ; la fièvre est venue. Les navires en transit et les voyageurs ne s'y arrêtent pas.

Pour nous, Ismaïlia marque à peu près la station des Hébreux à l'entrée du désert. Elle nous intéresse encore par les monuments antiques rassemblés sur la place Champollion. Tous proviennent de Tell el-Maskhouta ou Pithom ; tous sont consacrés au dieu Toum. Le plus remarquable est un petit temple ou *naos*, taillé dans un seul bloc de grès ferrugineux et renfermant un sphinx.



CHAPITRE VII. — Etham.



Les Hébreux, pour sortir de l'Égypte et pénétrer dans la péninsule sinaïtique, pouvaient choisir entre les deux routes qui conduisent d'Égypte en Syrie : l'une passant au nord par Kantara et atteignant la Méditerranée vers Péluse et le lac Sirbon, l'autre suivant l'ouadi Toumilat, passant à Néfich non loin d'Ismaïlia, et s'enfonçant à l'est dans la terre de Chanaan. La première fut celle des armées, celle des Romains ; la seconde fut celle de Jacob. Du reste, la trace de ces routes serait perdue qu'on la reconnaîtrait par une série de plantes asiatiques qui sont échelonnées sur ces deux chemins, et ne se trouvent dans aucune autre localité de l'Égypte. Telles sont : le *dianthus Cyris*, (F. et M.,) originaire de Mésopotamie ; le *silene conoïdea*, (L.,) qui vient de Syrie ; la *scrofularia hypericifolia*, (Wydl.,) de Mésopotamie; l'*alyssum foliosum*, (Borg. et Chaub.,) de Grèce et d'Asie Mineure, qu'on trouve à Mahsamah ; le *verbascum sinuatum*, (L.,) qui se rencontre en France, mais qui est venu certainement de Syrie, dans l'ouadi Toumilat et le long du canal Ismaïlieh, etc., etc.

Moïse choisit la plus courte de ces deux routes, celle qui traverse la contrée la plus fertile, la mieux pourvue de canaux, celle de l'ouadi Toumilat.

Écoutons le récit de Moïse (Ex. XIII).

17. — *Or, Pharaon ayant fait sortir de ses terres le peuple d'Israël, le Seigneur ne les conduisit point par le chemin du pays des Philistins, qui est voisin de cette terre,*

de peur qu'ils ne vinssent à se repentir d'être sortis d'Égypte, s'ils voyaient s'élever contre eux des guerres (de la part des Philistins), *et qu'ils ne retournassent en Égypte. — 18. — Mais il leur fit faire un circuit par le chemin du désert qui est près de la mer Rouge. — 20. — Étant donc sortis de Soccoth, ils campèrent à Étham à l'extrémité du désert. — 21. — Et le Seigneur marchait devant eux pour leur montrer le chemin, paraissant durant le jour en une colonne de nuée et pendant la nuit en une colonne de feu, pour leur servir de guide le jour et la nuit.*

Ex. XIV, 1. — *Le Seigneur parla encore à Moïse et lui dit : — 2. « Dites aux enfants d'Israël qu'ils retournent et campent devant Phihahiroth, qui est entre Magdalum à la mer, vis-à-vis Béelséphon : vous camperez en face de ce lieu sur le bord de la mer. »*

Étham est le nom du désert qui s'étendait au nord et à l'orient de l'extrémité du golfe Arabique (Num. XXXIII, 8), c'est-à-dire de la ville actuelle de Suez à celle d'Ismaïlia ; ce pays était aussi nommé désert de *Sur* (Ex. XV, 22). C'est probablement la contrée appelée *Atima* dans les anciens papyrus. Y avait-il dans ce désert une ville du nom d'Étham ? C'est possible. Sainte Silvie dit qu'avant d'arriver à Soccoth, on lui montra dans le désert Oton, c'est-à-dire Étham.

A l'entrée du désert d'Étham les Hébreux ont reçu l'ordre de se détourner ; s'ils avaient continué leur route à l'est, ils eussent rencontré les Philistins. Il était naturel qu'en descendant au sud, ils vinssent sur la rive asiatique de la mer ; mais DIEU, qui voulait montrer son amour et sa puissance à son peuple et châtier l'orgueil de Pharaon (Ex. XIV, 4), les fit rester sur la rive africaine. Précédés par la colonne miraculeuse de feu et de nuée, ils durent suivre une route voisine de celle que marque aujourd'hui le chemin de fer de Néfich à Faïd.

Pour étudier l'ensemble de ces lieux, le meilleur point d'observation est le chalet du khédive, construit à l'embouchure nord du canal maritime dans le lac de Timsah, sur une hauteur de la rive africaine. De là on voit à ses pieds le lac tout entier. Il était autrefois le bassin naturel où se déversait probablement le canal de Séti Ier après avoir arrosé l'ouadi Toulimat. Son nom, Timsah, qui signifie crocodile, semble, en effet, indiquer que c'était un lac d'eau douce alimenté par les eaux du Nil. D'ailleurs, une inscription du temple de Karnak dit que le canal de Séti Ier était rempli de crocodiles. A l'ouest, on domine les gracieux jardins d'Ismaïlia, au delà desquels on aperçoit la grande ligne verte de l'ouadi Toumilat ; au nord et à l'est, c'est la solitude indéfinie ; au midi, le lac est terminé par une grosse falaise plate, nommée *Djébel Mariam* ou Montagne de Marie. D'après une légende du pays, Marie la prophétesse, sœur de Moïse, arrivée sur cette montagne, se serait plainte au Seigneur de la témérité de son frère, et celui-ci l'aurait réprimandée. Ces dires d'Arabes ont sans doute bien peu de valeur, ils peuvent tout au plus témoigner d'une vague tradition du passage de Moïse en ces lieux. Au delà de la falaise, des collines de sable nous cachent les lacs Amers, que traverse le canal avant d'atteindre la mer Rouge.

Nous cherchons à nous représenter le campement du peuple hébreu entre la falaise et Néfich, ou même sur les hauteurs de la pointe septentrionale du lac, à



Ouadi Toumilat, dans la terre de Gessen.

nous faire une idée de cette immense caravane et de la colonne de feu qui la conduit.

Il n'est pas aisé de se figurer la marche d'une aussi grande foule d'hommes, de femmes, d'enfants, emmenant leurs troupeaux, tout ce qu'ils ont de plus précieux et ce qu'ils ont pu se procurer de vêtements, de provisions pour les nécessités du voyage.

La Bible nous dit qu'ils étaient près de six cent mille hommes capables de porter les armes, et qu'ils furent suivis d'une innombrable multitude de petit peuple, sans doute de pauvres familles égyptiennes et étrangères, qui habitaient avec eux la terre de Gessen. Le texte est précis, uniforme dans toutes les versions, *environ six cent mille.*

On admet que, dans nos populations d'Europe, le nombre d'hommes capables de porter les armes est à peu près de 30 °/₀ de la population totale. Au temps de l'Exode, la longévité augmentait un peu cette proportion. En supposant qu'elle fût de 40 °/₀, on arrive, pour les Juifs seuls, au chiffre d'un million et demi, de sorte qu'on peut estimer à deux millions d'âmes la multitude entière qui sortit d'Égypte à la suite de Moïse. C'est beaucoup, mais ce n'est pas incroyable.

A l'arrivée de Jacob en Égypte, toute sa maison ne comptait que soixante-dix personnes (Gen. XLVI, 27). Pour que quatre cent trente ans plus tard, au temps de l'Exode (Ex. XII, 40), le nombre des Hébreux soit monté à un million et demi, il suffit, en supposant la vie moyenne de quarante ans, d'admettre que la population s'est accrue chaque année dans la proportion de 5,1 °/₀ (1).

Sans doute la terre de Gessen, actuellement cultivable, est loin de pouvoir fournir une telle émigration, bien que l'Égypte ait une population moyenne plus dense qu'aucun État d'Europe, sans excepter la Belgique : 202 habitants par kilomètre carré ; mais, au temps de Moïse, les terres cultivées de Gessen s'étendaient beaucoup plus loin, car on trouve bien avant dans le désert le limon du Nil sous une couche de sable, et on voit les restes de villes anciennes jusque dans les eaux du lac Menzaleh. Elles pouvaient occuper 5.000 kilomètres carrés. D'ailleurs les Hébreux s'étaient répandus au delà des limites de Gessen ; ils avaient rempli la terre d'Égypte (Ex. I, 7).

On aura de la peine, il est vrai, à se représenter ce qu'il faut d'eau et de provisions pour deux millions de personnes, ce qu'il leur faut d'espace pour marcher et pour camper ; mais, comme nous l'avons dit, on doit admettre dans tout l'Exode une assistance spéciale de DIEU sur le peuple qu'il veut délivrer de la servitude.

Du reste, ce que David nous dit au psaume CIV, 37, « que, dans cette grande multitude, il n'y avait pas un seul malade, » est tout aussi extraordinaire que le nombre du peuple fugitif.

1. Un capital de 70 fr. placé à intérêts composés au taux de 5,1 o/o, dont on dépense chaque année la quarantième partie, arrive en 430 ans à la somme de 1.500.000.

Assurément ce n'est pas à travers les défilés du désert ou dans d'étroits passages que Moïse choisit la route d'une aussi grande multitude. Il dut suivre les grandes plaines et ne pas s'éloigner des canaux ; il dut rester, autant que possible, sur les terres cultivées. Sa route est celle que suivent encore nos canaux et nos chemins de fer, celle que tracent nos cultures dans les sables du désert.



CHAPITRE VIII. — Le passage présumé des Hébreux au travers des lacs Amers.



LES travaux de la construction du canal maritime ont fait naître la pensée que les lacs Amers, au temps de l'Exode, faisaient partie de la mer Rouge. M. de Lesseps a affirmé dans plusieurs circonstances sa conviction à cet égard ; c'est encore la pensée de plusieurs des ingénieurs de la Compagnie du canal, que l'isolement des lacs Amers ne remonte pas au delà des temps historiques. De là une opinion nouvelle, plaçant dans les lacs Amers le passage miraculeux des enfants d'Israël au travers de la mer Rouge. M. Lecointre, ingénieur de marine qui prit part à la construction du canal, a cru pouvoir préciser le lieu sur les indications de la Bible. Selon lui, les Hébreux auraient traversé le grand lac Amer en face du pic Chébrewet, proche de la station de Faïd sur le chemin de fer de Suez (1). Nous allons étudier sur place cette opinion.

On est bien un peu étonné, à la gare d'Ismaïlia, quand nous demandons des billets pour Faïd ; on nous avertit charitablement que Faïd n'est qu'un poste des ouvriers de la voie au milieu du désert, un relais où la machine prend de l'eau.

De Néfich à Faïd, le chemin de fer suit exactement le canal d'eau douce, qui lui-même est à peu près sur l'emplacement de l'ancien canal des Pharaons. Le canal maritime est à deux ou trois kilomètres à l'est, de l'autre côté du canal d'eau douce. Quelques maigres cultures apparaissent, puis le sol s'élève un peu, et on traverse quelques jardins d'assez bonne apparence, au milieu desquels est l'ancienne gare de Sérapeum. Ce nom de Sérapeum est un nom de fantaisie imaginé pour rappeler un monument de destination inconnue, dont on a trouvé des restes non loin de la station, et aussi pour conserver le souvenir d'une localité de ce nom que l'*Itinéraire d'Antonin* place dans un lieu inconnu de la contrée. Quelques inscriptions cunéïformes, tirées de ces ruïnes, les ont fait classer parmi les monuments persépolitains. On connaît dans l'isthme plusieurs autres ruines persépolitaines ; il en est une, dit-on, dans la dune de sable au sud de Pithom ; une autre proche de Kabret, entre le grand et le petit bassin des lacs Amers. Toutes ces ruines sont peu considérables, et n'ont d'intéressant que des inscriptions cunéïformes incomplètes et profondément mutilées. C'est à peu près tout ce qui reste en Égypte de la domination persane, qui commença à Cambyse en 525 avant JÉSUS-CHRIST et dura plusieurs siècles.

1. Études religieuses ; quatrième série, t. IV (1869), p. 557, et cinquième série, t. IV (1873), pp. 31, 195.

Proche de Faïd, on nous fait remarquer que le canal d'eau douce, tracé en ligne droite dans la plaine, s'écarte sans motif de sa direction et y rentre un peu plus loin. Les Arabes chargés du curage, nous dit-on, au lieu d'enlever le limon, ont préféré creuser un nouveau lit à côté de l'ancien. C'est très égyptien.

En arrivant à la gare, la vue est magnifique : devant soi, une belle plaine de six à sept kilomètres de large, qui se prolonge jusqu'à Suez ; à gauche, les lacs Amers ; à droite, le pic Chébrewet, qui domine tout, et la chaîne du mont Géneffeh, parallèle aux lacs Amers ; au fond du tableau, au-dessus du mont Géneffeh, la croupe bleuâtre et dentelée du mont Attaka, situé au delà de Suez.

D'après M. Lecointre, la plaine de Faïd est Phihahiroth, où campèrent les Hébreux ; les lacs Amers sont la mer ; le pic Chébrewet est Béelséphon, désigné à Moïse comme point de mire pour diriger sa marche et marquer le lieu où il devait s'arrêter ; une tour élevée quelque part sur l'une des hauteurs du Géneffeh est Magdalum. Au premier coup d'œil ces identifications des lieux présentent dans leur ensemble un champ où le récit de Moïse se déroule et s'encadre assez naturellement. A demain l'exploration des lieux : il est tard.

Le chef de gare, un bon Turc, nous donne l'hospitalité pour la nuit. Au lever du soleil, nous faisons l'ascension du mont Chébrewet. C'est un pic isolé, situé à huit kilomètres au sud-ouest de la gare, formé de roches calcaires, assez abrupt, élevé de cent quatre-vingts mètres au dessus de la mer. Le sommet présente un petit cratère de quatre à six mètres de diamètre, où s'est accumulé le sable du désert porté par le vent jusque sur ces hauteurs. Nous nous établissons dans ce cratère et nous lisons l'Exode au chapitre XIV.

1. — *Le Seigneur parla encore à Moïse et lui dit :* — 2. — *Ordonne aux enfants d'Israël qu'ils se détournent et campent devant Phihahiroth, qui est entre Magdalum et la mer, vis-à-vis de Béelséphon : vous camperez en face de ce lieu sur le bord de la mer.*

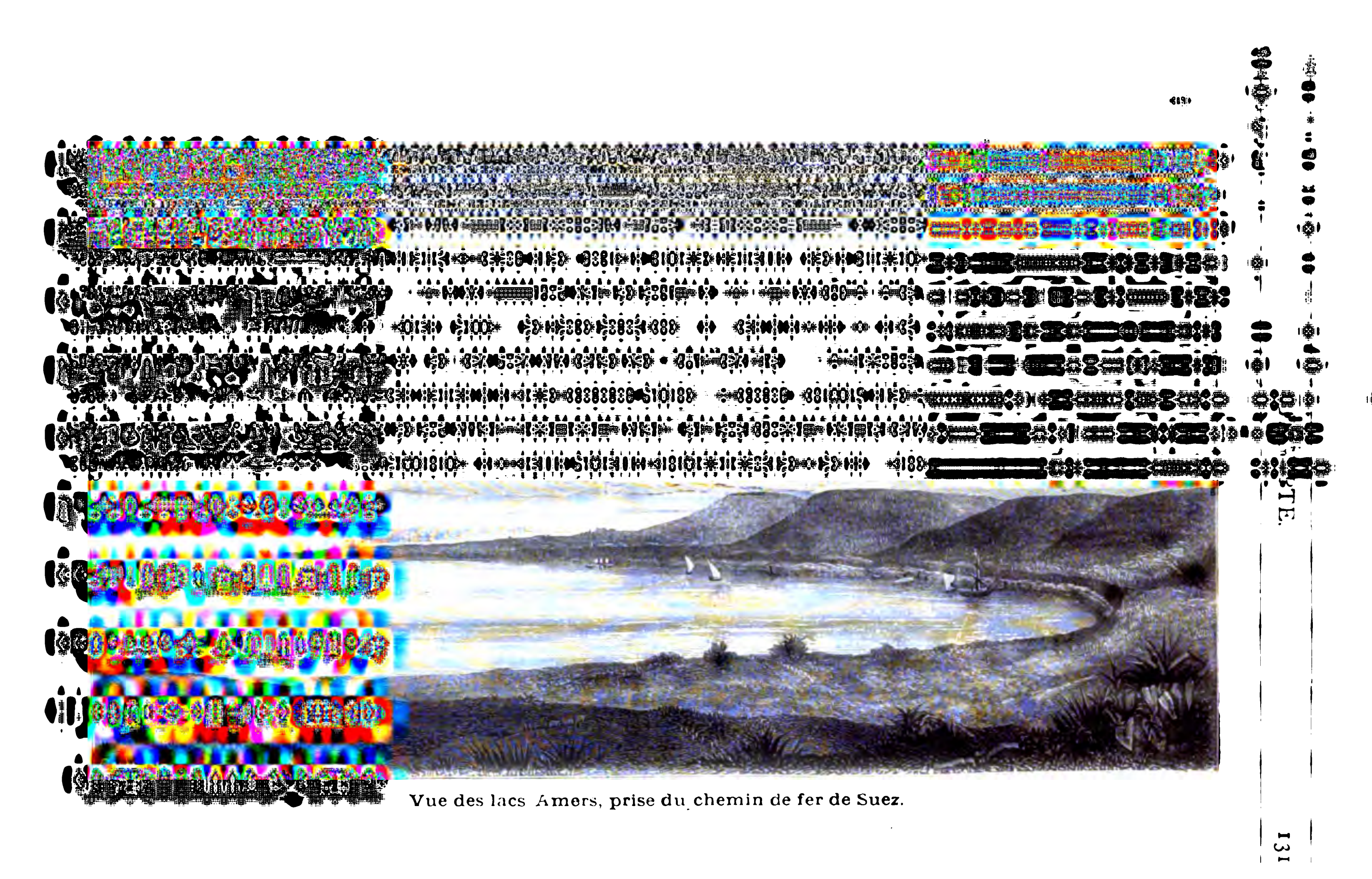
La vaste plaine qui s'étend à nos pieds est en effet bien faite pour le campement d'une grande armée, entre les hauteurs du Géneffeh et la mer, en face du pic où nous sommes montés.

3. — *Pharaon va dire des enfants d'Israël : Ils sont embarrassés dans des lieux étroits et enfermés par le désert.*

Oui, ils sont bien enfermés là, et l'armée de Pharaon, venant derrière eux, va leur couper le seul chemin par lequel ils pourraient échapper, en contournant la pointe septentrionale du golfe. A gauche ils ont la mer, qui comprenait les lacs ; à droite la chaîne du Géneffeh et le désert d'Égypte ; devant eux, le passage entre les hauteurs et la mer va en se rétrécissant, et, dans le lointain, les immenses rochers du mont Attaka le ferment complètement.

Le Seigneur a conduit son peuple dans cette impasse, contre toute prudence humaine, dans des vues de justice et de miséricorde, pour punir l'orgueil de Pharaon et convertir les Égyptiens au vrai Dieu. En effet, Dieu dit à Moïse :

4. — *Je lui endurcirai le cœur et il vous poursuivra, et je serai glorifié dans*



Vue des lacs Amers, prise du chemin de fer de Suez.

la défaite de Pharaon et dans la perte de toute son armée ; et alors les Égyptiens sauront que je suis le Seigneur...

5. — *Et l'on vint dire au roi des Égyptiens que les Hébreux fuyaient. En même temps le cœur de Pharaon et de ses serviteurs fut changé à l'égard de ce peuple d'Israël et ils dirent : « A quoi avons-nous pensé de laisser ainsi partir les Israélites afin qu'ils ne soient plus nos esclaves ? »* — 6. — *Il fit donc préparer son char de guerre et prit avec lui tout son peuple.* — 7. — *Il emmena encore avec lui six cents chariots et tout ce qui se trouva de chars de guerre en Égypte, avec les chefs de toute l'armée.* — 9. — *Les Égyptiens, poursuivant donc les Israélites qui étaient devant, et marchant sur leurs traces, les trouvèrent dans leur camp, sur le bord de la mer ; toute la cavalerie et les chars de Pharaon étaient à Phihahiroth, vis-à-vis de Béelséphon.* — 10. — *Lorsque Pharaon était déjà proche, les enfants d'Israël, levant les yeux, et ayant aperçu les Égyptiens derrière eux, furent saisis d'une grande crainte ; ils crièrent au Seigneur.*

Les Égyptiens, venus des environs de Pithom, suivirent la même route que les Hébreux et apparurent dans la plaine, au nord, après qu'ils eurent franchi le pli de terrain de Sérapeum ; ou bien ils arrivèrent par le désert et débouchèrent dans la plaine, par la vallée comprise entre le pic Chébrewet et le mont Géneffeh. Quelle que soit la route qu'ils aient choisie, ils n'ont été aperçus des Hébreux que quand ils étaient proches de leur campement.

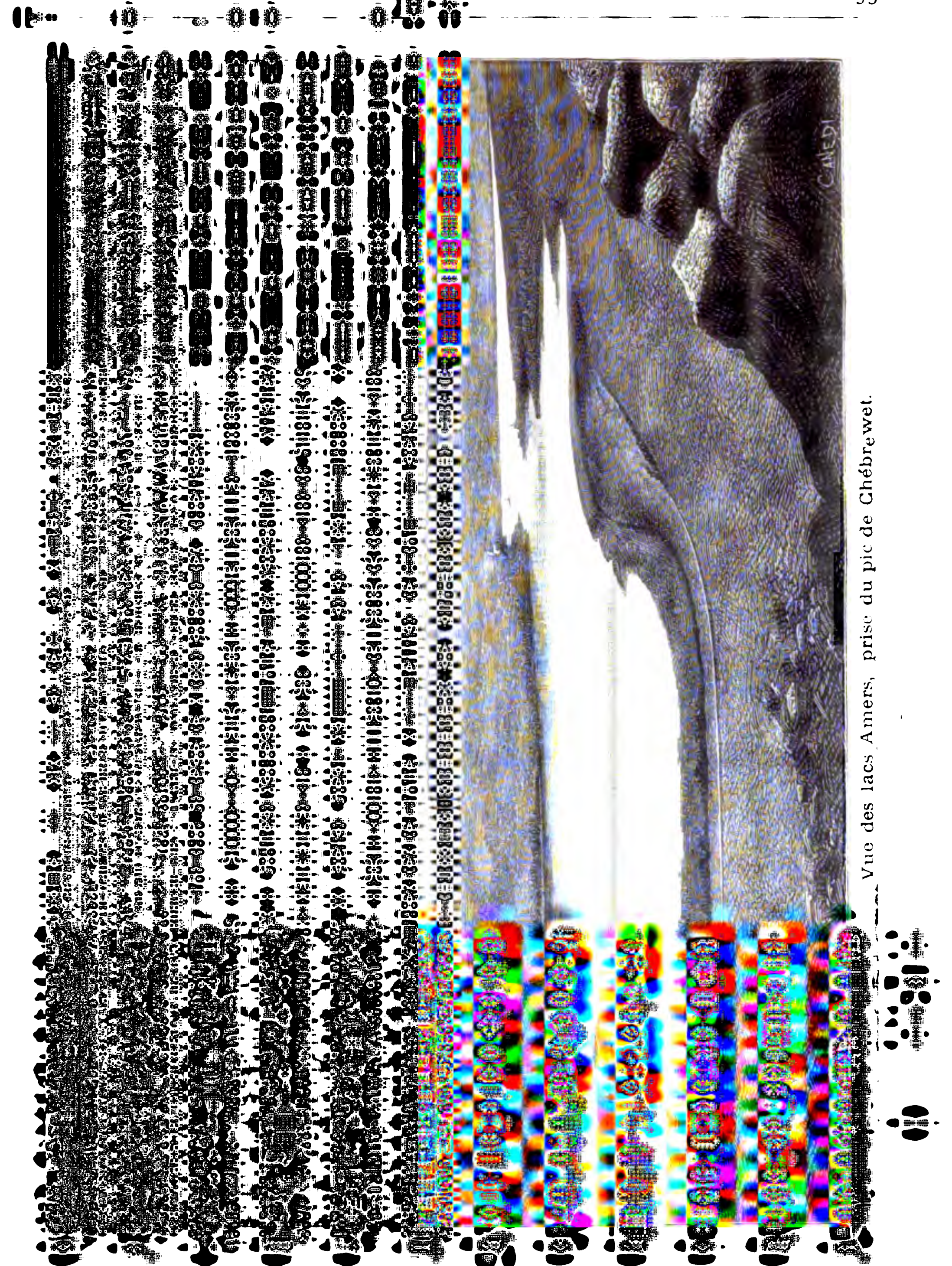
15. — *Et le Seigneur dit à Moïse : « .....Parle aux enfants d'Israël, qu'ils avancent.* — 16. — *Et toi, élève ta verge, et étends ta main sur la mer et divise-la, afin que les enfants d'Israël marchent à sec au milieu de la mer. »*

Rien n'empêche cependant de conjecturer que, pour mettre quelque distance entre eux et l'ennemi, les Hébreux se soient un peu avancés au midi dans la plaine et qu'arrivés vers l'endroit où les lacs Amers sont le moins larges, ils aient là traversé le lit de la mer Rouge.

Avant de descendre de la montagne, nous promenons notre lunette de l'autre côté des lacs, pour chercher sur la rive asiatique un point remarquable qui puisse être le Béelséphon de la Bible, en face duquel les Hébreux devaient camper. Nous n'apercevons qu'une dune blanchâtre et arrondie, haute de soixante à quatre-vingts mètres, qui n'a rien de remarquable, et dans le lointain, à l'horizon, les prolongements vaporeux de la chaîne sinaïtique des Tilzy, beaucoup trop éloignés pour marquer aux Israélites le campement que DIEU leur avait choisi. Béelséphon ne peut pas être une montagne autre que le pic d'où nous dominons la contrée, si le passage miraculeux d'Israël eut lieu dans les lacs.

Le sol dans la plaine est uni, dur, très sec et parsemé de petits cailloux roulants ; il est propre à la marche et au campement d'un grand peuple. En s'éloignant de la montagne, on trouve à fleur de terre beaucoup de petits cristaux de gypse, en forme de fers de lances et agglomérés ensemble ; quelques restes de fours à plâtre prouvent que le gisement a été exploité.

Pour atteindre les lacs, il nous faut traverser le canal d'eau douce. Évidemment, ni les hommes de la gare, ni les Bédouins n'ont songé à construire un pont, ou à se



Vue des lacs Amers, prise du pic de Chébrewet.

procurer une barque pour aller aux champs qu'ils cultivent de l'autre côté. Ils passent à la nage, portant sur leur tête leurs habits liés en un petit paquet, et aussi les quelques galettes qui feront leur repas. Le chef de gare a cependant compris de lui-même nos délicatesses. Il fait apporter quelques vieilles planches clouées sur des chevrons, et nous passons un à un sur ce méchant radeau, suivis d'un homme d'équipe à la nage, qui ramènera les planches.

En approchant des lacs, le sol devient fangeux, extrêmement salé, sans autre verdure que quelques buissons de tamaris, et se termine par une plage sablonneuse ferme et si peu inclinée, qu'on peut avancer dans l'eau à plus de deux cents mètres sans perdre pied. L'eau est fort limpide, et nourrit beaucoup de coquillages et de petits poissons, malgré un haut degré de salure entretenu par un banc de sel qui occupe les bas-fonds. Cette grande quantité de sel lui donne une densité manifestement supérieure à celle des eaux de la mer. Le nageur s'y soutient sans peine, mais il éprouve, ce semble, quelque difficulté à maintenir ses pieds sous l'eau.

Nous nous asseyons sur la rive du lac à l'ombre d'un tamaris, et nous lisons, non sans quelque émotion, le récit divin du miracle grandiose rappelé d'âge en âge par tous les écrivains sacrés : Josué, Esdras, Judith, Job, David, Salomon, Isaïe, Nahum, Habacuc, l'auteur du livre des Machabées, saint Luc et saint Paul ; miracle qui fut la figure du baptême chrétien, qui servit comme d'en-tête divin à l'histoire du peuple choisi.

Nous reviendrons sur ces lacs par la voie du canal.

En retournant à la station, nous cueillons dans les buissons plusieurs branches de tamaris en fleurs. Cet arbuste paraît se plaire dans les terrains salés. Nous en trouvons de trois espèces : le *macrocarpa* (Bunge), à grandes fleurs, au bord des lacs ; le *nilotica* (Ehrenb.), qui forme des buissons un peu partout, et le *mannifera* (Ehrenb.). Ces deux derniers ressemblent beaucoup aux tamaris de France. Tous exsudent du sel. Dès qu'on place leurs petites branches sur la langue, on éprouve une sensation de salure très prononcée. Chose singulière, le feuillage du *mannifera* est ici salé ; mais quand il croît sur les roches siliceuses du Sinaï, incapables de s'imprégner de sel, il exsude une manne sucrée que les moines schismatiques du couvent de Ste-Catherine vendent aux voyageurs comme la manne des Hébreux.

Dans la plaine et sur le versant de la montagne, la flore est celle du désert à l'orient du Caire. Nous retrouvons là en abondance les fort jolies touffes de la *fagonia kahirina* (Boiss.), toutes couvertes de fleurs roses et jaunes, la *fagonia glutinosa* (Del.), le *calligonum comosum* (L'Her.), etc., etc.




CHAPITRE IX. — Le golfe de Suez au temps de l'Exode.

LA mer Rouge, au temps de l'Exode, comprenait-elle réellement, comme nous l'avons supposé, ces étendues d'eau, aujourd'hui séparées, que nous nommons les lacs Amers ? Telle est la question qui va nous occuper. A cet effet, nous avons visité avec soin le canal maritime, depuis Suez jusqu'au milieu des lacs. MM. Le

Masson et Maubert, directeurs des travaux du canal à Ismaïlia et à Suez, eurent la bonté de mettre à notre disposition un canot à vapeur ; ils nous firent accompagner par un jeune ingénieur, fort instruit et fort aimable, M. Reussner, muni de tous les documents qui pouvaient aider nos recherches.

Le canal entre d'abord dans une plaine aride que les eaux de la mer couvrent dans les hautes marées. Au vingt-et-unième kilomètre, au lieu dit Chalouf-el-Terraba, il traverse une élévation de terrain, le *Seuil de Chalouf*, qui est de cinq mètres au-dessus du niveau des basses mers. Un peu plus loin, au vingt-septième kilomètre, le canal entre dans les lacs Amers, dont la longueur totale est d'environ trente-huit kilomètres. Entre les lacs Amers et le lac Timsah, il traverse une seconde élévation, nommée *Seuil de Sérapeum*, dont le point culminant, situé au soixante-dixième kilomètre, s'élève de huit mètres et demi au-dessus du niveau des basses eaux. Enfin, au soixante-dix-septième kilomètre, le canal entre dans le lac Timsah.

Le Seuil de Chalouf a-t-il été autrefois sous les eaux de la mer ? Le soulèvement qui l'a fait émerger et qui a séparé les lacs de la mer Rouge, est-il postérieur au temps de l'Exode ? Toute la question du passage des Hébreux par les lacs Amers est là.

Il n'est aucun doute sur le premier point. La mer couvrait le Seuil de Chalouf à une époque ancienne, quoique probablement postérieure aux bouleversements qui ont formé la constitution géologique de la croûte terrestre. Les coquillages des lacs Amers, identiques à ceux de la mer Rouge, prouvent en effet que les lacs ont été en communication avec la mer postérieurement aux modifications survenues dans la faune marine à l'époque des dernières formations géologiques. Le Seuil, il est vrai, est de formation tertiaire, comme le mont Géneffeh : on y trouve les fossiles caractéristiques de cet âge. Mais ces fossiles ne se rencontrent plus à une petite distance du Seuil, ce qui semble indiquer un soulèvement local ; et cette conjecture paraît plus probable quand on la rapproche du soulèvement bien connu des côtes de la péninsule sinaïtique, de l'abaissement de la côte méditerranéenne aux environs de Pord-Saïd et d'Alexandrie. Au reste un soulèvement partiel et relativement rapide a pu se produire dans un tremblement de terre.

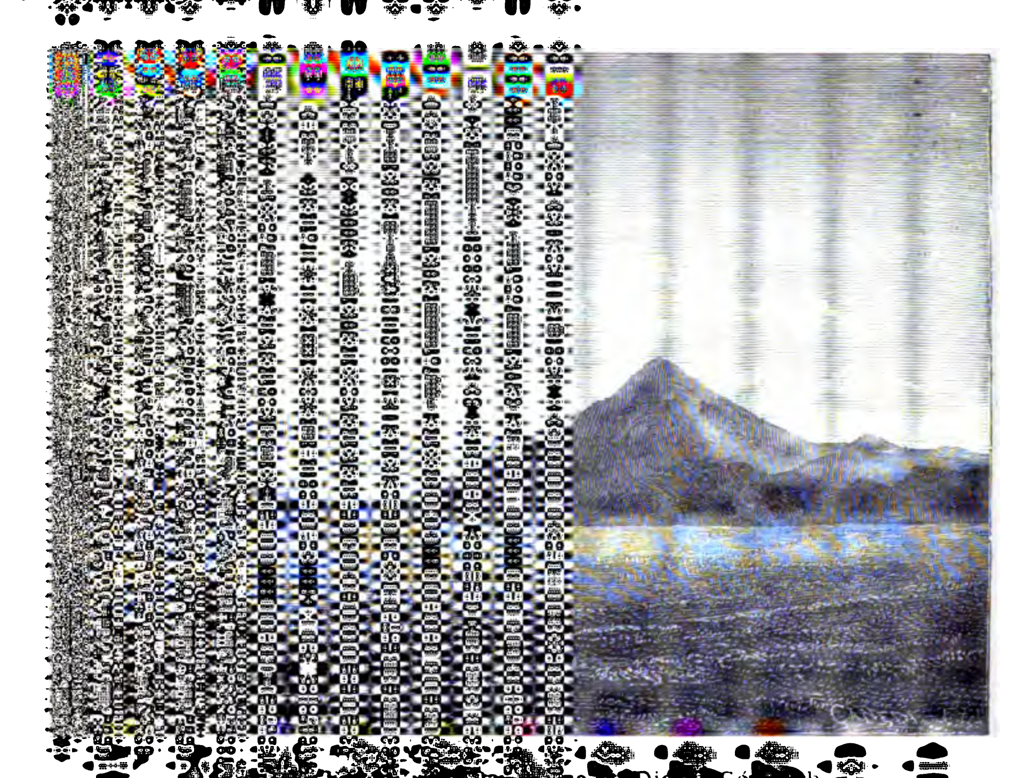
A quelle époque remonte l'isolement actuel des lacs ? — L'*Itinerarium* Antonini Augusti marque CX milles romains de Péluse à Klysma, ce qui est à peu près la distance des ruines de Péluse à Suez. Strabon (1) compte 1000 ou 900 stades de 185 m. entre Péluse et le golfe ; Hérodote (2) met 1000 stades du mont Casius, près le lac Sirbon, à la mer Rouge. Ce sont sensiblement les distances d'aujourd'hui. L'isolement des lacs s'est donc produit avant Hérodote, avant la moitié du V[e] siècle précédant notre ère. Depuis cette époque ils ont eu vraisemblablement avec le golfe une communication intermittente au temps des hautes mers, mais

1. L. XVII. C. 1, 21.
2. L. II, 158.

n'est pas à dire cependant qu'ils ne lui étaient
u temps de l'Exode.
ments clairs et précis nous font encore défaut.
temple de Karnak nous apprennent bien que
ilat un canal, destiné sans doute à joindre le Nil
Hérodote, Strabon, Pline (1) nous disent que
même travail : et tout porte à croire que le
ers ou dans le lac Timsah ; mais aucun docu-
de la mer Rouge traversant ces eaux.
prendre par de nouvelles découvertes ce qu'il
le dira bientôt. Déjà M. Naville (2) a trouvé
le avec le nom de Pikéhereth cité deux fois.
ne soit le Phihahiroth de l'Exode : la première
u ; Hahiroth est le nom propre de la localité.
a situation de la ville, M. Naville croit avoir des
chure du canal, sur le bord du grand lac Amer,
eux au travers du lac.
n'ait pas été poussé jusqu'à la mer, soit qu'il
six siècles après l'Exode, le pharaon Néko
ire arriver dans le Nil les vaisseaux de la mer
ant qu'il travaillait pour les barbares, c'est-à-dire
t sur les deux mers, et le travail resta inachevé.
ère voie de communication historiquement cer-
médiaire du Nil. Ptolémée Philadelphe, les em-
par différents travaux, restaurèrent plusieurs fois
interruptions, les navigateurs purent s'en servir
ur cela creuser un vrai canal sur le Seuil de
t. On en voit les traces sur la rive africaine, à
Il y est dans un merveilleux état de conserva-
us là avec M. de Lesseps, au commencement
é sur les bords les petits tas de terre formés

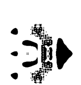
[illegible] remplissage du bassin, laissaient une [illegible] nt constitué un banc long de treize [illegible] es. Il a fallu des milliards de mètres [illegible] un tel dépôt.

[illegible] a Compagnie du canal à Ismaïlia, un [illegible] mètres de haut, taillé dans ce banc. [illegible] sseurs fort inégales, séparées par de [illegible] e de ces couches corresponde à un [illegible]. Les couches supérieures, en général [illegible]



[illegible] Djebel Gé[illegible]

[illegible]



le canal maritime on a trouvé, sous 50 ou 60 centimètres de vase, des champs couverts encore de leurs moissons de maïs et de dourah.

En résumé, le sol actuel de l'isthme est manifestement érythréen de Suez à Sérapeum ; il est d'alluvion fluviale de Sérapeum à Kantara, et méditerranéen de Kantara à Port-Saïd.



CHAPITRE X. — Le passage de la mer Rouge en face des Fontaines de Moïse.



La ville de Suez occupe une pointe de terre sur la rive occidentale de la mer Rouge, entre l'extrémité du golfe et une lagune qui le prolonge au nord d'environ six kilomètres. Au sud-ouest s'élève l'imposante masse du mont Attaka. Ses grands rochers presque inaccessibles ferment la plage de ce côté, à une douzaine de kilomètres de la ville, ne laissant qu'un sentier au bord de la mer. Sur la rive orientale du golfe on ne voit qu'une plage peu accidentée et, en face du mont Attaka, à la même distance, se cache dans les sables une petite oasis, A'youn-Mouça, *les Fontaines de Moïse.*

Les sables, les herbes marines, les coraux, envahissent de plus en plus l'extrémité du golfe; déjà il a fallu creuser un chenal pour que les barques puissent arriver au quai de Suez à marée basse, et c'est dans l'intérieur des terres, à quelques milles du rivage, qu'il faut chercher l'emplacement du port de Klysma, où l'on s'embarquait pour les Indes au temps des Romains. Sa place est peut-être marquée par la colline et les décombres nommés Tell Kolzoum, que l'on voit à une demi-heure au nord de Suez.

Sainte Silvie nous apprend que la tradition chrétienne du IVe siècle plaçait près de Klysma le passage miraculeux du peuple d'Israël au travers de la mer Rouge. Antonin martyr et Cosmas Indicopleustes au VIe siècle, ainsi que bien d'autres pèlerins des siècles suivants, rapportent la même tradition.

L'illustre pèlerine voulut voir tous les lieux que touchèrent les enfants d'Israël depuis leur départ de Ramesse, jusqu'à leur arrivée sur la mer Rouge en un lieu nommé Clesma, du nom d'un fort qui s'y trouve. « De Clesma, c'est-à-dire de la mer Rouge, jusqu'à la ville d'Arabia, lisons-nous dans son récit, on compte quatre journées de marche à travers le désert. On trouve cependant dans ces solitudes à chaque étape des monastères, des soldats et des officiers ; ils nous escortaient toujours d'un fort à l'autre. Dans la route, les saints qui nous accompagnaient, je veux dire les clercs et les moines, nous montraient chacun des lieux que je cherchais en suivant les Écritures... C'est ainsi qu'ils me montrèrent Épauleum (nom qui correspond à Phihahiroth dans la version des Septante), et que nous sommes allés en face à Magdal ; car Magdal est un fort avec des soldats et un officier qui commande pour les Romains. Comme d'habitude, ils nous conduisirent jusqu'à un autre fort, et nous montrèrent Joébelséphon. Nous allâmes en ce lieu ; c'est un champ au-dessus de la mer Rouge, à côté de la montagne dont j'ai parlé précé-

…es enfants d'Israël quand ils virent
…t à pousser des cris. »
…nd sur le bord de la mer entre Suez
…e le dernier campement des Hébreux

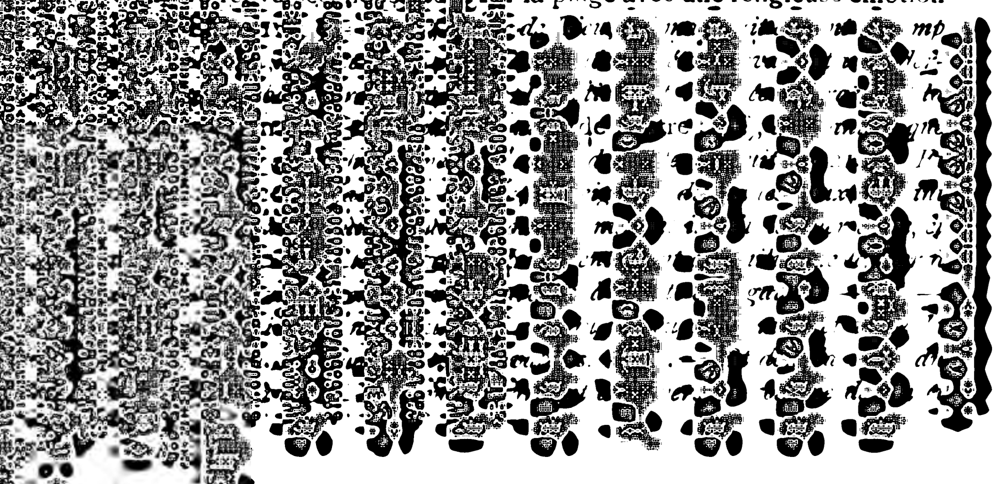
…te, songeant aux merveilles qui ont
…les générations de l'avenir, et rendu

…triomphant de Pharaon : « Ils sont
…» (Ex., XIV, 3) : une impasse entre
…te seulement au nord, du côté où

…présentent bien le point de mire sur
…che, Béelséphon. D'autre part le bras
…e que les Hébreux n'aient pu le tra-
…hemin ouvert au milieu des flots : à
…Attaka il n'a que de huit à neuf kilo-
…pendant à préciser le point de la côte
…r, celui où ils ont gagné la rive asia-
…certainement déplacé la limite des

…hiroth ; ces noms ont disparu depuis
…n, croyons-nous, les voyageurs mo-
…kilomètres nord-ouest de la ville, dans
…ns puits d'eau saumâtre, et Phihahi-
…direction, dans le vieux fort d'Adj-
…nes analogues à celles de Hahiroth.
…ettre Phihahiroth entre Magdal et la

…e tradition de nos pères, que rien, à
…la plage avec une religieuse émotion



de nuée le camp des Égyptiens, détruisit leur armée. — 26. — Et le Seigneur dit à Moïse : Étends ta main sur la mer.... — 27. — Et lorsque Moïse eut étendu la main sur la mer, la mer retourna dès le matin en son premier lieu ; et les eaux vinrent à la rencontre des Égyptiens qui s'enfuyaient.... — 28. — Et les eaux retournèrent et couvrirent les chars et les cavaliers de toute l'armée de Pharaon, et il n'en demeura pas un seul de ceux qui étaient entrés dans la mer. — 30. — Et en ce jour-là le Seigneur sauva Israël de la main des Égyptiens. — 31. — Et Israël vit les Égyptiens morts sur le rivage de la mer, et la grande puissance que le Seigneur avait déployée contre eux ; et le peuple craignit le Seigneur, et crut en lui et en son serviteur Moïse. — XV, I. — *Alors Moïse et les enfants d'Israël chantèrent ce cantique au Seigneur, disant :*

« *Chantons le Seigneur, car il a fait éclater sa gloire ;*
» *Il a englouti dans la mer le cheval et le cavalier...*

— 20. — *Et Marie, la prophétesse, sœur d'Aaron, prit un tambourin dans sa main, et toutes les femmes sortirent à sa suite, avec des tambourins et des chœurs de danse.* — 21. — *Et elle leur disait : Chantez le Seigneur, car il a fait éclater sa gloire...*

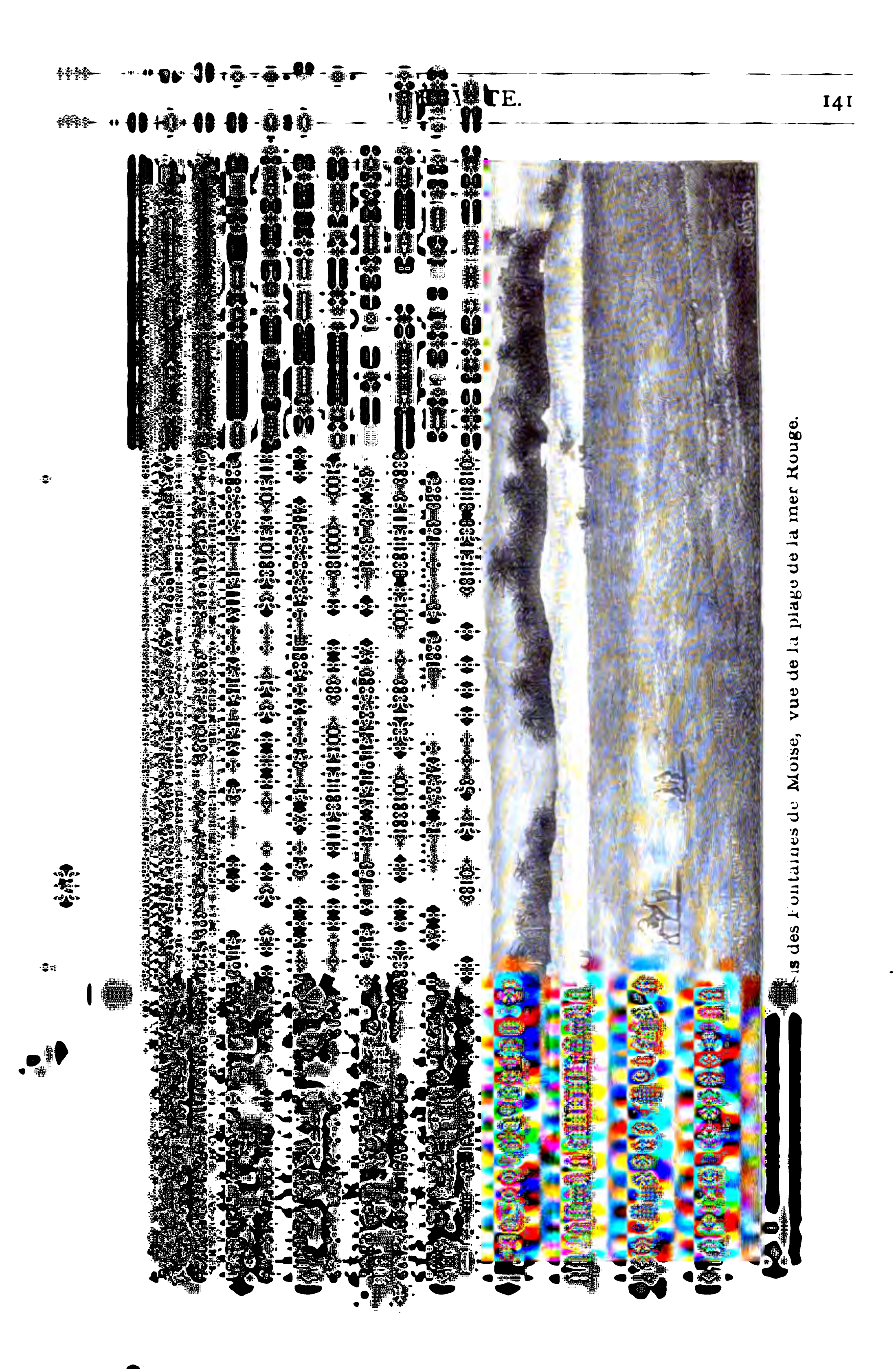
Cette fête de la reconnaissance d'Israël, ces chants, ces danses, ont leur place naturelle sous les ombrages de la petite oasis qui a conservé le nom de Moïse, A'Youn-Mouça, ou les *Fontaines de Moïse*, non loin de la mer sur la rive asiatique, en face de la plage où nous lisons ces lignes.

Nous nous y rendons le lendemain dans une barque de pêcheur.

Une heure après avoir quitté Suez, on aperçoit quelques bouquets d'arbres sur la rive asiatique, à deux ou trois kilomètres de la mer. C'est la petite oasis des *Fontaines de Moïse*. En avant, sur le bord de la plage, est une médiocre maison de pierres et deux baraques de bois ; nos bateliers nous expliquent que ces constructions sont le lazaret où l'on parque, sous le plus beau soleil, les pèlerins de la Mecque et les autres pauvres voyageurs dont la patente sanitaire n'est pas nette. La mer étant fort peu profonde le long de cette plage, on a construit une longue jetée, où les barques peuvent toujours aborder. De grandes caisses de tôle, posées sur la jetée, contiennent l'eau que l'on apporte de Suez au lazaret. Depuis la jetée jusqu'à l'oasis, la plage s'élève en pente douce ; elle est couverte de cristaux de gypse feuilletés, qui sortent de terre semblables à des éclisses de bois qu'on aurait fichées debout dans le sable.

Quatre ou cinq jardins échelonnés du nord au sud, plantés de palmiers, de caroubiers, de mimosas, de térébinthes, etc., forment l'oasis. Elle est habitée par une trentaine d'Arabes qui gagnent leur vie en vendant à Suez les broussailles du désert. Pour les habitants de Suez, ces pauvres jardins, entretenus à l'arabe, sont un lieu de plaisance. Il y a si peu de verdure autour de Suez ! Et puis le désert a toujours ses charmes.

Les sources sont au nombre de huit ; elles sortent au sommet de monticules de sable, où elles forment un petit cratère, et descendent par une rigole naturelle. Leur eau est saumâtre ; on peut pourtant la boire sans inconvénients. Des sources au sommet de monticules isolés, élevés de huit à dix mètres au-dessus de la plaine,



…s des Fontaines de Moïse, vue de la plage de la mer Rouge.

étonnent le voyageur. Voici l'explication qu'en a donnée l'un des savants de l'expédition française : L'eau, entretenant l'humidité, a fait croître quelques touffes d'herbes autour de la source ; ces herbes ont arrêté le sable charrié par le vent. Le petit amas de sable, toujours imprégné d'eau, s'est agglutiné par les sulfates et les carbonates que l'eau y déposait en se vaporisant sous l'influence d'un puissant soleil. Ainsi le bord de la source s'est exhaussé, le niveau de l'eau a dû monter. Le phénomène, en se reproduisant, a élevé le monticule, tant que les parois du canal vertical ont pu résister à la pression d'eau.

L'eau des sources est reçue dans un grand réservoir maçonné avec soin, d'où elle se rendait autrefois au bord de la mer pour l'approvisionnement des navires. On voit encore sur une longueur de mille cinq cents mètres un aqueduc voûté, qui se termine au bord de la plage par les ruines d'une fontaine.

Nous allons reprendre notre barque à l'extrémité de la jetée. Nos bateliers nous offrent d'énormes *benitiers (tridakna gigas)*, de magnifiques madrépores blancs et rouges, des oursins à larges épines, etc., etc., qu'ils ont pêchés pendant notre absence. Ils nous invitent à manger l'animal d'un gros *bénitier*, une huître grosse comme une tête d'homme. Il ne fut pas facile d'ouvrir la coquille ; si le doigt se fût engagé entre les deux valves, il eût été certainement coupé. Cet énorme mollusque n'a point de goût désagréable. On y trouve des muscles blancs, gros comme le poignet, qui ont un goût de noisette.

Quant aux madrépores rouges, nous ne les croyons pas assez abondants pour qu'ils aient donné leur nom à la mer Rouge. Il est plus naturel d'attribuer l'origine de ce nom aux varechs rougeâtres qui garnissent le fond de la mer en bien des endroits de la côte.



CHAPITRE XI. — Les diverses opinions sur le passage de la mer Rouge.



NOUS avons étudié deux différentes localisations du passage du peuple d'Israël au travers de la mer Rouge. La dernière, celle qui place le célèbre miracle entre Suez et le mont Attaka, reste jusqu'ici la plus probable. Mais elle ne saurait être considérée comme certaine, malgré l'antiquité de la tradition qui la consacre et son accord bien satisfaisant avec le texte sacré. Il pourrait se faire que de nouvelles découvertes vinssent confirmer les conjectures dont la conséquence naturelle est de reporter le miracle sur l'emplacement des lacs Amers. Dans ce cas la divergence de la tradition des premiers siècles du christianisme s'expliquerait par les changements survenus dans les limites de la mer. Les Juifs, qui vinrent s'établir en Égypte à l'époque de la fondation d'Alexandrie par Alexandre le Grand, et, d'après eux, les chrétiens des premiers siècles, auraient tout naturellement accommodé la tradition locale aux conditions géographiques de leur époque.

Un mot seulement des autres interprétations.



Fontaine de Moïse. — Sources jaillissant du sommet de monticules de sables.

Nous rejetons absolument, comme contraires à la Bible et à toute la tradition chrétienne, les explications qui enlèvent au passage de la mer Rouge son caractère miraculeux, le faisant dépendre de la direction du vent ou de l'heure de la marée ; comme si Pharaon, ses généraux et ses soldats eussent ignoré ce que sait fort bien le pauvre pêcheur de la côte. Il n'est pas dans tout l'Ancien Testament de prodige dont DIEU se soit si souvent glorifié par ses prophètes. Ainsi Phihahiroth n'est pas la place d'un gué dans le golfe, et Magdalum la tour qui défendait le gué.

Le savant Brugsch Pacha fait passer les Hébreux, non pas au travers de la mer Rouge, mais au travers des lagunes de la Méditerranée, près du lac Sirbon. Nous ne saurions admettre cette interprétation. Elle est contraire à toute la tradition, qui connaît le passage de la mer Rouge et non pas celui de la Méditerranée. Elle n'est fondée que sur des ressemblances de noms, et on sait combien ces analogies peuvent tromper si elles ne sont pas appuyées de preuves réelles. Au reste, Brugsch lui-même y a renoncé.

L'explication du Père Sicard (*Lettres édifiantes*, tome III, année 1727) est vraiment séduisante. On l'a considérée comme la meilleure jusqu'au commencement de ce siècle. Aujourd'hui les savants l'ont abandonnée. Le Père Sicard suppose que la cour de Pharaon était à Memphis, à trois lieues au sud du Caire, sur la rive gauche du Nil. D'après lui les Hébreux se sont assemblés sur la rive opposée, près du petit village de Bassatin, à une lieue sud-est du vieux Caire, là où sont encore les cimetières juifs. Ils se sont dirigés à l'est vers la mer Rouge à travers la magnifique vallée de l'*Égarement*, ouadi *Tih*, qui débouche en face de Bassatin. Comme cette vallée se perd aux deux tiers du chemin de la mer Rouge, ils ont dû faire un détour à gauche pour aller prendre une autre vallée un peu plus au nord, qui descend sur la mer Rouge le long du flanc méridional du mont Attaka.

Ce bout de la vallée, c'est Etham, l'extrémité du désert où les Hébreux doivent tourner. La plage de la mer Rouge au sud du mont Attaka est Phihahiroth. Le mont Attaka est lui-même Béelséphon. Les Hébreux passent la mer Rouge en face de cette plage, et arrivent à l'autre bord un peu au sud des fontaines de Moïse.

Voici quelques-unes des difficultés que soulève cette explication.

A l'époque de l'Exode, la ville de Memphis était bien déchue et voyait rarement les Pharaons. La vallée de l'Égarement est déjà le désert, tandis que, d'après la Bible, le désert ne commence qu'à une journée de marche, au delà d'Etham. Les Hébreux auraient manqué d'eau depuis Ramessès jusqu'à la mer, car on ne trouve dans ces vallées que quelques puits tout à fait insuffisants pour deux millions d'hommes.

On ne comprend pas comment l'armée de Pharaon aurait pu passer entre le mont Attaka et la mer, sur une plage étroite et incommode, ni comment les Israélites, plus de deux millions d'âmes, pendant la nuit et avant trois heures du matin *(jam advenerat vigilia matutina)*, auraient pu traverser la mer Rouge, qui, en cet endroit, a près de vingt-cinq kilomètres de large.

D'autres ont dit que les Hébreux sont partis de Mataryeh proche d'Héliopolis, qu'ils sont allés à Suez par le désert, suivant la route qui devint plus tard celle de la malle anglaise et que prend encore aujourd'hui la caravane de la Mecque ; qu'à Suez ils ont traversé les lagunes de l'extrémité du golfe.

Cette explication n'est appuyée sur aucun fondement solide ; Héliopolis certainement n'était pas, à cette époque, la résidence des Pharaons.



CHAPITRE XII. — Le canal maritime.

QUELQUES mots sur le canal maritime, quoique en dehors de notre sujet biblique, seront peut-être agréables à quelques-uns de nos lecteurs. Cette grande voie du commerce et des armées, dont se préoccupent si fort toutes les grandes nations de l'Europe, est pour nous le chemin de la foi allant de Rome à la moitié de l'univers. Jadis, sur cet isthme de Suez, les nations affluaient du levant au couchant à travers le sable du désert ; aujourd'hui elles le traversent du nord au sud dans de grands édifices de fer et de feu, chefs-d'œuvre de l'industrie de plusieurs siècles.

En partant des bureaux de la Compagnie, établis sur le quai des Nouveaux-Ports en avant de Suez, on traverse un petit bras de mer, qui va au nord-ouest former la lagune de Suez, puis on entre dans une côte plate et aride.

Deux lignes de bouées, rouges du côté Afrique, noires du côté Asie, marquent le chenal, dont les vaisseaux ne peuvent s'écarter sans s'exposer à échouer dans le sable. Ces bouées sont maintenues en place par de gros disques de fonte posés au fond de l'eau.

Les tamaris qu'on a plantés sur les berges, presque partout ont été emportés par l'énorme remous d'un mètre qui se produit au passage des gros navires. Il n'est resté un peu de verdure, sur les bords, qu'entre Sérapéum et le lac Timsah ; elle est entretenue sans doute par les infiltrations du canal d'eau douce, très voisin du canal maritime en cette partie du parcours.

Le plafond du canal est à sept mètres cinquante (1) ou huit mètres de profondeur; il a dans le parcours une largeur fixe de vingt-deux mètres, et s'élargit jusqu'à cinquante-six mètres dans les gares ménagées pour le croisement des navires ; il faudra l'élargir encore, surtout dans les courbes. Quant à la largeur de la surface d'eau, elle varie un peu avec l'inclinaison des talus. Là où les talus sont de sable ou de terre sans consistance, l'inclinaison est plus faible, la surface d'eau est plus

1. Notons à ce propos que cette hauteur d'eau, 7m50, est précisément la hauteur à laquelle DIEU fit monter les eaux du déluge au-dessus des plus hautes montagnes (Gen. VII, 20), sans doute afin que l'arche, qui n'avait ni voiles ni gouvernail pour se diriger, ne fût pas exposée à se briser contre un écueil sous-marin.

Ne peut-on pas en conclure, puisque DIEU et nos ingénieurs ne font rien d'inutile au but qu'ils se proposent, que le tirant d'eau de l'arche était égal à celui de nos grands navires de commerce ?

Au reste, la hauteur de l'arche, 15 mètres (Gen. VI, 15), sa longueur, 150 mètres, sont à peu près celles de nos plus grands paquebots. Sa largeur, 25 mètres, était supérieure, car un fort tonnage était plus nécessaire qu'une grande vitesse.

large qu'ailleurs. C'est entre 1/2 et 1/4 que varie l'inclinaison des talus. On a le projet de porter à quarante mètres la largeur du plafond, en prenant l'élargissement sur la côte Asie.

Il est aisé de constater à la surface de l'eau des courants alternatifs et de sens contraires, produits par les marées de la mer Rouge. Ils sont assez puissants pour influer notablement sur la marche des navires entre Suez et les lacs Amers ; au delà ils ne se font plus sentir.

Dix-huit gares sont échelonnées sur la longueur du canal, qui est de cent seize kilomètres ; elles ont toutes une station télégraphique et un mât de sémaphore qui signale, au moyen de ballons et de drapeaux, le sens du courant, le passage libre ou empêché.

D'énormes *dragues à longs couloirs* sont occupées à curer le canal, qui s'ensable toujours un peu par la descente ou la dégradation des talus. Ces dragues, inventées par l'ingénieur Lavalley, sont munies d'une pompe puissante qui déverse un ruisseau d'eau dans le couloir où tombe le contenu des godets dragueurs. L'eau entraîne la vase et le sable jusque sur les *cavaliers* de la berge. La drague a une hélice et peut se mouvoir d'elle-même. Elle contient des logements pour une trentaine d'ouvriers, pour les familles du chef et du sous-chef : c'est un navire. Construites à Marseille par la Compagnie des Forges et Chantiers, plusieurs d'entre elles sont venues à Port-Saïd sans remorqueur, avec leur propre machine, quoique leur centre de gravité soit de dix à vingt centimètres au-dessus du pont.

Nous avons rencontré, près des lacs Amers, une de ces dragues munie de fanaux électriques. Sa lumière nous avait singulièrement frappés pendant la nuit que nous passâmes à la gare de Faïd. La lumière électrique au milieu d'un désert, c'est un mystère.

Presque tous les navires qui traversent le canal sont à vapeur ; à peine si l'on voit chaque année un ou deux voiliers. En un seul jour on a compté quatre-vingt-dix-sept navires transitants.

Le navire ne peut entrer dans le canal qu'après avoir reçu le permis du bureau du transit, qui touche les droits et fournit un pilote.

Les droits perçus par la Compagnie étaient de dix francs par passager et de dix francs par tonne de *nett-tonnage*, quel que soit le chargement du navire, qu'il soit vide ou plein. Les barques au-dessous de huit tonnes ne payent aucun droit et peuvent transiter sans pilote. Les droits viennent d'être abaissés à 9 fr. 50 et seront encore réduits

Le *nett-tonnage* s'estime par la capacité de tout l'espace fermé du navire. Mesurez combien il y a de fois cent pieds cubes anglais, ou 2 m. c. 838.406 dans la somme de toutes les parties fermées du navire, vous avez exprimé en tonnes ce qu'on nomme le *gross-tonnage*. Déduisez de ce volume tout l'espace occupé par la machine, les soutes à charbon, les caisses d'eau, l'espace consacré à l'habitation de l'équipage et des officiers, mais non pas du capitaine, vous aurez alors le *nett tonnage* du navire, qui est en général à peu près les 2/3 du *gross-tonnage*. On nous a

cité le navire *Cefalonia*, affecté à la ligne d'Australie, qui a payé 49.000 francs pour un seul passage ; il jaugeait 4.600 tonnes.

Le pilote ne doit pas mettre la main à la barre ; il signale seulement la route, avertit des obstacles, des dangers, veille à l'exécution des règlements, et observe spécialement la vitesse, qui ne doit pas passer quatre nœuds. Ces pilotes de la Compagnie du canal se recrutent généralement parmi les capitaines de la petite marine marchande ; ils touchent trois à quatre cents francs par mois, plus une gratification d'un centime par tonne. Ils sont divisés en deux séries : l'une conduit les navires de Suez à Ismaïlia, l'autre fait le service d'Ismaïlia à Port-Saïd.

Les bateaux s'arrêtent la nuit dans les gares ; ils mettent généralement deux jours pour traverser l'isthme. On permet cependant aux bateaux munis de la lumière électrique de voyager pendant la nuit.

La Compagnie entretient un certain nombre de puissants remorqueurs pour déséchouer les navires. Jadis les frais de déséchouage étaient supportés par les bateaux échoués ; mais comme les capitaines, dans l'espoir d'éviter ces frais, faisaient de longs efforts pour se délivrer eux-mêmes et arrêtaient ainsi la navigation sans nécessité, la Compagnie vient de prendre à sa charge tous les frais de déséchouage.

A dix-sept kilomètres de Suez, est un pont volant de bateaux, sur lequel passent les caravanes de la Mecque et les pèlerins du Sinaï. Le jeune ingénieur qui nous accompagne nous raconte combien il fut ému en voyant passer là un pèlerinage de trois cents pauvres paysans russes, qui se rendaient au Sinaï à pied ou sur de misérables baudets.

A Chalouf, nous allons à la recherche des *vestiges d'une ancienne route*, marqués dans la carte de Desbuissons à quelque distance du canal, sur la côte d'Asie. Nous trouvons en effet, à deux kilomètres du canal, deux lignes de pierres blanches, parfaitement droites et parallèles, à douze mètres l'une de l'autre, se prolongeant à perte de vue du nord au sud. Ce n'est pas assez pour une route que les Européens auraient construite, c'est trop régulier pour un travail des Arabes d'aujourd'hui. Tout l'intérêt que nous y trouvons est dans la pensée que les Hébreux, en se rendant des lacs Amers aux sources de Moïse, ont dû suivre à peu près le tracé de cette route.

Le canal entre dans le petit bassin des lacs Amers vers le trente-deuxième kilomètre. Sur tout le parcours des lacs, les deux lignes de bouées qui marquent la route des navires sont à trente-six mètres l'une de l'autre. Au delà des bouées sont deux lignes de balises, ou bâtis de fer surmontés d'un disque et plantés dans le sol ; la distance des deux lignes est de quatre-vingts mètres. Au delà encore on voit deux lignes de pieux d'amarre, à deux cents mètres l'une de l'autre. Ici le lit du canal est plus large et plus profond ; les navires peuvent se croiser sans danger. Aussi leur permet-on, dans les lacs, de dépasser la vitesse réglementaire. Il n'est pas rare qu'ils se lancent à toute vapeur pour se devancer les uns les autres.

Une jolie goélette noire et blanche se balance gracieusement au milieu du petit

lac. C'est la demeure d'un de ces épiciers grecs, intelligents, actifs, qu'on rencontre en Égypte partout où il y a un acheteur. Il a mis son magasin sur l'eau, et va dans sa nacelle offrir sa marchandise aux ouvriers et aux stationnaires du canal.

Les rives se rapprochent entre le petit et le grand bassin. A l'extrémité de ce détroit, sur une pointe de la rive africaine qui s'avance dans le grand lac, est l'importante station de Kabret, où arrive une rigole dérivée du canal d'eau douce. Il y a là trente-cinq habitants.

Un bon Père Franciscain de Suez nous avait demandé de profiter de notre canot pour aller voir, dans les campements et sur les dragues, s'il n'y avait pas quelque enfant à baptiser. Il eut le bonheur d'exercer son saint ministère à Kabret dans de braves familles italiennes.



CHAPITRE XII. — Suez.

SUEZ, ville d'agences de toutes sortes, d'hôpitaux et d'hôtels anglais ; de tout côté on y voit des mâts de pavillons dominant des maisons de toute forme ; sans cesse on y entend la respiration précipitée des petits vapeurs, le sifflement des locomotives, les hurlements des gros paquebots.

Le climat y est très sec malgré la mer ; beaucoup de personnes le disent très salubre, d'autres se plaignent des fièvres. Je pense qu'il en est de ce climat comme de plusieurs autres ; il convient à certains tempéraments, non pas à tous. J'ai souvent entendu dire que le climat d'Aden est insupportable ; voici qu'on me cite tel médecin anglais revenu d'Aden, qui regrette ce beau pays, disant que nulle part il ne s'est mieux porté que dans cette station.

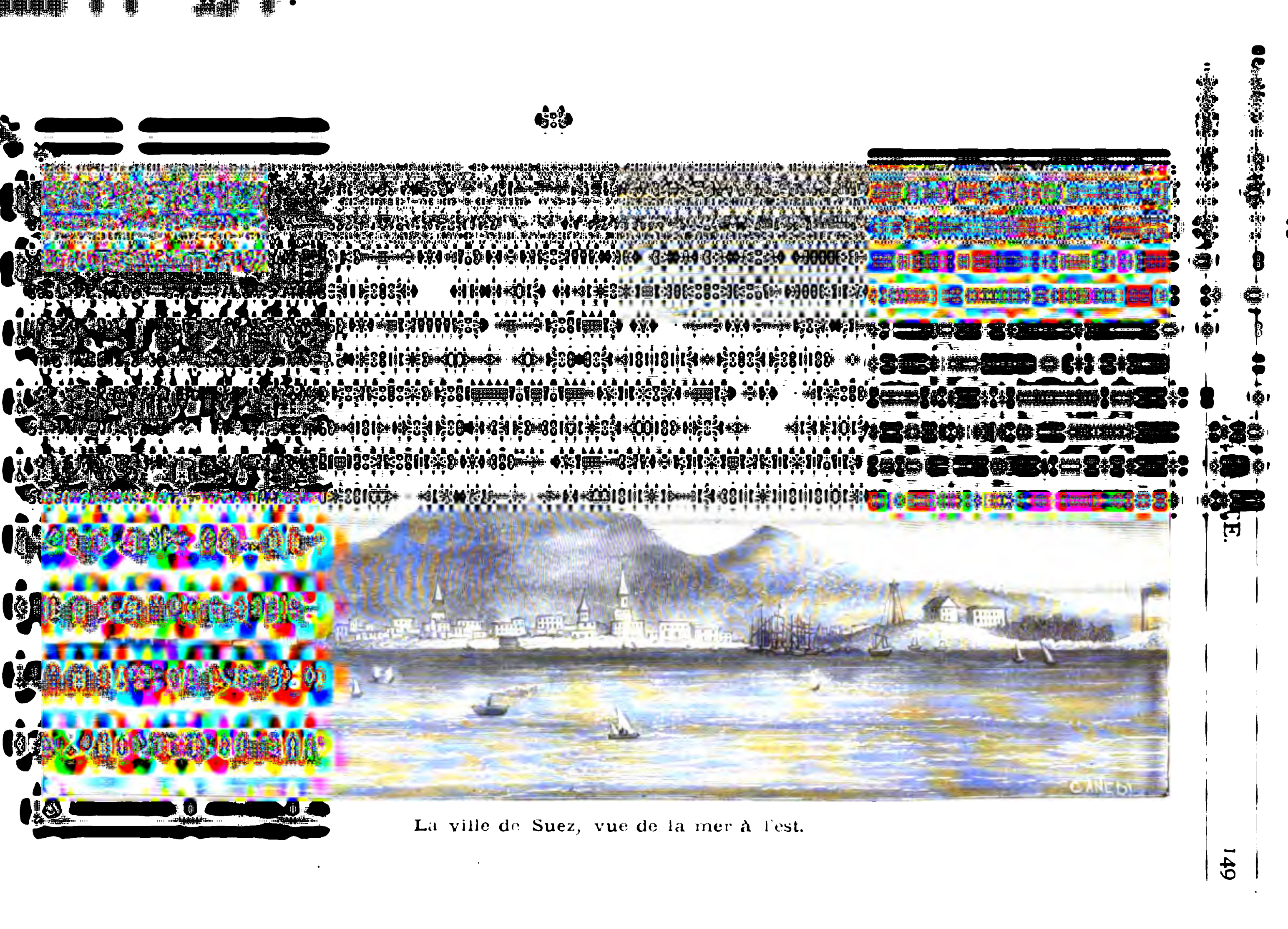
Les Pères Fransciscains ont, tout proche de la mer, un petit couvent bien commode, où nous avons trouvé la plus cordiale hospitalité, une église bien propre, assez fréquentée, et une école de garçons. Je crois que la population catholique est ici plus pratiquante que dans les autres villes de l'Égypte.

A l'autre extrémité de la ville, au nord-ouest, les Sœurs du Bon-Pasteur tiennent une école de jeunes filles et un hôpital.

Sur la porte nous lisons : *Hôpital Français.* Le jardin et la maison sont d'une propreté parfaite ; tous les services sont fort bien installés ; il y a place pour cinquante malades.

Les bonnes Sœurs sont de tous les pays, comme les habitants de Suez ; deux sont Françaises, les autres sont Italiennes, Allemandes, Anglaises, Maltaises, etc. Elles nous disent avec bonheur que, depuis plusieurs années, aucun de leurs malades catholiques n'est mort sans sacrements.

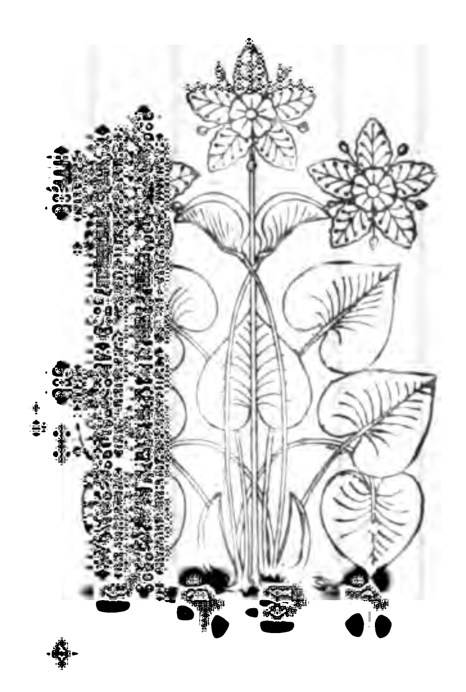
Le gouvernement français leur donne un petit traitement pour leur entretien, mais rien pour les malades ni pour la pharmacie. Ce serait une bien bonne œuvre de fonder là quelques lits pour les indigents.



La ville de Suez, vue de la mer à l'est.

...ès Pharaons, est riche et belle des biens de la ... des biens du Ciel. Comme le peuple de DIEU ... nouvelle alliance y était naguère captif. Plus heu-... peuple chrétien ne fuit pas, devient libre, respecté,

... plus fidèle à DIEU que le peuple murmurateur







…RSION

… ET MANSOURAH.

… de saint Louis.

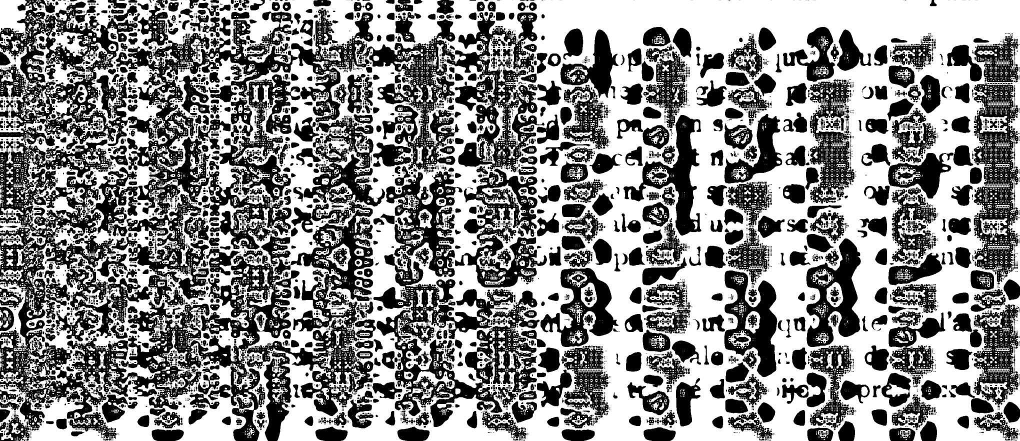
…isiter à Damiette et à Mansourah les …avoure et la captivité de saint Louis, …t, les doutes qui restent encore sur …ille de Damiette dont il s'empara, du …risonnier et de la prison qu'il habita. …ous ferons un détour à l'est pour voir …ésidence du Pharaon de Moïse.

…Missions Africaines de Zagazig, le R. …cette fois, son aimable société et son

… En route pour Tamis. 

…emin de fer à Zagazig. A peine avons-…uez qu'on nous montre sur la droite, …n bourgeoise à volets verts. C'est, nous … A ce nom plus d'un visage brun s'illu-… ci des amis.

…rrive au gros village d'Abou-Kébir, où …e droite, petit chemin de fer destiné à …ui commence à Abou-Kébir et se ter-…er à Fakous, station située à 15 kilo-… pas au delà, sauf dans la saison des …nt les belles dattes brunes de nos phar-



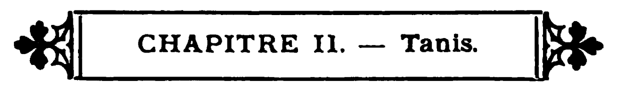
quelques pierres portant le nom de Ramsès II, le Pharaon oppresseur des Israélites, le Sésostris des Grecs.

La barque partira à la nuit close. Que de choses, que de bêtes, que de personnes petites et grandes dans cette pauvre barque ! Et puis, quelle odeur de poisson de mer gâté ! Tout s'arrangera. Pendant qu'on nous étend une natte et qu'on nous construit un rempart de gros sacs de fèves, notre hôte va prendre dans son jardin quelques rameaux d'une plante grasse à odeur aromatique très pénétrante, qui neutralisera le haut goût de poisson gâté, le *Plectranthus carnosus* (Spreng.), labiée des Indes qui, en Égypte, remplace quelquefois le basilic de nos petits ménages. Des feuilles grasses et fortement odorantes, n'est-ce pas une rareté ?

Au lever du jour, la barque s'arrête dans le village de Sân, bâti sur l'emplacement de l'ancienne capitale Tanis. Je n'ai rien vu de plus misérable que ses huttes de boue hautes d'un mètre et demi, rien de plus tortueux que ses ruelles, rien de plus déguenillé que ses habitants, qui pourtant ne sont point pauvres.

Sous le ciel d'Égypte, les questions d'habitations et de vêtements n'ont pour l'indigène qu'une importance secondaire.

La maison du vieux cheik est mieux. On entre dans une petite cour pleine d'animaux de toutes sortes, puis dans une chambre de limon et de roseaux où l'on peut se tenir debout. Le cheik nous reçoit avec majesté, porte notre lettre à son front et la passe à son écrivain. Il ne sait pas lire.



CHAPITRE II. — Tanis.

Cette ville se nomme Tan dans la langue de l'ancienne Égypte, Zoan en hébreu, Tanis en grec, Sân en arabe.

Les saintes Écritures parlent huit fois de Tanis.

Elles affirment son antiquité : « Or, Hébron avait été bâti sept ans avant Tanis d'Égypte (Nomb. XIII, 23). » On sait qu'Hébron est une des plus anciennes villes de la Judée : elle existait longtemps avant Moïse.

Elles nous disent que les prodiges par lesquels DIEU épouvanta les Égyptiens pour délivrer son peuple eurent lieu dans les champs de Tanis (Ps. LXXVII, 12, 43).

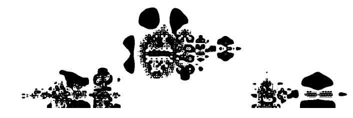
Isaïe la met au même rang que Memphis, la vieille capitale : « Les princes de » Tanis sont des insensés, les sages ministres de Pharaon ont donné un conseil » plein de folie. Les princes de Tanis sont dans le délire, les princes de Memphis » sont dans l'abattement. » (Is. XIX, 11, 13)

Ézéchiel annonce l'invasion de l'Égypte par les armées de Nabuchodonosor et l'incendie de Tanis (XXX, 14).

Les études égyptologiques de ce siècle ont accru nos connaissances sur l'histoire de cette ville.

Les tribus asiatiques nomades connues sous le nom de Hyksos, qui s'emparèrent de l'Égypte sous la quatorzième dynastie, vers l'an 2.200 av. J.-C., y trouvèrent un temple déjà célèbre et une ville dont elles augmentèrent l'importance. Elle fut la capitale de leurs rois-pasteurs pendant cinq siècles.

Tombeau du cheik El-Mograbi, à Mansourah.



A cette époque se rapporte l'arrivée de Joseph en Égypte. On croit qu'elle eut lieu au milieu du XVIII[e] siècle avant Jésus-Christ, c'est-à-dire, sous la deuxième dynastie des rois-pasteurs, la seizième de toute la série des pharaons. Il paraît même qu'Apapi II fut ce roi qui éleva Joseph à une haute dignité et lui permit de recevoir les siens dans la terre de Gessen (1). Ne serait-ce pas en partie pour les faire bien venir du roi-pasteur que Joseph recommande avec instance à ses frères de répondre à Pharaon, quand il les interrogea sur leur condition, qu'eux et leurs pères n'ont jamais eu d'autre profession que celle de pasteurs de leurs troupeaux ? (Gen. XLVI, 32-34.)

Tanis perdit une partie de son éclat quand Ahmès I[er], le fondateur de la dix-huitième dynastie, en eut chassé les rois-pasteurs ; mais elle ne tarda pas à reprendre toute son importance. Les grands Pharaons de la dix-neuvième dynastie (1400), Séti I[er], Ramsès II, l'oppresseur des Hébreux, Ménéphtah, son successeur, le Pharaon de l'Exode, y tinrent fréquemment leur cour, et se plurent à l'embellir de splendides monuments. Un ancien papyrus de cette époque dit que la vie y était belle et pleine de charmes.

Moïse passa vraisemblablement ses premières années à Tanis. Il y revint avec Aaron traiter auprès de Ménéphtah de la délivrance de son peuple.

Elle fut la résidence des Pharaons et le siège du gouvernement, au moins pour la basse Égypte, depuis la vingt-et-unième dynastie (1100) jusque vers la fin de la vingt-sixième.

Toutes les armées qui vinrent de l'orient envahir l'Égypte, trouvèrent Tanis sur leur route et multiplièrent ses ruines.

Au temps de Notre-Seigneur, Tanis était le chef-lieu de la province ou nome tanitique. Quelle était alors son importance, nous l'ignorons ; d'après Flavius Josèphe, ce n'était plus qu'un bourg, et, suivant Strabon, elle était encore une grande ville.

Ses habitants embrassèrent le christianisme et lui restèrent longtemps fidèles. Le moine Bernard, qui y vint vers l'an 870, leur rend ce témoignage, que les chrétiens de Tanis sont très religieux et très hospitaliers. Elle fut le siège d'un évêque, au moins depuis le concile de Sardique (347) jusqu'à l'année 1086 (2).

Le village de Sân est sur une hauteur évidemment formée par les débris d'anciennes habitations ; tout autour ce sont des monticules d'une poussière noirâtre, très meuble, composée de détritus de toutes sortes, comme la poussière d'un faubourg de grande ville. En plusieurs endroits et surtout au sud, les monticules sont couverts de scories vitrifiées. Des hommes ignorants se sont fait une industrie de brûler jusqu'à la dernière pierre calcaire de Tanis pour en vendre la chaux, achevant, sans le savoir, la prédiction divine : « Je mettrai le feu dans Taphnis. »

Les grandes ruines sont à l'est. Nous marchons un quart d'heure dans cette direction, toujours sur la même poussière noirâtre. Arrivés au sommet d'une petite hauteur, nous nous trouvons tout à coup en face d'un amas imposant et indes-

1. Brugsch, *Histoire d'Egypte*, t. I.
2. Le Quien, *Oriens christianus*, t. II, p. 535.

criptible de blocs énormes, brisés, renversés les uns sur les autres, s'élevant à plus de dix mètres. Il y a des tronçons de colonnes, de gros piliers, de grandes dalles couvertes de hiéroglyphes, des sphynx mutilés, des têtes, des torses, des membres qu'on a peine à reconnaître, tant leurs dimensions sont colossales. Au milieu de ces énormes pierres, presque toutes de syénite rose ou de diorite noire, on remarque un édicule finement sculpté, creusé dans un seul bloc de grès ferrugineux, au fond duquel sont trois personnages assis, représentant la triade des dieux, Ammon, Toum et Mout. Un colosse mutilé, en granit, présente encore des restes de peinture sur les parties où le soleil et la pluie n'ont point frappé. Les chairs ont cette teinte d'ocre rouge qu'on voit sur la face du grand sphynx en pierre calcaire au pied des grandes pyramides; les sourcils sont brun noir et la grande perruque plissée est jaune de deux nuances. Les Égyptiens peignaient donc même le granit. Ce premier morceau de débris correspond au *Naos* ou sanctuaire du temple.

Plus loin, toujours dans la même direction de l'est, s'étalent les ruines du portique ou *Pronaos*, des pylônes, de l'avenue de sphynx et d'obélisques qui, dans les grands temples égyptiens, précèdent toujours le sanctuaire. Ces ruines s'étendent à près de trois cents mètres. On y voit d'énormes colonnes à chapiteau de palmes ou de fleurs de papyrus. L'une d'elles, jetée en forme de pont sur un sentier, mesure onze mètres de long sur un mètre et demi de diamètre. Au delà huit obélisques, brisés dans leur chute, gisent sur deux lignes parallèles; ils devaient avoir environ quinze mètres de haut. Plusieurs d'entre eux ont des hiéroglyphes jusque sur leur pointe terminale. Le fond des sculptures porte çà et là des traces de couleur rouge. Sur le plus grand nombre de ces monuments se trouve le nom de Ramsès II.

Quant aux sphynx renversés dans ces ruines, tous les voyageurs, depuis Mariette, ont remarqué combien le type de leurs têtes est différent du type égyptien. Au lieu de ce visage régulier et de cette majesté tranquille que l'on trouve dans toutes les statues de Memphis et de Thèbes, on a des traits osseux, des visages aux pommettes saillantes, au nez gros et aplati, aux yeux petits, le tout encadré dans une crinière de lion. Sans doute ce type est celui de la tribu asiatique conquérante qui s'est établie à Tanis et y a régné. Notons encore quelques assises d'une belle brèche polie, bien rare dans les monuments égyptiens.

A quelques pas de la dernière pierre, on rencontre l'enceinte extérieure du temple, mise à nu dans de récentes fouilles; elle est formée d'un gros mur en briques de limon noir mêlé de paille et séchées au soleil. Son contour embrasse plus de trois cents mètres de long sur deux cent quinze de large.

Au nord-est de cette enceinte, dans un bas-fond, on aperçoit une magnifique colonne de granit rose portant les cartouches de Ramsès II. Elle indique l'emplacement d'un second temple plus petit que le premier. C'est sans doute de là que vient une colonne abandonnée sur le bord du canal à Zagazig, proche de la gare; car elle est tout à fait semblable à celle du petit temple de Tanis.

Il y avait encore un troisième temple au midi de la grande enceinte; ses ruines sont aujourd'hui presque entièrement recouvertes par le sable.

Parmi les nombreuses découvertes égyptologiques faites dans les ruines de ces temples, celle de la grande stèle connue sous le nom de *décret de Canosse* ou *Pierre de Sân*, fut un événement.

Un pharmacien d'Ismaïlia, passant à Sân, vit une inscription grecque sur une grosse pierre récemment mise à nu par l'écroulement d'un mur du grand temple. Le savant Lepsius de Berlin déblaya les décombres et reconnut un texte hiéroglyphique, dont le texte grec n'était que la traduction. Mariette Pacha survint et y découvrit une troisième inscription en caractères démotiques, correspondant également au texte grec. On conçoit l'importance d'un tel monument pour fixer le sens des caractères hiéroglyphiques et démotiques, sur lequel il reste encore tant d'incertitudes. La pierre de Sân est actuellement au Caire dans le Musée de Boulaq.

C'est une stèle du même genre, la *Pierre de Rosette*, actuellement au British-Museum, qui a fourni au célèbre Champollion le moyen de résoudre en grande partie ce problème en apparence insoluble : trouver la valeur des hiéroglyphes et des caractères démotiques dans des inscriptions dont la langue est perdue, la langue de l'ancienne Égypte.

Des maisons privées, du palais de Pharaon, il ne reste rien, ou plutôt il ne reste que des montagnes de poussière et de débris de poteries, couvrant plusieurs kilomètres carrés.

Tous les palais des Pharaons à Tanis, comme à Memphis, à Thèbes et dans toute l'Égypte, étaient de briques de limon séchées au soleil. Ils ont disparu à jamais comme la poussière, sans qu'on ait pu retrouver leurs traces. Les temples et les tombeaux seuls ont laissé des ruines. Aux dieux et aux morts étaient réservés la pierre et le granit indestructible, éternel. Aux vivants, la terre ou la boue suffisait.

Il y a deux ans, un Anglais, M. Flinders Pétrie, est venu s'établir sur ces monticules de débris ; il s'y est construit une petite maison, et pendant huit mois il les a fouillés dans toutes les directions, passant au crible la poussière. Ses travaux ont fait connaître au nord du grand temple, tout proche de l'enceinte, un magnifique puits, bâti en pierre de taille calcaire. On descend jusqu'au fond par un escalier droit, d'une trentaine de marches, qui se continue en hélice le long de la paroi cylindrique.

Les fouilles n'ont découvert aucun tombeau, et personne ne sait où se trouve la nécropole de Tanis. Elle est probablement à quelques lieues de la ville, sous un tertre que n'atteignent pas les grandes eaux du Nil. Les Arabes du pays, que nous avons interrogés, disent que les tombeaux doivent se trouver sous un monticule situé à deux ou trois lieues au sud, non loin du canal, qu'ils nomment Takiéh-Pharaon ou le mausolée de Pharaon.

Avant de quitter ces lieux célèbres, nous gravissons le col plus élevé à l'est du grand temple. De cette hauteur l'œil embrasse au sud et à l'est une grande partie de la terre de Gessen, autrefois habitée par les Hébreux et l'une des meilleures terres de l'Égypte. On n'y voit plus aujourd'hui que des plaines sans culture et

presque sans végétation, entrecoupées de flaques d'eau au temps de l'inondation. Dans le lointain seulement on aperçoit quelques lignes grisâtres de palmiers.

Du côté de la ville, la bande blanche et irrégulièrement soulevée des débris du temple, s'allongeant sur un sol noir où ne croît pas un seul brin d'herbe, apparaît comme un immense cadavre étendu dans la cendre d'une ville détruite. On sent que la main vengeresse de DIEU a passé là.

Il nous semble apercevoir à une grande distance (28 kil.), dans la direction du levant, les monticules de Tell Dafaneh, formés des décombres d'une ville célèbre, appelée dans le texte hébreux des livres saints Taphanhès, Tehaphnehès, Taphnès (1), et que la Vulgate semble parfois confondre avec Tanis.

« Alors la parole de Jéhovah se fit entendre à Jérémie dans Taphnès, et il lui dit : Prends de grosses pierres dans ta main et caches-les, en présence des hommes de Juda, dans le mortier, dans la plate-forme en briques qui est à l'entrée de la maison du pharaon à Taphnès, et dis-leur : Ainsi parle Jéhovah Sabaoth, DIEU d'Israël : Voici que j'enverrai et que je prendrai Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur, et je placerai son trône sur ces pierres que j'ai cachées, et il dressera au-dessus d'elles sa tente royale, et il viendra et il frappera la terre d'Égypte... » (Jérém., XLIII, 8 et suiv., d'après l'hébreu).

M. Flieders Petrie croit avoir retrouvé en 1886 le lieu même où fut élevé le trône de Nabuchodonosor, à Tell Dafaneh, une plate-forme toute pavée en briques devant l'entrée d'un grand édifice (2).

Une tradition chétienne des premiers siècles dit que le prophète Jérémie mourut à Taphnès, lapidé par les Juifs (3).



CHAPITRE III. — Mataryéh de Menzaléh.



RENTRÉS au village, nous apprenons qu'une barque est trouvée ; elle doit nous conduire au petit port de Mataryéh sur le lac Menzaléh, à mi-chemin de Damiette, pour le prix total de cinq francs. Mais voici que le percepteur ou Nazer du canal réclame deux napoléons pour droit de navigation : « Toute barque affrétée exprès pour les voyageurs est frappée de ce droit, dit-il ; les règlements sont formels. » Le bonhomme faisait trop de zèle en voulant traiter notre pauvre barque comme les dahabiéhs des riches voyageurs. Nous lui contâmes l'histoire toute récente d'un autre employé qui, lui aussi, avait fait trop de zèle administratif et dont on s'était moqué.

On nous avait donné une momie en haute Égypte ; il s'agissait de la faire venir au Caire. Munie d'un passe-debout délivré par le directeur du Musée de Boulaq, elle voyagea sans incidents jusqu'à Assyout. Là elle devait prendre le chemin de fer. Le chef de gare ne voulut-il pas lui appliquer le règlement de police pour le trans-

1. Jérém., XLIV, I ; XLVI, 14. — Ezech., XXX, 18. — Jérém. II, 16. — Judith, I, 9.
2. Dans le *Times*, 18 juin, 1886.
3. Tert., *Adv. Gnost.*, c. 8. — Hieron., *Adv. Jovin.*, II, 37.

port des morts ? Il exigeait qu'elle fût entourée de charbon ou de sciure de bois phéniquée, et scellée dans un cercueil de plomb : « C'est un mort, disait-il, et les règlements sont formels. » Il fallut porter le cas à la direction des chemins de fer. On en rit bien, et l'on télégraphia au chef de gare que la momie était suffisamment phéniquée depuis trois mille ans.

Nous quittons le Nazer sans rien conclure. Quelques instants après, il nous fait dire qu'en examinant mieux notre cas il a trouvé le moyen de se former la conscience, que notre barque ne payera qu'un franc de droit. Ce fut le signal du départ.

Le canal secondaire que nous avons suivi depuis Fakous se jette, avant d'arriver au village, dans le grand canal Bahr el-Moezz, l'ancienne branche tanitique du Nil. Notre barque suivra cette ancienne branche du fleuve jusqu'au lac Menzaleh.

Nous sommes vraisemblablement au lieu où Moïse fut exposé sur les eaux, tout proche de l'endroit où la fille de Pharaon aperçut un berceau arrêté au rivage dans les tiges de papyrus, et recueillit l'enfant.

Ces souvenirs nous occupent pendant que notre barque, poussée par un bon vent, descend rapidement le canal. En vain notre œil cherche quelque tête de papyrus dans les roseaux de la rive. Le papyrus n'est peut-être plus en Égypte ; il a subi le sort d'autres célèbres habitants de ces eaux, le sort du lotus, si fréquent dans les peintures et dans les cercueils des momies, le sort de l'ibis sacré. Le papyrus ne croît guère qu'en Nubie et autour du lac de Tibériade. Le lotus (*nelumbium speciosum*, Wild.), sorte de Nymphœa à fleurs bleues et à feuilles en cloches, ne se trouve qu'aux Indes. L'Ibis sacré *(Ibis religiosa)* est une rareté en Égypte ; on ne sait même pas où il niche.

Partis à quatre heures du soir, nous nous arrêtons vers minuit au port de Mataryeh de Menzaleh, au milieu d'une centaine de barques dont les longues vergues se dessinent comme une forêt d'hiver sur le ciel étoilé.

Aux premières lueurs du jour toutes ces barques s'animent. Nous descendons à terre.

Mataryeh est une petite ville de 10.000 habitants, entourée de tous côtés par les eaux du lac. Au sud-ouest une jetée la joint au continent ; au nord-est une seconde jetée de 600 mètres l'unit à un gros village nommé Longbinh, presque aussi peuplé et tout entouré par les eaux.

Un des écrivains de l'*Expédition d'Égypte* dit que les volontaires de Bonaparte voyant les rudes pêcheurs de Mataryeh à barbe noire et presque toujours nus, se disaient gaiement : « Si nous étions des miliciens enrôlés par le sort, ils nous feraient peur, nous nous jetterions à l'eau pour les fuir. » Les hommes de Mataryeh, tous pêcheurs, ont, en effet, dans les traits, quelque chose de fort et de sauvage qui rappelle les têtes de sphinx de Tanis. On croit qu'ils descendent des anciens Hyksos.

Les maisons sont faites de briques crues. Tout près de notre barque un homme jetait dans l'eau peu profonde de grosses herbes, des broussailles, et couvrait le tout d'un peu de terre. Cet homme, nous dit-on, est en train de faire la place de sa

maison. Tout cela se tassera et, dans un an, il bâtira là une maisonnette de limon.

Toutes les pierres dont les habitants peuvent avoir besoin, ils vont les chercher dans les ruines de l'ancienne Tennis, sur une île du lac à vingt kilomètres est de Materyeh (1).

La ville n'a ni puits, ni fontaines ; l'eau douce vient dans des barques et s'achète. Ce manque d'eau n'a pourtant pas arrêté la multiplication des chiens et des chats ; les rues en sont pleines, grâce sans doute à la piété traditionnelle des musulmans pour leur race.

Elle est un centre de pêche important, on y sent partout l'odeur du poisson. Dès l'aube du jour, les barques déchargent leur pêche dans une cour fermée, où siège, entouré de ses scribes, le Nazer du gouvernement. Il reconnaît le poisson de chaque barque, le vend et donne la moitié du prix aux pêcheurs, l'autre moitié reste à l'État.

Quelle quantité de poissons ! Il y en avait bien une soixantaine de tas de cent kilogrammes chacun, et encore, disait-on, la pêche n'était pas des meilleures. Le plus grand nombre étaient des muges de moyenne grosseur.

Le Nazer nous dit qu'il vendait pour plus de 1.200.000 francs de poisson dans l'année, que la pêche du lac tout entière rapportait annuellement au trésor 1.500.000 francs.

Tout proche sont des constructions en planches, où l'on prépare ces poissons salés, d'odeur nauséabonde, que l'on vend au Caire sous le nom de fisich. C'est vraiment quelque chose de repoussant. Le poisson tel qu'il sort de la barque, sans être éventré et nettoyé, est empilé entre des couches de sel, et forme de gros tas qui fermentent en laissant couler une saumure brune et infecte. Telle est toute la préparation du fisich. Aussi, la commission sanitaire défendit, durant le choléra, le transport et la vente de ce poisson, plus pourri que salé. Quel dommage que tout ce beau poisson ne soit pas mieux préparé ! il serait une richesse pour l'Égypte. Mais peut-être les fellahs ne l'aimeraient plus.

Un produit meilleur et moins important est la boutargue, faite avec les œufs de muges coulés dans la vessie natatoire du poisson et séchés au soleil.

Nous nous embarquons à neuf heures du matin ; il nous faudra huit heures pour arriver en face de Damiette.



CHAPITRE IV. — La Barque et le Lac.

AU départ, s'offrent à nos regards, du côté du levant, les belles coupoles blanches d'une mosquée située dans l'île Tounah.

Notre barque est comme celles que nous avons vues jusqu'ici, comme toutes les barques du lac Menzaleh. Elle est large et très plate, à peine si la quille fait une légère saillie ; il le faut, car, dans bien des passages, le lac n'a pas plus

1. Ces ruines importantes, aujourd'hui sans intérêt, semblent pour la plupart dater des croisades. Les historiens de ces expéditions n'auraient-ils pas quelquefois confondu Tennis avec Tanis ?

d'un mètre d'eau. Le mât supporte une grande voile triangulaire de dix mètres de haut.

Deux hommes et un enfant de onze ans forment l'équipage. Les hommes manœuvrent la voile, rament ou poussent à la pique ; l'enfant, accroupi sur le petit pont d'arrière, tient le gouvernail. Je vous assure qu'il sent sa responsabilité ; il ne perd pas de vue la voile ou les rameurs, prêt à obéir au moindre signe. C'est toujours lui qui est le plus empressé dès qu'il y a quelque chose à faire, serait-ce même au-dessus de ses forces. Les deux robustes pêcheurs ne le grondent jamais. Sa main inexpérimentée nous fit échouer sur un banc de sable. Il n'essuya aucun reproche ; au lieu de se fâcher, les hommes se mirent à l'eau et le petit avec eux ; poussant de l'épaule, ils finirent par dégager la barque.

Pour puiser l'eau du lac et rejeter celle qui est entrée dans la barque, nos pêcheurs se servent d'un singulier ustensile, d'un bec de pélican, ou plutôt, de la mandibule inférieure munie de sa grande poche. Toutes les barques du lac en ont un assortiment.

Autre sujet d'étonnement : les filets sont en coton, la grande voile est en coton, ainsi que plusieurs cordages faits avec de vieux filets. Tout cela est pourtant solide.

Le lac Menzaleh est le plus important des lacs du Delta ; sa plus grande longueur, dans la direction du nord-ouest au sud-est, mesure 135 kilomètres. Son eau est un mélange d'eau de mer et d'eau douce ; le fond est presque partout garni d'herbes marines, ce qui, avec le climat, constitue des conditions favorables à la multiplication de certaines espèces de poissons ; aussi est-il un des lacs les plus poissonneux de la terre. Déjà, au temps de Moïse, les Hébreux venus de la terre de Gessen regrettaient, dans le désert, « les poissons qu'ils mangeaient pour rien en Égypte. » (Nomb. XI, 5.)

Les poissons, effrayés à l'approche de notre barque, étaient si nombreux dans certains passages, qu'en sautant sur l'eau, en plein soleil, ils faisaient un effet semblable aux gerbes de fusées des feux d'artifice. Mais voici qui est plus surprenant. Un Allemand, M. Brehm, a compté qu'il faut chaque jour 60.000 livres de poissons pour nourrir les oiseaux du lac. Nous n'avons pas essayé de vérifier le calcul.

Les pélicans, les oies sauvages, les cygnes, les flamants abondent sur ces eaux. Dans cette traversée, les flamants ne se montrèrent à nous qu'une fois en troupe nombreuse ; vus à quelques centaines de mètres de distance, ils formaient au bord d'un îlot une grande ligne blanche et rose, comme les beaux régiments blancs de l'infanterie autrichienne au temps de Solferino. Des pélicans, nous n'en avons point rencontré, ils viennent plus tard.

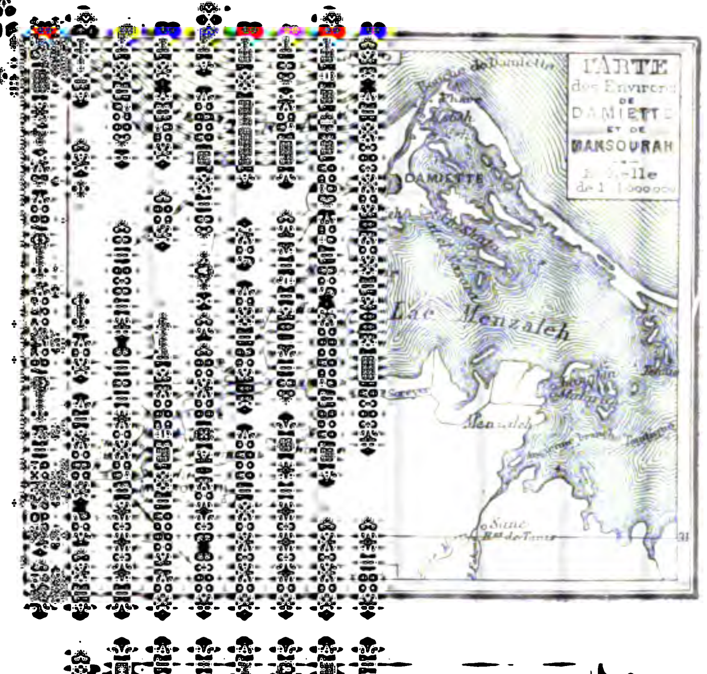
Que de fois pendant l'hiver, allant du Caire aux Pyramides, nous avons entendu des voyageurs demander : « Qu'est-ce donc au loin, là-bas, que cet îlot que l'on dirait couvert de neige ? » C'était un troupeau de pélicans pressés les uns contre les autres, flottant sur l'eau.

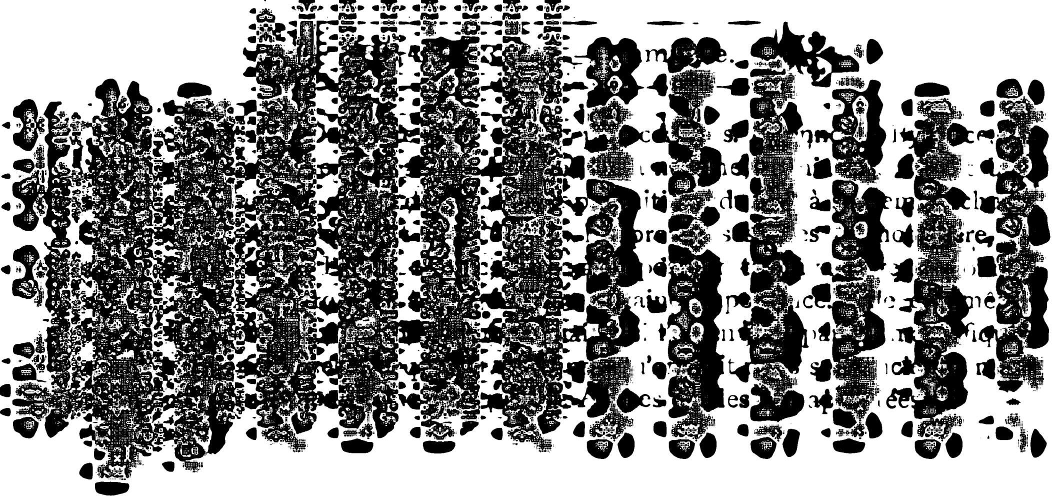
Vers quatre heures, nous passons devant une belle et grande mosquée, plantée sur un promontoire de la rive nord. Elle fut bâtie en l'honneur du cheik Shata

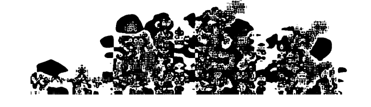
… fut un templier apostat, du temps

… à Tantah et dans beaucoup d'autres … être pas toutes sans fondement. A la … d'Artois cria au grand-maître du … dit bien vrai, il y aura toujours en

… terre à Ret el-Nasara, en face d'une … ministrateur des pêcheries du lac. De … à travers des jardins pour se rendre







Sous le califat d'Omar, vers 640, les musulmans vinrent l'assiéger. Ne pouvant forcer ses remparts, ils gagnèrent le fils d'Amouk, gouverneur de la ville, qui leur en ouvrit les portes.

Les Grecs de Constantinople revinrent plusieurs fois l'attaquer et la piller, en 509, 739, 821 et 921. Cette dernière fois ils tuèrent les hommes et emmenèrent les femmes et les enfants, ce qui décida les musulmans à augmenter les fortifications de la ville, à en faire une forteresse. Elle eut encore à repousser une attaque des Grecs en 968, et une formidable invasion des Francs aidés des Siciliens et des vaisseaux de Byzance, sous Amaury, roi de Jérusalem, en 1170. Les Francs perdirent 300 vaisseaux et repartirent après cinquante jours de siège, en brûlant les bagages qu'ils ne pouvaient emporter.

En l'année 1218, le roi Jean de Brienne, à la tête des croisés, débarqua tout proche de Damiette, sur la plage occidentale. A cette époque Damiette avait 70.000 habitants ; elle était défendue par plusieurs enceintes de murailles hérissées de tours, deux vers le Nil, trois vers la terre. Une chaîne de fer, tendue entre le rempart et une grosse tour bâtie dans l'eau près de la rive opposée, fermait l'entrée du fleuve. Les croisés s'emparèrent de la tour et rompirent la chaîne ; mais l'ennemi ferma le fleuve par de nouveaux obstacles. Alors les chrétiens imaginèrent de creuser un canal dans un marais nommé Azrak (bleu), par lequel jadis le Nil déchargeait ses eaux dans la mer, et, par cette voie, firent entrer leurs vaisseaux dans le fleuve.

Ce canal s'ouvrait dans le Nil au lieu dit Bourah, en face d'Adlieh, la résidence du sultan. L'armée ennemie occupait la plaine entre Adlieh et Damiette ; 20.000 combattants défendaient la ville ; le sultan s'y rendait plusieurs fois le jour pour organiser et surveiller la défense.

Les croisés pénétrèrent dans la ville après un siège de quinze mois. Il n'y trouvèrent que trois mille habitants, se trainant comme de pâles ombres, exténués par la faim et la maladie.

La grande mosquée, ornée de belles colonnes de marbre, fut aussitôt consacrée à DIEU sous l'invocation de la Vierge Marie, et toute l'armée chrétienne vint y remercier le Ciel du triomphe accordé à ses armes.

Les princes chrétiens ne jouirent pas longtemps de leur conquête. Surpris par l'inondation près du canal d'Achmoun, non loin de la ville de Mansourah, ils durent tendre la main à leurs ennemis pour en obtenir du pain et la liberté de quitter l'Égypte.

Pendant ce siège de Damiette, François d'Assise, poussé par le désir de convertir des âmes à JÉSUS-CHRIST ou de donner son sang pour la foi, vint au camp des croisés. Un jour, il s'avança tout seul vers les ennemis et se fit prendre par les soldats musulmans, qui le conduisirent devant le sultan Malek-Kamel. Le Saint l'exhorta à embrasser l'Évangile et proposa de se jeter dans un bûcher allumé, pour prouver la vérité de la foi chrétienne. Le sultan étonné le renvoya sain et sauf au camp des chrétiens. François d'Assise, dans les desseins de DIEU, devait revenir

en Italie planter ce grand arbre qui abrite et nourrit jusqu'à nos jours tant de chrétiens d'Orient appauvris sous la domination musulmane.

Saint Louis vint débarquer au même lieu que Jean de Brienne, trente ans après la défaite des croisés. Se jetant lui-même tout armé dans les flots, il repoussa l'armée des Sarrasins accourue pour s'opposer au débarquement des chrétiens. Sa bravoure leur inspira une si grande terreur qu'ils abandonnèrent la ville. Le roi y pénétra à leur suite sans coup férir, traversant le fleuve sur le pont qu'ils avaient établi entre la ville et le faubourg occidental de Ghiseh (côté du fleuve). Il entra dans la place processionnellement avec le légat, le patriarche de Jérusalem, les prélats, les religieux, tous pieds nus. On se rendit à la grande mosquée pour y chanter le *Te Deum*, puis le culte chrétien fut rétabli dans l'ancienne église réconciliée et purifiée.

La Damiette moderne s'étale en forme de croissant le long du Nil, qui fait un coude en cet endroit. Ses hautes maisons en briques rouges, dégradées par le vent de la mer et pour la plupart peu habitées, lui donnent un aspect qui ne s'offre nulle part ailleurs en Égypte.

Les seules voies navigables de la vallée du Nil à la Méditerranée, depuis les croisades jusqu'au commencement de ce siècle, furent les branches de Damiette et de Rosette. Damiette prospéra malgré les difficultés de la barre du Nil, de plus en plus grossie par le sable et augmentée des obstacles que les musulmans, au dire de Makrizi, accumulèrent à l'entrée du fleuve pour empêcher les flottes ennemies d'y pénétrer.

Vers l'année 1830, l'ouverture du canal de Mahmoudieh, qui met la branche de Rosette et par là toute l'Égypte en communication avec le port d'Alexandrie, détourna vers cette dernière ville une partie du commerce de Damiette. Aujourd'hui Damiette est en décadence. Les navires des grandes nations européennes y sont rares ; il n'y vient que des bateaux grecs ou levantins.

Il n'est d'animation que sur le fleuve et dans deux grandes rues qui lui sont parallèles. Sur le Nil, on ne voit que de grandes barques et deux ou trois goélettes qui ont pu franchir la barre à la faveur de l'inondation. Des deux grandes rues, la plus proche du fleuve est le bazar d'Europe (frangi) ; il n'a d'européen que les marchandises et quelques devantures de magasins. La seconde rue est le bazar musulman ; le soir, toute la ville s'y rend : les Arabes se délassent dans la foule comme tant d'autres.

La population, d'environ 30.000 âmes, est presque toute musulmane ; on y compte seulement 250 schismatiques grecs et moins d'une centaine de catholiques, presque tous Grecs unis. Un Père Franciscain est curé de cette paroisse; des Sœurs Franciscaines tiennent une école de filles.

Il est assez singulier de rencontrer dans cette population, qui a si peu de rapports avec l'Europe, des représentants de toutes les nations européennes, pour la plupart indigènes ou levantins, ignorant tout à fait la langue du pays qu'ils représentent.

De grands et fertiles jardins entourent la ville ; je dis jardins, c'est le nom, mais

s de France ; nous sommes en pays arabe. Tout aniers, figuiers, croissent à côté les uns des autres, Rien n'est droit, rien n'est propre et soigné.

rculent de nombreux canaux, que les grandes ont apparaître comme des plates-bandes de ver- urs blanches à pétales longs et étroits de la *nym-* s de la *nymphæa stellata*, (Willd.) C'est vraiment

fonde, la noria égyptienne est remplacée par la n bas et se vide en haut. Le gamin chargé du nes à l'extrémité de la barre, juste derrière les toujours à portée de stimuler l'attelage.

E VI. — Esbeh el-Borg.

t que l'ancienne ville de Damiette était située à e la ville actuelle, sur la même rive du fleuve, là d'Esbeh el-Borg. Il était intéressant pour nous de

dans une petite barque. Le courant du fleuve, traîne avec rapidité. Les maisons de Damiette, leurs grandes vérandas peintes de diverses cou- e un certain air de richesse. Mais rien n'égale le e coulant sans bruit et sans rides au milieu de s de palmiers, sous lesquels s'abritent quelques es teintes enflammées et le sol brûlé de certains repose sur de grands arbres du plus beau vert, le fleuve. On croit voir un tableau des fleuves du plus belles forêts.

urant au temps de l'inondation ! C'est plus que

phare avec sa haute colonne de fonte flanquée de longs arcs-boutants ; enfin, à l'horizon, les mâtures d'une dizaine de voiliers, arrêtés en rade, où de grandes barques vont prendre leur chargement.

La grosse tour à plusieurs rangs de meurtrières près de laquelle nous avons débarqué, n'est assurément pas la grande tour prise d'assaut par Jean de Brienne, aux soixante-dix salles voûtées en triple berceau (1). Elle n'est qu'un réservoir d'eau filtrée pour les navires, construit dans ce siècle et disposé, je ne sais quand, pour servir de défense. La citadelle fut construite par Méhémet-Ali sur un ancien fort qui a servi de caserne aux soldats de Bonaparte. Le village et sa mosquée n'ont rien qui les distingue de ce qu'on voit ailleurs dans le Delta. Vainement nous y avons cherché des sculptures rappelant l'ancienne Damiette.

Il ne reste sur la rive orientale que deux ruines informes enfouies sous le sable, l'une en face du village en tirant un peu vers le nord, l'autre vis-à-vis de la citadelle, proche d'une petite mosquée en ruine. C'est du moins la position que leur assigne la carte de l'*Expédition d'Égypte*, car nous n'avons pas pu les découvrir ; les bergers paraissaient même ignorer leur existence. Ces ruines, pensons-nous, appartiennent à des ouvrages de défense construits par les musulmans pour garder l'embouchure du fleuve, à l'époque où la mer venait jusque-là. Ils furent abandonnés quand les sables déposés par le fleuve eurent avancé son embouchure plus loin dans la mer.

La rive occidentale du fleuve est à peu près déserte et tout à fait sans culture. On y voit de longues lignes de roseaux fichés dans le sable, et des milliers de pièges pour les cailles qui, à ce moment de l'année (15 septembre), reviennent d'Europe et s'abattent sur la côte égyptienne.

Les pièges sont de petits abris, hauts de 0^m30, faits de bouts de roseaux plantés sur deux lignes, se joignant au sommet. Ils s'ouvrent du côté de la mer et sont fermés de l'autre côté par un petit filet. Les pauvres oiseaux, harassés de fatigue par leur longue traversée au-dessus de la mer, et rassurés par la plantation factice de grands roseaux, entrent dans ces pièges et s'endorment. Le chasseur les prend à la main.

Pendant l'été, bien des familles riches du Caire viennent en villégiature sur la pointe de sable qui s'avance dans la mer à l'embouchure du fleuve, attirées par un air relativement frais et moins humide qu'aux environs d'Alexandrie. Elles campent au milieu d'un sable sans végétation, dans des cabanes de nattes et de roseaux, semblables à des huttes de pêcheurs ou de bohémiens, et font leur cuisine en plein air.

Dans les sables salés de cette plage, un séneçon, le *senecio abrotanifolius* (Walh.), qui y croît en abondance, a des feuilles grasses, tandis qu'ailleurs, dans les terrains non salés, il n'a que des feuilles maigres. Ce fait singulier se rattache à une observation que nous avons faite bien souvent en parcourant le bord de la mer et les déserts salés de l'Égypte. La proportion des plantes à feuilles grasses aux

1. Jacques de Vitry, *Hist. orient.*, l. III.

L'EGYPTE.



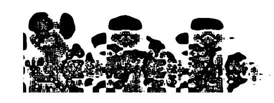


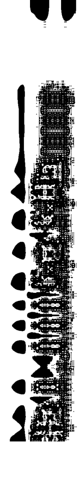






Village de Esbeh el-Borg, à l'embouchure du Nil, près de Damiette.





plantes à feuilles maigres est plus forte dans les sols salés que dans les terres douces. Le sel engraisserait donc les plantes ? On dit, dans un sens bien différent, qu'il engraisse les animaux.

En retournant à Damiette, notre barque côtoie des fourrés du joli petit roseau *calame* dont on se sert partout pour écrire l'arabe. Ce roseau, gros comme le petit doit, qui ne s'élève pas à plus d'un mètre ou deux au-dessus de l'eau, n'est qu'une variété du roseau commun dans toute l'Europe méridionale, le *phragmites communis*, (Trin.)



CHAPITRE VII. — Emplacement de l'ancienne Damiette.



IL est certain qu'après le départ de saint Louis, la Damiette des croisés fut rasée tout entière, sauf la grande mosquée, et que la nouvelle ville de Damiette s'éleva au sud de l'ancienne.

L'emplacement de celle-ci est-il à Esbeh el-Borg, comme le disent la généralité des écrivains français depuis un siècle (1)? L'absence dans le territoire d'Esbeh de toute ruine caractérisée, de toute trace de l'ancienne mosquée, de ces collines de décombres qui marquent presque toujours en Égypte la place des villes détruites, et d'autres considérations, nous ont fait douter, en parcourant ces lieux, que ce fût là l'emplacement de l'ancienne Damiette; l'opinion des habitants, qui placent l'ancienne ville à côté de la nouvelle, nous parut dès lors plus probable. Au retour, nous avons consulté les auteurs arabes de l'époque qui a suivi les croisades. Ils disent expressément que la nouvelle ville s'éleva à côté de l'ancienne, que la magnifique mosquée épargnée dans la destruction de Damiette,est la grande mosquée d'el-Fatah, située dans le faubourg nord de la ville nouvelle. En présence de tels documents, notre doute a fait place à une certitude : l'ancienne Damiette, celle des Grecs et des croisés, était située sur l'emplacement des collines de décombres qui bornent la nouvelle Damiette au nord, entre le fleuve et la mosquée d'el-Fatah. En l'année 1251, sous le règne de Moaz-Eddin-Aïbeh, deux ans après le départ de saint Louis, le bruit s'était répandu que les Francs menaçaient une seconde fois l'Égypte. Les Sarrasins, fatigués des maux que leur avait causés la ville de Damiette,des guerres qu'elle leur avait suscitées, résolurent de détruire cette forteresse, faite exprès, semblait-il, pour appeler les armées des Francs. (Aboulféda, 1271-1311, *Description de l'Égypte.*)

« Le dix-neuvième jour de Schaban, en vertu d'une résolution adoptée à l'unanimité par tous les membres du gouvernement, on procéda à la démolition de Damiette. On fit partir du Caire, pour cet effet, un grand nombre de carriers, de maçons et d'ouvriers de tout genre. Les murailles furent abattues et la ville

1. Le voyageur français C. E. Savary paraît être le premier qui ait soutenu cette opinion, (*Lettres sur l'Egypte*, lettre XXIII, 1786,) adoptée ensuite par Michaud dans *l'Histoire des Croisades*, par Reinaud dans ses *Extraits des Auteurs arabes*, par Isambert dans le *Guide d'Egypte*, par Malte-Brun et Cortambert, par Élisée Reclus et bien d'autres.

entièrement rasée. La grande mosquée échappa seule à la destruction. Quelques-uns des plus pauvres habitants se construisirent des cabanes de roseaux sur le bord du Nil, au midi du terrain qu'occupait la ville, et donnèrent ainsi naissance à la Damiette de nos jours. » (Makrizi, 1364-1441, *Histoire des Sultans mameloucks.*) Cette nouvelle ville fut ainsi construite près de l'emplacement de l'ancienne, ajoute Aboulféda (1).

La célèbre mosquée qui fut épargnée dans la destruction de la ville, était l'un des plus magnifiques monuments de l'Islam ; l'intérieur était orné d'un grand nombre de colonnes du plus beau marbre. Jean de Brienne en avait fait une église, et saint Louis une cathédrale pour le nouveau diocèse d'Égypte.

Qu'est devenue cette mosquée ? Un passage de Makrizi dans son ouvrage : *Les Routes et les Antiquités de l'Égypte* (t. I, p. 224), va nous l'apprendre. En voici la traduction :

« A Damiette (la nouvelle), sur l'emplacement de la ville qui a été détruite, on voit l'une des plus belles mosquées de l'Islam ; le peuple la nomme mosquée de Fatah. Les musulmans l'ont construite peu après s'être emparés de Damiette, à l'époque de la conquête de l'Égypte par Amrou Ben-el-A's (640).

» Sur la porte on voit une inscription en caractères coufiques, où il est dit que cette porte a été construite l'an 500 de l'hégire. A l'intérieur, elle a un grand nombre de colonnes de marbre ; quelques-unes sont de marbres rares.

» Son nom de Fatah vient par corruption de Fateh, pieux personnage qui en avait fait son habitation.

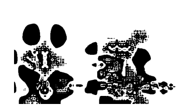
» Ce Fateh, fils d'Otman le Brun de Takrour, était venu du Maroc, dans l'intention de se retirer du monde. Il se mit à donner de l'eau aux passants dans les rues de Damiette sans demander aucun salaire, puis alla demeurer hors de la ville, et n'y retourna plus que le vendredi pour prier avec la foule. Plus tard, il se rendit à Tounah, ville ruinée près du lac de Tennis, revint à Damiette après sept ans d'absence, et se fixa dans un réduit, au bas du minaret de la grande mosquée. Au retour d'un pèlerinage à la Mecque, il entreprit de réparer la mosquée de ses propres mains...

» Depuis la destruction de l'ancienne Damiette, la mosquée ne s'ouvrait que le vendredi. Fateh y établit un iman qui faisait chaque jour les cinq prières... et des lecteurs du Coran pour le matin et le soir...

» Il mourut la nuit du huitième jour du mois de Rabiâa-el-Achar, l'an 695 de l'hégire (1296), et fut enterré près de la mosquée, où les fidèles vont encore visiter son tombeau. »

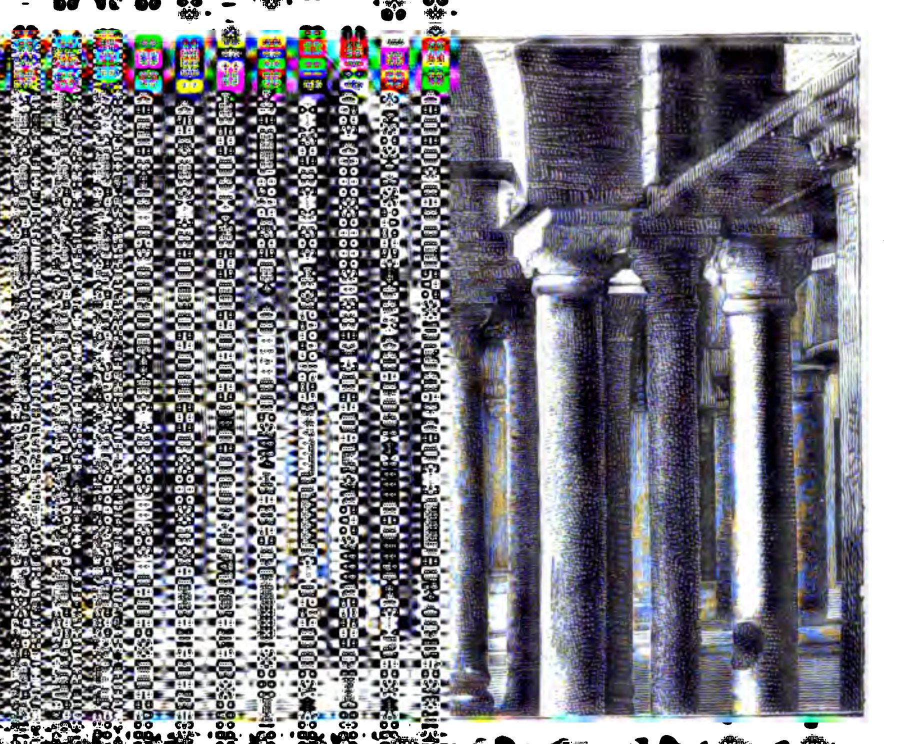
Nous avons pu pénétrer dans cette célèbre mosquée, deux fois consacrée au vrai culte, sanctifiée par les prières et les cantiques des armées chrétiennes, illustrée par l'humilité du saint roi, qui y vint les pieds nus rendre grâce de sa victoire; nous y avons prié pour la France dans le secret de notre cœur.

1. Dans le *Recueil des Historiens des Croisades*, publié par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, *Historiens Orientaux*, t. I, p. 768 (1879), l'annoteur anonyme conclut comme nous que l'ancienne Damiette était tout proche de la nouvelle.





du nord-est, dès qu'on a dépassé les
place presque déserte, au bout de
h (1), dominée par un haut et élégant
extérieur, le long duquel court l'ins-
par Makrizi, devenue aujourd'hui
mosquée d'Amrou au vieux Caire,
lles. Il en est deux de vert antique ;
oriental, etc. Elles ont leurs bases
marbre blanc, de style grec.



Aujourd'hui ces restes de l'ancienne Tamiathis ne sont plus à l'embouchure du Nil, ils en sont éloignés de 16 kilomètres. Les atterrissements du fleuve ont donc gagné 16 kilomètres sur la mer pendant les quatorze siècles qui se sont écoulés depuis l'époque présumée de la fondation de Damiette. On a reconnu, en effet, que, depuis le commencement de ce siècle, la pointe de sable de Ras-Damiette, qui sépare le fleuve de la mer à son embouchure, s'est avancée en moyenne de 12 mètres par an, juste autant qu'il faut pour produire en quatorze siècles un avancement de 16 kilomètres.



CHAPITRE VIII. — Histoire.

DANS les premiers jours de décembre 1249, saint Louis partit de Damiette à la tête d'une armée de 60.000 hommes, se dirigeant vers le Caire par la rive droite du Nil.

L'armée vint camper le 7 décembre au bourg de Farescour, et s'y arrêta le temps nécessaire pour franchir un canal qui, partant du fleuve, va se jeter dans le lac Menzaleh ; on le dessécha en fermant par une digue son ouverture sur le Nil. L'armée, poursuivant sa marche sur le bord du fleuve, défit une embuscade de cinq cents cavaliers musulmans, entra dans le village de Chéremsah, y passa quelques jours, puis alla camper à Baramoun. Enfin, le 9 décembre, elle arriva devant le canal d'Achemoun, véritable rivière, aussi large que la Marne aux environs de Paris. Ce canal déverse l'eau du Nil dans le lac Menzaleh ; on le nomme encore aujourd'hui *le petit fleuve* (Bahr Soreyer).

Ce fut derrière cette ligne de défense infranchissable que le sultan Malek-Kamel attendit les croisés de Jean de Brienne, et les força de rebrousser chemin (1220). Il construisit une ville à la place de son camp, et la nomma *Mansourah* ou la Victorieuse, en souvenir de sa victoire (1221). Elle était si bien protégée par le canal et par le fleuve, qu'il ne jugea pas nécessaire de l'entourer de murailles.

L'armée de saint Louis se trouvait dans la même position que celle de Jean de Brienne. Elle avait devant elle, de l'autre côté du canal, l'armée musulmane, sous les ordres de Fakhr-Eddin, s'appuyant à l'ouest sur la ville de Mansourah. A sa droite étaient le Nil et les galères qui avaient suivi l'armée pour la protéger.

Les croisés entreprirent de fermer le canal ; mais comme il prend naissance dans la ville même de Mansourah et reste d'abord fort rapproché du fleuve, on ne put commencer la chaussée qu'à une demi-lieue de l'embouchure. Les Sarrasins firent les plus grands efforts pour empêcher les travaux ; ils lançaient chaque nuit le feu grégeois sur les ouvrages en bois construits pour protéger les travailleurs.

« Toutes les fois que notre saint roi entendait qu'ils nous jetaient le feu grégeois, il se revêtait sur son lit, tendait ses mains vers Notre-Seigneur, et disait en pleurant : « Beau sire DIEU, gardez-moi mes gens ! » — Je crois vraiment que ses prières nous rendirent bien service dans le besoin. » (Joinville.)

Le travail n'avançait pas. Un bédouin, pour une bonne somme d'argent, fit

connaître un gué situé deux heures plus bas, en un endroit nommé Salam. (Makrizi.)

Le comte d'Artois, frère du roi, ses chevaliers et les templiers passèrent les premiers. Le comte, sans attendre les ordres du roi, s'élança sur les Sarrasins, tua l'émir Fakhr-Eddin et pénétra dans la ville. Bientôt les Mamelouks rentrèrent dans Mansourah à la poursuite des Francs et firent un grand carnage. Une partie seulement des cavaliers chrétiens parvint à sortir de la ville, et se réfugia sur une colline nommée Gédileh, où elle se retrancha.

Un peu après, le roi arriva dans la plaine avec tout son corps de bataille : « Jamais, dit Joinville, je ne vis si beau chevalier, car il paraissait au-dessus de toute sa gent, les dépassant à partir des épaules, un heaume doré en son chef, une épée d'Allemagne à la main. »

La bataille fut extrêmement meurtrière. Les Sarrasins pressaient si fort les chrétiens que beaucoup se jetèrent dans le canal pour rejoindre les troupes du duc de Bourgogne, restées de l'autre côté, et trouvèrent la mort dans les eaux. Joinville fit des merveilles de bravoure en défendant un pont jeté sur un petit canal d'arrosage parallèle au canal principal. Au jugement de plusieurs, l'armée était perdue si le roi n'avait pas payé de sa personne. Six Turcs se jetèrent sur son cheval et croyaient le tenir, quand il se dégagea tout seul à grands coups d'épée. Enfin les Turs cédèrent sur tous les points, et le roi put s'établir dans le camp qu'ils avaient abandonné. Voyant venir le prévôt de l'Hôpital, qui avait passé le canal avec le comte, le roi lui demanda s'il pouvait lui donner des nouvelles de son frère. « Oui, répondit-il, car il est certain qu'il est au paradis. »

« Et le roi répondit que Dieu fût adoré pour ce qu'il lui donnait ; et alors les larmes lui tombèrent des yeux bien grosses. » (Joinville.) On était au mardi 8 février.

Le vendredi suivant, les Turcs, conduits par l'émir Bibars-Bondocdar, successeur de Fakhr-Eddin, vinrent attaquer les chrétiens avec furie. Cette seconde journée fut aussi terrible que la première : « Il y avait bien un journal de terre derrière les templiers, dit Joinville, qui était si chargé des traits lancés par les Sarrasins, que l'on n'y voyait plus la terre. »

Le soir les Turcs étaient repoussés. Le roi, réunissant ses barons : « Nous devons, leur dit-il, grande grâce à Notre-Seigneur de ce qu'il nous a fait deux » fois en cette semaine un tel honneur, que mardi, le jour qui précède le carême, » nous les chassâmes de leur camp, là où nous sommes logés, et que le vendredi » suivant, qui vient de passer, nous nous sommes défendus contre eux, nous à » pied, eux à cheval. » (Joinville.)

On resta huit jours pour enlever tous les cadavres qui flottaient sur le canal, et s'arrêtaient contre un pont de bateaux établi pour relier le camp du roi avec celui du duc de Bourgogne. Aux pertes énormes qu'avait faites l'armée chrétienne dans ces deux sanglantes victoires, vinrent s'ajouter diverses maladies, la dysenterie, le scorbut, etc. Il ne parvenait plus de secours par le fleuve ; on apprit, par une petite barque arrivée seule de Damiette, qu'une flotte de Sarrasins intercep-

... et Chéremsah, qu'elle avait capturé en deux ... cré leurs équipages. Les Turcs avaient, en effet, ... ques sur un canal de la rive occidentale, d'où ...

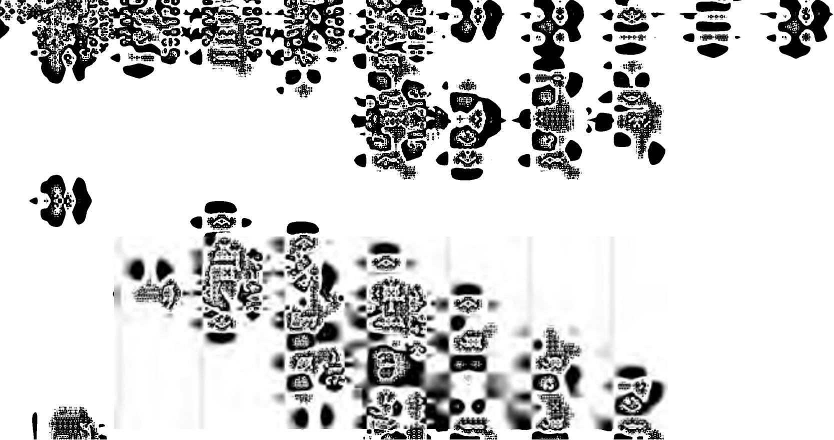
... lus continuer sa marche en avant, ni rester sur ... Le roi fit placer les malades sur les vaisseaux ... et d'autres à cheval leur faire une escorte sur ... our huit jours, faisant jeter même les provisions ... fin d'avoir plus de bateaux à mettre au service ... it qu'il montât avec les malades sur les vais- ... graves maladies ; le légat insistait plus par- ... voulut croire personne. « Il dit qu'il ne lais- ... fin comme il ferait. » (Joinville.)

... de ..., le 5 avril 1250. Dans la confusion ... tions du roi, de couper les amarres du pont de ... toute facilité de poursuivre l'armée chrétienne ... rière-garde pour protéger les siens. Geoffroy de ... léfendant contre les Sarrasins, ainsi que le bon ... ur contre les mouches. » (Joinville.)

... de Miniéh-Abou-Abdallah (1). Le roi était si ... ent comme mort dans une maison, persuadés ... endant ce temps, les plus braves chevaliers ... e rue du village ; le sergent Marcel, craignant ... assacrer le roi, s'écria : « Seigneurs chevaliers ... e faites pas tuer le roi ! »

... rmes, le roi se rendit à l'émir Gémal-Eddin, ... nds seigneurs (6 avril 1250). « *Peccatis nost...* ... *ncidimus !* En juste pénitence de nos péchés ... es ennemis, » écrivit humblement saint Louis ... e.

... résistance de l'arrière garde, s'avança jusqu'à ...



 CHAPITRE IX. — Les bords du Nil illustrés par les Croisés. 

NOTRE projet était de remonter le Nil en barque de Damiette à Mansourah, et de visiter sur la rive orientale tous les lieux dont il est parlé dans l'histoire des croisades. Cela nous fut impossible. Il fallut prendre le chemin de fer de la rive opposée, et nous contenter de regarder ces lieux de loin.

Nous nous consolons de ce contre-temps en songeant qu'après six siècles bien des choses ont dû changer, bien des détails ont dû disparaître sur le chemin des croisés à travers un pays plat et tout de limon, dans des villages bâtis de terre, sur le bord d'un fleuve qui déplace souvent son lit, rongeant de préférence sa rive orientale, comme tous les fleuves qui coulent de l'équateur au pôle.

La gare est à Ghizeh de Damiette. On nous montre tout auprès les débris d'une vieille mosquée qui, d'après la tradition locale, marquait le lieu où campa saint Louis. Elle s'est écroulée récemment.

Nous partons ; bien d'autres lieux illustrés par les croisés vont s'offrir à nos regards. C'est d'abord *Adlieh* (4 kilomètres), sur le fleuve, en face des marais Azrak que traverse la voie. Le canal creusé par Jean de Brienne était là ; impossible de le reconnaître, le sol a été trop bouleversé par la construction de la chaussée et du canal qui l'accompagne.

Puis vient *Farescour* (9 kil.), gros bourg de 2.000 âmes que dominent plusieurs minarets. Il est bâti sur un sol exhaussé, preuve de l'ancienneté du bourg et de sa permanence sur le même emplacement ; car dans ce pays l'exhaussement du sol est presque toujours produit par les débris d'anciennes habitations.

Un canal, de Farescour au lac Menzaléh, est marqué sur le carte de la basse Égypte publiée en 1882 par l'administration des Domaines. Il est à croire qu'il tient la place du canal fermé par les croisés.

Tout proche de Farescour, saint Louis et ses principaux seigneurs furent témoins d'un tragique événement. On les conduisait à Damiette pour leur rendre la liberté, ils étaient arrêtés en face du campement où se trouvait le sultan Touran-Chah.Les émirs révoltés se précipitent sur le sultan, le chef des Mamelouks l'achève à coups de sabre et vient, les mains ensanglantées, demander à saint Louis de le faire chevalier.

La chevalerie était une institution militaire consacrée par la religion : on y entrait par une cérémonie chrétienne. Saint Louis protesta que jamais il n'y admettrait un infidèle. En vain le Mamelouk agitait son épée sur la tête du roi, disant qu'il était maître de sa personne : « Fais-toi chrétien, dit le roi, je te ferai chevalier. » Tant de courage désarma ces furieux ; ils demandèrent humblement au roi d'accomplir le traité fait avec le défunt sultan, l'assurant qu'il serait libre dès qu'il aurait rendu Damiette, ce qui fut exécuté.

Viennent ensuite : *Chéremsah* (21 kil.). A partir de ce point le cours du Nil devient sinueux et forme plusieurs îlots, derrière lesquels la flotte des Sarrasins a pu facilement se placer en embuscade.

Mehalleh-Engaq (7 kil.), en face de la station de Sherbin, sur la rive droite, à un tournant du fleuve. C'est sans doute le Mehalleh où les historiens placent quelques combats entre la flottille musulmane et celle des croisés.

Dest (6 kil.), village situé le long de la voie où passait le canal dont les Sarrasins se sont vraisemblablement servis pour transporter leur flotte sur le Nil, et intercepter les secours qui pouvaient venir de Damiette à l'armée de saint Louis. Ce canal est aujourd'hui supprimé ; il est marqué dans la carte de Desbuissons publiée en 1869.

Baramoun (2 kil.), bourg bâti sur un sol légèrement soulevé, comme Farescour.

 CHAPITRE X. — Lieu où saint Louis fut fait captif. 

LES auteurs arabes, et en particulier l'historien Makrizi (1), citent une lettre du sultan Malek-el-Kamel à l'émir Gémal-Eddin, vice-roi de Damas, dans laquelle il lui fait part de la défaite du roi des Francs, tombé dans ses mains au village de Minieh-Abou-Abdallah. Nous savons d'ailleurs par Joinville et par d'autres chroniqueurs que le saint roi fut pris sur la rive droite du fleuve, entre Damiette et Mansourah, à une journée de marche de cette dernière ville.

Il s'agit de reconnaitre l'emplacement du village de Minieh-Abou-Abdallah.

Michaud raconte (*Correspondance d'Orient*, tome VI) que, dans son voyage sur le Nil, il s'est fait répéter les noms de tous les bourgs et villages qui sont sur la rive droite, depuis Damiette jusqu'à Mansourah, et qu'il n'a pu reconnaître aucun nom qui ressemblât à Minieh-Abou-Abdallah. Ce nom, en effet, ne se trouve sur aucune carte, et aucun auteur, croyons-nous, n'en a fait connaître le lieu.

Nous pensons que ce village est celui qui porte actuellement le nom de Mit-Kholi-Abdallah.

La situation de Mit-Kholi-Abdallah (2) concorde avec les récits du temps. Le village est sur la route de Damiette, à trente-quatre kilomètres de Mansourah. De plus, le Vénitien Marin Sanut, dans son ouvrage *Les secrets des fidèles de la Croix*, écrit en 1321, dit que : « quand le roi fut parvenu à un village nommé Sarmosac (Chéremsah), une si grande multitude de Sarrasins fondit sur les chrétiens, qu'ils ne purent soutenir leur choc et que le roi fut pris avec ses deux frères (3). » Or, Mit-Kholi Abdallah n'est qu'à trois kilomètres et demi au delà de Chéremsah, dans la direction de Damiette.

L'identité des lieux sera bien probable si nous pouvons expliquer la différence des noms.

Minieh et *Mit* sont, dans le langage du pays, un même mot prononcé diffé-

1. *Mémoires et Antiquités de l'Égypte*, article Damiette. — Voir Reinaud, *Extraits des Historiens arabes*, 1829, p. 405.

2. M. W. de la Fite, qui a bien voulu nous aider dans cette recherche, nous a signalé lui-même l'omission du mot Abdallah à la suite de Mit Kholi, dans la carte publiée sous sa direction par l'administration des Domaines, en 1882, ainsi que l'identité probable des lieux désignés par les deux noms.

3. Liv. III, partie 12, ch. 3.

remment : c'est un nom générique désignant un village, un bourg, comme le mot *cazal* qu'emploie Joinville. Il est bien des villages en Égypte dont le nom commence indifféremment par *Mit*, *Minieh* ou *Miniet*, *Monieh* ou *Moniat*. Nous pouvons donc écrire Minieh-Kholi-Abdallah.

Kholi veut dire chef de culture, concessionnaire, etc. Beaucoup de familles de fellahs, surtout parmi les plus riches, portent le surnom de *Kholi*, sans doute parce que les ancêtres étaient les kholis des Mamelouks ou des Pachas.

Le nom de Minieh-Abou-Abdallah signifie le village du père d'Abdallah. Il semble donc avoir pour origine une propriété particulière. Le père de famille, suivant l'usage arabe, est désigné par le nom de son fils aîné, et probablement il s'agit d'une famille ayant une certaine importance dans le pays, d'une famille où il y a eu des kholis. Dès lors, il n'est pas invraisemblable que le village du père d'Abdallah se soit un jour appelé le village du Kholi-Abdallah.

Cette supposition paraît confirmée par l'*État des provinces et villages de l'Égypte* dressé en 1376, cent vingt-cinq ans après la captivité de saint Louis, sous le sultan Melik-Alaschraf-Shaban (1). Le nom de Mit-Kholi-Abdallah ne s'y trouve pas, mais on y trouve celui de Minieh-Abou-Abdallah.

Nous croyons donc bien probable que saint Louis a été fait prisonnier au village de Mit-Kholi-Abdallah, situé sur le bord oriental du Nil, proche de l'extrémité sud-ouest du lac Menzaleh, à trente-quatre kilomètres nord-est de Mansourah.



CHAPITRE XI. — Champ de bataille de Mansourah.



LE chemin de fer nous dépose à Talka, faubourg de Mansourah, séparé par le Nil.

L'aspect de Mansourah n'a rien de bien particulier. Le fleuve coule de l'ouest à l'est ; la ville moderne s'étend au sud avec son quai, ses usines à dégrainer le coton et ses maisons blanches et bleues, de ce style de plâtriers décorateurs, soi-disant italien, qu'on retrouve tout autour de la Méditerranée. A l'est, les maisons noirâtres de la vieille ville, toutes de briques cuites, forment comme un rempart que baigne le fleuve. Quelques-unes de ces constructions ont un cachet de grandeur qui rappelle une ville importante. Au delà des dernières maisons, à une centaine de pas du Nil, on aperçoit au-dessus des arbres un haut et vaste bâtiment carré, de construction récente et d'un assez bel effet. C'est le tribunal.

Notre première visite sera au canal d'Achmoun, à ces champs de bataille célèbres où reposent si nombreux les restes de ces vaillants et pieux croisés, les ancêtres de nos plus nobles familles de France.

Depuis quelques années, la disposition des canaux a changé autour de Mansourah. Le canal d'Achmoun a été joint au canal latéral Mansouryeh, qui vient

1. Traduit par Silvestre de Sacy, à la suite de la *Relation d'Egypte* d'Abd-Allatif, page 627.

de plus haut et passe derrière la ville; le premier canal fait suite au second. Toutefois l'ancien lit du canal d'Achmoun, depuis le fleuve jusqu'à son point de jonction situé à un kilomètre environ, est resté très reconnaissable. Son embouchure dans le fleuve était au fond d'une petite anse confinant à la dernière maison de la ville. L'entrée était défendue du côté du nord par une tour et un bastion dont on voit encore les fondements. De là le canal se dirigeait à l'est et semblait faire suite au courant du fleuve, qui, en cet endroit, tourne au nord-est. Entre le tribunal et la caserne le lit n'a pas été comblé, les berges sont encore garnies de roseaux.

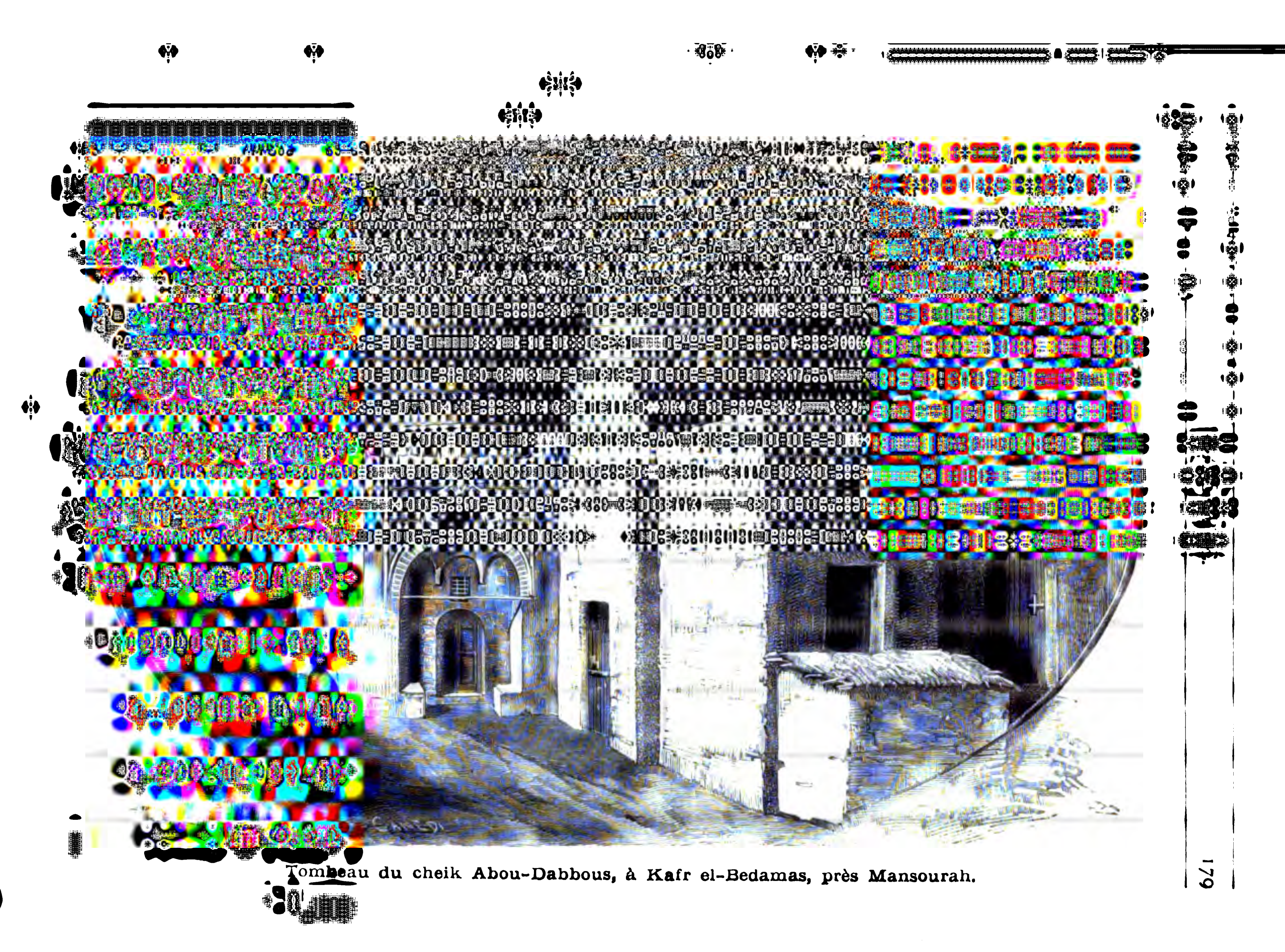
La caserne, la gare du chemin de fer de Zagazig, quelques usines de coton, occupent l'espace compris entre la ville et l'ancien canal au nord ; au delà s'étend la plaine avec ses immenses champs de coton, presque sans arbres et sans maisons. Sur la pointe de terre qui s'avance le long du fleuve de l'autre côté de l'ancien canal, est une promenade servant d'avenue au tribunal, et plus loin des champs coupés par un canal latéral, qui sort du fleuve à une petite distance et se dirige sur Damiette. Sous les grands arbres de la promenade publique, une petite construction arabe fort gracieuse attire nos regards. Les passants nous disent que c'est le tombeau du cheik *el Mograbi* (l'occidental). S'il faut en croire un écrivain anonyme citant un manuscrit dont il ne nomme pas l'auteur, ce tombeau serait celui d'un cheik d'une tribu de bédouins auxiliaires de l'armée égyptienne dans la guerre contre les Francs ; le petit édifice serait élevé à l'endroit même où son corps fut trouvé percé de coups (*Bulletin des Écoles d'Orient*, 1867). Nous donnons le dessin de ce petit monument tel qu'il est aujourd'hui, découronné de sa coupole.

Le port sur le canal, à quelques centaines de mètres au delà du tribunal, paraît assez animé ; il y a quantité de barques et un petit vapeur qui fait le service de la poste entre Mansourah et la ville de Menzaleh.

Nous suivons la rive méridionale, cherchant à replacer sur le sol que nous foulons, les traits les plus émouvants de la bravoure et de l'infortune des chevaliers chrétiens. Après un quart d'heure de marche nous entrons dans un petit village, *Kafr el-Bedamas*, où le sol est plus accidenté qu'ailleurs. Il marque probablement l'endroit où les croisés ont fait tant d'héroïques efforts pour fermer le canal et sont morts si nombreux, brûlés dans leur tour par le feu grégeois. « Ce feu, dit Joinville, venait par-devant nos machines aussi gros qu'un tonneau, et traînant une queue de feu comme une grande lance ; il faisait tel bruit qu'il semblait que ce fût la foudre du ciel. »

Au bout du village, à l'ombre de beaux arbres, est un double tombeau assez semblable à celui de Mograbi et qui paraît en vénération dans le pays : c'est le tombeau du cheik *Abou-Dabbous* (l'homme à la masse d'armes). Le cheik au nom guerrier ne serait-il pas un chef sarrasin tombé sous les coups des croisés ?

Dans le seuil de la porte, formé d'une seule pierre, le granit rose des obélisques se trouve réuni au granit noir des statues égyptiennes : on dit en effet que ces deux granits viennent d'une même carrière auprès d'Assouan, autrefois Syène.



Tombeau du cheik Abou-Dabbous, à Kafr el-Bedamas, près Mansourah.

Une demi-lieue plus loin, dans une sinuosité du canal, nous trouvons le gros village de Gédileh. C'est là que se retranchèrent les cavaliers du comte d'Artois échappés au massacre.

Nous avions toujours devant nous la même plaine et le même canal, sans aucun accident de terrain ; il nous fallait faire encore six kilomètres pour arriver au gué, près du village de Salamoun. Nous reprîmes le chemin de la ville, cherchant à découvrir au travers de la plaine le ruisseau dont Joinville défendit si vaillamment le passage. Le pont et le ruisseau ont disparu.

En rentrant en ville, nous nous égarons à plaisir à travers les vieux quartiers, dans un réseau de petites rues sinueuses et de ruelles sans issue, où jamais le soleil n'a pénétré. Le comte d'Artois et ses chevaliers n'ont-ils pas été cernés et accablés dans quelques-uns de ces étroits passages, de ces sombres impasses? « Les grands chevaux des Francs, dit l'historien Aboul-Pharage, ne pouvaient se mouvoir dans ces petites rues, et les habitants les accablaient de pierres, de briques, de poussière, qu'ils leur jetaient du haut des maisons. »

CHAPITRE XII. — La prison de saint Louis.



SAINT Louis et les barons pris avec lui au village de Miniéh-Abou-Abdallah furent mis sur une barque et ramenés à Mansourah. Le roi était enchaîné d'une chaîne de fer, ainsi que les plus illustres seigneurs. Comme il n'avait pas de quoi se couvrir, un pauvre homme lui donna sa casaque. Arrivé à Mansourah, on l'enferma dans une salle basse de la maison de Fakhr-Eddin, fils de Lokman, premier secrétaire du sultan (kateb ensha (1), ne laissant auprès de lui que son chapelain et son fidèle cuisinier. « Fakhr-Eddin confia la garde du prisonnier à Sabih, l'eunuque, d'autres disent l'esclave (khadem) : DIEU sait la vérité. » Ainsi s'exprime l'historien arabe Ebn-Khaldoun (2).

La maladie du roi avait fait en lui de tels ravages que le sultan, craignant de le perdre, lui envoya ses propres médecins. Ils réussirent à le mettre hors de danger. Le saint roi gardait dans sa captivité la même sérénité d'âme que dans les jours les plus calmes de sa vie, priant une grande partie du jour et récitant les heures avec son chapelain pour ceux qu'il ne pouvait plus secourir. Cette piété et cette force d'âme émurent les disciples de Mahomet ; on dit que plusieurs se convertirent et reçurent le baptême.

Pour les autres prisonniers, ils étaient enfermés, au nombre de 10.000, dans une cour entourée d'une muraille de terre ; chaque nuit on en faisait sortir deux ou trois cents et, sur leur refus de renier la foi, on les noyait dans le fleuve.

Les conseillers du sultan demandèrent au roi, pour sa rançon et celle des autres captifs, quelques-uns des châteaux des barons d'outre-mer. Il refusa malgré leurs menaces : « En y mettant des capitaines, dit-il, on les fait jurer qu'ils ne les ren-

1. Makrizi, *Routes et Antiquités de l'Egypte*, art. Damiette.
2. Histoire, t. V.

» dront pas pour délivrance d'hommes. Mais, si la reine restée à Damiette y con-
» sent, je vous donnerai 500.000 livres pour mes gens, et Damiette pour ma
» personne, car je ne suis tel que je me dusse racheter à prix d'argent. »

« — Par ma foi, dit le sultan, il est large, le Franc. »

Le traité fut conclu. Le roi et les principaux seigneurs furent placés en quatre galères et prirent le chemin de Damiette.

L'emplacement de la maison de Fakhr-Eddin-Ebn-Lokman, où fut emprisonné le saint roi, est attenant à la mosquée el-Moafi et situé au centre de la ville actuelle, à cinq cents mètres environ de la rive du fleuve. On y arrive par des rues assez convenables. Un étroit passage donne accès dans une cour longue de onze mètres, large de cinq, fermée à l'ouest par le mur de la mosquée, au nord et au sud par de médiocres maisons adossées à la mosquée, où habitent de pauvres gens, à l'est par de petits réduits qui ont pu servir de boutiques arabes, et sont aujourd'hui dans un état complet de dégradation. Vers l'angle sud-est, s'ouvre une salle voûtée de huit mètres de long et trois de large, tellement remplie de décombres qu'on peut à peine y pénétrer. Cette salle est celle qu'on nomme la prison de saint Louis. Elle communique par un couloir obscur avec une autre pièce contiguë à la mosquée et toute dégradée, qu'on dit avoir également servi à l'illustre captif. Au-dessous de ces bâtiments, règne un canal souterrain connu des gens du quartier sous le nom de souterrain de l'esclave de saint Louis (sans doute Sabih) : ils disent que l'esclave y fut enseveli (1). Toutes ces ruines sont aujourd'hui la propriété de la mosquée. On assure que cette mosquée existait au temps de saint Louis ; elle aurait été construite vers l'an 1245 en l'honneur du cheik Abdallah-el-Moafi, un santon du pays ; à cette époque le Nil passait plus proche de la mosquée qu'aujourd'hui.

Ce n'est pas sans quelque tristesse que nous parcourons ces lieux, où rien ne rappelle les pieux souvenirs qu'on y rattache. Ils sont dans un état si négligé qu'on est tenté d'y voir une affectation de mépris pour la mémoire d'un illustre chrétien ; il n'y a pourtant que de l'insouciance.

Bien des pèlerins français sont venus dans ces derniers temps visiter ces ruines et prier pour leur patrie. Le duc de Montpensier y vint en 1846 accompagné du vice-roi Saïd-Pacha. Un noble fils de saint Louis, le comte de Chambord, à son retour de Terre-Sainte en l'année 1862, voulut passer à Mansourah. On dit qu'il s'agenouilla au milieu de ces ruines, baisa pieusement la vieille muraille de la prison, et en détacha trois briques pour les conserver avec respect.

Vers l'année 1855, le délégué apostolique d'Égypte, Mgr Guasco, et le consul général de France, M. Sabattier, s'entendirent pour prier l'empereur Napoléon III qu'il voulût bien obtenir la cession de cet emplacement à la France, afin d'y élever un sanctuaire à saint Louis. Malheureusement ces démarches restèrent sans résultats.

Nous avons voulu savoir s'il existait quelque document authentique constatant

1. Odescalchi, *Egitto antico illustrato*, Alexandrie, 1865.

que l'emplacement d'el-Moafi est bien celui de la maison de Fakhr-Eddin. Nous nous sommes adressés à Mr Ernest Eeman, magistrat belge, qui préside à Mansourah la délégation du tribunal mixte d'Alexandrie. Ses recherches ont constaté qu'une tradition transmise de père en fils depuis un temps immémorial, désigne les ruines attenantes à la mosquée el-Moafi, à l'exclusion de tout autre endroit de la ville, comme le véritable lieu où le saint roi fut tenu en captivité. Mais il n'a pu découvrir une pièce, titre de propriété ou autre, renfermant des indications sur la maison de Fakhr-Eddin, fils de Lokman.

« Je ne crois pas, nous écrit-il, qu'il y ait lieu de s'en s'étonner. Vous savez qu'en Égypte on n'apporte pas grand soin à la conservation des archives privées et publiques... Au reste, dans ce pays, dont l'immobilité est proverbiale, il serait bien difficile d'admettre qu'une tradition aussi universellement répandue que celle d'el-Moafi, ne soit pas conforme à la réalité des choses (1). »

Les salles qu'on montre aux visiteurs comme ayant servi d'habitation à l'illustre prisonnier, sont-elles réellement de l'époque des croisades ? C'est douteux. Nous n'avons rien vu dans ces constructions qui marque une origine aussi ancienne. Elles sont toutes en briques communes, assez mal assemblées, et ne présentent aucune architecture. Le docteur G. B. Visetti, de Padoue, chef des services sanitaires à Mansourah en 1854, dit avoir constaté qu'après le départ du roi, la maison qui lui avait servi de prison et qui était devenue la propriété de la mosquée voisine, fut entièrement détruite comme un lien impur (2) ; mais il ne nous fait pas savoir comment il a acquis cette connaissance.

On ne saurait s'étonner que des documents précis nous manquent pour suivre, à travers les six siècles qui nous séparent des croisades, les traditions locales relatives à la prison du saint roi. Avant l'invasion française de la fin du siècle dernier il n'y avait pas d'Européens à Mansourah, les quelques catholiques qui s'y trouvaient étaient de pauvres Coptes sans cesse molestés dans leurs biens et dans leur foi ; assurément ils se préoccupaient peu de saint Louis ; les pèlerins d'Occident ne venaient pas visiter ces lieux éloignés de leur route et abandonnés, sans culte religieux, sans ornement patriotique.



CHAPITRE XIII. — Mansourah.



AUJOURD'HUI Mansourah est une ville musulmane de 45.000 âmes, où l'on compte environ 1.500 schismatiques et 500 catholiques des divers rites. Les Grecs catholiques, au nombre de 200, y ont une église. Les Pères Franciscains de Terre-Sainte tiennent la paroisse latine. Ils possèdent au bord du fleuve, entre

1. On ne sait comment expliquer, si ce n'est par le fait d'un drogman étranger et ignorant, que le voyageur Rifaud, en 1825 (Voir Reinaud ; *Extrait des Historiens arabes*, 1829, p. 463), Michaud et Poujoulat, quelques années plus tard (*Correspondance d'Orient*, lettre 157), aient écrit que la prison de saint Louis est à l'extrémité de la ville, du côté du canal d'Achmoun, sur une petite place en face du Nil, dans un édifice d'assez bonne construction.— Personne à Mansourah n'a pu nous indiquer la maison qui fut montrée à ces voyageurs.

2. Odescalchi, *Egitto antico.*

l'ancienne et la nouvelle ville, un bel emplacement sur lequel ils ont construit, dans ces dernières années, un couvent, une école et une jolie église dédiée à saint Louis. Non loin de là, dans une maison de fort bonne apparence, à l'entrée de la plus belle rue, est un important pensionnat de jeunes filles tenu par les Sœurs Franciscaines.

Une société biblique américaine, elle aussi, est venue à Mansourah établir une école et un grand magasin de bibles dans le plus beau quartier. Vains efforts ; en Égypte comme en Syrie, l'argent protestant ne crée pas une religion. Le protestantisme est trop mal inventé pour ces pays.

L'oriental est attaché à ses anciennes traditions, il aime la splendeur des cérémonies et tout le culte extérieur, il affectionne particulièrement le culte de la Très Sainte Vierge, il a le prêtre en vénération et n'aime pas les livres. Que voulez-vous que lui fasse une religion nouvelle sans culte extérieur, sans la Sainte Vierge, dont le prêtre, vêtu en gentleman, se promène dans les rues sa femme au bras, une religion de livres à lui qui aime si peu à lire et tant à croire ? Cette religion, elle pourra diminuer la foi, surtout celle des enfants schismatiques qui fréquentent ses écoles, elle propagera la langue anglaise et aussi les cotonnades d'Angleterre, c'est tout. Des populations protestantes, elle n'en fera pas.

Les musulmans sont à Mansourah plus fervents que dans les autres villes de la basse Égypte, du moins leurs mosquées nous ont paru plus fréquentées et mieux tenues. Malgré cette ferveur, ils sont assez doux, et les chrétiens n'ont pas grand'chose à leur reprocher depuis le massacre de la garnison française et de tous les Français de la ville au temps de Bonaparte.

Mansourah est un centre important de commerce agricole. La culture du coton, qui se propage de plus en plus dans la contrée, amène dans la ville bien des intérêts européens. C'est en hiver surtout que l'achat de la récolte attire un grand nombre d'étrangers. Il se tient alors une véritable bourse de transactions commerciales. Aussi a-t-on créé à Mansourah, comme à Alexandrie et au Caire, un tribunal mixte pour juger les différends entre les Européens et les indigènes, ou entre les Européens de différentes nations. Ce tribunal, depuis deux ans, il est vrai, a été réduit à une simple délégation du tribunal mixte d'Alexandrie.

Quant à l'industrie, elle ne s'étend guère au delà de quelques étoffes et autres objets de consommation locale ; elle reste stationnaire dans les procédés primitifs.

Passant devant une vieille maison, nous remarquons, à travers la fumée qui sort d'une porte basse, quelque chose d'étrange ; nous entrons. Au milieu d'une salle noire, voûtée, plus basse que la rue, un énorme buffle noir mat, sans poils, aux cornes ridées et rejetées en arrière, marchant sans bruit dans une boue huileuse, tourne une grosse meule de pierre. Dans un enfoncement de la muraille, un homme, vêtu comme les damnés de Michel-Ange, pendu à une corde qui lui passe sous le bras, et à moitié plongé dans un puits en pierre taillée, piétine je ne sais quoi ; à l'angle, au fond, un autre homme, couleur de démon, agite une immense poêle sur une flamme pleine de fumée, qui seule éclaire ce tableau d'enfer.

C'est une fabrique indigène d'huile de sésame. La graine est grillée, écrasée sous la meule, puis pétrie sous les pieds faisant office de pressoir.

L'homme du puits eut l'amabilité de prendre sous ses pieds une boulette de marc couleur chocolat, et de nous l'offrir à manger. Je me souviens avoir vu maintes fois, dans les rues du Caire, de gros gâteaux de cette substance qu'on vend aux gamins, peut-être additionnée d'un peu de mélasse.

CHAPITRE XIV. — Fertilité de l'Égypte.



Nous regagnons Zagazig par le chemin de fer au travers des plus riches campagnes. Impossible de circuler quelque temps dans ce beau pays sans s'occuper un peu des questions agricoles. Que de belles cultures, la plupart peu connues en Europe, nous avons vues dans cette excursion, et quelle variété !

Citons d'abord le *coton* (*gossypium indicum*, Lam.), la principale richesse de la basse Égypte, puis deux autres malvacées, ses cousines germaines, qui l'accompagnent bien souvent : l'*hibiscus cannabinus* (L.), planté en haie autour du champ, qui arrête les bestiaux par ses tendres épines, par sa taille élevée, et fournit d'excellente filasse pour les cordes ; la *ketmie* ou Gombaud (*hibiscus esculentus*, L.), plantée près de la maison du fellah pour lui fournir son fruit gluant, dont il se délecte. C'est à peine si on peut la distinguer du coton quand les deux plantes sont en fleurs.

Le riz, cultivé dans les parties du Delta les plus voisines de la mer, surtout du côté de Damiette et de Rosette.

Celui que nous voyons le plus souvent exposé dans les bazars d'Égypte et de Syrie a une couleur rose bien singulière. La plante qui le produit est une variété à barbe rouge (*orysa sativa rubribarbis*, Desv.) cultivée aux environs de Damiette et dans quelques provinces intérieures de la Chine. La couleur rose est due aux débris de glumelles échappés au mondage ; le grain lui-même est blanc. Jusqu'à ces derniers temps, les indigènes ont préféré le riz rose à tout autre.

Le *maïs*, variété à graine petite et blanchâtre, qui se sème deux fois l'an, au milieu de juin et d'août, et se récolte deux mois après qu'on a semé. Il n'est pas rare de voir deux cultures de maïs se succéder sans interruption sur le même champ.

Le *dourah* à graine blanche (*sorgum cernum*, L.), à graine jaunâtre (*s. vulgare)*, à graine rouge (*s. bicolor)*, très gros millet, qui en trois mois atteint deux ou trois mètres de haut, et donne des panicules de cinq cents jusqu'à mille graines plus grosses qu'une tête d'épingle. Cette graine est la nourriture habituelle des Soudaniens et de bien des fellahs. Ils en font un pain grossier en y mêlant un dixième de graines de fenugrec, pour rendre la pâte plus consistante et mieux digestible.

Le *blé*. Il n'est pas une des meilleures récoltes de l'Égypte. On a reproché au blé du pays d'avoir peu de gluten ; pourtant nos blés durs d'Algérie, riches en gluten, introduits dans la haute Égypte depuis plus de quinze ans par les soins d'un savant français, Gastinel Bey, n'ont pas dégénéré.

Le *sésame* (*sesameum orientale*, L.), qui ressemble à une digitale blanche. Dans les fertiles terrains du Delta, la plante atteint un mètre de hauteur.

Le *henneh* (*lausonia alba*, var. *inermis*, L.), plante biblique nommée *copher* dans le texte hébreux, *cyprus* dans la vulgate : « *Botrus mihi dilectus meus mihi*, *in vineis Engaddi.* Mon bien-aimé est pour moi comme une grappe de henneh dans les vignes d'Engaddi. » (Cant. I, 13.) Le henneh est un arbrisseau assez semblable au troëne de nos haies ; ses petites fleurs blanches en grappes répandent une odeur de réséda fort pénétrante. Il est cultivé dans les terrains sablonneux à Belbeis, non loin de Zagazig et ailleurs. On le plante et on le cultive à peu près comme la vigne, le coupant chaque année à ras de terre. Les feuilles, séchées au soleil et réduites en poudre sous une meule, sont vendues comme substance tinctoriale. C'est avec cette poudre que les femmes d'Orient se teignent les ongles en rouge. C'est aussi avec le henneh qu'on teint la queue, la crinière des beaux ânes blancs, et que parfois on leur tatoue le corps.

Nous devrions citer encore la canne à sucre, le tabac, le fameux oignon d'Égypte, les fèves, qu'on exporte en grande quantité, les lentilles couleur de vermillon, le fenugrec, sorte de vesce, que les hommes et les bêtes mangent vert, etc.

Quand on songe que le sol qui produit tout cela n'est jamais labouré, ne reçoit aucune fumure, et que l'assolement n'y est pas pratiqué, qu'il donne deux ou trois belles récoltes l'an sans jamais se reposer, et cela depuis des milliers d'années, on s'étonne et, avec le plus grand nombre, on conclut qu'il doit être merveilleusement riche en principes fertilisants, ce limon du Nil qui suffit à entretenir une si prodigieuse fertilité. Les chiffres sont loin de confirmer ce jugement.

Le limon apporté par la crue du Nil ne contient qu'un millième d'azote, le principal élément de fertilité, et ne renferme point de phosphore. L'épaisseur moyenne de la couche de limon déposée annuellement sur le sol étant de un millimètre six dixièmes, il en résulte sur un hectare un apport de seize kilogrammes d'azote. Or, la plupart des récoltes enlèvent un poids d'azote beaucoup plus considérable. Une récolte moyenne de blé emporte par hectare de trente-cinq à quarante-sept kilogrammes d'azote; une récolte de fèves, de cent sept à cent trente-et-un kilogrammes ; une récolte de coton plus encore. Ce n'est donc pas le limon, c'est l'air, c'est l'atmosphère qui restitue au sol la plus grande partie de l'azote enlevé par les plantes. Le limon est pourtant l'un des agents nécessaires de cette restitution.

Ce qu'a de particulier le limon du Nil, c'est la grande quantité d'argile qu'il contient, près de quatre-vingts pour cent, sa forte proportion d'oxyde de fer, dix à quatorze pour cent, et la couleur sombre que lui donne cet oxyde.

Quand les eaux de l'inondation se sont retirées, le soleil donnant sur le sol argileux y produit un réseau de larges et profondes crevasses verticales, et aussi des crevasses horizontales à diverses profondeurs. Ces deux systèmes se ramifient à l'infini en fissures moindres et en vaisseaux capillaires, qui font pénétrer l'air dans toute la masse du sol végétal. Cette aération du sol est le but principal du

labour ; ainsi le soleil, on peut le dire, laboure admirablement la terre d'Égypte. La couleur noirâtre du limon favorise cette action en augmentant l'absorption de la chaleur solaire.

Ce n'est pas tout. Prenez des fragments de brique commune, rouge, colorée par l'oxyde de fer, imbibez-les de potasse et faites passer un courant d'air. Après quelque temps, vous trouverez qu'il s'est formé de l'azotate de potasse dans les pores de la brique.

Le limon crevassé, argileux, poreux du sol égyptien se trouve dans les mêmes conditions que ces fragments de brique, car la potasse et l'ammoniaque, sans y être abondantes, n'y font point défaut. Il doit s'y produire, aux dépens de l'azote de l'air, des azotates de potasse et d'ammoniaque, produits directement assimilables qui entretiennent la fertilité. Ainsi est restitué l'azote. Quant au phosphore, il manque toujours un peu dans les terres d'Égypte. Les plantes qui exigent cet élément, le blé, l'orge, etc., donnent de moins belles récoltes que les légumineuses, les fèves, le fenegruc, les trèfles, et même que le dourah et le maïs, qui ne demandent que de l'azote et prennent beaucoup dans l'atmosphère.

Bien d'autres causes, dont l'action nous est peu connue, concourent à favoriser la végétation : la température, l'état électrique de l'atmosphère, sa sécheresse presque absolue au printemps, son humidité en été, etc, ; l'œuvre du Créateur aura toujours ses secrets.

L'Égypte sera-t-elle toujours productive ?

C'est une question dont s'entretiennent parfois les savants et les hommes politiques. La terre d'Égypte sera fertile tant que l'inondation du Nil l'atteindra régulièrement. Il y aura sans doute quelque diminution dans les récoltes, car rien n'assure que les divers éléments pris par les plantes dans le sol lui seront tous restitués en même quantité ; mais on pourra toujours y suppléer par les engrais, qui assurément ne feront pas défaut dans ce pays quand on voudra les recueillir.

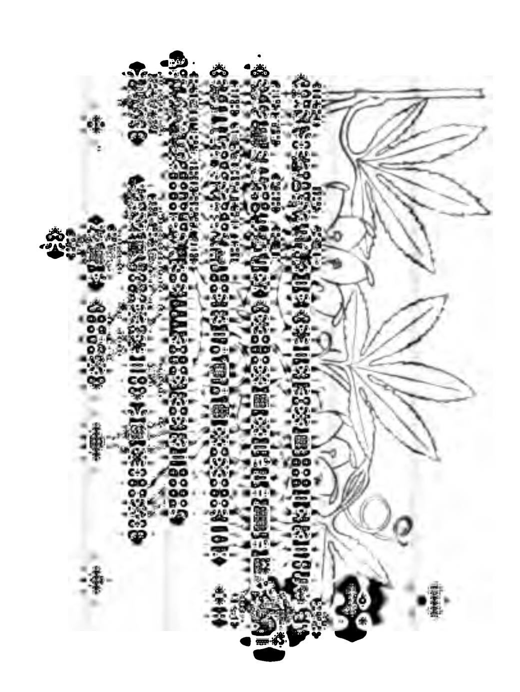
N'a-t-on pas observé que la surface des terres régulièrement inondées diminue peu à peu ?

Si le lit du fleuve s'élevait par le dépôt du limon de la même quantité que les champs, l'Égypte se trouverait soulevée d'une seule pièce, la surface inondée ne diminuerait pas, même elle s'avancerait un peu plus loin dans le désert.

En fait, l'eau du Nil, au temps de la crue, coule rapidement dans le lit du fleuve, elle s'arrête ou passe avec lenteur sur les champs inondés. Ces vitesses différentes de l'eau font que, sur le lit du fleuve, elle entraîne, sans exhausser le fond, le limon qu'elle contient, comme le vent emporte la plume et la poussière, tandis qu'elle dépose une couche de limon sur les campagnes. Les champs s'élèvent donc plus que le fleuve ; la surface inondée diminue d'année en année ; l'Égypte habitée se rétrécit, le désert gagne. Il gagnera toujours, tant qu'on n'aura pas élevé l'eau du Nil par quelque barrage, ou par de larges canaux prenant l'eau bien loin en amont.

Vers la mer, les choses se passent à l'inverse : le courant du Nil est ralenti par les eaux de la mer et par l'accumulation des sables à l'embouchure ; dès lors le limon se dépose en abondance au fond du fleuve ; le lit s'élève plus que les champs

[illegible] pour contenir le fleuve dans son lit, les [illegible] tinue sur les plaines voisines, et les ont [illegible] élangées qui occupent toute la base du [illegible] ces lacs n'augmente encore aux dépens [illegible] t bien diminué depuis que les eaux du [illegible] sept branches, se sont réunies dans deux [illegible] t de Rosette.





L'ARBRE DE LA VIERGE.

...te Famille à Mataryeh près le Caire.

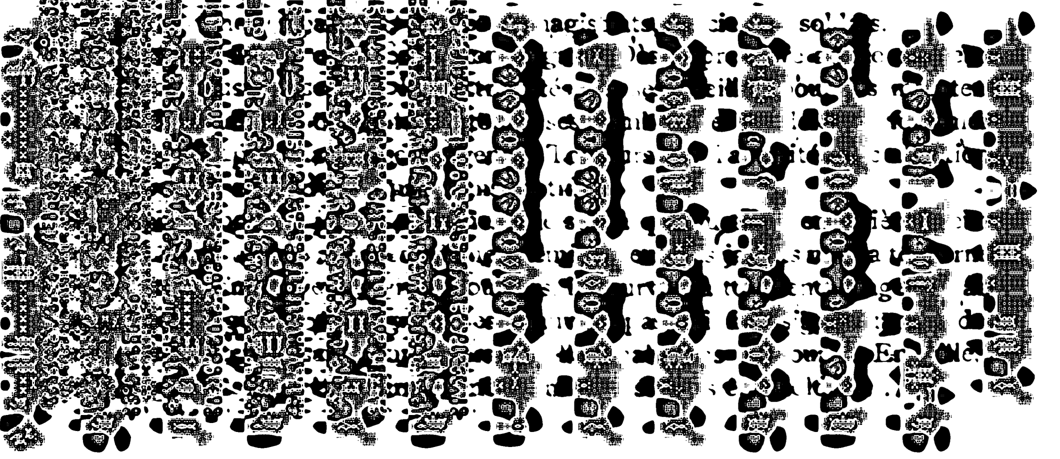
...duire vers l'arbre béni qui, d'après la tra-
...la Sainte Famille à son arrivée en Égypte.
...nous y rendre en une heure par la grande
...en quelques minutes par le nouveau chemin
...ieue ; mais nous prendrons un autre chemin,
...issant les tombeaux des califes et le bord du

...MIER. — Anes et âniers.

...s sont si admirables, les ânes du Caire ! ...nds ânes blancs, à forte tête, qui forment une ...ois le prix d'un très beau cheval, mais des ...ez bien à ceux de France.

...du Caire n'a rien d'humilié dans sa physiono... selle de reps piqué à gros pommeau de cuir ...e peluche rouge à crépine dorée. Au repos, il ... et même il piaffe comme le cheval de race, ...s qu'il est monté, il part gaiement au trot, ...ndre entêtement, jamais la moindre inégalité ...échanceté. Vous passez mille fois au milieu ...nt à la jonction des rues, sans qu'aucun d'eux ...grément.

...gypte lui ont conquis l'estime universelle, et ...tte monture n'a-t-elle rien d'humiliant : tous ...



Vous n'avez vraiment rien à faire, ni rien à craindre, si vous êtes assez bon cavalier pour n'être pas déplacé par les petits écarts imprévus de l'animal partant au galop au premier coup de baguette. Du reste, le jeune ânier est aussi léger, aussi infatigable, aussi gai, aussi serviable que son âne.

Pour une course en ville, on ne lui donne qu'une piastre (25 centimes) ; pour la journée entière, 3 francs au plus. Il est vrai que son âne ne lui coûte par jour que 50 centimes de fèves sèches en été, de bersine (1) ou trèfle blanc en hiver ; il met cette bersine en corde et l'enfile dans la bouche de l'animal avec le doigt, sans débrider.

CHAPITRE II. — Les collines de décombres.

NOUS suivons la grande route de Mouski, rue bruyante par excellence, qui part du centre de la ville et va en ligne droite à l'est. Ce sont d'abord des boutiques européennes, puis des marchands juifs ou grecs et enfin des Turcs ; car, vers l'extrémité de la rue, on est tout proche de l'immense mosquée el-Azhar, la plus célèbre école musulmane du monde ; elle compte encore actuellement plus de neuf mille élèves.

Après deux kilomètres, on arrive au bout de la rue, dans une fondrière de poussière, au pied d'une ligne de collines arrondies qui ferment l'horizon. Ce sont des collines de décombres. Ne vous imaginez pas des ruines, des blocs de pierres, des morceaux de sculptures. Non, ces décombres ne sont que de la brique cuite ou crue, tombée en poussière, des têts de pots cassés, des balayures. Il n'y a là d'intéressant que l'immensité du dépôt.

Ces collines forment une chaîne de 7 kilomètres de long, qui limite le Caire au midi et au levant. Elles couvrent au moins quatre kilomètres carrés ; leur hauteur moyenne est d'une trentaine de mètres. Certainement, toute la ville du Caire avec ses quatre cents mosquées et ses palais sans nombre, si elle était renversée, ne ferait pas à beaucoup près, de ses débris amoncelés, un amas comparable aux collines dont nous parlons. Il y a donc ici la poussière de plusieurs villes successives.

La ville musulmane n'a point de rues pavées, point d'égouts, point de voirie ; tout ce qui entre y reste et contribue à élever le sol. Une maison tombe-t-elle en ruines, l'Arabe laisse sur place les décombres qu'il ne peut utiliser, et se construit une nouvelle demeure sur les débris de l'ancienne.

Ainsi se sont élevés ces énormes amas de débris sous des constructions plusieurs fois renouvelées. Quand la hauteur toujours croissante du sol est devenue incommode aux habitants, ils ont transporté leurs demeures au pied des collines et formé la ville actuelle, où déjà certains quartiers arabes s'élèvent de six à huit mètres au-dessus de la plaine.

1. *Trifolium Alexandrinum*, (L.)



CHAPITRE III. — Les tombeaux des Califes.



ARRIVÉS au sommet de la colline, que nous avons gravie par un sentier en zigzag, nous avons devant nous, à l'orient, la chaîne du Moqattam et ses longues carrières de calcaire blanc éocène limitant la vallée du Nil ; au-dessous, le chemin de fer de ceinture, qui unit la grande gare de Choubrah pour Alexandrie et Suez à celle du petit chemin de fer des eaux d'Hellouan ; et sous les pieds, dans la vallée, une ville aux dômes, aux minarets les plus élégants et les plus fantastiques, ville entourée d'immenses cimetières, ville sans bruit et presque sans habitants ; c'est la cité des morts. On l'appelle *Tourab Kaït-Bey* et vulgairement *Tombeaux des Califes.*

Il y a des maisons pour dix mille habitants, et je doute qu'on puisse en compter trois cents. Ces pauvres gens ne sont que les gardiens des morts et des mosquées ruinées. Du reste, pas un arbre, pas un brin d'herbe ; on ne voit que des milliers de sépulcres musulmans semblables à ceux de nos cimetières d'Algérie. Pour la multitude, le tombeau est un sarcophage blanchi à la chaux, surmonté aux extrémités de deux pierres pointues qui marquent la direction de la Mecque ; pour les familles plus riches, des baraques en bois peint couvrent les tombeaux. Sur les tombes des anciens princes mameloucks sont bâties de magnifiques mosquées : elles tombent en ruines et on ne les répare pas. D'une mosquée à l'autre ce sont des maisons et des rues désertes. Tout cela est froid, triste comme la mort.

Avant de descendre dans la nécropole, jetons un regard derrière nous : la vue s'y perd sur la grande ville de 500.000 habitants aux minarets sans nombre, aux foules bruyantes et agitées. Nous sommes bien entre la vie et la mort.

Dès que nous arrivons au fond de la vallée, au milieu des tombeaux, nous tournons à gauche vers le nord ; jusqu'ici nous avons marché à l'orient. La dernière mosquée que nous rencontrons après avoir dépassé les habitations, est d'une grâce incomparable ; elle sert de magasin de poudre. A chaque angle de l'enceinte on voit une cahute, et à côté un cactus ; ce sont de petits corps de garde de trois ou quatre hommes. Vraie satisfaction pour le promeneur de trouver de paisibles soldats dans ces lieux solitaires ; au delà, jusqu'à Suez, c'est le véritable désert.

Marchant toujours au nord, nous dépassons le Moqattam, puis Gebel el-Ahmar, montagne rouge formée de grès ferrugineux ; à notre gauche, sur la hauteur, apparaît le bassin de filtration de la compagnie des Eaux. Nous sommes toujours sur la terre des morts ; le sol est jonché d'ossements ; à chaque instant nous rencontrons des caveaux funéraires dont la voûte est éboulée.

CHAPITRE IV. — Les établissements militaires et le désert.



DU point culminant nous apercevons devant nous, plantées dans le sable au bord du désert, les cinq casernes de l'Abbassyeh, les lignes de maisonnettes du camp d'artillerie, la batterie du polygone, et d'immenses champs de manœu-



Tombeaux des Califes, près du Caire.

...du cheik Ahmed. — 3. Mosquée d'el-Achraf Ynal et d'el-Ghouri, actuellement magasin à poudre. — 4. Mosquée de Mallad el-Rifaï. — 5. Mosquée d'el Achraf-Barsebaï.

vers et de tir, etc. Il n'est pas d'autre capitale qui ait à ses portes une plaine indéfinie, parfaitement saine, aérée et libre comme le désert. Les vice-rois en ont profité avec intelligence pour des établissements militaires, mais aussi avec cette exagération de l'utile et du beau que l'on voit si souvent, dans l'Égypte moderne, aboutir à des ruines, à des inutilités. La ville du Caire seule a des casernes pour plus de soldats que n'en compte l'armée égyptienne.

Sur la droite, à trois kilomètres, on voit une grande construction isolée dans le désert. Ce carré de deux cents mètres de côté, flanqué aux quatre coins de tours octogones et qui probablement n'a jamais été achevé, fut construit par Abbas-Pacha pour ses chevaux arabes.

Les Pachas du Caire envoient leurs chevaux arabes au désert pendant les mois de janvier, février et mars ; ils les nourrissent là exclusivement de bersine fraîche, que des chameaux leur portent. Ce traitement au vert et au grand air est jugé si nécessaire, que ceux qui ne peuvent pas envoyer leurs chevaux au désert les font camper dans une cour, ou même dans la rue.

De cette grande ruine nous partons dans la direction du nord, nous guidant sur le minaret de Mataryeh comme un navire sur le phare.

Nous rencontrons de gros lézards qui se sauvent dans leurs trous à notre approche. L'un d'eux cependant se laisse capturer ; c'est le fouette-queue d'Égypte (*uromastix spinipes*, Merr.), lézard à gros ventre, dont la queue est toute hérissée d'épines cornées, rangées en anneaux. Cette queue est son arme défensive.

Chemin faisant nous cueillons quantité de fleurs ; nous sommes au bon moment (février, mars) pour herboriser dans le désert ; plus tard tout sera brûlé. Mais défiez-vous des plantes du désert : elles sont presque toutes vénéneuses ou fortement purgatives ; temoin une grande et magnifique jusquiame aux feuilles charnues, aux fleurs d'un violet sombre (*hyoscyamus muticus*, L.), le cléomé d'Arabie à la forte odeur de caoutchouc, le séné, la coloquinte, etc..... Ils sont donc d'accord avec la divine Providence, nos médecins d'Égppte qui, à leur première visite, prescrivent invariablement une purgation, quelle que soit la maladie !

Bientôt on traverse l'ancienne route du Caire à Suez, construite pour la malle anglaise. Il y a vingt ans que personne n'y passe ; cependant le macadam est en assez bon état, on pourrait encore, à ce qu'il semble, aller assez commodément en voiture à Suez. Rien ne se gâte dans le désert. Plus loin on rencontre la chaussée de l'ancien chemin de fer direct de Suez : il est abandonné depuis la construction du canal maritime. Enfin nous atteignons les palmiers de Mataryéh.



CHAPITRE V. — Les pommes de Sodome.



LA première enceinte qui s'avance dans les sables du désert est celle d'un parc d'autruches, fondé par une société parisienne pour la production de la plume. On y élève actuellement cinq ou six cents sujets.

A la porte du parc un arbuste de trois à quatre mètres de haut attire notre

attention. A ses beaux fruits ballonnés, gros comme deux poings, qui se distinguent à peine des feuilles, à ses jolies fleurs en ombelles, blanches et violettes, nous reconnaissons l'asclépiade géante (*calotropis procera*, L.,) qu'on nomme aussi pomme ou limon de Sodome.

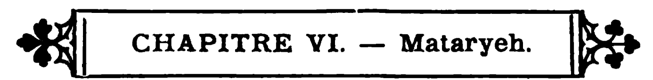
Cet arbuste croît sur les bords désolés de la mer Morte. Il y était connu au Ier et au IIme siècle ; c'est de lui que l'historien Flavius Josèphe (1) a dit : « Les cendres maudites de la terre de Sodome produisent des fruits en apparence bons à manger, mais dès qu'on les saisit, ils tombent en poussière ; » et Tertullien (2) : « La terre de Sodome sent encore l'incendie ; si l'on y rencontre quelques fruits de bonne apparence, il suffit de les toucher pour qu'ils tombent en cendres..... »

Ces fruits, en effet, ne renferment que du vent et des graines à longues aigrettes soyeuses, très fines, que le moindre souffle emporte.

Saint Grégoire de Tours, au VIe siècle, décrit fort bien cette plante et il ajoute : « On rapporte que Josué portait d'ordinaire un vêtement fait de la laine renfermée dans le fruit. »

Dans l'Afghanistan et autour du golfe Persique, où l'asclépiade géante est assez commune, on fait du duvet de ses graines une étoffe extrêmement légère et d'un grand prix.

Il y a trois cents ans que cette plante a été signalée à Mataryeh par le botaniste Prosper Alpin ; elle ne se trouve dans aucune autre localité de la basse ou de la moyenne Égypte.



CHAPITRE VI. — Mataryeh.

LE village de Mataryeh (3) est à dix kilomètres nord-ouest du Caire, à un kilomètre au sud des ruines d'Héliopolis. En arrivant du Caire par la grande route, on rencontre d'abord un bas-fond, où il y a presque toujours de l'eau. Au nord de cet étang commencent les constructions de Mataryeh.

Comme dans tous les villages de la basse Égypte, la plupart des maisons sont en brique crues, faites avec le limon du fleuve ; pourtant on y voit un certain nombre de maisons mieux bâties, qui ont des murs en pierres et un étage au-dessus du rez-de-chaussée. La population est d'environ 500 âmes ; il n'y a de chrétiens que quatre familles coptes schismatiques.

La route laisse le village à droite et passe devant une élégante mosquée, ornée

1. *De bello Jud.*, l. IV, c. 8 (27).

2. *Apolog.* c. XL, 483.

3. Le nom de Mataryeh vient probablement de l'ancien nom égyptien *Merti*, qui se lit sur la stèle du roi éthiopien Piankhi-Meriamen.

Voici le texte : « Sa Majesté (Piankhi-Meriamen) se dirigea vers Héliopolis... Il passa le camp qui est au couchant de Merti. »

M. le vicomte de Rougé, dans sa chrestomathie égyptienne, ajoute en note : « Ce nom (Merti), déterminé par un bassin, indique certainement la célèbre source de Mataryeh près d'Héliopolis, l'*Aïn Schems* ou *Source du Soleil* actuelle. Cette localité a été considérée de tout temps comme sainte. »

à l'intérieur de colonnes en albâtre oriental. Elle fut construite en ces dernières années par le vice-roi Tewfik I[er], propriétaire d'une grande partie des terres. Le village se termine, au nord, immédiatement après la mosquée.

On longe ensuite un petit bois de citronniers et, à l'extrémité du bosquet, on voit l'entrée du jardin de *l'arbre de la Vierge*, nommé le *jardin de Baume*, où une très ancienne et constante tradition place le séjour de la Sainte Famille.

Une belle avenue de 70 mètres de long nous conduit dans ce beau jardin planté d'orangers, de mandariniers, de palmiers, de bananiers, d'un grand nombre d'arbres d'agrément ; nous remarquons à l'entrée même du jardin un arbre de casse (*cassia fistula*, L.), qui porte à la fois ses larges grappes de fleurs jaunes et ses longues gousses noirâtres à pulpe sucrée, que les pharmaciens appellent la casse en bâton.

A notre gauche est une double et grande noria rustique, comme toutes celles du pays, et que l'on nomme sakyehs. La source miraculeuse est, dit-on, dans le puits de la noria. Devant nous, à travers les arbustes, nous apercevons un vieux sycomore ; c'est le vénéré *arbre de la Vierge.*



CHAPITRE VII. — Les pèlerins d'autrefois.



TOUS les anciens livres coptes parlent du passage de la Sainte Famille à Mataryeh, et surtout de la source que l'Enfant JÉSUS y fit jaillir. Les pèlerins d'occident venus en Égypte ont tous visité le jardin de Baume de Mataryeh ; plusieurs nous ont transmis des relations qui s'y rapportent : citons Jacques de Vitry (1), évêque de Saint-Jean d'Acre, vers 1220; l'auteur de la continuation de Guillaume de Tyr dite du manuscrit de Rothelin (2), de 1229 à 1261 ; le Dominicain Brocard (3), qui visita les saints lieux en 1283 ; Marin Sanut (4), pèlerin vénitien de 1321 ; Rudolph de Suchen (5), qui vint au jardin du Baume en 1336 ; Léonard Frescobaldi (6), pèlerin italien de 1384 ; d'Anglure (7), en 1396.

A partir du XV[e] siècle, les voyageurs et les pèlerins qui nous parlent de Matarieh, de la source et de l'arbre de la Vierge, deviennent de plus en plus nombreux; tous rapportent à peu près les mêmes traditions et donnent des descriptions qui s'accordent entre elles. Plusieurs ont des choses charmantes de joie naïve et pieuse sur ces gracieux souvenirs de Marie et de JÉSUS. Un pèlerin de 1487 écrit en prose rimée (8) que, les pèlerins étant arrivés du Sinaï à Mataryeh près du Caire, le trucheman vint de la ville avec une escorte.

1. Dans les *Gesta Dei per Francos* (Hanovre, 1611), page 1128.
2. Dans le *Recueil des Historiens des Croisades* (Imprimerie imp., 1859), *Histor. occid.*, t. II, p. 524.
3. Feyrabend, *Reissbuch des heiligen Landes* (Francfort S. M., 1584), p. 406.
4. Dans les *Gesta Dei per Francos*, ad calcem, lib. III, pars 14, c. 12.
5. Feyrabend, p. 45.
6. *Viaggio in Egitto, etc*... Roma, 1818.
7. *Journal du baron d'Anglure*. Troyes, 1621.
8. Le Huen (Nicole), *Voyage à Jérusalem*. Lyon, 1522.

« Voulant legièrement les mena (mener) au Caire.
Mais ils avaient trouvé si bon repaire,
Si doux, si bon, si débonnaire
Au regard du pays passé (les déserts de Sinaï),
Chascun était très tant lassé
Que ne quérait que le repos,
Vu le bon air et le beau cloz
Qui tant réconfortait.
C'était plaisir
De là reposer chascun à son désir.
Là fut montré un grand figuier large et spacieux,
Et bien semblait qu'il estait vieux.
Le tronc avait grant concavure
Où fut logée la Vierge pure
Avec JÉSUS ; car, quant logis
Joseph ne put trouver,
En ce lieu voulut reposer
Près du figuier, lequel s'ouvrit
Par tel proufit
Que logis fit
Au Créateur
Et à sa Mère,
Noble repaire
Et de valeur. »

En 1483-4, trois sociétés de nobles Allemands firent ensemble le pèlerinage de Mataryeh, au retour de Sinaï. Ils nous en ont laissé deux relations, l'une écrite par Breindenbach (1), l'autre par Félix Fabre (2). Voici en abrégé leurs récits ; ils résument ceux des autres pèlerins :

Après avoir traversé depuis Suez des plaines arides et des sables mouvants, nous nous trouvâmes, le 6 octobre au matin, en face des magnifiques campagnes de Mataryeh, où l'on voit le *jardin de Baume.*

Nous fîmes aussitôt prévenir le Mamelouk Tanguardin, truchement des chrétiens au Caire, sans lequel aucun chrétien ne peut entrer dans la ville et y séjourner avec sécurité. Le sultan du Caire, prévenu de notre intention de venir dans sa capitale, avait envoyé ce Mamelouk nous trouver à Jérusalem avec l'ordre de nous ramener captifs, si nous étions Français. Mais, ayant appris que nous n'étions pas de cette nation, l'envoyé nous avait promis de nous protéger et de nous recevoir au Caire dans sa propre maison.

Nous voulions garder nos chameaux pour nous porter le lendemain à la ville ; mais nos chameliers ne voulurent à aucun prix s'approcher du Caire, ni attendre

1. *Bernardi de Breindenbach peregrinatio.* Imprimé en 1490 par Pierre Drach de Spire, in-4°
2. *Felicis Fabri Evagatorium* (Stuttgard, 1843), t. III, p. 2 et suiv.

l'arrivée du trucheman, persuadés que les Mamelouks les feraient prisonniers et prendraient leurs chameaux. Ceux-ci, en effet, ont en inimitié les pillards du désert. Ils repartirent aussitôt du côté de Suez.

Le trucheman vint accompagné d'une quantité de serviteurs et de soldats ; il voulut nous conduire tout de suite à la ville. Nous le priâmes de nous laisser un jour à Mataryeh, où nous étions si bien après les horreurs du désert. Il y consentit à la condition que nous laisserions aller au Caire avec lui notre barbier Conrad, habile joueur de luth, car il faisait ses délices de cet instrument.

Le village de Mataryeh est assez considérable. La plus belle habitation est la maison de plaisance du sultan, qui renferme dans son vaste enclos la fontaine de la Vierge et le jardin du Baume.

C'est là qu'on nous reçut. La maison a un bon nombre de chambres peintes et fort agréables, un bain chaud pour le sultan, des terrasses d'où la vue s'étend au loin sur la campagne. Tout proche est un bassin en maçonnerie où trois cents personnes peuvent se baigner à la fois. Une large ouverture avec grille de fer donne vue sur le grand jardin, et laisse arriver un air délicieusement embaumé.

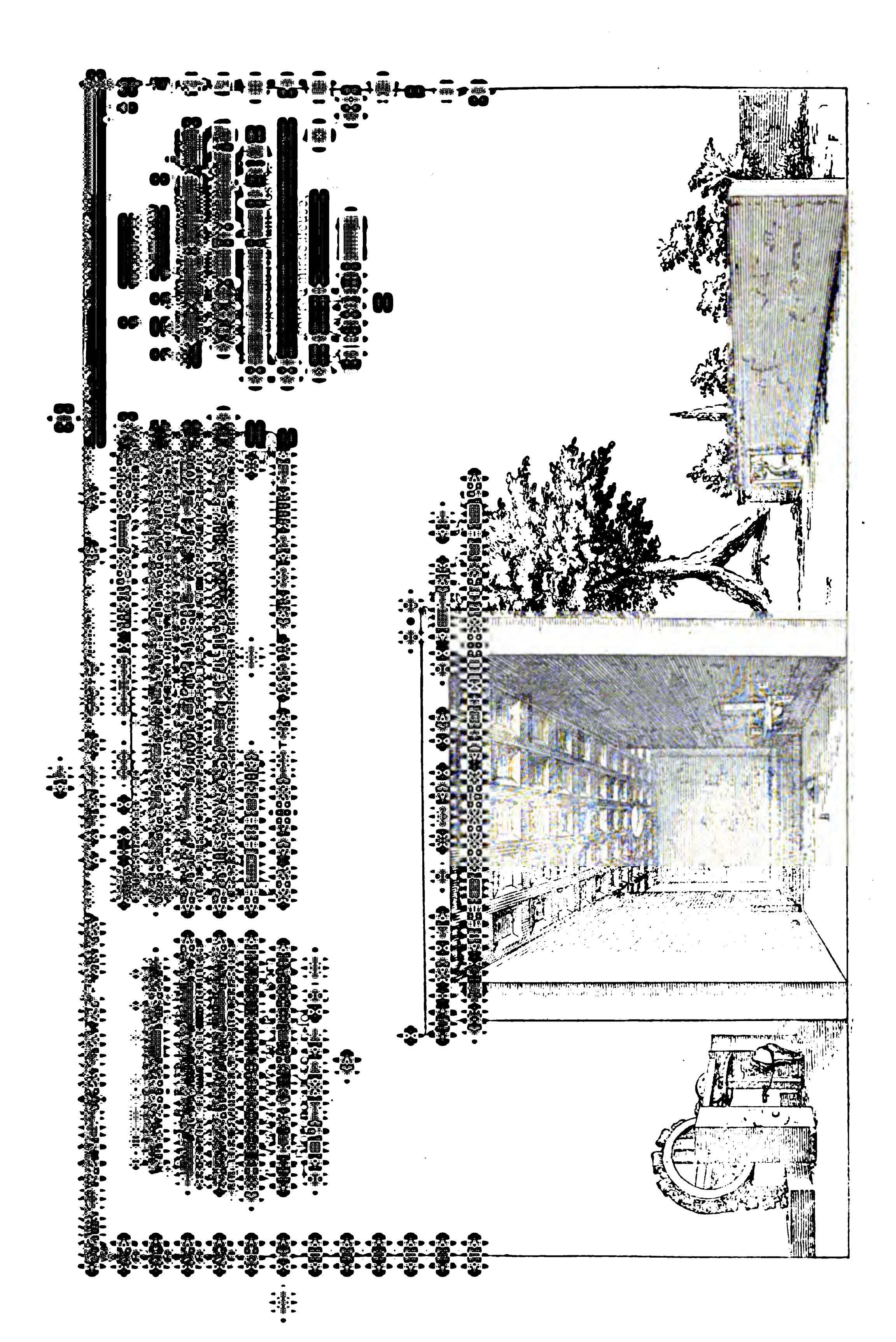
A côté de nous était la fontaine bénie où la glorieuse Vierge, JÉSUS, source de piété, et Joseph, exemple de toutes les vertus, ont étanché leur soif. D'après une ancienne tradition de nos pères, Joseph, fuyant sur l'ordre de l'ange la terre d'Israël, vint en ce lieu avec l'Enfant JÉSUS et Marie, sa Mère ; poussé par la soif, il parcourut les maisons de Mataryeh, demandant un peu d'eau ; mais personne ne lui en donna. La Vierge, fatiguée du voyage, s'assit au pied d'un arbre avec l'Enfant JÉSUS et Joseph, et voici qu'une source jaillit subitement à côté de la bienheureuse Vierge et les désaltéra. Ces nobles eaux arrosent les plantes de baume du jardin, qui ne peuvent croître sans elles.

La fontaine est actuellement un large puits d'où l'on tire de l'eau au moyen de roues tournées par quatre bœufs. On raconte que les habitants, dès qu'ils connurent la vertu de la petite source, voulurent augmenter la quantité d'eau, et creusèrent une large fosse ronde à l'endroit même où elle sortait de terre. L'eau y arriva en abondance, mais elle ne coula plus d'elle-même au dehors comme auparavant. Il fallut y mettre des roues.

A côté du puits, dans une salle ouverte, on voit un joli bassin revêtu de marbre, où passe l'eau avant de se rendre au jardin et au grand réservoir. Dans le mur de la salle est une niche également revêtue de marbre, devant laquelle pend une lampe allumée. La Bienheureuse Vierge lavait son divin Enfant et ses linges dans le bassin de marbre ; elle faisait sa prière à la place où est la niche. C'est par honneur pour elle que les Sarrasins y allument une lampe ; ils ne souffriraient pas qu'on fît là quoi que ce soit contre le respect qui lui est dû.

Quand la nuit fut venue, dit Félix Fabre, chacun se coucha où il lui plut. Pour moi, j'allai avec mon compagnon étendre nos petits lits sur le bord de la grande fontaine. Nous étions abrités par les beaux treillis de roseaux qui la couvrent, la cour était bien fermée ; nous avons passé une nuit bien tranquille.

Le lendemain matin, nous chantâmes l'office et la messe solennelle de la glo-



rieuse Vierge auprès du petit bassin de marbre ; nous bûmes de son eau, puis plusieurs d'entre nous voulurent s'y plonger, espérant se donner par là de nouvelles forces. Les Sarrasins aiment à se baigner dans cette eau, persuadés qu'ils en éprouvent d'heureux effets.

Nous dûmes attendre notre trucheman Tanguardin pour entrer dans le jardin. Il vint vers midi avec notre musicien Conrad, des Mamelouks et des chameaux. Il fit d'abord quelque difficulté pour nous introduire ; enfin il appela le jardinier, et il fut convenu que nous donnerions six ducats, plus des bonnes-mains. On ouvrit alors une porte de notre habitation donnant sur le jardin, et nous entrâmes dans ce délicieux parterre planté d'arbres de toute espèce.

En face de nous était un grand et très vieux figuier de Pharaon, au tronc cave. Deux lampes allumées pendaient dans le creux du tronc. « Ce figuier, nous dit le trucheman, est l'arbre de la Bienheureuse Vierge Marie : suivant la tradition commune aux chrétiens et aux Sarrasins, la Vierge Marie, quand elle habitait ce lieu, vint avec l'Enfant JÉSUS dans ses bras se reposer sous son ombre. » On ajoute que le tronc s'ouvrit de lui-même pour offrir un siège commode à la Mère de DIEU. Nous sommes entrés les uns après les autres dans le tronc, et nous y avons récité dévotement l'*Ave Maria*. Les branches de l'arbre étaient couvertes de fruits appelés figues de Pharaon. Nous en avons mangé plus par dévotion que par goût et nécessité, et nous avons emporté quelques petits rameaux.

On nous montra un autre arbre admirable, qui nous était tout à fait inconnu. Il nous est bien difficile de le décrire. Il sort de terre comme un roseau, mais ce n'est pas un roseau, bien qu'il n'ait pas de branches et que ses feuilles sortent de sa tige, qu'elles entourent tout entière. Ses feuilles ont jusqu'à seize pieds de long. Du milieu de la couronne qu'elles forment au sommet du tronc, sort une longue grappe de fruits délicieux, longs d'un palme. Quand on les coupe en travers, on y voit la figure un peu confuse d'un crucifix, formée par les fibres des cloisons. Les Arabes l'appellent *Mose* (bananier). Les peuples d'Orient, Chrétiens, Mahométans et Juifs, disent que l'arbre de la science du bien et du mal dans le paradis terrestre était de cette espèce (1).

En nous avançant à travers les plantes odoriférantes, nous arrivâmes à une petite clôture de terre et de roseaux, dont la porte était solidement fermée par des bras et des serrures de fer. Des gardes armés de grands bâtons en défendaient l'entrée. C'est là qu'on cultive le célèbre baume. Il mériterait vraiment une meilleure clôture.

Il nous fallut donner encore quelques étrennes aux jardiniers. Enfin ils nous permirent d'entrer successivement par groupes de cinq, sous la garde du trucheman,

1. On a dit également, peut-être avec plus de raison, que le figuier dont Adam et Ève prirent les feuilles pour cacher leur nudité, était un bananier. La banane courte s'appelle encore aujourd'hui la figue banane ; il n'est pas de figuier qui porte d'aussi larges et d'aussi belles feuilles ; les gaînes des feuilles donnent des filaments qui purent servir à Adam et à Ève pour les coudre ensemble. (Gen. III, 7.) Rosenmüller, Celsius, Gésénius, sont de cet avis.

Les botanistes ont conservé la trace de cette ancienne croyance, en donnant à la meilleure espèce de bananier le nom de *Musa paradisiaca*, (L.)

après avoir promis de ne pas toucher en aucune manière les plantes de baume.

Cet enclos n'est pas considérable, il ne contient pas plus de 500 baumiers. Les arbustes arrivent à peine à la hauteur d'un homme ; ils ont à peu près le port du groseiller. Les rameaux sont blanchâtres, mous et gras ; les feuilles sont semblables à celles de la *rue*, elles ont cependant sept folioles *(folia rutæ similia, septem tamen angulorum)*. (Fabre.) Le trucheman prit un petit rameau et le plia dans ses doigts jusqu'à en faire crever la peau : il en sortit une larme limpide, épaisse comme l'huile, qui remplit l'air de la plus suave odeur.

Le 8 octobre, à l'approche de la nuit, nous prîmes le chemin du Caire précédés de notre trucheman. Nous avions à gauche un désert stérile et brûlé par le soleil, à droite des jardins, des champs, des vergers vraiment magnifiques, et, au milieu, de superbes maisons décorées et peintes comme des palais ; on dirait que de Mataryeh au Caire c'est une ville continue. Enfin nous entrâmes dans la grande ville. Un peuple infini s'agitait, se pressait dans les rues avec des torches et des fanaux. Des jeunes gens, qui nous avaient reconnu pour des pèlerins chrétiens, nous poursuivaient de leurs cris et nous jetaient de la poussière ; nous ne pûmes leur échapper qu'en pressant le pas de nos montures. Nous n'aurions pas évité les coups de la populace si nous étions entrés de jour dans la ville.



CHAPITRE VIII. — La Source.



DE tous les souvenirs de Mataryeh le plus célèbre est la source. Aucun pèlerin ne l'omet dans ses récits. Les anciens livres liturgiques des Coptes, le Synaxaire (1) et le Dipnarion (2) (collations), disent que Notre-Seigneur fit jaillir une source miraculeuse à Mataryeh. L'évangile apocryphe de l'Enfance du Sauveur (3), œuvre d'un compilateur des premiers siècles, parle du même miracle (chap. 24). Les musulmans, au témoignage de tous les anciens auteurs, ont de tout temps vénéré cette source comme douée d'une vertu merveilleuse. Elle devint si célèbre que la localité appelée en hébreu du temps de Jérémie (4) Beth Chems, ou la Maison du Soleil, ne fut plus connue jusqu'au XIVe siècle que sous le nom d'Aïn Chems, ou la Source du Soleil (5).

Une tradition si ancienne, si constante, si générale, ne permet guère de douter que la toute-puissance divine ne se soit manifestée en quelque manière dans cette source.

L'existence d'une véritable source, distincte des infiltrations du Nil, sur ce sol d'alluvions, dans ce pays où la pluie suffit à peine pour humecter la poussière des

1. Au 8 du mois *paoni*, qui répond à peu près à notre mois de juin.

2. Au même jour dans deux cantiques, *Adam* et *Vatos*.

3. Probablement composé en syriaque par un nestorien et connu seulement par l'ancienne version arabe qu'a publiée Henri Sike avec une traduction latine (Trèves, 1697).

4. Jérémie, XLIII, 13.

5. Edrizi. — Aboulféda

chemins huit à dix fois dans l'année (1), serait à elle-même un fait bien extraordinaire. Il n'existe pas de source au nord de Mataryeh ; au sud, la plus rapprochée est à 35 kil. ; c'est la source sulfureuse d'Hélouan, qui reçoit ses eaux des plateaux situés entre le Nil et la mer Rouge, où les pluies sont plus abondantes.

Une véritable source a-t-elle existé à Mataryeh ? — C'est probable. Tous les auteurs chrétiens et musulmans le disent. Le nom de Aïn Chems le prouve : jamais on n'a appelé source, en arabe *aïn*, l'eau d'infiltration qu'on trouve partout dans la vallée du Nil.

Cette source existe-t-elle encore aujourd'hui ? — On l'ignore. Rien ne signale son existence ; l'eau du puits est de même qualité que celle des sakyehs situées à l'entour dans un rayon d'un ou deux kilomètres ; elle a la même hauteur, variable avec le niveau du Nil. Pourtant Makrizi (2) écrivait vers l'an 1400 : « J'ai ouï dire que, si l'on examinait bien le puits, on trouverait encore aujourd'hui une source qui coule au fond. »

Actuellement, si la source n'a pas changé de niveau depuis qu'elle a jailli par l'ordre du Fils de DIEU, elle a dû disparaître dans la nappe d'eau d'infiltration où puisent les sakyehs de la région. C'est qu'en effet, à en juger par l'obélisque d'Héliopolis (voir c. XIII), le lit du fleuve et le sol se sont élevés à une telle hauteur que la nappe d'eau souterraine venue du Nil atteint aujourd'hui les couches qui formaient la surface du sol au temps de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST (3).

La tradition dit encore que l'Enfant JÉSUS, en se lavant dans les eaux de Mataryeh, leur communiqua par miracle une douceur et une bonté extraordinaires (4).

L'eau des sakyehs de Mataryeh est en effet parfaitement douce, tandis que partout ailleurs, un peu loin du fleuve, les sakyehs donnent de l'eau plus ou moins salée. Les Pachas du Caire, dit-on, faisaient venir de cette eau pour leur table, la préférant à toute autre.

Il n'est pas facile d'expliquer naturellement cette parfaite douceur des eaux. Le sous-sol du pays tout entier est formé d'un sable salé, rarement entrecoupé de couches d'argile, toujours faibles et de peu d'étendue. Les eaux du Nil filtrent à travers ces sables et forment une nappe continue d'eau salée, où puisent toutes les sakyehs du pays. Comment une veine inépuisable d'eau douce peut-elle arriver jusqu'à Mataryeh, qui est à 7 kil. du fleuve, sans se mêler à la nappe salée ?

Les anciens pèlerins racontent que, depuis le milieu du jour du samedi jusqu'au lundi au lever du soleil, les bœufs qui tirent l'eau du puits refusent tout travail, et se laisseront tuer plutôt que de monter de l'eau. Le lundi, dès que le soleil est levé,

1. Au Caire, il ne tombe dans l'année que deux à quatre centimètres d'eau. Les observations faites en 1883 au pluviomètre du laboratoire khédivial ont accusé seulement 0^{m}, 0235 pour l'année entière.

2. *Routes et Antiquités de l'Égypte*, t. I.

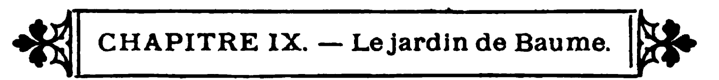
3. Le sol de la contrée s'est élevé d'environ 2^{m}, 60 dans les dix-neuf siècles de l'ère chrétienne : or le niveau actuel des eaux de la sakyeh oscille entre 2^{m}, 30 et 4^{m}, 50 au-dessous du sol.

4. Vansleb, *Relation d'un voyage en Egypte* fait en 1672 (Paris, 1677), page 231.

Source de la Vierge, dans le jardin de Baume, à Mataryeh, près le Caire.

ils reprennent leur travail jusqu'au samedi suivant. Beaucoup de personnes, disent-ils, sont journellement témoins de ce miracle. Le Frère Brocard, qui ne voulait pas le croire, assure dans son livre qu'il l'a vu de ses yeux en l'année 1283 (1).

Aujourd'hui il n'est plus question de ce prodige. D'énormes buffles noirs, attelés à de grosses roues de bois, montent chaque jour l'eau dans des pots de terre fixés sur des cordes faites avec le lif du palmier. L'eau des deux norias se réunit dans un petit creux maçonné dans le sol, d'où elle est dirigée dans le jardin. Il ne reste aucune trace du petit bassin de marbre où, suivant la tradition, Marie lava les linges de son divin Enfant, ni du grand bassin dont parlent les pèlerins du XVe siècle.



CHAPITRE IX. — Le jardin de Baume.

LES Arabes du pays nomment encore aujourd'hui le jardin de Mataryeh, le Balzam ou le jardin de Baume, quoique depuis longtemps les baumiers aient disparu.

Avant Notre-Seigneur et au commencement de l'ère chrétienne, le baume se récoltait en Judée dans les jardins d'Engaddi près de Jéricho (2). Au moyen âge le baumier n'était plus cultivé en Judée (3) et prospérait à Mataryeh. La tradition des chrétiens du pays est que le baume vint en Égypte en même temps que la Sainte Famille.

A ces faits les anciens auteurs ajoutent bien des détails que l'histoire ne peut guère contrôler.

L'historien Flavius Josèphe (4) rapporte comme une tradition des Juifs, que, parmi les présents apportés à Salomon par la reine d'Éthiopie, se trouvait la plante de baume, jusqu'alors inconnue en Judée. Elle se propagea et devint une source de richesses.

Quelques anciens auteurs chrétiens font naître le baumier de l'eau où Marie avait baigné son divin Fils et lavé ses linges (5). D'autres racontent que la voluptueuse

1. Quaresmius, ancien custode de Terre Sainte, dit que plusieurs personnes lui ont certifié ce miracle, dont elles avaient été témoins. *Elucidatio Terræ Sanctæ* (Anvers, 1639).

2. « A toutes les odeurs, dit Pline (23-79 ap. J. C.), on préfère le baume donné à la seule terre de Judée. » Jadis il ne croissait que dans deux jardins, tous deux royaux. Les empereurs Vespasien et Titus ont montré » cet arbrisseau à Rome : chose glorieuse à dire, depuis Pompée le Grand, nous avons porté aussi des arbres » dans nos triomphes. Maintenant cet arbre est esclave, il paye tribut avec sa nation. » (*Hist. nat.*, LXII, » 25 (54), traduct. de Littré.)

3. Il n'est pas facile de préciser à quelle époque on cessa de cultiver le baume en Judée. On lit dans l'Hodœporicon S. Wilibaldi (*Itiner. Hieros.* de la Soc. de l'Orient latin, Genève, 1884, t. I, 2) que S. Guillebaud, dans son voyage à Jérusalem, en 723, acheta une gourde de baume. C'est là, croyons-nous, le dernier document qu'on possède sur le baume de Judée. Doit-on en conclure que le baume se récoltait encore en Judée au VIIIe siècle, ou seulement qu'on pouvait se le procurer plus facilement à Jérusalem qu'en Europe?

Notons en passant que le saint, pour cacher la précieuse liqueur, ajouta dans l'intérieur du goulot un roseau rempli de pétrole, et se fit ainsi un vase à double fond, comme nos modernes contrebandiers.

4. *Antiq.* L. VIII, c. 2.

5. Synaxaire de l'Église copte cité par Makrizi, *Routes et Antiquités de l'Egypte*, t. I, p. 238, éd. de Boulaq. — Frescobaldi, *Viaggio in Egitto* (1384). — D'Anglure, *Journal*, etc. (1295).

Cléopâtre, jalouse d'Hérode, aurait transporté près d'Héliopolis les baumiers de la terre d'Engaddi : les arbustes auraient végété trente et quelques années, et n'auraient donné de baume qu'après avoir été arrosés des eaux de la fontaine miraculeuse (1).

C'était la croyance générale que le baumier ne pouvait produire le baume sans l'eau de cette fontaine. Les écrivains arabes eux-mêmes racontent que le calife Almélic-Alcamel demanda à son père Adel la permission d'en planter dans une terre voisine du jardin de Mataryeh. Mais ces arbustes ne réussirent pas, on ne put en tirer du baume. Almélic-Alcamel obtint de son père de conduire l'eau du puits de la Vierge dans sa nouvelle plantation ; alors les baumiers prirent aussitôt une nouvelle vie et donnèrent une abondante récolte (2). On rapporte un fait du même genre arrivé en l'année 1195 au juif Ibn Koreita, qui ne voulait pas croire à la vertu des eaux de Mataryeh (3).

Des pèlerins assurent que les baumiers de Matareyh ne prospèrent qu'autant qu'ils sont soignés par des jardiniers chrétiens. Rodolph de Suchen, en 1336, y trouva pour jardiniers des prisonniers allemands. C'était un chrétien qui préparait et purifiait le baume, avec un art dont il avait le secret. « Dussé-je être tué, répon- » dit-il au calife qui lui demandait son secret, tant que j'aurai un fils, je ne le dirai » à personne (4). »

La première récolte donne le meilleur baume, disent les anciens auteurs. Elle est réservée au sultan. Un de ses officiers la surveille ; il punirait de mort celui qui en soustrairait une partie. Le sultan en fait chaque année des présents aux quatre rois ses plus puissants voisins, le grand khan de Chine, le prêtre Jean (négus) d'Abyssinie, le seigneur des Tartares, le grand Turc, et aux autres princes qu'il veut particulièrement honorer (5).

Voici comment un célèbre médecin et écrivain arabe du XII[e] siècle (1161-1231), Abd-Allatif, décrit le baumier et l'extraction du baume à Mataryeh : « Le baumier est au nombre des végétaux remarquables de l'Égypte ; car on ne le trouve aujourd'hui que dans cette contrée, à A'ïn Chems, où il est cultivé dans un lieu enclos et soigneusement gardé, de l'étendue de sept feddans (3 hectares). Cet arbuste a une coudée de hauteur. Il a deux écorces : l'une extérieure, qui est rouge et mince ; l'autre intérieure, verte et épaisse. Quand on mâche celle-ci, elle laisse dans la bouche une saveur onctueuse et une odeur aromatique. Ses feuilles ressemblent à celle de la *rue*. On recueille le baume vers le lever de la canicule, de la manière suivante :

1. Breindenbach, Félix Fabre, et beaucoup d'autres.

2. Garaïb Aladjaib, manuscrit de la Bibl. imp. cité par Silvestre de Sacy dans sa traduction d'Abd-Allatif, p. 90.

Yakout (mort en 1228), *Pays inconnus*, t. IV, dit : « Il n'y a pas d'autre lieu au monde qui fournisse du baume. J'ai bien ouï dire que l'arbuste du Hedjaz, qu'on nomme Bescham, est le même que le baumier de Mataryeh, mais je ne sache pas que le Bescham donne du baume. »

3. Vansleb, *Histoire de l'Église d'Alexandrie*, part. II, c. 26.

4. Yakout, *loc. cit.*

5. Breindenbach, Felix Fabre, *loc. cit.*

« Après avoir arraché de l'arbre toutes ses feuilles, on fait au tronc des incisions avec une pierre aiguë. Cette opération exige de l'adresse : car il faut couper l'écorce supérieure et fendre celle de dessous, de manière que la fente n'atteigne pas le bois (1) ; si l'on attaque le bois, l'incision ne donnera aucun produit. La fente faite comme nous venons de le dire, on attend que le suc de l'arbre coule au dehors ; on le ramasse avec le doigt, que l'on essuie sur le bord d'une corne. Quand la corne est pleine, on la vide dans des bouteilles de verre, ce que l'on continue sans interruption jusqu'à ce que la récolte soit finie et qu'il ne coule plus rien de l'arbre. Plus l'air est humide, plus l'arbre fournit une récolte abondante.

» On prend ensuite les bouteilles et on les enfouit dans la terre, jusqu'à ce que l'été soit dans toute sa force et aux plus grandes chaleurs ; alors on les retire de la terre et on les expose au soleil. Chaque jour on les visite, et on trouve l'huile qui surnage sur une substance aqueuse mêlée de parties terreuses. On prend l'huile et l'on remet les bouteilles au soleil, ce qui se répète alternativement jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'huile. Quand on est à ce point, on prend toute l'huile, et l'homme chargé de ce soin la fait cuire secrètement, sans souffrir que personne assiste à cette opération ; ensuite il la transporte dans le magasin du souverain. La quantité d'huile pure que l'on retire du suc monte, quand elle est passée, à un dixième du total. Un homme bien instruit m'a assuré qu'on recueillait annuellement environ vingt rotols (à peu près 10 kilogrammes) d'huile (2). »

Au reste, l'étendue de la plantation des baumiers, si l'on en croit les relations des différents auteurs, a varié beaucoup d'une époque à l'autre. Yacout dit qu'elle s'étend à perte de vue et produit 200 rotols de baume. Un autre lui donne un mille de large. Rudolf de Suchen dit tout au contraire que l'enclos est fort petit, large à peine d'un demi-jet de pierre.

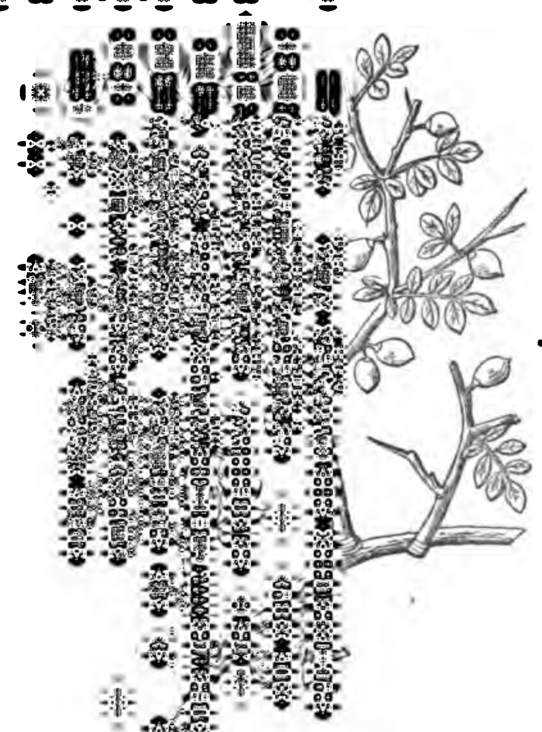
Par l'ordre des princes musulmans, des baumiers de Mataryeh furent transportés à la Mecque et s'y multiplièrent, tandis qu'ils dépérissaient en Égypte. Vers l'année 1610 il n'y avait plus que sept pieds, que l'on conservait avec les plus grands soins dans le jardin du vice-roi (3) ; le dernier périt en 1615 par une inondation du Nil (4).

Aujourd'hui le baumier est tout à fait inconnu en Égypte ; il ne croît plus que sur les coteaux entre la Mecque et Médine, et aussi dans les environs de Souakin. Les bédouins du Hedjaz le nomment *abouschâm*, et ceux de Souakin *ayôkt* ou *moyak*.

On en distingue deux espèces ou variétés qui donnent le même baume ; on les nomme *balsamodendron gileadensis* (Kunth.), *amyris gileadensis* (L.), et *balsamodendron opobalsamun*, (K.) C'est bien probablement ce dernier qui croissait à

1. Le baume est renfermé dans les canaux de l'écorce interne.
2. Abd-Allatif, *Religion d'Égypte*, traduction de Silvestre de Sacy, p. 20.
3. Gabriel Sionite (maronite, mort en 1668) ; *De nonnullis Orientalium Urbibus*, c. IX, p. 27. — Voir aussi Pierre Belon (1546-1549) : *Observations de plusieurs singularités* en Grèce, en Égypte, etc. (Paris, 1553), L. II, c. 39.
4. Niebuhr, *Voyage en Arabie*, etc., t. I, p. 98.

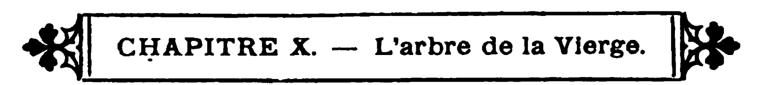
[illegible] e trois paires de folioles, plus une
[illegible] x Fabre cité plus haut (c. VII) ;
[illegible] les.
[illegible] h au même temps que JÉSUS, n'est
[illegible]
[illegible] met dans la bouche de la Sainte
[illegible] i répandu mon parfum comme le
[illegible] comme le baume sans mélange »



[illegible] aryeh, Balsamodendron
[illegible] grandeur naturelle.

[illegible] Mataryeh n'est-il pas la figure ou la
[illegible]
[illegible] ST, le baume découle des plaies faites
[illegible] roduit, et préserve nos corps de la
[illegible] pas dans les desseins de DIEU une
[illegible] ations que JÉSUS, la source de toute
[illegible]

Longtemps le baume de Mataryeh fut seul employé pour le saint Chrême nécessaire aux cérémonies du Baptême et du sacrement de Confirmation ; aussi les musulmans disaient-ils qu'on ne pouvait devenir parfait chrétien sans le baume d'A'ïn Chems (1).



CHAPITRE X. — L'arbre de la Vierge.

L'ARBRE de la Vierge est à 40 mètres au levant de la source, au centre d'un rond-point.

L'Évangile apocryphe de l'Enfance du Sauveur dit « qu'en sortant de la Ville des Idoles (Héliopolis), les divins exilés se dirigèrent sur le sycomore qu'on nomme aujourd'hui l'arbre de Mataréa. » Une tradition rapportée par un grand nombre d'anciens pèlerins ajoute que, la Sainte Famille étant poursuivie par des malfaiteurs, le tronc de l'arbre s'ouvrit et lui offrit un refuge, où elle se déroba à leur vue (2).

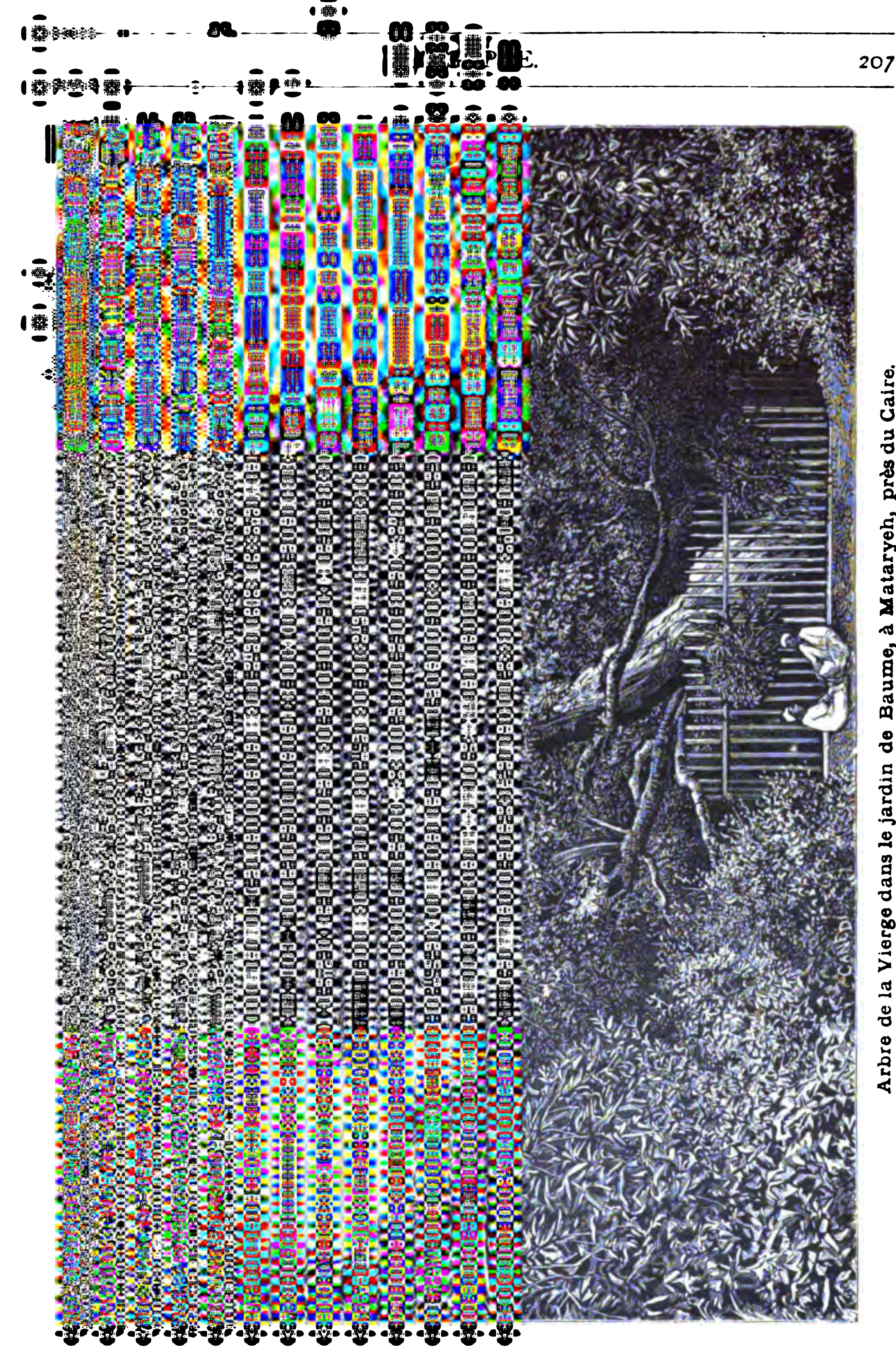
Bien que plusieurs pèlerins de Mataryeh antérieurs au XVe siècle ne parlent pas de l'arbre dans leurs récits, le protestant Jean Wessling (1730) et le docteur Sepp (3) affirment que l'arbre de la Vierge est en honneur depuis le second siècle.

Cet arbre est un très vieux sycomore (*ficus sycomorus*, L.), le vrai sycomore d'Orient, qui ne ressemble en rien à l'espèce d'érable connue en France sous le même nom. Son gros tronc, à peu près sain, est aplati du nord au sud; on dirait qu'il n'est qu'une moitié de tronc ; il mesure sept mètres de circonférence C'est encore un bel arbre. Pour le préserver de la main des indiscrets, on l'a entouré d'une barrière en bois, formant une enceinte de huit mètres de large, sur laquelle grimpent des jasmins. Il est cependant facile de prendre quelques feuilles aux grosses branches qui s'inclinent vers la terre. Le vieil Arabe qui dort à côté, autorisera votre pieux larcin pour le moindre bakchich.

Les feuilles ressemblent à celles de l'aulne, elles sont persistantes. En été et en automne, on voit sur les grosses branches quantité de figues rondes de moyenne grosseur, couleur de chair, portées sur de petites pousses sans feuilles. Les Arabes mangent les figues d'été, dont ils ont accéléré la maturité et développé le sucre par une petite incision faite près de l'œil. Quand on vient de les cueillir, ces fruits ont une saveur fraîche et fine qui rappelle la pomme et la framboise ; mais dès qu'ils ont un jour ou deux, ils prennent un goût terreux et désagréable. La peau est mince ; la chair blanche et aqueuse ressemble à celle de la nèfle du Japon.

Le bois est lourd, sans fils et incorruptible. Les magnifiques sarcophages de momies que l'on voit dans tous les musées, sans aucune trace de corruption malgré leurs trois mille ans, sont faits de bois de sycomore.

1. Makrizi, *Routes et Antiquités de l'Egypte*, t. I, p. 230 de l'éd. de Boulaq.
2. Jean Tuchern de Nuremberg (1479), *Voyage aux lieux saints ;* dans Feyrabend, *Reisebuch*... p. 368.
3. *Jerusalem und das heilige land*, t. II, p. 695.



Arbre de la Vierge dans le jardin de Baume, à Mataryeh, près du Caire.

Cet arbre est très commun dans la basse Égypte. Quand vous voyez au loin dans la plaine, près d'une source ou d'une tombe, une belle tête d'arbre arrondie et d'un vert sombre, c'est un sycomore. Il se trouve également en Syrie et en Palestine dans les lieux humides. Zachée monta sur un sycomore pour voir JÉSUS. Judas, dit-on, se pendit à un sycomore près de la porte de Jérusalem (1).

L'arbre que nous avons devant nous est-il réellement celui qui abrita la Sainte Famille ? — Nous ne le pensons pas.

Le tronc de l'arbre, en l'année 1596, avait la forme d'un Y renversé, comme on peut le voir dans le dessin du P. Bernardin Amico que nous reproduisons. Une moitié du tronc s'étant détachée en 1656, les Pères Franciscains du Caire la transportèrent dans la sacristie de leur église, et la conservèrent longtemps comme un objet de vénération (2). L'autre moitié de l'arbre se voyait encore dans le jardin vers l'an 1694 et disparut peu de temps après (3). Ainsi l'arbre d'aujourd'hui n'est pas celui de 1596, celui que vénérèrent les pèlerins du XVe siècle.

On a écrit, je ne sais sur quel fondement, qu'il fut planté en 1672 (4). Les énormes racines qui portent le tronc paraissent bien plus anciennes. Un naturaliste, élève et ami de Linné, qui examina le nouvel arbre en 1750 « avec toute l'attention d'un amateur d'histoire naturelle », jugea qu'il devait avoir environ 300 ans (5).

Peut-être est-il un rejeton de l'ancienne souche, dont les racines n'ont pas péri quand l'arbre est tombé.

Quoi qu'il en soit, notre vénération porte sur le lieu plus que sur l'arbre. Le sycomore de la Vierge est pour nous un signe, un monument qui rappelle un touchant souvenir ; il n'est pas une relique.

Un jour, nous rencontrâmes dans la petite enceinte un pieux prêtre, dont nous avions appris récemment la très grave maladie ; il récitait là son chapelet. La prière finie, nous allâmes le féliciter. « Quand les médecins me donnèrent ma sentence de mort, nous dit-il, je me souvins d'un P. Franciscain français, bien connu par son éloquence et par l'ascendant de sa charité, qui guérit subitement d'une ophthalmie chronique en se lavant à la source de Mataryeh. Je fis vœu d'aller prier à l'arbre de la Vierge si je guérissais. Dès ce jour mon état s'améliora, à la grande surprise de tous. Je suis guéri ; je pars demain pour reprendre mon ministère dans ma paroisse. »

1. Le poète Juvencus, du IVe siècle, dit en parlant de la mort de Judas : « *Informem rapuit ficus de vertice mortem.* » Au VIIe siècle, Adamnan et Arculfe virent le sycomore sur lequel Judas expira, (*Patrol. lat.* de Migne, t. 88, p. 790.) Il était situé dans la vallée de Josaphat, à une centaine de pas au nord du village de Siloë.

2. Thévenot : *Voyage fait en 1655*, t. I, l. II, 8. — Vansleb : *Relation d'un voyage en Égypte*, p. 234.

3. *Extrait du voyage de Paul Lucas en 1714*, t. I, p. 309.

4. Bædeker : *Guide en Égypte.*

5. Hasselquist : *Voyages dans le Levant*, p. 150.

CHAPITRE XI. — La Chapelle.

DANS le calendrier ecclésiastique des Coptes (Synaxarium), rédigé très anciennement par Michel, évêque de Mélig (1), nous lisons au 8 du mois copte paoni, jour qui répond actuellement au 14 juin : « La dédicace de l'église de la Vierge, Mère de DIEU, à Mataryeh, hors les murs du Caire, où la Vierge-Mère, retournant d'Égypte avec son divin Fils et son époux, fit sortir divinement une source d'eau douce (2). »

Il y eut donc une église de la Vierge près de la fontaine miraculeuse de Mataryeh, et cette église était sans doute en haute vénération, puisque dans toute l'Égypte les Coptes faisaient commémoraison de sa dédicace. Peut-être était-elle une cathédrale, car Mataryeh avait un évêque qui portait le titre d'évêque d'Héliopolis au V[e] et au VI[e] siècle (3).

Nous n'avons pas de description du Jardin de Mataryeh antérieure aux grandes persécutions qui sévirent contre les chrétiens d'Égypte en 720 et vers l'an mille. Il est probable que l'église de Mataryeh disparut dans l'une de ces persécutions, comme le plus grand nombre des monuments chrétiens.

Le jardin étant devenu la propriété des Pachas du Caire, l'église fut remplacée par une salle où les prêtres coptes et latins disaient quelquefois la messe. Elle est représentée dans le dessin du P. Bernardin Amico. C'était une construction carrée, sans architecture, située à dix pas de la sakyeh ; on l'avait à main droite en entrant dans la cour qui précédait le jardin (4). Dans le sol était maçonné un bassin oblong ; dans le mur était creusée une niche où brûlait une lampe ; une table de pierre placée devant la niche servait d'autel. On disait que Marie avait lavé les linges de son divin Enfant dans le bassin, qu'elle l'avait fait reposer sur la pierre et qu'elle avait prié au lieu marqué par la niche.

Vers l'année 1597, cet oratoire était la propriété des Pères Franciscains. Ils firent revêtir de marbre la niche et le bassin avec les aumônes de pieux marchands de Venise (5), et obtinrent que ce lieu fût enrichi d'indulgences.

Nous trouvons, en effet, dans le très ancien catalogue des indulgences attachées aux saints lieux d'Orient, une indulgence de sept ans et sept quarantaines à la condition de réciter un *Pater* et un *Ave* auprès de la source de la Vierge, à

1. Ville de la basse Égypte à 6 kil. N. de Chibin-el-Kom. Le même siège épiscopal porte aussi le nom de Tala ou Talikia, ville peu éloignée de Mélig.

2. Voir Nilles, *Calendarium utriusque Ecclesiæ*, t. II, p. 657. (Inspruck, 1881.) Ce synaxaire, écrit en arabe pour l'usage des églises, se trouve dans la Bibliothèque vaticane ; il y a été apporté par Assemani. (Bibl. or., t. I, p. 624.)

3. Le Quien, *Oriens Christianus*. t. II, p. 563.

4. Paul Lucas, *Extrait d'un voyage fait en 1714*, t. I, p. 309. – Vansleb, *Relat. d'un voy. en Égypte*, p. 230.

5. P. Alessandro Bassi, min. obs., *Pellegrinaggio.*, t. II ; Turin, 1857.

Mataryeh, où habitèrent JÉSUS, Marie et Joseph : *apud Matarearn, (ubi) est fons B. Mariæ Virginis, et locus ubi habitavit cum Puero Jesu et sponso Joseph* (1).

Le Pacha d'Égypte Ibrabim, par haine des chrétiens, fit enlever la table d'autel en 1660, et transforma le petit édifice en un oratoire musulman. Il en interdit l'entrée aux chrétiens ; mais cette interdiction ne dura que peu d'années.

Ce dernier vestige de l'ancienne église fut démoli dans le siècle passé (2). Les Coptes schismatiques du Caire et des environs ont cependant continué de célébrer, au 8 paoni, la fête de la dédicace de la chapelle, qu'ils ne connaissent plus que sous le nom de fête du Balzam. La veille, ils se réunissent dans le village de Mostorod, à 3 kil. ouest de Mataryeh, de l'autre côté du canal Ismaïlieh, où habitent deux ou trois cents Coptes. Ils passent la nuit dans l'église, autrefois célèbre par une image miraculeuse de la Vierge (3). Le lendemain, ils entendent la messe, se rendent au jardin de Baume et s'y reposent toute la journée, comme les autres promeneurs, sans aucune cérémonie religieuse.

Le jardin de Baume resta plus d'un siècle sans oratoire, sans signe religieux ; le pieux pèlerin ne pouvait que s'agenouiller un instant au pied de l'arbre de la Vierge, sous les yeux des promeneurs étonnés et des Arabes qui l'avaient suivi en demandant quelques pièces de monnaie.

Aujourd'hui une gracieuse chapelle de la Vierge s'élève de nouveau tout proche de la source et de l'arbre, sur une rocaille imitant la grotte de Lourdes. Elle porte bien haut dans les airs le signe de notre rédemption et l'image de Notre-Dame des Victoires, au-dessus de cette belle plaine d'Héliopolis illustrée autrefois par la science de ses prêtres des idoles et plus tard par les victoires de la France.

La chapelle est dans un enclos, détaché, à ce qu'il semble, de l'ancien jardin de Baume, et qui appartient au collège des Jésuites du Caire. On arrive à la chapelle par le jardin de l'arbre de la Vierge. Une porte proche de la source et de l'arbre donne accès dans un petit parterre qui entoure le rocher. C'est le jardin de la Vierge. On s'efforce d'y réunir les plantes dont le parfum, la beauté, la grandeur, sont, suivant le langage de l'Église et des Livres Saints (Ecclésiastique, XXIV, 17-32), comme une image des perfections de Marie. On y voit le palmier, le térébinthe, le rosier, l'olivier, le storax, etc. Peut-être un jour réussira-t-on à y faire croître les célèbres baumiers.

D'anciennes statues égyptiennes mutilées, en porphyre et en pierre calcaire, rappellent qu'à la venue de JÉSUS les idoles de l'Égypte furent renversées et se brisèrent. Sur une pierre, trouvée dans ce lieu même et couverte d'hiéroglyphes on voit le singulier caractère formé d'un globe surmonté d'une croix (le Nofer) ; on y voit aussi cette croix dont la tête est une boucle, la croix ansée, qui, pour les païens d'Égypte, était la clef des canaux du Nil, signifiant la vie et, pour les chrétiens, l'image dissimulée de la croix du Sauveur.

1. Quaresmius. *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. I, l. II, c. 4. -- Mislin, *Les saints lieux*, t. II, p. 772, note D.

2. Paul Lucas a vu cet oratoire en 1724, *loc. cit.*

3. Vansleb, *Relat. d'un voy. en Égypte*, p. 236. — Le village se nommait autrefois Miniet-Sored.

[illegible] à Mataryeh, par Gaillardi.



Le voyageur chrétien, avant de gravir le rocher, s'agenouillera devant la grotte au pied de la statue de Notre-Dame de Lourdes, et priera Marie pour ces populations dont elle est aussi la Mère, mais qui ne comprennent pas encore la céleste parole qu'elle leur apporte : « Je suis l'Immaculée Conception. » A l'intérieur de la chapelle, les ornements et les ex-voto témoignent de la piété des fidèles et des grâces qu'ils ont obtenues. Sur l'autel un pieux tableau représente la Sainte Famille se reposant sous l'arbre de Mataryeh ; le divin Enfant montre tout joyeux à sa Mère la source qu'il vient de faire jaillir avec sa permission.

JÉSUS, Marie et Joseph ne seront plus oubliés dans ce lieu consacré par leur présence. *Introibimus in tabernaculum ejus, adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus* (Ps. CXXXI, 7).



CHAPITRE XII. — Héliopolis et le Christ.



NOUS ne sommes qu'à un quart d'heure d''Héliopolis, la ville du soleil. Le chemin se dirige au nord à travers de belles cultures; bientôt il franchit une chaussée de décombres,restes de l'ancienne enceinte de la ville. Trois cents mètres plus loin, il rencontre sur la gauche une sakyeh et une allée de maigres arbres qui conduit à un obélisque debout au milieu d'un champ. On est là sur l'emplacement du fameux temple du soleil.

Héliopolis intéresse la piété et la science.Cette ville paraît avoir attiré le choix de la Sainte Famille quand, à son arrivée en Égypte, elle s'est demandé en quel lieu elle fixerait son séjour habituel pour le temps de l'exil. C'est l'opinion de saint Bonaventure et de beaucoup d'autres anciens auteurs ; c'est l'opinion la plus commune, la plus vraisemblable, qu'Héliopolis fut le séjour ordinaire du Sauveur sur la terre d'Égypte. Le savant professeur de Rome F.-X Patrizy en trouve la preuve dans l'Écriture elle-même. (Voir la note à la fin de ce récit.)

Il y a en effet, entre l'histoire d'Héliopolis et la mission du Rédempteur, des relations qui paraissent entrer dans l'harmonie des plans divins,dessinant à l'avance les détails de la vie du Sauveur.

La fille du grand-prêtre d'Héliopolis devint l'épouse du patriarche Joseph, et leurs enfants Éphraïm et Manassé, adoptés par Jacob, furent les pères de deux tribus d'Israël (1).

Dans le temple d'Héliopolis, sur son autel, au dire de ses prêtres, le phénix se brûlait lui-même sur un nid de myrrhe tous les 500 ans (2), et renaissait de ses cendres le troisième jour après sa mort, fable citée par les saints Pères comme préfigurant la résurrection du CHRIST (3).

Dans ce même temple, dit-on, les Juifs apprirent le culte du veau d'or par les honneurs qu'on y rendait au taureau Mnévis, père de l'Apis.

1. Gen. XLVIII.

2. Hérodote, *Hist.* l. II, 73.

3. S. Épiphane, *Ad Physiologum*, c. XI, dans la *Patr. lat.* de Migne, t. XXIII, p. 1302. — Voir saint Cyrille, Tertullien et autres.

Héliopolis n'était pas seulement le centre du culte idolâtrique ; ses nombreux collèges de prêtres adonnés à l'étude en avaient fait le foyer des sciences et de la sagesse du vieux monde. Là venaient s'instruire les jeunes princes destinés à régner dans Memphis. Là Moïse, que l'Écriture appelle l'élève de l'Égypte, vint probablement étudier les hautes sciences. Manéthon, Hérodote, Platon, y préparèrent leurs immortels ouvrages. Solon y prépara ses lois.

Si l'erreur appelle la vérité, les ténèbres la lumière, et l'iniquité la réparation, entre toutes les villes d'Égypte Héliopolis devait attirer le vrai libérateur d'Israël, le divin soleil de justice, la lumière qui luit dans les ténèbres et éclaire tout homme venant en ce monde, celui qui seul a pu dire : « Je suis la vérité. »

Au temps de Notre-Seigneur il y avait en Égypte près d'un million de Juifs (1). Ils formaient une colonie régie par ses propres lois, dont le centre était dans la préfecture d'Héliopolis, à quatre lieues de la ville, au temple d'Onion, dont nous avons déjà parlé. Ce lieu devint si important, qu'à la ruine d'Héliopolis il fut la capitale de la préfecture ou du nome Héliopolitain (2); peut-être était-il déjà chef-lieu de province à l'arrivée du Sauveur. Du reste ne semble-t-il pas que cette affluence des Juifs autour d'Héliopolis soit prédite dans ces paroles d'Isaïe (XIX, 18) : « En ce jour il y aura cinq villes de la terre d'Égypte qui parleront la langue de Chanaan et jureront par le DIEU des armées. L'une d'elles s'appellera la ville du soleil. »

Or JÉSUS dit un jour à ses disciples : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis qui ont péri de la maison d'Israël (Mat. XV, 24). » Fidèle à cette mission de son Père, il resta presque toute sa vie sur la terre d'Israël. S'il alla faire quelques prodiges sur les territoires de Tyr, de Sidon et de la Décapole pour préparer les Gentils à recevoir sa loi, il ne s'y arrêta point, il rentra en Judée. Cette mission exclusive, donnée par DIEU le Père à son Fils, n'indique-t-elle pas les environs d'Héliopolis et d'Onion comme le lieu où JÉSUS a dû fixer son séjour durant son exil en Égypte ? Là le Sauveur se trouvait au milieu de son peuple, ailleurs il eût été au milieu des Gentils.

Héliopolis était déserte quand Notre-Seigneur vint en Égypte. Le géographe Strabon la visita vers cette époque, une dizaine d'années au plus avant l'ère chrétienne. Voici comment il en parle (*Géog.*, l. XVII) :

« Au-dessus de la préfecture de Bubaste est celle d'Héliopolis.

» Héliopolis, la ville du soleil, est bâtie sur une vaste hauteur artificielle. On y voit le temple du Soleil et, dans une enceinte séparée, le taureau Mnévis, dont les habitants ont fait une divinité, comme ceux de Memphis ont divinisé le bœuf Apis. Devant l'élévation du terrain sont des étangs alimentés par les eaux d'un canal.

» Aujourd'hui la ville est déserte. Son vieux temple, construit sur le plan des autres temples d'Égypte, témoigne de l'impiété et de la rage de Cambyse (3), qui

1. Philon le Juif, *in Flaccum*.

2. Ptolémée, *Geog.* — Voir Cellarius ; *Geog. ant.*, t. II, *Egypte*, p. 49.

3. D'après la prophétie de Jérémie (XLIII, 13), Nabuchodonosor aurait renversé les temples et les idoles d'Héliopolis avant Cambyse.

porta le fer et le feu dans les temples, brisant et brûlant tout. Deux des obélisques, qui n'étaient pas fort endommagés, furent transportés à Rome ; les autres restent debout rongés par le feu, ou gisent sur le sol...... Nous avons vu à Héliopolis de vastes habitations qui servaient de logements aux prêtres. On sait qu'autrefois cette ville était célèbre par le grand nombre de ses prêtres adonnés à l'étude de la philosophie et de l'astronomie.

» Actuellement ses savants collèges n'existent plus ; les études sont tombées ; nous n'avons pas rencontré un seul prêtre qui s'y applique. Ils ne s'occupent que d'ordonner les sacrifices et de montrer aux étrangers ce qu'il y a de remarquable dans le temple.

» L'un des prêtres, nommé Chærémon, en accompagnant le préfet Ælius Gallus venu d'Alexandrie, parlait avec une ignorance et une suffisance telles que c'était vraiment risible.

» Ils nous montrèrent la maison où Platon et Eudoxe logèrent pendant trois ans, alors qu'ils obtinrent, non sans peine, quelques communications sur le complément qu'il faut ajouter aux 365 jours pour avoir la durée exacte de l'année. On voit encore devant la ville l'observatoire où l'astronome Eudoxe étudiait les mouvements des corps célestes. »

Cette ville, réduite à un temple mutilé, à des maisons ruinées, habitée seulement par quelques prêtres de faux dieux, ne convenait guère au séjour de la Sainte Famille. On conjecture qu'elle s'établit hors de l'enceinte, dans la campagne environnante, toute peuplée de familles juives.

Les traditions qui sont restées attachées à la source, à l'arbre, à la chapelle de Mataryeh, ont naturellement désigné le jardin de Mataryeh comme le lieu choisi pour sa demeure. Quant à la maison qu'elle habita, elle était sans doute de briques crues, c'est-à-dire de limon, comme toutes les maisons de la basse Égypte : il n'a pu en rester aucun vestige.

Les recherches des auteurs modernes sur l'époque du massacre des Innocents et sur celle du règne d'Archélaüs en Judée, semblent prouver que JÉSUS resta environ deux ans en Égypte. Il aurait donc habité Mataryeh pendant près de deux années.

C'est une ancienne tradition, dont on trouve des traces dans les écrits des saints Pères (1), que les idoles d'Héliopolis tombèrent à la venue de JÉSUS.

Le pseudo-évangile de saint Matthieu, apocryphe hébreu des temps apostoliques, traduit en latin par saint Jérôme, rapporte le fait en ces termes (C. 22-24) :

« Apercevant devant eux les montagnes et les villes d'Égypte, les divins voyageurs entrèrent dans une ville qu'on appelle Sotine (2) (Héliopolis). Comme ils

1. Voir Corn. a Lap., *in Isaiam*, XIX, I, et *in Jerem.*, XLIV, in fine. — S. Athan., *Lib. de Incarn. Verbi.* — Eusèbe : *Dem. ev.*, l. VI, c. 20.

2. Il n'est pas douteux, croyons-nous, que le nom de Sotine désigne Héliopolis : *Set* ou *Sot* était le Baal, le dieu des rois-pasteurs, (Voyez *Dictionary of the Bible* by D. Smit, art. *Zoan*) ; *ine* est la terminaison du pluriel en hébreu ; Sotine signifie donc *les idoles* ou la *ville des idoles*, nom sous lequel on désignait Héliopolis.

Ajoutons que le Vénitien Marin Sanut, dans son livre des *Secrets des fidèles de la Croix* présenté au pape Jean XXII en 1321, raconte cette même histoire d'Aphrodisius et de la chute des 365 idoles comme s'étant passée à Héliopolis.

n'avaient là aucun ami auquel ils pussent demander l'hospitalité, ils entrèrent dans le temple appelé le Capitole de l'Égypte. Il y avait là trois cent soixante-cinq idoles, auxquelles on offrait chaque jour des hommages sacrilèges.

» Et il arriva, lorsque la bienheureuse Marie avec son Enfant entra dans le temple (d'Héliopolis), que toutes les idoles tombèrent la face contre terre et se brisèrent. Ainsi fut accompli ce qu'avait dit le prophète Isaïe (XIX, 1) : « Voici que le Seigneur viendra sur une nuée légère, et tous les ouvrages de la main des Égyptiens (c'est-à-dire les simulacres des faux dieux) trembleront à son aspect. »

» Le gouverneur de cette ville, Aphrodisius, apprenant cela, vint au temple avec toutes ses troupes et ses officiers. Les prêtres du temple, à la vue d'Aphrodisius qui s'approchait avec ses soldats, crurent qu'il venait contre eux venger les dieux dont les images étaient renversées. Mais, lorsqu'il entra dans le temple et qu'il vit toutes les statues renversées sur leur face et brisées, il s'approcha de Marie et adora l'Enfant qu'elle portait dans ses bras ; puis, adressant la parole à ses soldats, il leur dit : Si cet Enfant n'était pas un DIEU, nos dieux ne seraient pas tombés la face contre terre à son arrivée ; ils ne se seraient pas prosternés devant lui, le reconnaissant ainsi pour leur Seigneur. Si nous ne faisons pas ce que nous avons vu faire à nos dieux, nous nous exposons à son indignation et à sa colère, et nous mourrons comme le roi Pharaon pour avoir méprisé les avertissements du Seigneur (1). »

CHAPITRE XIII. — Les ruines d'Héliopolis.



L'OBÉLISQUE qui est devant nous est le seul qui soit resté debout dans la basse et dans la moyenne Égypte ; pour en voir un autre il faut remonter le Nil jusqu'à Thèbes, à 750 kilomètres. Il est aussi le plus ancien obélisque connu en Égypte : le roi Ousortesen, dont il porte le cartouche, vivait, suivant Brugsch, 2760 ans avant l'ère chrétienne.

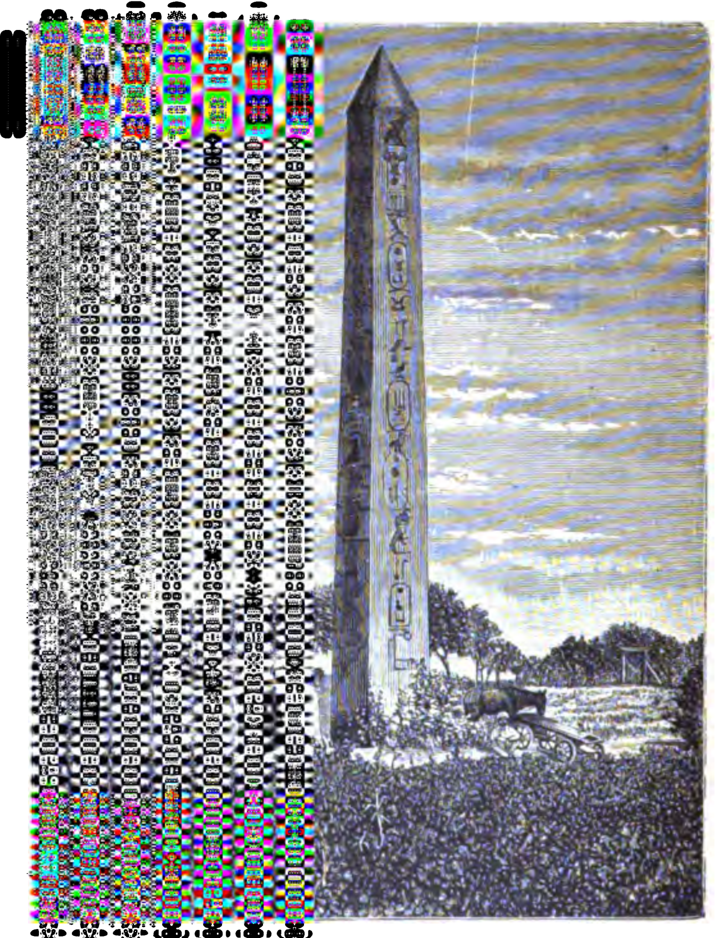
L'inscription est la même sur les quatre faces, des nids de guêpes la recouvrent en grande partie. La hauteur totale du monolithe est de $20^{m},75$, dont deux mètres sont enfouis dans le sol, ainsi que le piédestal formé d'un cube de 2^{m}, 25 de côté, posé sur une forte maçonnerie. La pointe de l'obélisque n'a pas d'hiéroglyphes ; elle portait un revêtement de cuivre, où était gravée la figure d'un homme assis sur un siège et regardant le levant. On en tira 200 quintaux de métal.

Un second obélisque semblable faisait pendant au premier ; il tomba en l'année 1160 et se brisa en deux morceaux. Vers l'année 1200, on voyait encore là un grand nombre d'autres obélisques, dont la hauteur n'était que la moitié ou le tiers de celle des deux premiers. Ils étaient formés de plusieurs morceaux. La plupart étaient renversés, mais leurs bases étaient encore en place (2).

1. Suivant une ancienne tradition, Aphrodisius était jeune, quoique revêtu d'une haute dignité, quand N.-S. vint à Héliopolis. Il se convertit à l'Évangile après la mort du CHRIST et fut ordonné premier évêque de Béziers par Sergius Paulus, l'apôtre de Narbonne (Bolland., 24 mai).

2. Abd-Allatif, *Relation d'Égypte*, traduction et notes de Silvestre de Sacy, pp. 181, 222, 228.

...is était particulièrement riche en obélisques. ...ds obélisques qui lui ont appartenu : celui de ...aligula ; celui de Saint-Jean de Latran, le plus ...onstance ; l'obélisque de la place du Peuple, ... place Monte-Citorio. L'obélisque du vieux ...x aiguilles de Cléopâtre, portées récemment, ...e, viennent encore d'Héliopolis.



...éliopolis, près le Caire.

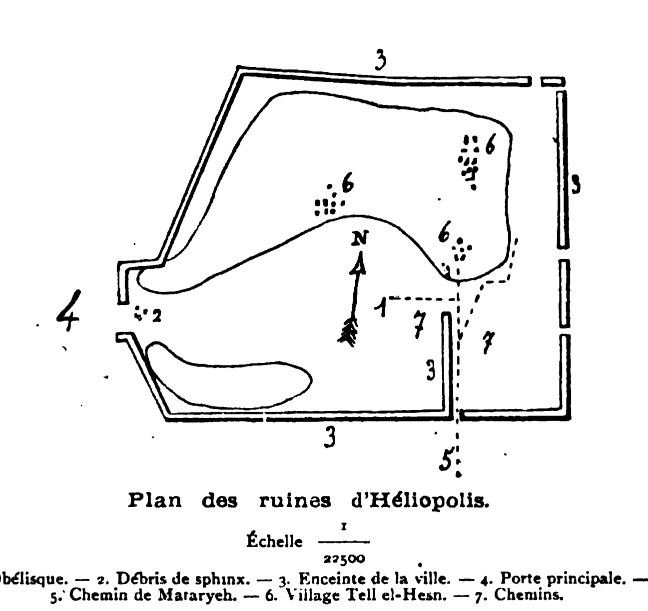
...x conservés, les obélisques se trouvent surtout ...mple proprement dit (*naos* et *pronaos*). Il en ...

...l'ouest de l'obélisque, à peu près sur le prolon- ...tout proche d'une ouverture de l'enceinte où il

est facile de reconnaître l'emplacement d'une porte. Le sphinx était en grès jaune du Djébel el-Ahmar ; il avait sept mètres de long (1). Aujourd'hui, il n'y a plus, en cet endroit, que quelques gros débris de grès et de syénite.

Le temple proprement dit se trouvait au levant de l'obélisque, à la place occupée par l'allée d'arbres ou quelque peu au delà. On n'en voit aucun reste à la surface ; tout est enfoui sous une épaisse couche de limon et de débris qui, autour de l'obélisque, n'a pas moins de cinq mètres de profondeur, d'après les mesures que nous avons rapportées.

Il est bien probable que le sol primitif du temple, auquel appartient l'obélisque, fut établi à un niveau que n'atteignaient pas les eaux du Nil. Aujourd'hui ces eaux couvrent les champs voisins durant l'inondation. Ne peut-on pas en conclure que le sol de la région s'est élevé de cinq à six mètres pendant les 4700 ans écoulés



Plan des ruines d'Héliopolis.

Échelle $\frac{1}{22500}$

1. Obélisque. — 2. Débris de sphinx. — 3. Enceinte de la ville. — 4. Porte principale. — 5. Chemin de Mataryeh. — 6. Village Tell el-Hesn. — 7. Chemins.

depuis la fondation du temple, c'est-à-dire, en moyenne, d'un millimètre et un peu plus par année ?

L'enceinte de la ville est très reconnaissable ; construite en briques crues d'un grand volume, elle a encore, en certains endroits, dix-huit à vingt mètres d'épaisseur sur quatre à cinq d'élévation. Son développement est d'à peu près un demi-myriamètre, et l'espace qu'elle renferme a environ quatorze cents mètres de long sur mille mètres de large. Plusieurs ouvertures marquent l'emplacement des portes de la ville.

C'est à tort que quelques voyageurs ont pris cette enceinte pour les retranchements du camp de Sélim, le conquérant de l'Égypte. Ces grosses briques, liées par un mortier de limon mêlé de paille et de joncs, sont tout à fait semblables à celles

1. Pococke, *Description des pays d'Orient : Egypte.*

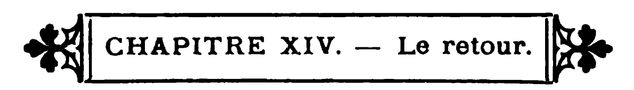
de Tanis, de Pithom et de bien d'autres constructions pharaoniques ; elles ne se retrouvent dans aucun ouvrage turc ou arabe (1).

La ville était bâtie au nord du temple, où sont aujourd'hui des collines formées en grande partie de briques cassées et de fragments de poteries. Des scories, des restes de fours annoncent que l'on a exploité les ruines de la ville pour en extraire de la chaux. Que de chefs-d'œuvre auront péri ainsi dans les anciennes cités de la basse Égypte ! Un pauvre village habité par des Bédouins, Tell el-Hesn, a remplacé l'illustre cité.

On ne sait pas où se trouve la nécropole d'Héliopolis. Elle était pourtant connue au XIIe siècle. Abd-Allatif, après avoir décrit la nécropole de Memphis, ajoute : « Tout ce que nous avons dit des cimetières de Bousir (Memphis), se retrouve dans ceux d'A'în Chems (2). »

Du haut de l'enceinte l'œil embrasse la riche plaine d'Héliopolis, théâtre d'un des plus beaux faits d'armes des troupes françaises. C'est là que Kléber, le 20 mars 1800, avec les 10.000 soldats qui lui restaient, battit 80.000 Turcs. La bataille se poursuivit jusqu'au delà d'Héliopolis, dont elle a gardé le nom.

Après la victoire, Kléber vint à l'arbre de la Vierge, et grava son nom sur une branche avec la pointe de son épée (3).



CHAPITRE XIV. — Le retour.

Nous revenons au Caire par la route des voitures. Elle est toute plantée d'*acacias* ou *mimosas Lebbek* (Forsk.), une magnifique avenue si elle était partout également soignée.

C'est dans les champs qu'elle traverse, proche du village de Mataryeh, qu'Amaury, roi de Jérusalem, vint camper en novembre 1168 pour attendre le payement de la somme promise par le sultan à la condition que le roi lèverait le siège du Caire.

C'est dans la fertile campagne de Mataryeh qu'on fit les premiers essais de la culture du coton en Égypte, vers l'année 1835, culture qui est aujourd'hui une si abondante source de richesse pour tout le pays.

On voit souvent dans ces champs toujours verts des troupes d'oiseaux blancs comme la neige, de la grosseur d'une petite poule, plus élancés, d'un port à la fois mélancolique et élégant, qui ne s'effrayent guère des passants. Les touristes leur donnent le nom d'*Ibis*. Ils ne sont pourtant pas l'ibis sacré des anciens *(ibis religiosa)*, qui est noir, a le bec recourbé du haut en bas, et se voit très rarement au Caire. Nos jolis ibis blancs ne sont que des *hérons bouviers (ardeola russata)*.

Nous avons aperçu, sur le bord du chemin, toute une famille de *mangoustes* d'Égypte se promenant ensemble. C'est l'*ichneumon* des anciens, animal sacré. Les Européens l'appellent le rat de Pharaon. Il ressemble en effet à un rat gigan-

1. *Expédition d'Égypte*, t. V, p. 66. Paris, Panckoucke.
2. *Relation d'Égypte*, liv. I, ch. 4, in fine.
3. *Correspondance d'Orient*, lettre 141.

tesque, gros comme un chat ; mais quel air de finesse et de douceur dans cette petite tête effilée qu'il dresse au premier bruit, dans ces grands yeux qu'il promène lentement tout autour à l'horizon pour découvrir le danger ! Ce gentil animal s'apprivoise aisément. Il est des maisons au Caire qui le préfèrent au chat pour la chasse des souris.

A deux kilomètres au delà du village, la route laisse sur la gauche, à une centaine de mètres, une belle plantation de casses (*cassia fistula*, L.), dont les magnifiques fleurs jaunes font le plus bel effet au printemps. A droite, elle longe une plantation de vieux oliviers mal soignés et mal placés dans ces grasses alluvions : l'olivier ne réussit pas en Égypte.

Le chemin contourne ensuite le palais moderne d'el-Koubbeh, propriété personnelle du vice-roi Tewfik Ier. On remarque dans le jardin du palais quelques arbres rares et d'assez beaux pieds de *teck* (*tectona grandis*, L.). Ce magnifique arbre des Indes Orientales, au bois léger, jamais attaqué par les vers, si recherché pour les constructions maritimes, ne pourrait-on pas l'acclimater sur les bords du Nil ?

Dès que nous avons dépassé les casernes de l'Abbassyeh, nous voyons à quelques pas de la route, en un lieu aride, une pauvre maison isolée, attenante à un petit enclos. Sur une mauvaise planche noire, clouée au coin du mur, nous lisons : *Hôpital Européen (Spedale Europeo).* Est-ce bien là l'hôpital de tous les consulats européens ? Cinq ou six Sœurs de St-Joseph de Marseille s'y consument de travail et de misère. Elles nous disent que les consuls des nations catholiques s'occupent avec intérêt de leur trouver des ressources et un meilleur local. Mais il est si difficile aujourd'hui à la diplomatie de terminer une affaire égyptienne !

Enfin nous rentrons dans la grande ville, où le divin JÉSUS est encore, comme il était à Héliopolis, un pauvre petit étranger, ignoré du plus grand nombre. Puissions-nous l'y faire connaître et l'y faire aimer !

NOTE.



Le séjour de Jésus auprès d'Héliopolis et la Sainte Écriture.

LE savant P. Patrizi trouve dans l'Écriture même la preuve que le séjour habituel du Sauveur dans son exil fut auprès d'Héliopolis (1).

Le raisonnement de Patrizi repose sur les deux sens des paroles du prophète Osée (XI, 1) : « J'ai rappelé mon fils de l'Égypte. »

Le sens littéral de ces paroles désigne le peuple d'Israël, rappelé de l'Égypte au temps de Moïse. Le sens spirituel désigne JÉSUS, rappelé d'Égypte à la mort d'Hérode. Saint Matthieu le dit expressément : « Et Joseph resta en Égypte jus- » qu'à la mort d'Hérode, afin que soit accompli ce que le Seigneur dit par la bouche » du prophète : *J'ai appelé mon fils de l'Égypte.* » (Mat. II, 15.) (2)

1. Patrizi : *De interpretatione Sacr. Scrip.*, l. I, nos 284, 298, 299, 327, 363, 384. *De Evangelis*, l. III, diss. 31, 32.

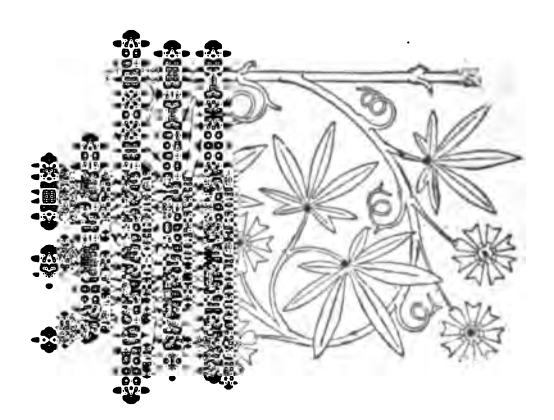
2. Sic igitur hoc quod scriptum est... :« Ex Ægypto vocavi filium meum, » dicitur quidem de populo Israël qui vocatur ex Ægypto..., sed perfecte refertur ad CHRISTUM... (Hieron. *in Os.* XI, 1.)

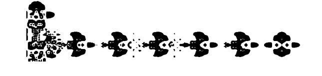
la même valeur ; ils sont également vrais,
spirituel comme du sens littéral.
l'agent universel, écrit non seulement avec
ussi avec les choses. C'est ainsi que la sainte
deux manières : quand nous considérons les
vons le sens littéral ; quand nous regardons
premières, nous avons le sens spirituel. Dans
signifient des choses. Dans la science des
ue les choses signifiées par les mots signifient
remières sont le sens littéral, les secondes le
suppose le sens littéral, il est fondé sur lui.
euple d'Israël était la terre de Gessen : Israël
jour sous le joug des Pharaons. Dans le texte
ges de l'Écriture où l'on parle de la captivité
Gessen. Or, le texte d'Osée s'appliquant aussi
dont est rappelé JÉSUS est encore la terre de

le Sauveur ? Habitait-il l'une des trois princi-
Pithom, On, c'est-à-dire Héliopolis ? — Ici
ents de l'antiquité répondent Héliopolis, ou
d'Héliopolis, car au temps de Notre-Seigneur

bituel de la Sainte Famille pendant les deux

et seq.







UNE VISITE AU VIEUX CAIRE.

Souvenirs de la Sainte Famille.



SUR la rive orientale du Nil, en face des pyramides et de l'ancienne Memphis, à cinq kilomètres sud-ouest du quartier européen du Caire, s'étendent des habitations, des jardins, d'anciens couvents, des marchés et des ruines, dont l'ensemble, long d'une lieue, forme en quelque sorte un faubourg de la grande ville et s'appelle communément le vieux Caire. Suivant une tradition très ancienne, la Sainte Famille s'y est arrêtée pendant son voyage en Égypte.

Nous irons vénérer l'ancienne crypte bâtie sur le lieu sanctifié par la présence des divins exilés, et nous visiterons les anciennes églises du vieux Caire. Nulle part en Égypte les monuments chrétiens ne sont plus nombreux et plus remarquables.



CHAPITRE PREMIER. — La Route.

LA meilleure route pour se rendre au vieux Caire, en partant du quartier européen de la capitale, traverse la région des palais de la famille khédiviale et des harems, celle où les hauts fonctionnaires musulmans ont construit leurs nouvelles habitations.

Qu'elles sont tristes ces hautes enceintes, ces larges et solides portes gardées par de grands nègres en redingote noire, préposés aux harems, être sombres, inconnus et impénétrables comme toute leur existence ! Jetez un coup d'œil à travers la porte, vous n'apercevez que des cours vides et de longues avenues solitaires, sans issue ; vous ne voyez pas une porte, pas une fenêtre ; tout est combiné pour que l'étranger ne puisse rien entrevoir des lieux habités.

Singulier assemblage des choses de ce monde ! ce grand chemin des palais musulmans est aussi le grand chemin des morts pour les chrétiens ; vous y rencontrez toujours quelque corbillard, suivi de voitures de place, se rendant à l'un des cimetières chrétiens du vieux Caire. Tout le cortège est lancé au grand trot des chevaux. C'est l'usage, dit-on ; mais cette précipitation, cet entrain des cochers des morts pour devancer les vivants, nous froisse.

Plus loin, les longs bâtiments du grand hôpital musulman, la coupole délabrée de la mosquée où les derviches tourneurs donnent chaque vendredi, aux voyageurs désireux d'impressions étranges, un spectacle vraiment diabolique, des lignes sans fin de hautes arcades portant un vieil aqueduc, attirent tour à tour nos regards. Nous suivons à peu près la rive du fleuve pendant un quart d'heure, en face des frais ombrages et des gracieuses villas de l'île Rôdah ; puis nous traversons entre deux murs les beaux jardins de Soliman-Pacha (le colonel Sèves), où l'on

voyait encore, au commencement de ce siècle, d'anciens entrepôts appelés les greniers de Joseph, aujourd'hui complètement disparus. Les auteurs du temps des croisades parlent de ces greniers, et il n'est pas invraisemblable que le patriarche Joseph ait choisi cet emplacement proche du fleuve, en face de Memphis, pour l'un des immenses greniers où il conservait l'excédent des récoltes au temps de l'abondance, en vue des années de stérilité qui devaient suivre (Gen. XLI, 47, 48). Toutefois, les bâtiments qu'on voyait dans ces derniers siècles étaient d'une construction évidemment postérieure au temps de Joseph (1).

Dès que nous avons dépassé ces jardins, la route s'engage dans une véritable ville arabe, aux maisons pressées, aux rues étroites, qui est proprement le vieux Caire, en arabe Masr el-Atikah. Elle traverse dans toute sa longueur un bazar obscur et fort animé, où s'étalent tous les produits de la haute Égypte ; puis, s'éloignant brusquement du fleuve, elle nous conduit au bas d'une enceinte de hautes murailles, d'un aspect insolite dans ce pays, au delà de laquelle c'est le désert.

Nous sommes arrivés : la crypte vénérée, construite sur le lieu où reposa la Sainte Famille, est au centre de la petite ville ou du quartier enfermé dans cette enceinte.

Ces gros murs, formés de cinq rangs de pierres alternant avec une triple rangée de grandes briques, ces forts bastions arrondis, faisant saillie en dehors des remparts, cette porte, dont l'encadrement de style classique montre un aigle sculpté, tout cela indique manifestement une œuvre romaine. Les indigènes nomment ce quartier Kasr ech-Chemmâh, le château de la bougie ou de la lumière, singulier nom, dont l'origine est incertaine. On a dit qu'il rappelait le culte du feu introduit par les Babyloniens, fondateurs de la ville voisine.



CHAPITRE II. — Histoire et topographie.

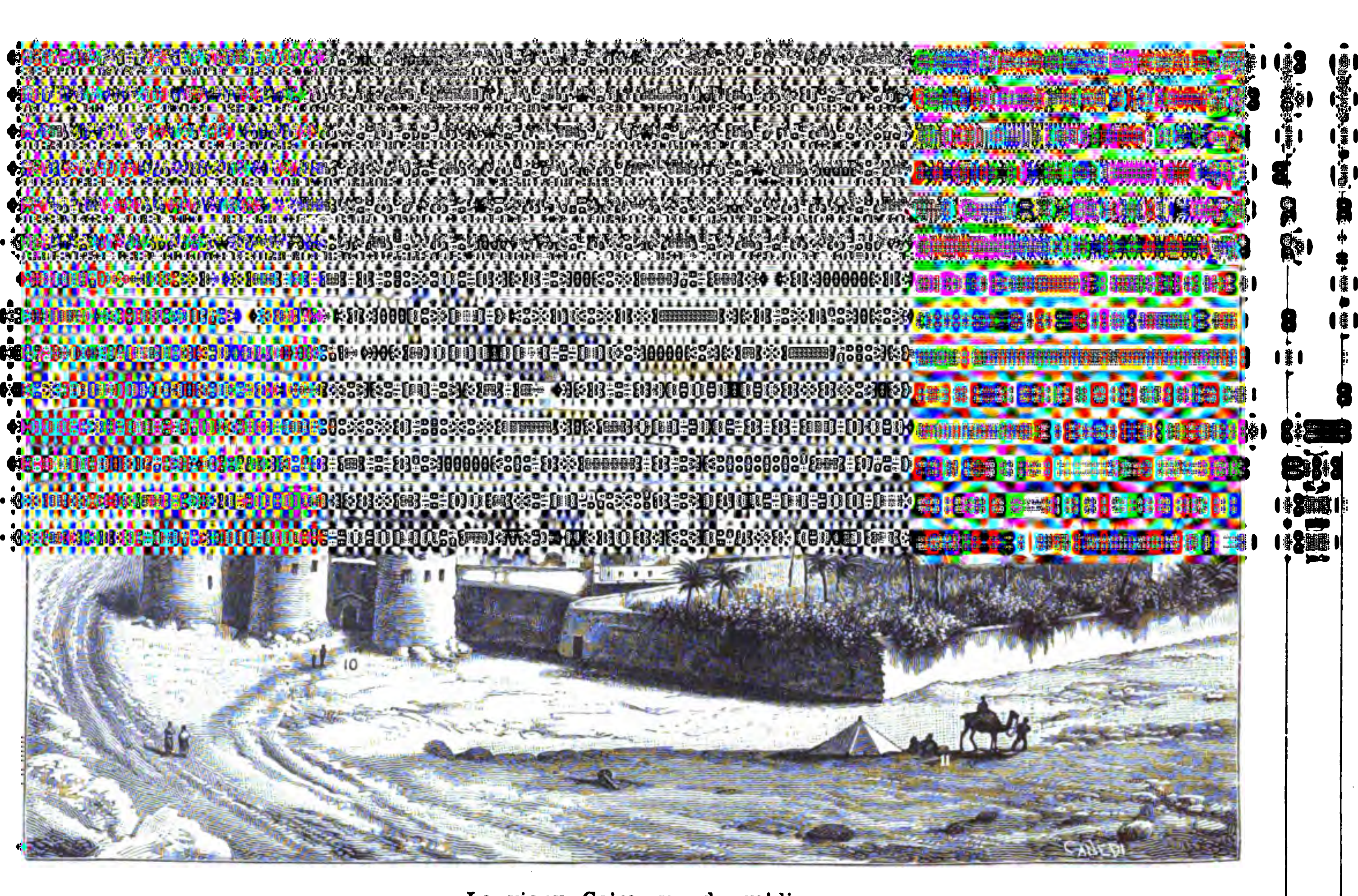


TANT de guerres et de destructions ont bouleversé cette rive du Nil, tant de peuples de langues diverses s'y sont succédé, déplaçant les villes et leur imposant de nouveaux noms, qu'il en est résulté une certaine confusion dans les appellations des divers lieux.

Notons d'abord qu'à chaque renouvellement ou déplacement de la ville, les habitations nouvelles se sont portées vers le nord. Ce fait tient peut-être aux conditions climatériques. Le vent régnant, le vent frais, vient de la Méditerranée. Aussi chacun désire que sa maison le reçoive directement de la campagne avant qu'il ait soulevé les poussières de la ville, et cherche, autant qu'il le peut, à se placer au nord des quartiers construits.

La plus ancienne ville dont l'histoire fasse mention en face de Memphis, sur la rive droite du Nil, fut bâtie par une colonie de Babyloniens à l'époque où Cambyse

1. Paul Lucas. — Thévenot. — Pococke.



Le vieux Caire, vu du midi.

1. Deir Abou-Seyfeyn. — 2. Aqueduc de la citadelle. — 3. Mosquée d'Amrou. — 4. Couvent arménien. — 5. Couvent maronite. — 6. Église d'Abou-Sargah. — 7. Église Moualláka. 8. Église Saint-George. — 9. Église Sainte-Barbe. — 10. Porte romaine. — 11. Aqueduc romain.

envahit l'Égypte, environ 625 ans avant JÉSUS-CHRIST (1). Ils lui donnèrent le nom de Babylone d'Égypte. Son emplacement est aujourd'hui marqué par des collines de décombres, en partie couvertes d'habitations, et par les deux couvents coptes Deir Babloûn et Deir Tadros, situés à quelques centaines de mètres au sud des remparts romains où nous sommes arrêtés.

Les Romains, s'étant emparés de l'Égypte 30 ans avant JÉSUS-CHRIST, placèrent à Babylone une des trois légions qui gardaient le pays (2), et construisirent au nord de la ville la forteresse dont nous avons vu les murailles. L'enceinte a trois cents mètres de long sur deux cent quinze de large. On ne sait pas au juste à quelle époque ils entreprirent cette construction ; on pense que ce fut après la venue du Sauveur.

A la conquête de l'Égypte par le calife Omar, l'an 640, son général Amrou-Ben-el-A's s'empara de la forteresse romaine, et bâtit sur le lieu même de son camp, au nord de la forteresse, une nouvelle ville à laquelle il donna le nom de Fostât, mot arabe qui signifie tente. Fostât, devenu la résidence des nouveaux maîtres de l'Égypte, s'étendit rapidement le long du fleuve et vers le nord.

La ville arabe Masr el-Atikah, que nous avons traversée, la célèbre mosquée d'Amrou proche de Kasr ech-Chemmâh, le quartier copte d'Abou-Seyfeyn formant une petite ville entourée de murailles non loin de la mosquée, les énormes collines de décombres couvrant une superficie de trois kilomètres carrés entre la mosquée d'Amrou et le Caire, sont des restes de Fostât et peuvent donner une idée de son importance. Cette grande ville fut incendiée le 13 novembre 1168, par le sultan Schawer, à l'arrivée des croisés commandés par Amaury, roi de Jérusalem. L'incendie dura 54 jours, les habitants se réfugièrent dans le nouveau Caire.

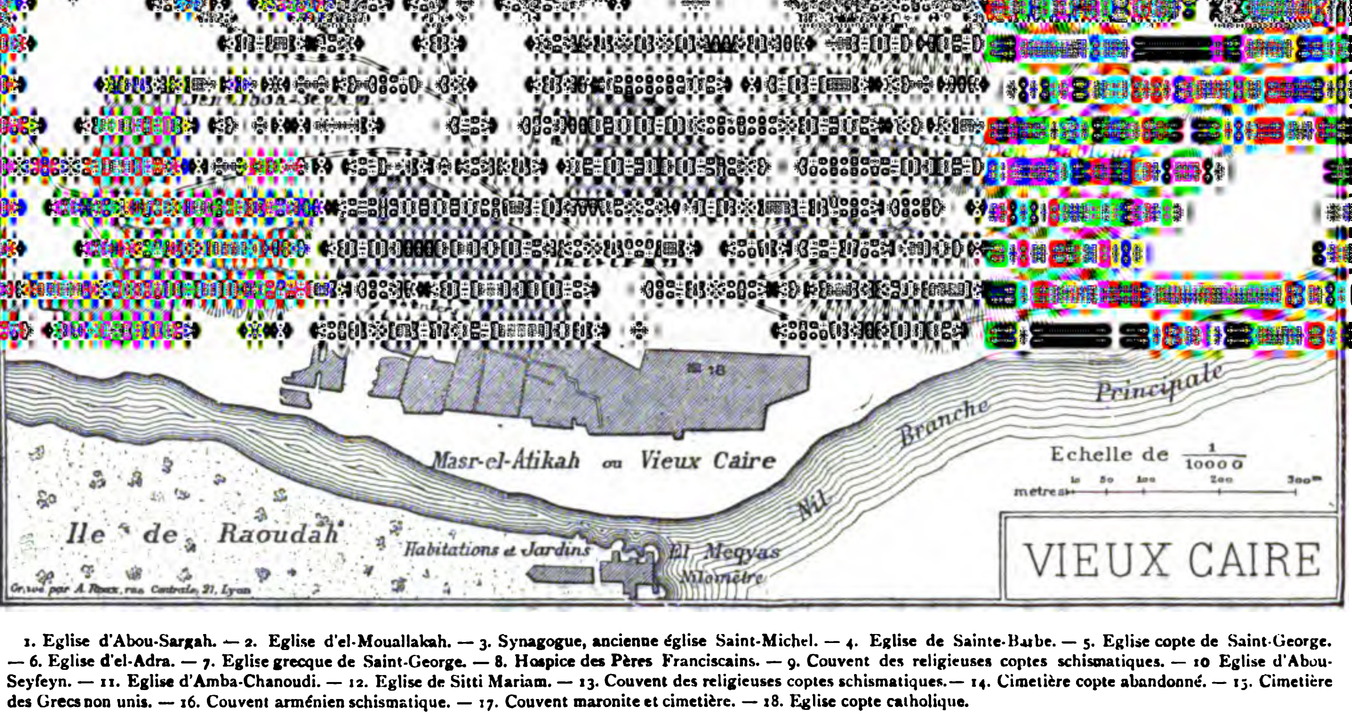
Deux siècles auparavant, Gohar, qui commandait les armées du premier sultan fatimite venu de l'Afrique occidentale, el-Moëz, après avoir conquis l'Égypte sur les Turcomans, avait jeté les fondements d'une nouvelle ville au nord de Fostât, et l'avait nommée, en souvenir de cette victoire, el-Kahirah, la victorieuse, mot dont les Européens ont fait par corruption le Caire. Depuis l'incendie de Fostât, elle est la capitale de l'Égypte. Les Arabes donnent aujourd'hui à la capitale le nom de l'Égypte même, Masr, qui vient sans doute de Mesraïm, nom du deuxième fils de Cham, par lequel la Bible désigne l'Égypte (Genèse, XII, 10 et ailleurs).

Actuellement, il n'y a dans ces lieux pour les indigènes que deux villes, Masr et Masr el-Atikah, dont Babloûn, Kasr ech-Chemmâh et Deir Abou-Seyfeyn sont des quartiers isolés.

A l'époque de la conquête musulmane, le schisme de Dioscore, prêché en Égypte par le moine syrien Jacques Zanzab, avait fait de nombreux partisans, qu'on a nommés dans la suite coptes schismatiques ou jacobites. Le gouverneur de la moyenne Égypte, Makouak, était du nombre. Pour grandir le schisme et ruiner

1. Flavius Josèphe, *Ant.* l. II, c. 5. — Nous ne saurions admettre l'opinion de Diodore de Sicile, qui attribue la fondation de la Babylone d'Égypte à des captifs amenés par Sésostris environ quatorze siècles avant l'ère chrétienne, car Hérodote aurait certainement parlé de cette ville si elle eût existé de son temps.

2. Strabon, *Geog.*, l. XVII, c. 1.



1. Eglise d'Abou-Sargah. — 2. Eglise d'el-Mouallakah. — 3. Synagogue, ancienne église Saint-Michel. — 4. Eglise de Sainte-Barbe. — 5. Eglise copte de Saint-George. — 6. Eglise d'el-Adra. — 7. Eglise grecque de Saint-George. — 8. Hospice des Pères Franciscains. — 9. Couvent des religieuses coptes schismatiques. — 10 Eglise d'Abou-Seyfeyn. — 11. Eglise d'Amba-Chanoudi. — 12. Eglise de Sitti Mariam. — 13. Couvent des religieuses coptes schismatiques.— 14. Cimetière copte abandonné. — 15. Cimetière des Grecs non unis. — 16. Couvent arménien schismatique. — 17. Couvent maronite et cimetière. — 18. Eglise copte catholique.

les catholiques, il conclut avec Amrou-Ben-el-A's un traité qui livait aux musulmans la basse Égypte et Memphis, garantissait la liberté religieuse aux jacobites et laissait les catholiques à la discrétion des vainqueurs. Les coptes schismatiques signèrent ce jour-là, dans Kasr ech-Chemmâch, par haine contre les catholiques, le triomphe de l'islam et leur éternelle servitude.

CHAPITRE III. — Traditions et Légendes sur la Ste Famille.



LA tradition de la venue de la Sainte Famille au vieux Caire est écrite dans l'Évangile apocryphe de l'Enfance du Sauveur, dans les anciens Synaxaires et autres livres ecclésiastiques des coptes, et dans un grand nombre de récits du temps des croisades ; la piété du clergé et des fidèles l'a maintenue vivante jusqu'à nos jours ; la crypte de Kasrech-Chemmâh en est un auguste témoin depuis le temps de sainte Hélène. Cette tradition constitue, à notre avis, une certitude historique.

A ce fait de la venue de la Sainte Famille en ces lieux, se rattachent des récits ou légendes dont il n'est pas possible de contrôler la véracité. Toutefois le merveilleux, peut-être exagéré, qu'ils nous offrent, ne détruit pas le fait principal, il le suppose : la fleur vient sur une plante et la broderie s'attache à une étoffe.

D'après les livres ecclésiastiques des coptes (1), les divins exilés s'arrêtèrent à Fostât, dans le lieu destiné aux étrangers, et y passèrent quelques jours sous une grotte. JÉSUS prédit à sa Mère qu'on y bâtirait une église en son honneur. En effet, disent-ils, saint Marc, quand il vint dans ce pays, éleva l'église d'Abou-Sargah (Saint-Serge), où l'on vénère le lieu sanctifié par la divine présence.

Antonin, martyr, auteur de la fin du VIe siècle, écrit dans son *Itinéraire :* « Nous nous sommes dirigés vers Memphis. Là, il y avait un temple dont la porte se ferma devant le Seigneur JÉSUS, quand la bienheureuse Marie vint en Égypte avec son divin Fils. Ce temple est aujourd'hui une église, et il est encore impossible d'ouvrir cette porte. Nous y avons vu un voile de lin sur lequel, dit-on, JÉSUS imprima sa face en essuyant sa sueur. On vénère cette image chaque jour, et nous-mêmes nous l'avons vénérée. Elle était mobile comme une flamme, et si resplendissante que nous ne pouvions pas la fixer. »

Le pèlerin Breidenbach (1483) (2) fut conduit dans un jardin de Fostât, non loin du fleuve, où l'on voyait autrefois un grand arbre sous lequel la Sainte Vierge et l'Enfant JÉSUS s'étaient reposés. « Les chrétiens et les Sarrasins, dit-il, avaient cet arbre en grande vénération ; mais voici qu'un soulèvement ayant eu lieu au Caire, les cinq principaux meneurs furent pris dans le jardin et pendus à l'arbre ; celui-ci se dessécha et tomba sur le sol. En mémoire de ce fait, les Sarrasins élevèrent là une colonne de pierre avec une inscription en lettres d'or rappelant l'événement. »

1. Voir plus loin : *Traditions et Légendes coptes.*
2. Bernardi de Breidenbach *Peregrinatio.* — Felicis Fabri, *Evagatorium.*

Le même fait est raconté un peu différemment par Jacques de Vitry, évêque de Saint-Jean-d'Acre vers 1220, dans l'*Histoire de Jérusalem*, et c'est probablement de cette même colonne que parle le rabbin Benjamin de Tudèle (1160-1173) dans son *Itinéraire :* « Non loin des greniers de Joseph est une colonne magnifique, construite avec un art magique, telle qu'il n'en existe nulle part de semblable. »

On ne sait plus aujourd'hui où était la colonne.



CHAPITRE IV. — La Crypte de la Sainte Famille.



L'ENTRÉE de Kasr ech-Chemmâh a quelque chose de mystérieux. La porte est creusée comme un trou dans le gros mur romain, au bas d'une véritable fosse, deux mètres au-dessous du chemin extérieur. En face est une rue étroite, bordée de hautes et vieilles murailles noirâtres, presque sans ouvertures et à moitié ruinées. On n'y voit pas une boutique, on n'y entend pas un ouvrier, pas un cri ; c'est le plus morne silence. Au bruit de nos pas, quelques pauvres gens et des enfants demi-nus sortent de portes basses, nous demandent l'aumône, ou s'offrent à nous conduire à *Sitti Mariam*, Madame Marie ; ainsi nomment-ils la crypte de la Sainte Famille. Ces pauvres gens sont des chrétiens, tous schismatiques, coptes ou grecs.

Nous marchons une centaine de pas en ligne droite, et nous arrivons à l'angle de deux grands murs tout à fait nus. C'est là l'église copte d'Abou-Sargah ou de Saint-Serge, bâtie sur le lieu de repos de la Sainte Famille.

Comme toutes les églises chrétiennes sous la domination musulmane, elle n'a pas de portes sur la rue, pas de clocher (1) ; elle est à moitié encadrée dans des habitations vulgaires ; l'entrée elle-même ne se fait remarquer que par une croix sculptée sur la muraille. On pénètre d'abord dans un couloir obscur, doublement coudé pour intercepter les regards ; de là on passe, en descendant quelques degrés, dans une petite cour garnie de bancs, qui sert de *mandara* ou divan, et enfin dans l'église. Elle a une trentaine de mètres en longueur et dix-huit en largeur ; ce fut un riche sanctuaire. Son cachet tout spécial, ses vieilles peintures, son demi-jour, un je ne sais quoi de vénérable, nous font une douce impression ; mais sa solitude, la négligence avec laquelle elle est entretenue, ne répondent pas à la foi et à la piété du pèlerin.

Hâtons-nous d'aller nous agenouiller dans la crypte où s'arrêtèrent JÉSUS, Marie et Joseph.

Par un étroit escalier ouvert sur les dalles du chœur, nous descendons dans une chapelle obscure et humide, à trois nefs séparées par des colonnes, sans autel, sans aucun ornement. En contemplant, à la lueur d'un cierge que nous tenons à la main, ce sombre réduit, Bethléem, Nazareth, revenaient à notre pensée ; nous

1. Jusqu'à ces dernières années il n'a pas été permis aux chrétiens de se servir de cloches dans les pays musulmans. En Égypte les couvents coptes des déserts de Nitrie et de la basse Thébaïde seuls ont pu conserver des clochers, grâce à leur éloignement de tout pays habité.

nous rappelions que celui qui était venu s'y réfugier avait prédit à ses disciples que, n'étant pas au-dessus du Maître, comme lui ils souffriraient persécution, et nous goûtions une joie chrétienne en considérant que, de nos jours encore, la divine prophétie s'accomplissait.

Cette crypte a 6 m. 20 de long, 4 m. 60 de large ; elle est à 2 m. 60 au-dessous du chœur. Un rond de marbre placé dans le pavé répond exactement au maître-autel de l'église supérieure. Une cuve en pierre, située au fond de la nef de droite, sert au baptême des enfants par immersion. Mais ce qu'il y a de plus singulier, ce sont trois ouvertures tout à fait semblables à des bouches de four à cuire le pain, l'une au fond de la nef du milieu, les autres dans les parois des nefs latérales *(voir la gravure)*. Chaque ouverture donne dans une niche en forme de four, pavée d'une table de marbre, sur laquelle est sculptée une croix copte. Il est probable que ces niches ont servi d'autels, car on trouve dans les vieilles églises coptes de Mou-Allakah et d'Abou-Seyfeyn, des tables d'autels en marbre qui leur ressemblent beaucoup. La chapelle fut sans doute construite au ras de terre ; elle n'est devenue un souterrain que par l'exhaussement séculaire du sol environnant.

Il est probable que le lieu sanctifié par la présence du Sauveur fut entouré de murailles dès les premiers temps du christianisme en Égypte, et tout porte à croire qu'aux IIe et IIIe siècles les chrétiens y avaient déjà bâti une chapelle. Si la crypte d'aujourd'hui n'est pas la chapelle primitive, elle en est une reconstruction certainement antérieure au VIIe siècle. C'est là tout ce qu'on peut savoir de son origine (1). La voix commune l'attribue à sainte Hélène.

Dès l'année 1330, les religieux de Saint-François, venus au grand Caire, obtinrent d'entretenir une lampe dans ce sanctuaire et d'y célébrer la sainte messe. Ils devinrent même propriétaires de l'église en l'année 1698, par donation des marchands vénitiens qui l'avaient acquise ; ils fondèrent alors dans le voisinage un petit hospice pour deux ou trois des leurs. Dans la suite, les coptes schismatiques leur enlevèrent l'église par fraude ou par violence, ne leur laissant que le droit d'y aller prier. Aujourd'hui, aucun prêtre ne peut y célébrer la sainte messe ; l'hospice des Pères Franciscains, situé dans la rue que nous avons suivie pour venir à l'église, est fermé ; il n'y a plus une seule famille catholique dans Kasr ech-Chemmâh.

Une indulgence de sept ans et sept quarantaines reste attachée à la sainte crypte (2).



CHAPITRE V. — L'église d'Abou-Sargah (Saint-Serge).



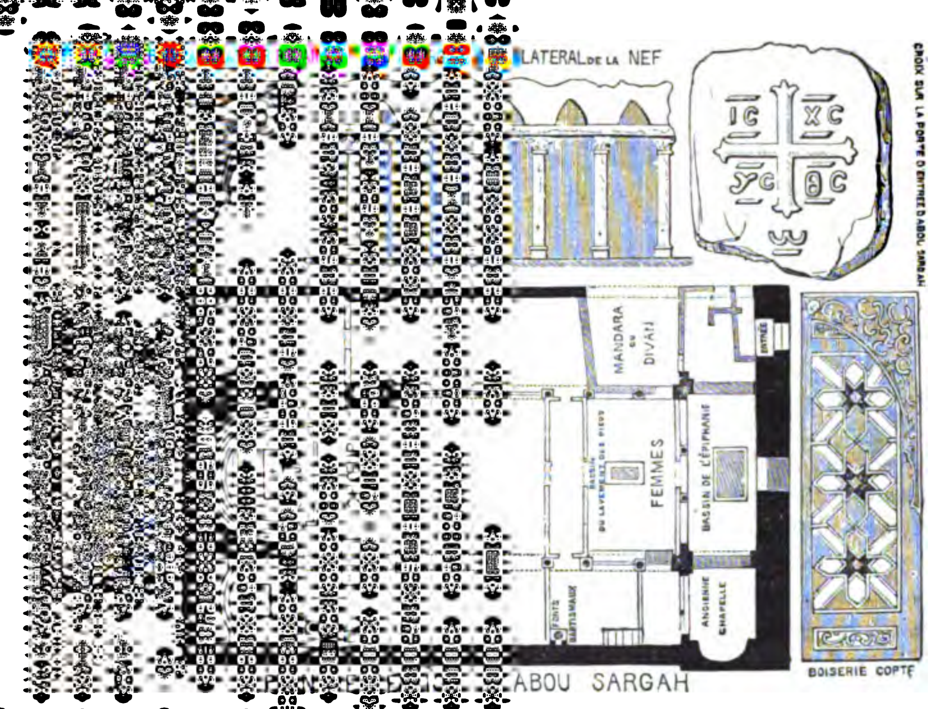
L'ÉGLISE supérieure est l'un des monuments les plus intéressants de l'Égypte au point de vue de l'archéologie chrétienne. Comme nous l'avons dit, elle a été vraisemblablement construite bien des années après la crypte, quand le sol s'était déjà considérablement exhaussé au-dessus de celle-ci. Nous savons d'autre

1. J. Butler, *Ancient coptic Churches of Egypt*. Oxford, 1884.

2. Quaresmius, *Elucidatio Terræ Sanctæ*.

[illegible] qui fixa la forme des lettres coptes [illegible]che dans cette église d'Abou-Sargah [illegible] première moitié du IXe siècle, et ne [illegible]VIIe. Le saint Serge auquel elle est [illegible]aire d'État de l'empereur Maximien, [illegible] l'an 300. Les latins et les coptes en [illegible]es.

[illegible]ennes églises coptes et latines, le maî[illegible]le de l'édifice tient le milieu entre le [illegible] et de Nitrie, et le style roman à trois



[illegible]en rares chez les coptes. Elle est divi[illegible]arbre cipolin. D'après une disposition [illegible]s coptes, ces colonnes sont au nombre [illegible]ent le porche intérieur ; chacune porte [illegible]urelle. La Sainte Écriture dit en effet [illegible]onnes (1). Ces peintures sont à peine [illegible]

[illegible]de dorures et d'inscriptions, repose sur [illegible] elle est allégée par de petites arcades [illegible]ntre-colonnements, singulier spécimen

[illegible] *esse.* (Gal. II, 9.)

de transition entre la plate-bande des entablements grecs et l'arcade romaine (1).

Au-dessus du porche et des nefs latérales sont les tribunes des femmes, fermées par un haut parapet et des grillages en bois. Une grande partie de ces tribunes fut convertie en appartements quand on permit aux femmes d'assister aux offices dans un compartiment grillé de la grande nef, derrière les hommes, ce qui eut lieu vers le Xe siècle.

Le toit de l'église laisse voir toute sa charpente, qui sur le chœur a la forme d'une carène de navire renversé ; elle est couverte à l'extérieur de plâtre et de ciment, sans tuiles ni dalles. C'est une forme de charpente que l'on ne rencontre guère que dans quelques églises romanes d'Irlande.

Suivant l'usage constant des coptes, Abou-Sargah a trois autels dans trois petites absides disposées sur une même ligne ; les deux autels latéraux, celui de gauche, c'est-à-dire du nord, est le plus élevé, le mieux entretenu, comme occupant, par rapport au maître-autel, la place du bon larron à côté du Sauveur. Sur les parois de l'abside du milieu, derrière le maître-autel, est représenté le CHRIST bénissant, entouré de ses apôtres ; au-dessous de cette peinture, règne un placage de marbre, avec une niche au milieu formant trône, et trois à cinq gradins trop étroits pour servir de sièges, le tout orné de mosaïques en marbres de diverses couleurs. Cette décoration se retrouve dans toutes les églises coptes ; elle rappelle au prêtre qu'à l'autel il représente JÉSUS-CHRIST et renouvelle le sacrifice de la dernière Cène en présence de la cour céleste : pour qui seraient ces magnifiques gradins et ce trône, sinon pour les anges et pour leur Reine ? Cependant un prêtre copte nous a dit que ces gradins représentent les degrés ou les ordres différents par lesquels le clerc monte au sacerdoce et à l'épiscopat.

Les cloisons qui séparent le sanctuaire du chœur sont d'un style particulier aux coptes et d'un agencement admirablement approprié au climat chaud de l'Égypte, tantôt d'une sécheresse absolue, tantôt humide à saturation. Sauf les gros cadres, tout est composé de petites traverses et de panneaux grands comme la paume de la main, emboîtés en sifflet et à joints libres, sans colle ni chevilles. Quand le temps est sec, panneaux et traverses peuvent se mouvoir sous la pression du doigt sans qu'il se produise de jours. Dès qu'il fait humide, tout se resserre et devient immobile. Les traverses forment des dessins de fantaisie très variés, où dominent les croix, les pentagones et les étoiles. Des plaques d'ivoire ciselé, enchâssées dans de l'ébène, relèvent ces dessins et font ressortir des panneaux d'ébène admirablement sculptés à jour. En face de l'autel de gauche, sur de plus grands panneaux, des sculptures du IXe et du Xe siècle représentent la Nativité, la Cène, saint Démétrius, saint George, saint Mercure. C'est là une exception bien rare à la loi que s'étaient imposée les coptes et les grecs, de n'admettre aucune statue dans leurs églises, pas même celle de JÉSUS en croix.

1. Les Romains, pour mettre plus d'espace entre les colonnes sans employer d'énormes matériaux, ont allégé l'architrave plate du temple grec par des arceaux d'abord dissimulés dans l'épaisseur du mur, puis ouverts peu à peu, jusqu'à former l'arcade plein-cintre entièrement évidée.

Dans le pavé du chœur s'ouvre un puits, vénéré des pèlerins pour avoir fourni de l'eau à la Sainte Famille.

Ailleurs, une grande croix de Terre-Sainte rappelle que l'église appartint un jour aux Pères Franciscains. Enfin une porte murée sous le porche, en face de la grande nef, nous remet en mémoire le récit d'Antonin, martyr.



CHAPITRE VI. — Autres églises de Kasr ech-Chemmâh.



LA petite ville de Kasr ech-Chemmâh, qui ne compte pas plus de deux ou trois cents habitants, possède, outre l'église d'Abou-Sargah, cinq autres églises coptes schismatiques et une église grecque non unie, toutes dignes d'être visitées.

EL MOUALLAKAH.

La plus belle et peut-être la plus ancienne de toutes est une église copte dédiée à la Vierge Marie et connue sous le nom de el-Mouallakah, mot qui signifie la suspendue. Elle est, en effet, située à un premier étage adossé à l'ancien rempart du sud, au-dessus de la porte romaine dont nous avons parlé.

Un grand escalier obscur nous conduit à une cour haute, ornée de deux palmiers et d'arcades, formant un portique extérieur. Nous sommes agréablement surpris de trouver une église parfaitement propre, réparée à neuf et sans aucune de ces cloisons en treillis de bois qui, dans les vieilles églises coptes, séparent les compartiments réservés au clergé, aux hommes et aux femmes.

L'église est de style roman, à quatre nefs ; les colonnes de marbre qui séparent les nefs sont réunies par des arcades, et les murs portent une charpente nue en forme de carène. Un magnifique ambon de marbre blanc, porté par quinze colonnettes, orne la grande nef.

On remarque, sur l'une des colonnes de la nef, une très vieille peinture, heureusement épargnée dans le repolissage des colonnes ; elle représente un patriarche portant une couronne sur la tête et une sorte de pallium sur les épaules. Sur une poutre sculptée, placée au-dessus de la porte principale, on lit en chiffres grecs la date de 284, première année de Dioclétien et point de départ de l'ère des martyrs en usage chez les coptes. On ne saurait en conclure que ce soit la date de la construction de l'église ; tout ce qu'on peut affirmer, c'est que l'édifice remonte au VI[e] siècle. D'ailleurs, on reconnaît aisément qu'à l'époque de sa construction, le rempart romain et la voûte faisant suite à la porte étaient en bon état.

L'abside de la nef méridionale est couverte de mosaïques où des marbres de différentes couleurs, mêlés de morceaux de nacre, forment des dessins de marqueterie d'une grande beauté. Toujours les ouvriers coptes ont excellé dans ces combinaisons de pierres de couleurs à figures géométriques ; ce sont eux qui on introduit ce genre d'ornementation dans les mosquées du Caire (1).

1. A. Butler, *loc. cit.*

El-Mouallakah était l'église principale du siège de Babylone (1). Le patriarche Christodule s'y fit proclamer en l'année 1047, ce qui souleva les réclamations du clergé d'Abou-Sargha (2) ; il paraît cependant que, dans la suite, les patriarches se sont fait proclamer sans conteste à Mouallakah.

Plusieurs patriarches et autres grands dignitaires ecclésiastiques sont ensevelis dans cette église, mais aucune inscription n'en rappelle la mémoire. Les anciens coptes ne mettaient aucun nom sur les tombes ; si parfois ils conservaient dans une inscription le souvenir d'un don important fait à l'église, ils avaient soin de ne pas nommer le bienfaiteur.

SAINT-MICHEL.

Revenant sur nos pas dans la direction du nord, nous arrivons à la synagogue des juifs, ancienne église copte jacobite de Saint-Michel.

Vers l'an 880, le patriarche jacobite Michel III, accusé auprès du gouverneur Ahmed-ben-Touloum de cacher dans son palais de grandes richesses, fut jeté en prison, et ne put se délivrer qu'en promettant de payer chaque année 20.000 deniers d'or (3). Pour satisfaire à ses engagements, il vendit aux juifs plusieurs propriétés ecclésiastiques, une église voisine de Mouallakah dans Kasr ech-Chemmâh (l'église Saint-Michel), et imposa à chaque chrétien le tribut annuel d'un kirat (4).

La synagogue est une église à trois nefs qui ressemble mieux aux églises romanes de l'Europe méridionale qu'à une église copte. Elle est, je crois, le seul exemple d'église copte à trois nefs voûtées en berceau, à porte centrale sur la façade. Malheureusement la voûte s'est effondrée au printemps de 1889.

Une sorte de mausolée, bâti en dos d'âne à la manière des tombeaux musulmans au milieu de l'église, attire d'abord l'attention. Les juifs du Caire viennent y déposer quantité de tapis pour les sanctifier par la vertu du prophète Jérémie, qui aurait prié là, disent-ils, quand il vint se réfugier en Égypte.

Au fond de la nef latérale de gauche, dans une niche élevée où personne ne peut atteindre, ils conservent avec vénération une copie du Pentateuque écrite sur deux rouleaux de peaux de gazelles, à laquelle ils attribuent une haute antiquité. Par devant brûlent plusieurs lampes entretenues par les familles en l'honneur de leurs morts. Les juifs prient encore aujourd'hui pour les défunts, quoiqu'ils n'admettent pas l'inspiration divine du IIe livre des Machabées, où l'Église catholique puise le principal témoignage en faveur de la prière pour les morts. (II Mach., XII, 43.)

SAINTE-BARBE.

Quelques pas plus loin, toujours dans la même petite rue, nous visitons l'église copte de Sainte-Barbe. Elle présente à peu près les mêmes dispositions que celle

1. Renaudot, *Historia Patriarcharum Alexandrinorum*.
2. Lequien, *Oriens Christianus*, t. II, p. 482.
3. Lequien, *Oriens Christianus*, t. II, p. 474.
4. Makrizi, *Histoires des Coptes*, traduction de Wetzer.

d'Abou-Sargah; elle a douze colonnes dédiées aux apôtres, reliées par une architrave de bois et une vaste coupole devant le maître-autel.

C'est une opinion soutenue par Métaphraste et Mombrice que sainte Barbe était d'Héliopolis près le Caire, et que son corps y fut transporté ; ce n'est pourtant pas aujourd'hui la croyance commune. Un pieux pèlerin (1) du quatorzième siècle nous dit que le sultan, même au temps de la persécution, voulut laisser aux chrétiens du Caire la consolation de posséder le corps de sainte Barbe, qui est exempt de toute corruption. « Bien des rois et des princes, ajouta-t-il, viennent prier dans cette église; les chrétiens s'y rendent en grande joie, la veille de la fête, en se jetant par amitié les uns aux autres des dragées et toutes sortes de bonbons, comme l'on fait dans mon pays la veille de la fête de Saint-Martin. »

Les deux autres églises coptes de Saint-George et de la Vierge (el-Adra) sont moins intéressantses.

SAINT-GEORGE.

Il nous faut encore visiter l'église grecque schismatique de Saint-George, lieu de pèlerinage pour les chrétiens du Caire. Elle est perchée au sommet des remparts romains, entre l'entrée moderne et les bastions du sud ; c'est à peine si elle s'aperçoit du dehors, au milieu des petites constructions où logent le curé et sa famille.

Jusqu'au siècle dernier, elle était occupée par un couvent de religieuses grecques non unies. Aujourd'hui les bâtiments d'alentour, reconstruits à neuf, servent d'hospice ou d'hôtel pour les familles de la ville qui désirent changer d'air.

L'église ouvre sur une terrasse circulaire fort élevée. Elle n'a qu'un autel, caractère commun à toutes les églises grecques, qui les distingue à première vue des églises coptes, toujours pourvues de trois autels. Ses murs sont couverts de fort belles faïences de Rhodes ou de Damas. Quantité de boiseries dorées, de lampes, de tableaux russes, témoignent de la piété des fidèles.

Dans une chapelle attenante à l'église est un riche édicule où l'on conserve, dit-on, derrière deux grilles dorées et des lampes sans nombre, un bras de saint George possédant la vertu de guérir les fous. On leur passe au cou un gros collier de fer attaché à la muraille par une chaîne, et on les laisse pendant vingt-quatre heures devant la relique, étendus sur un gros banc de bois, ne vivant que de pain et d'eau : après ce temps ils doivent être guéris. Je vous assure que cet énorme collier et sa grosse chaîne, pendus là devant l'édicule, n'excitent pas une tendre dévotion.

Leur vue nous rappelle qu'à Jérusalem on visite, non loin de la porte de Jaffa, une petite chapelle de Saint-George presque entièrement taillée dans la rocher, appartenant aux grecs non unis et servant, elle aussi, de maison de santé. Ils attachent l'aliéné à la chaîne qui lia saint George pendant sa flagellation à Lydda, et le tiennent au régime du pain sec et de l'eau fraîche. De temps en temps le

1. Rudolph de Suchen, 1336.

directeur de la maison vient interroger le malade, et à chaque réponse folle le frappe d'une baguette. On assure que le procédé réussit assez bien.

Le curé grec de Saint-George nous a confié, depuis un an, l'éducation de son neveu ; il est plein de bonne volonté à notre égard ; nous en profitons pour explorer, avec son concours, les substructions de l'église.

La terrasse circulaire, portée par une voûte plate, repose sur huit belles colonnes corinthiennes, rangées en cercle au milieu d'un vestibule rond et sans jour ; tout autour sont huit chambres égales, présentant la forme de portions de secteurs circulaires comprises entre deux cercles concentriques. Nous sommes dans une vaste tour ronde faisant partie de la forteresse romaine, construite à l'intérieur de l'enceinte, touchant le rempart. Elle a vingt-trois mètres de diamètre et dix-sept mètres d'élévation depuis le sol primitif jusqu'à la terrasse. Une des huit chambres est occupée par un escalier tournant, à cage carrée avec palier aux quatre angles, d'une belle construction. Il conduit jusqu'au sol ancien.

Nous descendons par cet escalier à l'étage inférieur, dans des réduits obscurs à moitié remplis de décombres, où les substructions modernes laissent voir difficilement l'ancienne disposition des lieux. Nous pouvons cependant constater que cet étage était tout semblable à l'étage supérieur. Deux des huit colonnes correspondantes à celles du dessus se voient encore dans un mur moderne. Quelle ne fut pas notre surprise en apercevant une croix sur un de leurs chapiteaux ! Cette croix est placée sur une rondelle faisant saillie sur le tailloir, de telle façon qu'elle n'a pas pu être ajoutée à un ancien chapiteau ; elle appartient évidemment au dessin primitif ; d'ailleurs nous avons vu des croix semblables dans l'église de Mouallakah et aussi dans des églises syriennes des deuxième et troisième siècles. Nous ne pouvons pas supposer qu'on ait changé tout d'une pièce un chapiteau portant sans intermédiaire une grande colonne supérieure et soutenant deux voûtes. Dès lors la tour romaine nous apparaît comme une œuvre chrétienne, conclusion bien inattendue, en harmonie avec les souvenirs chrétiens de ces lieux.

Au-dessus de cet étage est un rez-de-chaussée disposé de la même manière, sauf que le rond des colonnes est remplacé par un mur. Il est bien difficile d'y pénétrer.

Une seconde tour pareille à celle-ci, aujourd'hui à moitié détruite et privée de ses étages supérieurs, était située à quinze mètres plus au sud contre le rempart.



CHAPITRE VII. — Un couvent de religieuses coptes schismatiques.



D'ANCIENS auteurs disent que plusieurs vierges juives, fixées en Égypte, s'attachèrent à la Très-Sainte Vierge quand elle vint dans ce pays, attirées par les charmes de sa modestie et de toutes ses vertus ; qu'au départ de la Sainte Famille elles se retirèrent à Babylone (1). Theodosius écrivait vers l'an 830 : « A Memphis

1. Quaresmius, *Elucidatio Terræ Sanctæ*, tome II, page 48, citant Tostat d'Avila.

il y a deux monastères, l'un de religieuses servantes de DIEU, l'autre de moines ; le premier, qui appartient aux coptes, est dédié à saint Jérémie (1). » Je ne sais si le couvent de religieuses coptes schismatiques que nous allons visiter à Kasr ech-Chemmâh, près de l'hospice des Franciscains, se rattache à ces anciens souvenirs.

A travers un labyrinthe de passages obscurs et de ruines, nous arrivons dans une cour dallée, où quelques femmes vêtues de noir sont assises le long de la muraille, s'occupant à coudre, à piler du café dans des mortiers de bronze, à moudre le blé avec la petite meule des Arabes. C'est là le couvent des religieuses coptes.

La supérieure vient au-devant de nous, se couvrant la bouche du coin de son voile à la manière des musulmanes, et nous admet sans aucune difficulté. Elle nous fait asseoir, nous offre la cigarette, et répond aimablement à toutes nos questions, pendant que d'autres religieuses nous préparent le café et écoutent la conversation.

« Notre couvent, dit-elle, existe depuis quinze siècles. Il fut bâti par un nommé Constantin, pour sa fille Alexandra qui voulait se retirer du monde. Nous sommes ici une vingtaine de religieuses. Les vierges et les veuves sont seules admises dans notre communauté. C'est le patriarche qui les reçoit, c'est lui aussi qui nomme la supérieure. Nous dormons dans nos cellules ; à minuit la cloche nous réveille, et nous faisons trois cent cinquante ou cinq cents prostrations, suivant les jours. Le matin, chacune fait sa prière en particulier. Trois fois la semaine, le mercredi, le vendredi et le dimanche, nous entendons la sainte messe dans notre chapelle. Le prière du soir se fait à la chapelle ; nous y admettons les pauvres malades du voisinage. Les repas se prennent en commun ; nous vivons de viande comme les autres fidèles. Il nous est permis de fumer, mais le couvent ne fournit pas de tabac. Nous n'exigeons pas de dot ; les revenus de la communauté suffisent à notre entretien. »

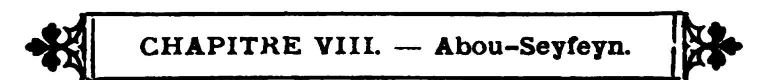
Au fond de la cour, une baie très élancée, encadrée de belles moulures, semblable aux longues fenêtres absidiales de nos églises gothiques, sert à la fois de porte et de fenêtre à la petite chapelle du couvent. Nous trouvons la chapelle assez proprement ornée de tapis, de tentures et de vieux tableaux. Mais le Saint-Sacrement n'y est pas ; les religieuses n'y vénèrent qu'une relique de saint George placée au-dessus de l'autel.

Ces religieuses paraissent vivre en paix dans leur humble demeure ; on ne parle pas d'elles au dehors, et beaucoup ignorent même leur existence. Ne demandez pas si elles sont adonnées à la vie active ou à la vie contemplative. Il n'est pas question ici de ces œuvres de zèle et de charité auxquelles se dévouent tant d'Ordres et de Congrégations religieuses dans l'Église catholique ; il serait même difficile de dire comment elles occupent les longues heures de la journée : la femme orientale ne sent guère le besoin d'occupations, surtout quand elle s'aide du narghilé ; de petits travaux de ménage lui suffisent amplement. Quant à la vie contemplative et de prières, comment pourrait-elle fleurir dans une communauté privée de la communion fréquente et de la présence de la sainte Eucharistie ? Ces bonnes filles n'ont jamais d'exhortations ou de lectures spirituelles :

1. *Itinera Hierosolymitana* de la Société de l'Orient latin, tome I, page 75.

elles ne savent pas lire et le prêtre ne sait pas leur prêcher. D'ailleurs, le schisme est une branche séparée du cep, qui seul donne la sève ; toutes ses fondations religieuses ne sont que des œuvres pies et de bienfaisance, des hospices où l'on entretient de bonnes gens qui, pour la plupart, ne pouvaient pas vivre commodément dans le monde.

Il existe deux autres couvents de filles coptes, l'un dans le quartier d'Abou-Seyfeyn, l'autre dans la ville du Caire. Les usages y sont les mêmes que dans celui de Kasr ech-Chemmâh.



CHAPITRE VIII. — Abou-Seyfeyn.

A CINQ cents mètres au nord de Kasr ech-Chemmâh, sur l'un des chemins qui mènent au Caire, au milieu de terrains abandonnés, s'élève une enceinte de hautes murailles sans ouvertures, au-dessus de laquelle apparaissent quelques coupoles et des têtes de palmiers. C'est là Deir Abou-Seyfeyn, le couvent du P. Seyfeyn. L'enceinte est la propriété du patriarche copte schismatique. Elle renferme trois églises, un couvent de religieuses, des logements pour les prêtres, pour de pauvres gens admis par charité, et un cimetière, interdit depuis le choléra de 1883. Tout cela n'occupe qu'un hectare et demi.

Il nous faut chercher la porte, presque cachée dans un angle de la muraille ; nous avons besoin d'un peu de résolution pour pénétrer sans guide sous ces grands murs, pour nous avancer dans le couloir sombre et désert qui sert d'entrée. Enfin nous arrivons dans une petite rue, en face de la grande église qui a donné son nom à tout le quartier.

Comme d'ordinaire, l'église n'ouvre pas sur la rue, mais sur un passage latéral par une petite porte de côté. C'est une belle église du dixième siècle, de trente mètres de long sur quinze mètres de large, sans colonnes. Elle est dédiée à saint Mercure. On y voit, dans une sorte de retable, le saint représenté à cheval, brandissant des deux mains deux glaives sur Julien l'Apostat, qui expire à ses pieds ; de là le nom d'Abou-Seyfeyn, père aux deux glaives, que le peuple donne à saint Mercure et à son église. Ses reliques se conservent dans un coffre au-dessous du tableau ; elles y sont fermées dans un simple cylindre de bois recouvert d'une riche étoffe.

Le martyrologe romain fait mention de saint Mercure le 25 novembre, en ces termes :

« A Césarée de Cappadoce, le martyre de saint Mercure, soldat, qui, avec le secours de son ange gardien, vainquit les barbares et surmonta les cruautés de Dèce (249-251). Enfin, orné de ses tourments comme d'autant de trophées, il alla régner dans le Ciel avec la couronne du martyre. »

Les Synaxaires coptes donnent plus de détails. Il reçut à sa naissance, disent-ils, le nom de Philopator ; ce sont ses compagnons d'armes qui lui donnèrent le surnom de Mercure. Après sa mort il apparut à saint Basile, quand celui-ci suppliait DIEU de délivrer son Église de la tyrannie de Julien, alors en guerre avec les

Perses. Quelques jours plus tard, Mercure apparut de nouveau, monté sur un cheval et tenant une lame ensanglantée. « L'as-tu tué ? » demanda saint Basile. Mercure baissa la tête en signe d'affirmation (1).

En mémoire de ce miracle, on le représente quelquefois la tête baissée en face de saint Basile.

Les boiseries qui séparent le sanctuaire du chœur, faites dans le même style copte que celles d'Abou-Sargah, sont splendides ; elles suffiraient seules à motiver un voyage en Égypte, dit Butler dans son récent ouvrage sur les églises coptes. Des croix et des plaques d'ivoire magnifiquement ciselées et incrustées dans de l'ébène massif, y forment d'admirables dessins, où chaque pièce est un chef-d'œuvre. Elles datent probablement du IX[e] siècle, comme l'église elle-même. On remarque au-dessus de la cloison une peinture du CHRIST avec ces mots ὁ ὤν, celui qui est.

Neuf chapelles extérieures sont adossées à l'église du côté du nord, quatre au rez-de-chaussée, cinq à l'étage des tribunes. Citons seulement, parmi les premières, celle de saint Gabriel, où fut baptisé, dit-on, le sultan Moëzz, et parmi les secondes celle de la Vierge (el-Adra), ornée de magnifiques faïences de Perse et de Damas à dessins vert-foncé sur un fond vert-olive d'une teinte fort délicate.

Revenus dans le couloir d'entrée, le prêtre nous fait descendre dans une chapelle souterraine et obscure, sans ornements, au milieu de laquelle est un bloc de maçonnerie servant d'autel. « Cette chapelle, nous dit-il, est la grotte de saint Barsoum-el-Arian (Barsoum-le-Nu). Le saint y vécut vingt ans, se nourrissant de pois trempés dans l'eau salée ; il n'en sortit que pour aller s'établir sur la terrasse de l'église, où il resta quinze ans sans abri et sans vêtements. Sa peau en devint noire comme celle d'un Abyssin. »

Il est peu de personnages dont on rencontre aussi souvent l'image et le souvenir dans les églises des coptes. Nous ne le connaissons que par leurs livres ; Barsoum n'est pas un saint, étant mort dans le schisme. Il naquit en Égypte de parents riches. Devenu orphelin, son oncle et tuteur s'empara de sa fortune ; dès lors il résolut de vivre en pauvre ermite, et se retira dans l'église d'Abou-Seyfeyn. Vers cette époque il s'éleva en Égypte une grande persécution contre les chrétiens. Les musulmans fermèrent leurs églises, les obligèrent à porter un turban bleu de dix coudées de long, et des babouches (thassouma) pour toute chaussure. Quand ils allaient aux bains, ils devaient avoir au cou une clochette ; ils ne pouvaient monter à cheval que la face tournée vers la queue de la monture. Barsoum se mit à jeûner pendant quarante jours et à prier pour détourner de ses frères la colère de DIEU, car c'était pour leurs péchés qu'était venue la persécution. Il obtint que les églises fussent rouvertes, que les coptes reprissent leurs emplois et leurs anciens vêtements, et qu'ils pussent monter à cheval dans le bon sens. Il ne put cependant pas faire abolir la loi du turban bleu.

1. Les Bollandistes citent un récit à peu près semblable sans y ajouter foi. *Vie de saint Basile*, t. XXIII, p. 426, 427 de l'édit. Palmé.

Il termina ses jours à l'âge de soixante ans en l'année 1317, dans le monastère de Charam (1), où le sultan l'avait relégué, et y fut enterré.

A quelques pas de l'église d'Abou-Seyfeyn s'élève celle d'Amba-Chanoudi, édifice du VIe ou VIIe siècle, où nous remarquons des peintures assez curieuses et plusieurs chapelles supérieures. Amba-Chanoudi fut un pieux moine longtemps supérieur du couvent blanc (Deïr-el-Abiad) près de Souhag en haute Égypte. Il mourut vers l'an 450 (2).

A peu près en face, de l'autre côté de la rue, au centre d'un groupe de maisons, nous visitons la troisième église, celle de la Vierge (Sitti Mariam), où l'on vénère une vieille madone assez semblable aux peintures du moyen âge. L'église, d'après Makrizi, fut rebâtie au VIIIe siècle.

On est vraiment étonné de trouver tant de belles églises, si rapprochées les unes des autres, dans ces quartiers presque inhabités, à la limite du désert. Quelques prêtres, leurs familles, de pauvres serviteurs, errent seuls comme des ombres dans ces vieux sanctuaires, où règne le silence de la mort. C'est ici la Rome des coptes schismatiques. Mais quelle Rome solitaire et triste comme un champ de mort ! Quelle Rome délabrée, ruinée ! Son maître n'est pas assez sûr de son droit et de son avenir pour la réparer ; ses enfants la désertent, les étrangers l'ignorent ; mais la main de DIEU arrête les démolisseurs prêts à s'en partager les matériaux. Aussi nous espérons qu'un jour le Seigneur se tournera vers les coptes, renouvellera leur vie, et qu'ils se réjouiront en lui. *Deus, tu conversus vivificabis nos et plebs tua lætabitur in te* (Ps. LXXXIV, 7).

Il est encore dans cette région plusieurs églises intéressantes. Citons les deux vieilles églises coptes Deïr Tadros et Deïr Babloun, situées à côté l'une de l'autre sur un sol élevé, à quatre cents mètres au sud de Kasr ech-Chemmâh, entourées de hautes murailles comme deux petites forteresses. La première est dédiée à saint Tadros ou Théodore, qui, d'après la légende copte, serait le saint dont l'Église latine fait la fête au 7 février (3). La seconde rappelle par son nom que là était l'ancienne Babylone d'Égypte.

Nommons encore l'église de Saint-Michel, à quelques centaines de pas plus loin dans la même direction ; près de là on voit un égout romain passant sous la route.

1. Ce monastère, également connu sous les noms d'Abou-Marcoura (Père Mercure) et de Deïr-Barsoum-el-Arian, est situé à trois lieues du vieux Caire, sur la même rive du Nil, tout proche du village actuel de Mâsarah. Il est encore aujourd'hui un lieu vénéré ; les coptes s'y rendent avec leur patriarche au jour de la fête de Barsoum, le 15 épip ou 19 juillet. (Makrizi, *Routes et Antiquités de l'Égypte*, t. I, p. 501 de l'éd. de Boulaq.)

2. Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, t. I, p. 17.

3. La légende copte reproduit les faits relatés dans les Bollandistes, tome V, page 28 de l'édition Palmé.



CHAPITRE IX. — Saint-Arsène.



LE monastère construit sur la grotte où vécut saint Arsène et sur sa tombe n'est pas loin ; nous pouvons nous y rendre à baudet en moins d'une heure, en suivant la rive du fleuve, et retourner au Caire par le chemin de fer des bains d'Helouan. Le couvent n'est plus qu'une ruine ; mais le souvenir du grand saint nous attire.

Saint Arsène quitta son emploi de précepteur des enfants de Théodose pour se faire anachorète dans le désert de Scété. Chassé par une incursion des barbares de Libye, il vint à Torah, sur le bord du Nil, à sept kilomètres au sud de Babylone, et se retira dans une grotte de la montagne voisine, d'où il contemplait à ses pieds les ruines de Memphis, image grandiose des vanités du monde et des jugements de DIEU. Il y passa treize années, interrompues par un séjour à Alexandrie, et y mourut âgé de quatre-vingt-quinze ans, en l'année 449 de notre ère.

Il avait recommandé à ses disciples de ne pas embaumer son corps à la manière des Égyptiens et de cacher sa tombe. Ils la cachèrent si bien, qu'on n'a pu jusqu'à présent la découvrir (1). On croit qu'elle est tout proche de la grotte, dans l'enceinte du monastère bâti en ce lieu par les soins de l'empereur de Constantinople

Les talus du plateau du désert arabique forment auprès de Torah, entre la vallée du Nil, à l'ouest, et la vallée de l'Égarement (ouadi el-Tih), au nord, une sorte de promontoire couronné par un fortin en ruine. Le couvent de Saint-Arsène est sur le bord du plateau, à quelques centaines de mètres au sud du petit fort, sur un sol accidenté où le rocher présente d'assez vastes excavations. Il se nomma d'abord Deïr el-Kassir ou Kousseyer, le couvent du petit château ; mais il devint plus connu sous le nom de Deïr el-Baghl, le couvent du mulet, parce que le mulet chargé de porter l'eau au monastère se rendait seul au Nil, et retournait de lui-même au couvent dès qu'on l'avait chargé.

Les bandes du fameux Hakem-bi-Amr-Allah, le cheik vénéré des Druses, détruisirent le couvent en l'année 1034 (2), mais les chrétiens ne tardèrent pas à le reconstruire. En 1320, François Pépin, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, vint visiter la solitude où saint Arsène vécut dans une grotte, six ou sept milles au-delà de Babylone. Il y trouva un célèbre monastère élevé en l'honneur du saint et habité par des religieux grecs. Tout autour, dit-il, sont de nombreuses cellules, où des solitaires chrétiens jacobites mènent une vie fort austère. Les Sarrasins les ont en vénération, et le sultan lui-même leur envoie de fort abondantes aumônes. On n'y voit plus aujourd'hui que quelques voûtes et des pans de murailles debout sur les décombres (3).

1. Bollandistes, 19 juillet.

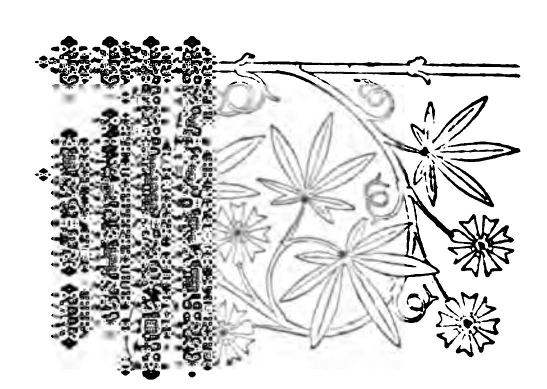
2. Ebn-el-Amid, nommé également George-el-Makin, auteur chrétien du XIII[e] siècle, cité par Ebn-el-Kaldoun. Makrizi, *Routes et antiquités de l'Egypte*, tome II, p. 502 de l'édition de Boulaq.

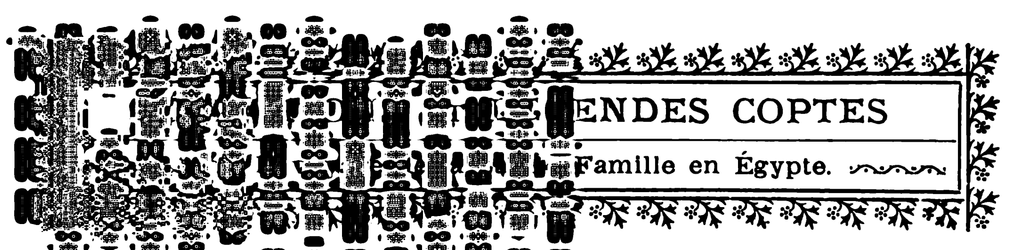
3. Dans Titus Toblers, *Dritte Wanderung nach Palæstina*, p. 412

[illegible] a montagne, on peut pénétrer par de larges [illegible] ères souterraines d'où l'on a tiré, il y a quatre [illegible] randes pyramides. De vastes salles, dont les [illegible] iliers laissés dans le rocher, servent de vesti- [illegible] t au loin sous la montagne. On y rencontre [illegible] glyphiques de maîtres carriers. Les Pharaons, [illegible] durables que le monde, encore jeune à leur [illegible] ns les entrailles de la montagne les bancs de [illegible] régnés de sel. Nos constructeurs d'aujourd'hui, [illegible] rrières, ouvertes à si grands frais, prennent au [illegible] ndres et moins durables.

[illegible] min de fer, nous traversons une plaine désolée, [illegible] coupoles en ruine, d'arcades et de voûtes à [illegible] celants ou découronnés, restes des splendides [illegible] s de l'Islam. Nos dessinateurs, nos architectes, [illegible] harmants motifs ; mais elle s'effondre tous les [illegible] ées.

[illegible] ns cette excursion ne semblent-elles pas nous [illegible] ées par Jérémie contre l'Égypte coupable sont [illegible] que lui apporta JÉSUS peut revivre. [illegible] ignes de cette heureuse renaissance.





...ENDES COPTES

...Famille en Égypte.

... des anciens Égyptiens et devenus ... iers siècles de notre ère, sont les ... s anciennes traditions de l'Église ... sme de Dioscore, dans lequel ils ... au milieu du cinquième siècle, les ... chez eux le besoin de grandir leur ... rs dans leurs livres ecclésiastiques ... r le merveilleux. De là bien des ... nt diminué, dans l'esprit d'un grand ... itions.

... passages des livres ecclésiastiques ... Égypte, avec d'autres documents de ... l'examen des lieux, tels qu'ils existent ... tera quelque lumière à ce qui nous ... és.

... — Livres coptes.



... uvent principalement dans les livres ... ment en abrégé les vies des saints et ... e. Chaque église, chaque monastère ... nt à matines, en forme de leçons, ce ... t une très ancienne coutume, sanc- ... 97. Ce livre n'est pas entre les mains ... 'église et ne doit jamais en sortir.

... sont pas tous semblables. Bien que ... étails, les circonstances, l'ordre des ... la date ni l'auteur de leur rédaction. ... prêtres et des fidèles, qui, depuis ... et ne le comprennent pas.

... ici tout au long les textes de ces ... amille en Égypte. Nous en donne- ... pprimant des faits merveilleux et ... pas tous d'accord. Nous ajouterons ... aphique des lieux, les noms anciens

... yi, et auxquels nous renvoyons nos

A. — *Abrégé des Synaxaires coptes*, fait avec soin par l'écrivain arabe Makrizi (1358-1441) (1).

B. — *La Vie de la Sainte Famille en Égypte*, racontée par la Sainte Vierge à Théophile, vingt-troisième patriarche d'Alexandrie, mort en 406, manuscrit arabe 170 de la Bibliothèque vaticane.

C. — *L'explication de l'homélie de Zacharie, évêque de Saka* (l'ancienne Xoïs), qui vivait au VII[e] siècle (2), tirée du même manuscrit.

D. — *Le Dipnarion* (collation), ou *Livre des hymnes des saints*, que l'on croit compilé en 1135 par Gabriel, soixante-seizième patriarche d'Alexandrie (3).

E. — *L'Histoire des martyrs Apatir et Ire sa sœur*, dans le manuscrit copte 73 de la Bibliothèque vaticane, copié au VIII[e] ou IX[e] siècle sur un ouvrage plus ancien.

C'est à l'obligeance de Monseigneur Bchaï, évêque copte résidant à Rome, que nous devons la connaissance de ces manuscrits du Vatican.



CHAPITRE II. — Le voyage de la Sainte Famille en Égypte, raconté par les livres ecclésiastiques des Coptes.



QUAND JÉSUS-CHRIST, fuyant Hérode, roi des Juifs, vint de Jérusalem en Égypte, conduit par sa Mère et accompagné de Joseph le charpentier et de Salomé (4), la première ville d'Égypte où ils entrèrent fut Bastah (l'ancienne Bubaste), aujourd'hui Tell el-Bastah, à côté de Zagazig.

C'était le 24 du mois bachness (mai) ; il était midi (A, B, C) ; ils se reposèrent à l'ombre d'un arbre ; puis Marie alla demander aux habitants un peu d'eau pour l'Enfant ; et, comme personne ne lui en donnait, elle se mit à pleurer.

Alors son divin Fils, la regardant, essuya ses larmes de ses petites mains et fit sur la terre, avec le doigt, un cercle au milieu duquel jaillit subitement une source.

JÉSUS bénit cette eau et dit : « Elle guérira de leurs maladies tous ceux qui s'y baigneront à pareil jour de l'année, à l'exception des habitants de cette ville de Bastah » (B, C).

Un jour, la Sainte Vierge prit l'Enfant par la main et alla dans la ville. A leur entrée, toutes les idoles qu'on adorait à Bastah tombèrent.

Les prêtres, effrayés, voulurent s'emparer de JÉSUS et de Marie, mais la Sainte Famille fut avertie par un homme charitable, nommé Clom, chez lequel elle logeait. JÉSUS bénit Clom, et ils partirent en toute hâte. Arrivés à une source auprès de laquelle était un arbre, ils s'y arrêtèrent. La Vierge y lava son divin Enfant et ses

1. *Routes et Antiquités de l'Égypte*, t. I, p. 230 de l'édition de Boulaq.
2. Le Quien, *Oriens Christianus*, t. II, p, 154, 574.
3. Renaudot, *Hist. Patriarc. Alex.*, p. 513.
4. L'*Histoire de Joseph le charpentier*, apocryphe copte du IV[e] siècle, dit (c. VIII) que Salomé voulut accompagner la Sainte Famille en Égypte. — Voir Tischendorf, *Evangelia Apocrypha*, Lipsiæ, 1876.

petits vêtements (C). Ce lieu reçut le nom de Mahammah (lieu où l'on se baigne), qu'il garda jusqu'à nos jours (B, C).

De là ils se dirigèrent sur Belbeis. En y entrant, le Seigneur ressuscita le fils d'une veuve, mort depuis peu de temps. L'enfant se leva et dit : « Celui-ci est le véritable DIEU, Sauveur du monde, qui s'est incarné dans cette Vierge, accomplissant un mystère que l'intelligence humaine ne peut saisir. » A ces paroles et à la vue du miracle, les habitants de la ville crurent en JÉSUS-CHRIST et confessèrent qu'il était le vrai DIEU. L'enfant se mit à parcourir les villages environnants, racontant tout ce qui s'était opéré (C) (1).

Ils vinrent ensuite au lieu nommé Mataryeh ou Aïn Chems, source du soleil (A, B, C, D). Joseph avait un bâton qui venait de Jéricho et sur lequel il s'appuyait. Le Seigneur le prit, le brisa en plusieurs morceaux, les planta dans le sol, et, creusant la terre de sa main, fit jaillir une source d'eau douce qui les arrosa. A l'instant les bâtons se trouvèrent pleins de vie et couverts de feuilles exhalant une odeur plus suave que les autres parfums. Ainsi naquirent à Mataryeh les plantes de baume d'où l'on extrait l'huile pour oindre les autels, les vases sacrés et tous les nouveaux chrétiens (B. C).

De Mataryeh ils allèrent à Fostât (vieux Caire). Ils s'arrêtèrent dans le lieu destiné aux étrangers et y passèrent quelques jours sous une grotte (A, B, C, D). JÉSUS dit à sa Mère : « Ici on bâtira une église en votre honneur. » En effet saint Marc, quand il vint dans ce pays, éleva l'église appelée plus tard Abou-Sargah (Saint-Serge) (C), où les chrétiens vénèrent le lieu sanctifié par la présence de la Sainte Famille.

Étant entrés dans une barque, ils remontèrent le Nil du côté du sud. Le cinquième jour, ils étaient près de Samaloud, village sur la rive gauche du Nil, à deux cents kilomètres du Caire, non loin de l'ancienne Cynopolis (A, B, C), quand les passagers de la barque se mirent à jeter des cris d'épouvante à la vue d'un rocher qui menaçait de se détacher de la montagne de l'est et de tomber sur eux. Le Sauveur étendit le bras et arrêta le rocher, laissant sur la pierre l'empreinte de sa divine main.

Depuis ce jour, la montagne de l'est du Nil s'appelle Djébel el-Kahf, la montagne de la Grotte, et le rocher se nomme Saïdna el-Kahf, Notre-Dame de la Grotte (B, C).

La Sainte Famille descendit sur la rive occidentale du fleuve, remonta jusqu'à Achmounein, l'ancienne Hermopolis Magna, à soixante-seize kilomètres sud de Samaloud, à cinq kilomètres ouest du Nil (A, B, C, E).

Au milieu de la ville, sur le sommet d'une coupole portée par quatre colonnes, était une idole représentant un cheval. Dès qu'un ennemi approchait, le cheval le signalait par ses hennissements.

Quand Marie entra dans la ville avec le CHRIST, l'idole tomba et se brisa en

1. Le manuscrit de Théophile (B) et le commentaire sur Zacharie (C) placent ici une excursion de la Sainte Famille dans le désert de Nitrie. Rien ne confirme ce fait peu vraisemblable ; les autres livres n'en parlent pas ; on n'en trouve aucune trace dans les écrits et dans les Vies des Pères du désert.

morceaux (A, C). Toutes les autres idoles furent également brisées, et les temples furent renversés jusqu'aux fondements.

Près de la ville se trouvait un lebakh, espèce d'arbre des pays chauds ; il s'inclina devant JÉSUS, qui le bénit en lui disant : « Les vers ne te toucheront pas jusqu'à la fin des temps ; tu resteras en témoignage de mon entrée en cette ville » (B, C).

La Sainte Famille se mit ensuite à parcourir les rues de la ville ; la foule la suivait en disant : « Nous n'avons jamais vu un enfant comme celui-ci » (B).

De là les divins voyageurs allèrent à un village nommé Philès, l'ancienne Phylace Thébaïque, aujourd'hui le village de Darout ech-Chérif, à vingt kilomètres sud d'Achmounein, sur la même rive gauche du Nil (A) (1).

Ils demeurèrent quelques jours chez un menuisier, nommé Dianos, ami de Joseph. Le fils de cet homme était possédé du démon. A la vue de l'Enfant JÉSUS, il s'écria : « Qu'y a-t-il entre nous et toi, JÉSUS de Nazareth ? Nous t'avons laissé Jérusalem et les pays environnants, et tu es venu jusqu'ici pour nous perdre. »

JÉSUS commanda au démon de quitter l'enfant, qui aussitôt fut délivré. En même temps toutes les idoles de la ville tombèrent. Les grands du pays en furent irrités et envoyèrent des soldats pour prendre les étrangers. Mais Dianos les avertit à temps (B), et ils partirent en toute hâte de grand matin du côté de Koskam ou Qoss, aujourd'hui Qossieh (2), l'ancienne Cusæ, à dix-sept kilomètres sud de Philès, à trois kilomètres du fleuve (A, B, D) (3).

Les habitants de Qoss, excités par le démon, chassèrent le divin Sauveur. La Sainte Famille se dirigea d'abord à l'ouest vers Meïr, village à six kilomètres ouest de Qossieh (A), puis elle remonta au sud (B). Comme ils étaient assis auprès d'un village, JÉSUS prit le bâton de Joseph, fait d'une branche d'olivier, et le planta en terre en disant : « Tu serviras de témoignage de notre arrivée ici. » A l'instant le bâton porta des feuilles et des fruits (B).

Au coucher du soleil, la Sainte Famille gravit la montagne qui est à l'ouest pour y passer la nuit. Deux voleurs qu'elle avait déjà rencontrés à Bastah vinrent la surprendre et lui enlever ses petits bagages. L'un d'eux, voyant la douleur de la Sainte Vierge, en eut compassion ; il acheta à son camarade sa part de butin et lui rendit le tout. Alors JÉSUS le bénit. Quand ils furent partis, JÉSUS dit à sa Mère : « A la fin de ma mission sur la terre, je serai élevé en croix, et ces deux voleurs

1. Le géographe Ptolémée et après lui Strabon, l. XVII, c. I, §. 41, citent dans les environs d'Hermopolis deux localités portant le même nom grec *Phylace* ou *φυλακή*, qui signifie *garde* ; l'une dite Thébaïque, l'autre Hermopolitaine. La première était vers la nouvelle prise d'eau du grand canal attribué à Joseph, Bahr-Youssouf. La seconde était située un peu plus au nord. C'étaient des stations où l'on exigeait l'impôt sur les marchandises venant de la haute Égypte. L'Hermopolitana Phylace fut remplacée par le village de Hour.

— Voir H. Brugsch, *Die Geographie des Alten Ægyptens*, t. I, p. 221, et Richard Pocock, *Description de l'Orient*, part. I, l. 2, §. 7.

2. Koskam est la même ville que Qossieh ; Le Quien, *Oriens Christ.*

3. Cusæ était peut-être le chef-lieu du nome Lycopolitain postérieur. — Voir H. Brugsch, *Géographie des Alten Ægyptens*, t. I, p. 219.

seront crucifiés à mes côtés. Celui qui nous a rendu nos effets sera à ma droite, il confessera ma divinité, et je l'introduirai dans le paradis avant son père Adam » (B).

Les divins voyageurs passèrent la nuit sur la montagne dans une maison abandonnée. Le matin ils virent près de là un puits desséché. L'Enfant JÉSUS le bénit, et aussitôt il se remplit d'eau douce (A).

En ce lieu s'élève aujourd'hui le monastère de Deïr el-Moharag, situé à six kilomètres sud-ouest de Qossieh, au bord du désert. Ils y arrivèrent le 7 du mois de pharemuti (avril), et y restèrent six mois, jusqu'au 6 babes (octobre) (A, B).

Joseph y bâtit une belle maison en briques qu'il couvrit avec des côtes de palmiers et des roseaux. C'est là, dans cette maison, que l'ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère, et retourne dans la terre d'Iraël, car Hérode est mort » (A, B, C, D).

Le 6 du mois hator (novembre), Notre-Seigneur ressuscité réunit ses apôtres sur la sainte montagne de Koskam, en présence de la Très-Sainte Vierge, pour leur partager les nations de l'univers. A cette occasion, il consacra la maison qu'il avait habitée, et en fit ainsi la plus ancienne église du monde (D).

Quatre siècles plus tard, le patriarche Théophile voulut construire dans le monastère une très grande et très belle église, mais la Sainte Vierge lui apparut et lui dit : « La Sainte Trinité veut que ce lieu reste tel qu'il est, afin que les siècles à venir voient l'humilité qui nous a fait choisir pour séjour cette pauvre maison. Tu n'y feras aucun changement » (B.)



CHAPITRE III. — Route suivie par la Sainte Famille de la frontière de Judée à Héliopolis, d'après les divers documents.



LES livres coptes, en faisant passer le Sauveur par Bastah et par Belbeis à son arrivée en Égypte, sont d'accord avec les autres documents des premiers siècles.

Ceux-ci nous apprennent que la Sainte Famille vint à Péluse et que, pour se rendre de cette ville à Héliopolis ou Matarieh, elle dut passer par Belbeis et tout proche de Bastah. En effet, d'après le géographe Strabon (1), contemporain de Notre-Seigneur, les habitants de la Judée et de la Phénicie passent par Péluse pour se rendre en Égypte.

La tradition chrétienne est encore plus explicite. Le moine Épiphane (2), du IXe siècle, affirme que le Sauveur et sa sainte Mère s'arrêtèrent à Faramah auprès des ruines de Péluse ; et le moine Bernard (3), en 870, vit à Faramah une église dédiée à Marie, en mémoire du passage de la Sainte Famille.

La route de Péluse à Héliopolis nous est indiquée sur la célèbre carte militaire

1. *Géog.*, l. XVIII, c. I, § 21.

2. *Narrationes Epiphanii in Symmichis Allatii.*

3. *Itinerarium Bernardi monachi*, dans les *Itinera Hieros.* de la Société de *l'Orient Latin*, t. I, p. 313 ; Genève, 1880.

dite de Peutinger, commencée sous Agrippa quelques années avant l'ère chrétienne (1). Elle passe par Fakous, par Belbeis, et proche de Bastah. C'était encore cette même route qu'on suivait au X[e] siècle ; témoin le géographe arabe Ebn-Haukal, qui nous donne les étapes entre Faramah et Fostât ou le vieux Caire. « De Faramah à Djirdjeir, dit-il, il y a une station. Djirdjeir est une ville. De Djirdjeir à Fakous, qui est aussi une ville considérable, une station. De Fakous à Belbeis, une station. De Belbeis à Fostât, une station. » Nul doute que la Sainte Famille n'ait passé par ces villes. Nous pouvons ajouter qu'elle a dû passer par Kantara, station sur le canal maritime, également distante d'Ismaïlia et de Port-Saïd. Là était un vieux pont sur lequel la route franchissait la rigole de jonction des deux lacs Ballah et Menzaleh. Ce pont a été détruit pour la construction du canal maritime.

Bastah, autrefois Bubaste, est un peu à l'ouest de la route, entre Fakous et Belbeis. Cette ville, célèbre par ses idoles et la licence de leur culte, dut attirer le divin Rédempteur, préludant dès son enfance à la destruction de l'idolâtrie.

« Comme l'idole de Dagon se brisa devant l'arche sainte, dit Denys le Chartreux (*in Isaïam, XIX*), ainsi les idoles de l'Égypte tombèrent à l'arrivée de JÉSUS, ne pouvant supporter sa présence.»

La tradition locale témoigne encore du passage de la Sainte Famille à Belbeis. « Les pèlerins des lieux saints, dit le Père Bassi (2), vont aux environs de Belbeis s'agenouiller au pied d'un grand arbre qui, au dire des chrétiens et des musulmans du pays, marque une des haltes de la Sainte Famille. Les musulmans le nomment l'arbre de sainte Marie, et l'ont en si grande vénération qu'ils réservent le terrain d'alentour pour la sépulture de leurs santons les plus vénérés. Ils racontent gravement que les soldats de Napoléon, passant par ce lieu, voulurent abattre l'arbre pour faire cuire leur repas, mais qu'au premier coup de hache il en sortit du sang, et qu'ils se retirèrent épouvantés. »

Cet arbre est de l'espèce du jujubier que les indigènes appellent *nabq* et les botanistes *zizyphus spina-Christi.*

Nous sommes allés à Belbeis pour visiter cet arbre. On nous a conduits sur la rive occidentale du canal Ismaïlieh, à sept kilomètres sud-ouest de Belbeis, à un kilomètre en avant du village de Reteh. Là, on nous a montré dans un bas-fond, tout proche du canal, une vieille souche portant des traces de feu. « Voici, nous dit tristement notre guide arabe, ce qui reste de l'arbre de sainte Marie. Les ouvriers qui ont creusé le canal, il y a vingt ans, l'ont abattu pour faire du feu (3). »

Belbeis, autrefois Phelbes, est aujourd'hui un très gros village, bâti dans une forte

1. Sur la carte, Belbeis est nommé Stratonicidi.

2. A. Bassi, Min. Obs., *Pellegrinaggio di Terra sancta* , t. II, p. 213. Turin, 1854.

3. Le chevalier Figari bey (*Studii scientifici sul l'Egitto*, t. II, p. 183 Luca, 1865) dit que l'arbre de la Sainte Famille se trouve sur une hauteur, à la limite du désert, et s'aperçoit de loin. Nous pensons qu'il a pris pour l'arbre de sainte Marie un autre arbre situé à l'est du canal, en face du village de Reteh, dans une position tout à fait semblable à celle qu'il décrit. Ce second arbre est aussi en vénération auprès des Arabes. Ils disent que les fils de Jacob ont mangé sous son ombre, et que ses feuilles guérissent les maux d'yeux. Ils l'appellent Arbre des Quarante. C'est un magnifique nabq dont le tronc mesure cinq mètres de circonférence.

position, sur une hauteur à la limite du désert, à vingt kilomètres sud de Zagazig. Le roi de Jérusalem, Amaury, en fit le siège et s'en empara.



CHAPITRE IV. — Voyage de la Sainte Famille à Hermopolis Magna.



DEUX historiens catholiques, antérieurs au schisme des coptes, donnent sur le passage de la Sainte Famille à Hermopolis des témoignages qui ne permettent pas de douter du fait. Pallade, écrivain ecclésiastique du IV[e] siècle, dans la vie de l'abbé Apollon (1), en parle comme d'un fait bien connu. « Nous avons vu un autre saint homme en Thébaïde, dans la contrée d'Hermopolis, *où vint le Sauveur* avec sainte Marie et Joseph, selon la prophétie d'Isaïe (XIX,I) : Voici que le Seigneur, porté sur une nuée légère, entrera en Égypte, et à sa vue les idoles de l'Égypte seront ébranlées. »

L'historien Sozomène, de la première moitié du V[e] siècle, nous raconte un trait merveilleux du voyage de la Sainte Famille à Hermopolis (Hist., liv. V, ch. 21) : « On dit qu'on voit à Hermopolis, ville de la Thébaïde, un arbre nommé *persea* dont le fruit, la feuille ou un peu d'écorce, appliqué sur les malades, les guérit de leurs infirmités. Les Égyptiens rapportent que Joseph, au temps où il fuyait la poursuite d'Hérode, vint avec le CHRIST et Marie, sa sainte Mère, à Hermopolis, et qu'au moment où JÉSUS s'approchait de la porte, l'arbre, quoique élevé, se courba jusqu'à terre pour adorer le Sauveur.

» Ce que je dis de cet arbre, je le rapporte tel que je l'ai entendu d'un grand nombre de personnes. S'il m'est permis de dire toute ma pensée, je crois que DIEU opéra ce prodige pour annoncer la venue du Messie, que non seulement l'arbre fut ébranlé et le démon qu'on y adorait fut troublé et s'enfuit à l'approche de JÉSUS, mais qu'au même temps toutes les idoles de l'Égypte furent renversées, selon la prophétie d'Isaïe.

» Le démon chassé, l'arbre resta debout en témoignage du prodige et guérit les fidèles de leurs maladies. Grand nombre d'Égyptiens et d'habitants de la Palestine attestent ce miracle, dont ils furent témoins. »

Il est à croire, comme le disent les livres coptes, que la Sainte Famille fit ce long voyage du vieux Caire à Hermopolis dans une de ces innombrables barques qui apportaient journellement à Memphis les productions de la haute Égypte. C'est ainsi que voyagent encore aujourd'hui les indigènes, les pauvres surtout. Pour trois ou quatre francs ils montent dans une barque et vont aux extrémités de la haute Égypte, à six cents ou huit cents kilomètres.

Quant à la légende du rocher de Notre-Dame de la Grotte, nous ne la connaissons que par les documents coptes. Elle se rapporte sans doute à la montagne nommée aujourd'hui Djébel el-Taïr, la montagne de l'oiseau, qui s'élève à pic le long du fleuve, à peu près en face de Samaloud. Ses flancs sont baignés par les eaux

1. *Histoire Lausiaque*, c. LII ; dans la *Patrologie Grecque* de Migne, t. 73, p. 1255.

et percés de grottes et de cavités sans nombre. Sur le sommet, on voit un couvent, Deïr el-Adra, le couvent de la Vierge (1). Son église est en partie souterraine ; le chœur et le sanctuaire sont taillés dans le roc. C'est là, croyons-nous, le rocher de Notre-Dame de la Grotte dont parle la légende.

La tradition veut que cette église ait été bâtie par sainte Hélène. On y trouve, en effet, des pierres dont le travail est de l'époque romaine, et dans l'abside, on voit ces niches profondes qui caractérisent en Égypte les églises du IV[e] siècle. Cette tradition, que rien jusqu'ici ne contredit (2), tendrait à confirmer le passage de la Sainte Famille auprès de cette montagne, sainte Hélène s'étant donné, comme on le sait, la pieuse mission de construire des sanctuaires sur les lieux que le Sauveur honora de sa présence.

Ce couvent, comme la plupart des Deïrs coptes, est actuellement un petit village avec une église, habité par quelques moines et par quelques familles, hommes, femmes et enfants. Tous les voyageurs qui ont descendu le Nil en barque ont vu les soi-disant moines de Deïr el-Adra descendre la falaise par une corde, nus comme des sauvages, et venir en nageant leur demander l'inévitable bakchich.

Quand Notre-Seigneur vint à Hermopolis Magna, ou Achmounein, c'était une ville importante, capitale d'un nome. Son temple était consacré au dieu Thoth, en grec *Hermès*, dont l'ibis était l'oiseau sacré. Aussi trouve-t-on dans la nécropole, située à l'ouest de la ville, quantité de momies d'ibis.

Le P. Sicard visita les ruines d'Hermopolis en 1715. Il y vit les restes d'un grand nombre de palais, dont les marbres et les colonnes de granit marquaient l'ancienne splendeur. Il y admira un superbe portique formé de douze grandes colonnes, couvert d'hiéroglyphes et de peintures parfaitement conservées (3). Ce portique était sans doute celui du temple.

D'après les auteurs arabes du moyen âge, Achmounein était entouré de superbes jardins (4); ses chevaux étaient renommés pour leur agilité (5), ce qui n'est peut-être pas sans rapport avec les traditions coptes.

Le nom de lebakh donné dans les livres coptes à l'arbre qui s'inclina devant JÉSUS à son entrée dans la ville, n'est que la traduction du mot περσις ou *persea* (6), employé par Sozomène. Ce nom de persea désigne aujourd'hui toute une famille d'arbres voisine de la famille des lauriers, dont plusieurs portent des fruits comestibles. On sait d'ailleurs que ces arbres étaient autrefois cultivés en Égypte, qu'il s'en trouvait encore au XIV[e] siècle dans les jardins d'Insina ou Antinoë, en face d'Hermopolis, sur le bord du fleuve (7). Aujourd'hui ils ne sont plus cultivés que

1. Ce couvent est aussi nommé Deïr el-Bakara, le couvent de la Poulie.

2. A. J. Butler, *Ancient Coptic Churches of Egypt*, t. I, p. 348.

3. Lettre au comte de Toulouse, 1[er] mai 1716 ; dans les *Lettres édifiantes*, le P. Sicard donne le dessin du portique.

4. Yakout, *Pays inconnus*, t. II.

5. Makrizi, *Routes et Antiquités de l'Egypte*, t. II, p. 506.

6. C'est à tort que Tillemont a traduit περσις par *Persica*, *pêcher*.

7. Voir Abd-Allatif, *Relations d'Egypte*, c. II, et les notes de Silvestre de Sacy, à la suite de sa traduction (Paris, 1810).

dans les régions intertropicales. L'espèce la plus connue est l'avocatier des Antilles.

Achmounein est à une heure et demie des deux gares de Roda et de Mellawéh du chemin de fer de la haute Égypte. On s'y rend commodément, de la première gare, en suivant la voie ferrée qui dessert les plantations de cannes à sucre.

La grande Hermopolis n'est plus qu'un gros village, caché derrière des touffes de palmiers, sur l'extrémité orientale d'un immense amas de décombres couvrant plus d'un kilomètre carré. A chaque pas on aperçoit sur le sol, et dans les murs des maisons, des fûts de colonnes, des chapiteaux, des débris de statues, la plupart de l'époque grecque. Les habitants nous offrirent quantité de statuettes égyptiennes, de lampes, d'ornements en terre cuite, et une assez belle tête de femme grecque en marbre. Aucune des anciennes ruines n'est restée debout. Elles ont été enlevées pierre par pierre, et les dernières ont servi, dit-on, à construire la grande sucrerie de Roda.



CHAPITRE V. — Deïr el-Moharag.



NOUS ne connaissons, en dehors de la tradition copte, aucun document relatif au voyage et au séjour de la Sainte Famille à Deïr el-Moharag. Quant aux anciens livres ecclésiastiques des coptes, tous ceux qui parlent du voyage de JÉSUS en Égypte disent qu'il est allé sur la montagne de Koskam, et a séjourné quelque temps sur l'emplacement où s'élève le couvent copte Deïr el-Moharag. Outre les passages que nous avons rapportés, nous pourrions encore citer un cantique *Adam* du *Dipnarion*, pour la fête de Mataryeh, au 8 paoni (juin). Il se termine ainsi : « Joseph se leva, prit la Vierge et avec elle l'Enfant et la vieille Salomé. Ils descendirent à Koskâm, et ils y restèrent jusqu'à la mort d'Hérode. »

L'unanimité de ces livres ecclésiastiques, l'existence d'un couvent très ancien, très vénéré, le plus considérable des monastères proprement dits de l'Égypte, sa situation à une journée d'Hermopolis Magna, où est venue la Sainte Famille, nous engagent à ne pas rejeter sans examen la tradition de Deïr el-Moharag, malgré l'invraisemblance de quelques faits, évidemment ajoutés pour accroître l'intérêt qui s'attache au monastère (1).

Le couvent Deir el-Moharag est, en effet, l'un des sept monastères coptes habités exclusivement par des moines, où l'on prend tous les candidats aux évêchés schismatiques d'Egypte et d'Abyssinie. Il est le plus grand des sept, le plus nombreux, le plus riche, le seul qui ne soit pas isolé dans le désert. Les pèlerins s'y rendent en grand nombre de tous les points de l'Égypte, assurés que leurs prières, dans ce lieu vénérable, auront une efficacité spéciale pour les grâces désirées. Chaque année on y célèbre, avec un grand concours de peuple, la fête de la venue de la Sainte Famille, et les chrétiens d'alentour tiennent à reposer après leur mort dans cette terre bénie.

1. C'est l'opinion de Quaresmius, *Elucidatio Terræ Sanctæ*, l. VIII, *Peregrin.* II, ch. 4.

Nous avons visité ce monastère. Partis de la gare de Nazali-Ganoub, nous avons gagné en une demi-heure le grand village de Qossieh, bâti au milieu des plus fertiles campagnes, sur une partie des collines de décombres qui marquent l'emplacement de l'ancienne Cusæ. Les montagnes de débris, à l'ouest du village, sont profondément fouillées, et les fellahs nous disent qu'on en a emporté bien des pierres écrites ou sculptées.

Dirigeant notre marche au sud-est, à travers de belles plantations de cannes à sucre et de dourah, nous arrivons après deux heures en face du monastère. Sa longue enceinte sans ouvertures, dominée par des têtes de palmiers et par les flèches de l'église, s'étend à la limite des terres cultivées, et se projette sur les collines de sable du désert lybique formant le fond du tableau. A droite est un jardin clos de murs, à gauche un groupe de pauvres huttes, où logent les serviteurs du couvent. L'entrée est au nord. De ce côté et au couchant, des centaines de tombes, bâties en dos d'âne, s'élèvent dans le sable, sans inscriptions et même sans croix apparentes, bien qu'elles recouvrent des chrétiens.

Que d'allants, de venants, de chameaux, d'ânes et de chevaux dans la première cour ! On dirait un khan pour les voyageurs en un jour de marché. Il n'y a cependant aucun désordre et pas trop de bruit. Tous ces gens sont des pèlerins : le soir venu, ils se réuniront devant la porte de l'église et y chanteront leurs prières.

Les cours et les bâtiments réservés au service des religieux ne sont guère moins animés : cela ressemble mieux à une grande ferme qu'à un couvent : des moutons et des familles de porcs circulent un peu partout.

Le supérieur veut bien nous recevoir et nous loger dans ses appartements, et se montre très affable, malgré de précoces infirmités. « Le couvent, nous dit-il, était jadis le plus septentrional des couvents de saint Pacôme ; il marquait au nord la limite de cette magnifique série de monastères, et pour cette raison on l'appelait Mouharrar, le limité, dont on a fait par corruption Moharag. Il a des cellules pour trois cents moines ; mais aujourd'hui il ne compte que quatre-vingts religieux, dont soixantes prêtres. En dehors de l'enclos, quatre cents hectares de bonnes terres appartiennent au couvent ; avec les offrandes des pèlerins, elles suffisent à l'entretien de la communauté. Chaque jour, l'un des prêtres, à tour de rôle, dit une messe, à laquelle tous doivent assister, ainsi qu'à la prière du soir. Sauf ces temps donnés à la prière, les religieux s'occupent principalement de la culture des terres. » Sur le passage de la Sainte Famille en ces lieux, il ne fit que nous affirmer la tradition rapportée plus haut d'après les anciens livres coptes : il y a longtemps que l'étude et la science n'habitent plus ce monastère.

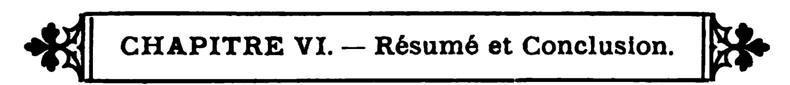
L'aspect général du couvent, la disposition des bâtiments, sont les mêmes que dans les monastères de Nitrie, mais tout est plus vaste et mieux entretenu. Pourtant nous n'irons pas jusqu'à dire, avec le géographe Yakout du XIIIe siècle, qu'on ne peut rien voir de plus beau, de mieux contruit.

Nous n'avons vu de remarquable qu'une ancienne chapelle attenante à la nouvelle église. On assure que le pavé recouvre l'ouverture du puits desséché que la bénédiction de l'Enfant JÉSUS remplit d'eau douce. Deux colonnes de syénite, le

chapiteau en bas, semblent indiquer que l'édifice fut restauré à une époque de décadence avec d'anciens matériaux. Sur le fond de la pierre sacrée en forme de pierre d'évier qui couvre entièrement l'autel, nous lisons en grec cette inscription :

« O DIEU (aie soin) du repos du bienheureux Colluthus, (qui) mourut le 4 du mois de koïak, en l'année 593. »

Cette date, dans l'ère de Dioclétien, répond à l'année 747 de notre ère. Le bienheureux Colluthus est vraisemblablement un abbé du couvent. Il portait le nom d'un saint martyr de la contrée (1).



CHAPITRE VI. — Résumé et Conclusion.

VOICI, croyons-nous, l'itinéraire de la Sainte Famille en Égypte, d'après la tradition chrétienne :

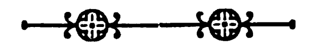
La Sainte Famille entra en Égypte par Péluse, passa par Bubaste, aujourd'hui Tell el-Bastah, près de Zagazig, puis par Belbeis, et fixa sa demeure près d'Héliopolis, probablement à Mataryeh. Cependant elle n'y resta pas tout le temps de son exil.

Les divins vovageurs allèrent à Babylone d'Égypte, aujourd'hui Kasr ech-Chemmâh près du vieux Caire, à trois heures d'Héliopolis, et ils y demeurèrent quelques jours.

Ils s'avancèrent beaucoup plus loin sur cette terre des idoles, remontant le Nil jusqu'à Hermopolis Magna ou Achmounein, à près de trois cents kilomètres du Caire ; peut-être même allèrent-ils une journée au delà près de Cusæ ou Qossieh, sur la montagne où s'élève le couvent copte schismatique Deïr el-Moharag.

Enfin, après deux ans de séjour en Égypte, la Sainte Famille retourna en Galilée par la même voie de Péluse.

1. D'après les Synaxaires coptes, saint Colluthus souffrit le martyre à Hermopolis Magna, le 24 du mois de pachons, la 12e année du règne des empereurs Maximilien et Dioclétien, sous le proconsul Adrien, gouverneur de la Thébaïde. — Les Bollandistes en font mention au 18 janvier.



...UES CONSERVÉS EN ORIENT.

...rient est passée en proverbe : les usages, ...s vêtements, y sont en beaucoup de lieux ... temps bibliques. Mais on peut prévoir ... ainsi dans moins d'un siècle. Le flot des ...entions, des choses de l'Europe, bat la ... Méditerranée et pénètre à l'intérieur, ...es les vieilles coutumes du pays, ou les

...écits, plusieurs de ces antiques usages con... ...il pas inutile d'en enregistrer ici quelques ...t pas tous de l'Égypte, avant qu'ils aient ...ers.

...CRIER.

...n qui portait un encrier sur les reins et ... Juifs fidèles ; six autres hommes vinrent ...le signe. (IX, 3 et suiv.)

...trer en Orient des personnes qui portent un ...is son poignard.

...ut écrivain, comptable, professeur. Il est en ...de la boîte à encre formant tête, et d'un ... qui servent de plumes.

...simple feuille volante, qu'il appuie sur le ...bureau, lors même qu'il en a un devant lui; ...crit partout sans bureau, comme il couche ...t sans table.

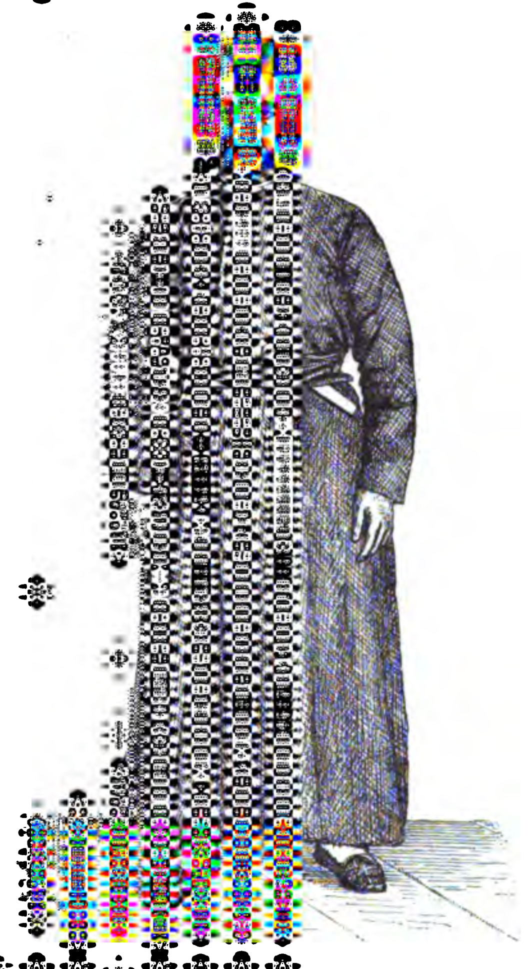
...honorable ; voilà pourquoi il ne se sépare

...s trouvés dans les tombeaux de l'ancienne ... Arabes indigènes.

...r la POITRINE.

...édouines sont beaucoup plus longues que ...gueur retombe au-dessus de la ceinture, et ...où les Bédouines mettent de tout, même ...ur le salaire de la journée. En les voyant ... paroles du Sauveur : « Donnez et vous ...ée, tassée et comble qu'on mettra dans

en des choses au-dessus de la ceinture,
u kombase, et je crois que beaucoup
ommun chez les Orientaux, de saisir
et l'index de chaque main, et de le
; » — ou bien : « Je ne suis pour rien
cerne pas. »



t l'encrier à la ceinture.

circonstance solennelle. Au temps de
e ne rien réclamer de leurs débiteurs ;
ent fait la même promesse, les prêtres
je secouai le vêtement de mon sein
e tout homme qui n'accomplira pas

cette parole, le rejetant loin de sa maison et le privant du fruit de ses travaux ; qu'ainsi secoué, il reste vide de tous biens. » (II Esdr. V, 13.)

La Barbe.

On sait que les Orientaux portent généralement la barbe entière, qu'ils la considèrent comme le signe de la dignité, de l'autorité de l'homme. La barbe est particulièrement obligatoire pour les prêtres ; mais le prêtre interdit doit la couper. Le peuple, porté à mesurer sa vénération sur la majesté de la barbe, n'élirait pas volontiers pour évêque un prêtre de barbe maigre.

Porter la main à la barbe d'un homme, c'est lui faire une suprême injure. Un missionnaire avait je ne sais quelle discussion dans la rue avec un Arabe. Tout à coup l'indigène qui accompagnait le prêtre se précipite sur l'interlocuteur, et le renverse d'un violent coup de poing.

« — Que faites-vous donc ? s'écria le missionnaire.

» — Père, répond l'indigène tout ému, il allait vous toucher la barbe. »

L'historien des croisades, Guillaume de Tyr, raconte que Baudoin d'Édesse, se trouvant dans l'impossibilité de payer la solde de ses troupes, hypothéqua leur créance sur sa barbe. L'échéance venue, comme ses officiers allaient lui couper la barbe, son beau-père, Gabriel de Mélitène, s'offrit à payer la dette, mais en lui faisant jurer que jamais il ne renouvellerait un pacte si déshonorant.

On m'a raconté à Damas que des malfaiteurs druses, auxquels les soldats de la police voulaient couper la barbe, leur auraient répondu : « Si nous sommes coupables, coupez-nous la tête, mais ne nous coupez pas la barbe. »

Pour honorer le visiteur, surtout aux jours de fête, la maîtresse de maison, dès qu'il est assis sur le divan, vient lui asperger la barbe d'eau de roses avec un flacon à mince orifice. Plus rarement elle parfume la barbe de l'hôte par des fumigations d'encens et d'autres aromates, lui couvrant la tête d'un linge fin pour retenir la fumée.

Cette estime de la barbe et ces usages remontent aux temps bibliques. Moïse défend aux Juifs de se raser la barbe (Lev., XIX, 27), peut-être dans le but de séparer davantage le peuple de Dieu des Égyptiens, qui, dans les anciens monuments, sont toujours figurés sans barbe, ou avec un tout petit pinceau tressé sur le menton. Ne lisons-nous pas dans l'histoire de Joseph qu'il fut rasé au sortir de sa prison pour paraître devant Pharaon ? (Gen., XLI, 14)

Aux prêtres il est fait une défense spéciale de se raser la barbe (Lev., XXI, 5) ; aussi Jérémie, écrivant aux Juifs de la captivité afin de les éloigner du culte des idoles, reproche aux prêtres des faux dieux de se raser le visage (Baruch., VI, 30).

Esdras, pour exprimer sa honte et sa profonde douleur en apprenant que les enfants d'Israël se sont mêlés aux filles des gentils, dit qu'à cette nouvelle il s'arracha les poils de la barbe (I Esd., IX, 3).

D'autre part, le prophète-roi nous dit que l'union des frères habitant sous le même toit est quelque chose de suave, comme le parfum qui coule sur la barbe d'Aaron (Ps. CXXXII, 1, 2).

Les PARFUMS.

Il paraît que les Juifs des temps bibliques faisaient un grand usage des parfums. Les Saintes Écritures nous parlent de parfumeurs de profession (Ex., XXX, 25, 35), de sachets de senteur (Cant., I, 12), de fumigations aromatiques (Cant, III, 6), de flacons d'essences portés à la ceinture (Isaïe, III, 20), d'odeurs dans les habits (Ps. XLIV, 8. — Cant., IV, 11), de parfums dans le lit (Prov., VII, 17), d'essences mêlées à l'huile (Jean, XII, 3). Madeleine, pour montrer son amour à Notre-Seigneur, ne sut rien faire de mieux que de répandre sur ses pieds tout un vase du nard le plus précieux. Il y en avait pour près de trois cents francs. Des trois présents des rois mages, deux étaient des parfums. Salomon ne disait-il pas aux Juifs : « Le parfum et la variété des odeurs sont la joie du cœur, et les bons conseils d'un ami sont les délices de l'âme. » (Prov., XXVII, 9)

Les parfums vont encore aujourd'hui au cœur de nos Orientaux. A cela rien d'étonnant. Il n'est point nécessaire, pour s'en rendre compte, d'admettre avec quelques voyageurs (Burckhard) que les nerfs olfactifs sont plus sensibles chez l'Oriental que chez l'Européen.

Le Créateur, qui place d'ordinaire le secours à côté du besoin, le remède à côté du mal, n'a-t-il pas mis sur le sol de l'Orient la plupart des végétaux qui produisent des parfums pour combattre la putréfaction, les odeurs malsaines, les insectes incommodes, que la chaleur et les autres conditions y développent avec tant de facilité ?

Aussi les parfums sont-ils pour l'indigène une des nécessités de la vie. Toutes les grandes villes, le Caire, Damas, etc., ont leur bazar aux parfums ; les petits colporteurs en offrent aux voyageurs dans les gares des chemins de fer égyptiens ; les derviches, à certains jours de fête, parcourent les rues un encensoir à la main et parfument les boutiques ; les dames aiment à mâcher de la résine de térébinthe pour se parfumer l'haleine.

Durant les visites, non contents de vous asperger d'eau de roses, ils vous la font boire dans le sirop, et vous la font manger dans les sucreries auxquelles ils aiment à la mêler.

Un seul usage antique des parfums est devenu rare, l'embaumement.

LOU-LOU-LOU ou ZAGHARIT.

C'EST ainsi qu'on nomme les roulades aiguës que font entendre les femmes musulmanes dans les enterrements et dans les fêtes où il leur est permis d'assister.

Les femmes vivant absolument séparées de la société des hommes, ces roulades sont toute la part qu'elles peuvent prendre aux actes de la vie qui s'accomplissent en public. Aussi ne perdent-elles aucune occasion d'en jouir.

Cachées sous leur voile, elles filent ces sons perçants et s'y délectent des heures entières, les allongeant autant que leur haleine le permet, et tâchant de se surpasser les unes les autres par l'acuité du ton et par le soutenu du cri.

On dit que ces cris singuliers ont une origine ancienne, qu'ils sont l'*ululatus de la Bible et de l'Évangile.* « *Ululate, pastores, et clamate.* » (Jérém., XXV, 3) « *Ploratus et ululatus multus, Rachel plorans filios suos...* » (Matt., II, 18.)

La MAISON PERCÉE.

NOTRE voisin à Mataryeh, brave Grec, épicier et factotum du village, devait se marier en ville le lendemain matin. Il avait acheté de beaux habits *frangis* et commandé une voiture à deux chevaux blancs.

A son réveil, il ne trouve plus, dans le cabinet voisin, la malle aux habits de noce ; de plus, il est tout enroué par un courant d'air. Des voleurs ont ouvert un gros trou dans la muraille faite de briques séchées au soleil et ont tout enlevé.

« Sachez-le bien, dit Notre-Seigneur, si le père de famille savait à quelle heure viendra le voleur, il ne laisserait pas percer sa maison. » (Luc, XII, 39. — Matt., XXIV, 43.)

On conçoit, en effet, qu'il n'est pas difficile de percer un mur fait avec des briques de limon non cuites, semblables aux grosses briques pharaoniques que fabriquaient les Juifs au temps de l'Exode. Les habiles voleurs, dit-on, emploient à cet usage de gros villebrequins et des scies à main.

La LAMPE de NUIT.

S'IL arrive au voyageur de traverser de nuit les campagnes de la Palestine ou de la Syrie, il est tout surpris de voir quantité de lumières sur les coteaux et dans les vallées. C'est que l'Oriental, pauvre ou riche, ne dort jamais dans sa maison sans lumière.

Dire d'une personne qu'elle dort dans l'obscurité, c'est, en Syrie, une manière d'exprimer qu'elle est dans l'extrême pauvreté.

Le domestique syrien ne resterait pas chez un maître qui lui refuserait une lampe de nuit ; ce serait lui refuser le sommeil et l'humilier.

Le petit enfant qui s'éveille et voit la lampe prête à s'éteindre, appelle sa mère pour qu'elle renouvelle la flamme.

Aussi Salomon donne-t-il cette louange à la femme forte : Sa lampe ne s'éteint pas durant la nuit. (Prov. XXXI, 18.)

Le COUCHER sur le TOIT.

QUAND vous verrez l'abomination de la désolation, dit JÉSUS, que celui qui est sur le toit ne descende pas dans sa maison pour en emporter quoi que ce soit. (Matt., XXIV, 17.)

Il paraît donc qu'au temps de Notre-Seigneur on prenait son repos sur le toit, c'est-à-dire sur la terrasse de la maison.

Les choses ont peu changé. Je devais partir de Tibériade avant le jour ; le Frère du couvent me pria de le réveiller, et, pour m'indiquer sa chambre, il me conduisit

sur la terrasse au-dessus du couvent. « Vous me trouverez couché dans ce coin, me dit-il ; n'allez pas de l'autre côté, vous réveilleriez le Père. » — C'était toute la communauté. — Il eut même la bonté de m'offrir une place.

Chaque famille de la ville a, sur sa terrasse, une petite enceinte de roseaux en claire-voie, couverte de branchages, où elle dort tout l'été à l'abri des regards et de la rosée.

La LANCE et la CRUCHE.

L'ORIENTAL riche ou pauvre ne se couche pas sans un vase d'eau à portée de sa main. Il faut qu'il puisse prendre une gorgée chaque fois qu'il se réveille. Quand nous avons dormi sur la natte dans une maison d'indigène, on n'a jamais manqué de mettre à côté de la natte une gargoulette d'eau, meuble qu'ils estiment plus nécessaire que le matelas.

Le Bédouin d'Asie dort au désert à côté de sa cruche d'eau et de sa grande lance plantée en terre ; s'il couche dans la tente, la lance est debout devant la porte.

Tel était aussi la coutume de Saül.

Quand David, poursuivi par Saül, pénétra avec son fidèle Abisaï dans le camp du roi jusqu'à la tente où il dormait : « Je vais le clouer à terre d'un seul coup de lance, » dit Abisaï. — « Non, repartit David. Prends seulement la lance plantée près de sa tête et le vase d'eau, et allons-nous-en. » (I Rois, XXVI, 11.)

SECOUER la POUSSIÈRE des PIEDS.

JÉSUS dit un jour à ses apôtres : « Pour ceux qui ne vous recevront pas ou qui ne voudront pas vous écouter, sortez de leur maison ou de la ville, et secouez la poussière de vos pieds. » (Matt., X, 14.) Il n'est pas rare de voir un Égyptien, un Syrien, à la suite d'une discussion, ou au sortir d'une maison où il a été mal reçu, quitter ses babouches et les battre deux ou trois fois, semelle contre semelle, en face de son adversaire. Cela veut dire : Je ne veux plus avoir affaire avec toi.

Est-ce là une ancienne coutume locale à laquelle Notre-Seigneur aurait fait allusion, ou un simple souvenir évangélique ? — Je ne sais.

PILATE se LAVE les MAINS.

LES habitants de la Palestine et de la Syrie ont un geste qui revient souvent dans leur conversation et signifie : « Cela ne me concerne pas ; ce n'est pas mon affaire ; je ne suis pour rien dans ce que vous dites. » Ce geste consiste à frotter deux ou trois fois l'intérieur des deux mains l'une contre l'autre.

Il nous rappelle que Pilate se lava les mains devant le peuple en disant : « Je suis innocent du sang de ce juste ; c'est votre affaire. » (Matt., XXVII, 24)

Il nous rappelle aussi une loi des Juifs à laquelle Pilate voulut sans doute faire allusion. Lorsqu'on aura trouvé le cadavre d'un homme tué sans que l'on connaisse le meurtrier, les anciens de la ville la plus proche immoleront une génisse,

puis ils viendront près du mort et se laveront les mains sur la tête de la victime en disant : « Nos mains n'ont pas répandu ce sang, nos yeux ne l'ont point vu répandre. » (Deut., XXI, 1 et suiv.)

LAVER les MAINS avant le REPAS.

EN un jour de fête, un missionnaire était à dîner avec l'évêque de Bikfîa dans le Liban. On apporte pour les nombreux convives un énorme plat de viande et de riz. Il n'y avait qu'une fourchette sur la table. L'évêque l'offre au missionnaire parce qu'il est français ; le Père l'offre à l'évêque parce qu'il est évêque. Enfin, comme on ne peut pas s'entendre, la fourchette est plantée debout au sommet du plat et l'évêque, le missionnaire, tous mangent la viande dans leurs doigts. C'est, du reste, l'usage universel de toutes les familles vraiment orientales.

Tel était aussi l'usage des Juifs au temps de Notre-Seigneur ; et c'est pourquoi les Pharisiens et les Scribes, voyant quelques-uns des disciples de JÉSUS manger le pain sans se laver les mains, en firent un reproche au divin Maître. (Marc, VII, 2.) « Et tous les Juifs, ajoute l'évangéliste, ne mangent pas sans se laver souvent les mains, selon la coutume des ancêtres. »

Rien de plus juste que cet usage, puisque, dans leurs repas, ils mangeaient tous avec les mains dans un même plat ; mais, à la vérité, on pouvait bien en dispenser les disciples, qui ne mangeaient que du pain. JÉSUS les excusa.

JOB dans la PROSPÉRITÉ.

LE saint homme Job décrit en ces termes les années de sa richesse.... « *Quand je lavais mes pieds dans le beurre et que la pierre me versait des ruisseaux d'huile, quand je m'avançais vers la porte de la ville et qu'ils me préparaient un siège sur la place, dès qu'ils m'apercevaient, les jeunes gens se retiraient tandis que les vieillards se tenaient debout.* » (Job, XXIX, 6, 7, 8.)

Tout cela est actuel en Orient.

Dans la terre de Job, aujourd'hui le Hauran, au midi de Damas et dans beaucoup d'autres pays de l'Orient, la richesse s'estime par le nombre des troupeaux ; le beurre y est liquide, et les souliers y sont encore à peu près aussi rares qu'au temps des patriarches. Rien donc d'étonnant qu'au retour d'un voyage un riche propriétaire se lave les pieds dans un baquet de beurre pour adoucir et fortifier la peau, ou du moins qu'il emploie cette figure pour donner une idée de sa richesse.

Chez les fellahs d'Égypte et les Bédouins du désert, le beurre a l'aspect et la consistance du sirop d'orgeat, ou de l'huile d'olive légèrement épaissie par le froid ; cet état n'est pas dû uniquement à la température ; il persiste dans les temps froids, alors que le beurre d'Europe est dur. En Égypte, le beurre se boit. On dit que les femmes de Khartoum en boivent jusqu'à un litre par jour pour grossir, ce qui, à leur avis, est un accroissement de beauté.

Les pressoirs à huile de Palestine et de Syrie sont des bassins de pierre taillés communément dans le rocher de la montagne.

Qui a visité les anciens quartiers du Caire a vu, sous les immenses portes de la ville, les importants du quartier, accroupis sur un large divan de bois, raisonner sur les questions du jour.

Un haut fonctionnaire égyptien, voulant m'honorer en un jour de fête, me fit asseoir seul sous le porche de son hôtel, tandis que quatre musiciens arabes, placés en face de moi, me donnaient un petit concert. C'étaient probablement les mêmes usages au temps de Job.

Les tendances de nos sociétés modernes grandissent l'enfant avant les années dans l'intérieur de la famille : l'enfant vient au salon de son père, s'asseoit, donne son avis en présence des étrangers. Il n'en est pas ainsi dans l'immobile société orientale. Le fils de la famille, serait-il jeune homme, se retire dès qu'un étranger se présente. Si on le rappelle, il se tient debout et ne prend pas la parole. Vous ne verrez jamais, à Damas ou au Caire, l'indigène de haute condition dans une même voiture avec son fils; jamais vous ne les rencontrerez ensemble dans la rue ou à la promenade. Le père de famille, venu au collège pour parler de son fils, au moment de la sortie des élèves, monte seul dans son équipage et fait conduire son fils à la maison par un domestique.

Le SILENCE des AMIS de JOB.

DANS la plupart des pays d'Orient, à la mort d'un membre de la famille, les amis et connaissances se rendent à la maison mortuaire, saluent en silence les parents du défunt, s'asseyent devant eux sur des sièges rangés autour de la salle, y restent parfois fort longtemps, et se retirent sans avoir dit un mot. Ces réceptions silencieuses durent sept jours ; pendant ce temps les parents du défunt ne sortent pas un instant de la maison.

Elles nous firent songer plus d'une fois aux trois amis de Job, venus pour le consoler de son infortune. A la vue de sa profonde misère, ils s'assirent à terre auprès de lui, et restèrent sept jours et sept nuits sans dire une parole. (Job, II, 13.)

Quand le mort appartient à une famille un peu importante, les visiteurs viennent si nombreux que chaque jour ils remplissent la salle de réception.

Ce fut vraisemblablement ainsi que les choses se passèrent à Béthanie, dans la maison de Marthe et de Marie : « *Beaucoup de Juifs*, dit saint Jean, *étaient venus chez Marthe et Marie les consoler de la mort de leur frère.* » (Jean, XI, 19)

Le FUMIER de JOB.

LES pèlerins qui ont traversé la Galilée ont pu remarquer auprès de chaque village un énorme tas de fumier, ou plutôt de débris de toutes sortes, s'élevant au-dessus des maisons.

C'est là que tous les habitants portent le fumier de leurs étables, les débris de constructions, les pots cassés, toutes les immondices.

Le sommet du monticule, sec et poudreux, est le rendez-vous des enfants du village, des oisifs, des malades, qui viennent y respirer un air libre et jouir de la

vue de la campagne. Tel est l'usage régnant de la Méditerranée aux extrémités du Hauran, la terre de Job.

Aussi rien de plus naturel, pour les habitants du pays, que le tableau où la Sainte Écriture nous représente le pauvre Job asssis sur le tas de fumier de son village, occupé à nettoyer ses plaies avec un têt de pot cassé. (Job, II, 8.)

Le fumier n'étant jamais porté dans les champs, le monticule s'élève de plus en plus avec le temps, bien que les femmes viennent y prendre journellement du fumier, qu'elles brûlent pour cuire le pain (voir Ézéchiel, IV, 12). Quand il domine par trop les maisons, on se décide à y mettre le feu.

Ce n'est pas sans peine qu'au temps du dernier choléra, le R. P. Gardien de Nazareth obtint qu'on mît le feu à la montagne de fumier voisine du couvent. Le moudir craignait de nuire à la santé publique en la faisant disparaître.

L'AIGUILLON de SANGAR.

A VOIR le long et fort bâton dont le laboureur de la plaine de Baalbek, l'ancienne Célésyrie, aiguillonne son attelage, on comprend qu'au temps des juges d'Israël Sangar ait pu tuer six cents Philistins avec un aiguillon à conduire les bœufs. (Juges, III, 31.) Bien que la Vulgate dise qu'il les tua avec un soc de charrue, le texte hébreu ne laisse aucun doute : il les tua avec la *chose à conduire les bœufs*, *Bimalmad habkar*, mot qui, dans plusieurs autres passages de la Bible, signifie manifestement l'aiguillon des laboureurs.

Sans doute, ce n'est pas avec la pointe de cet instrument que Sangar assomma les Philistins, ce fut avec le talon. Là est un fer, long d'un pied, qui tient au bâton par une douille et se termine en une sorte de petite bêche, large de dix centimètres, servant au laboureur de racloir pour enlever l'argile et les herbes du soc de la charrue sans quitter sa place. Ce fer pèse plus d'une livre et fait contre-poids à la longue tige dont on pique les bœufs.

Le MAOURÈGE

LES Syriens, les habitants de la Palestine, du Hauran, de la Thrace, ont un singulier instrument pour battre le blé. C'est simplement un traîneau formé d'une grosse planche dont le dessous est garni de morceaux de minerai de fer, de gros clous ou de pierres très dures enfoncées de force dans des trous et faisant saillie. En arabe on le nomme le maourège.

Un cheval et des bœufs, conduits par un enfant debout sur la planche, le traînent en rond sur l'aire. Les javelles forment rebord autour du rond, le blé battu se rassemble en monticule au centre. Le maourège est, sans aucun doute, le traîneau à fouler le blé dont parle Isaïe et qu'il nomme en hébreu *môrag :* « Le Seigneur dit à Israël : « Je t'ai posé comme un traîneau neuf, triturant (la moisson) avec des rangées de dents. » (XLI, 15)

Le prophète Amos le nomme un traîneau de fer : « Je ne pardonnerai pas à Damas..., parce qu'ils ont trituré Galaad sous des traîneaux de fer. » (I, 3)

Le maourège est un instrument agricole bien précieux dans ces pays. Il fait sortir de l'épi tous les grains sans en casser aucun, il broie la paille, il la met en poussière, ce qui est un grand avantage dans des contrées où, les graminées de nos prairies ne résistant pas au soleil, la paille fait nécessairement le fond de la nourriture du bétail et des chevaux. Ainsi broyée, elle plaît aux bêtes, elle est mieux assimilable, plus nourrissante ; elle est aussi plus facile à transporter, car elle a perdu beaucoup de son volume. Le cavalier turc pourrait porter derrière sa selle, dans deux sacs de 28 litres chacun, la ration réglementaire de son cheval pour deux jours, soit 4 kil. 800 de paille et 3 kil. 840 d'orge par jour. Cela ne serait pas possible avec la paille simplement hachée.

Le BŒUF FOULANT le BLÉ. — Les IMPIES.

AU bas de chaque village de Palestine et de Syrie est un grand terrain vague nommé le baïdar, où chaque cultivateur fait fouler son blé.

Les fermiers de la dîme sont là, jour et nuit, surveillant les tas de blé. Le cultivateur veille de son côté sur l'avide percepteur. Seuls les bœufs, les chevaux, les baudets du village errent en liberté dans le baïdar, et mangent en franchise de la paille et du grain partout où il leur plaît et tant qu'ils veulent : percepteurs et propriétaires n'ont rien à leur dire. Pauvres bêtes ! il est bien juste qu'elles se refassent pendant ces deux mois après les privations de l'année, d'autant plus que, pour plusieurs, le travail de l'aire est pénible.

Ce n'est pas là une loi nouvelle. C'est la loi de Moïse : « Tu ne lieras pas la bouche au bœuf qui foule ton grain sur l'aire. » (Deut., XXV, 4.) Saint Paul rappelle cette loi aux Corinthiens (I Cor., IX, 9) et à son disciple Timothée. (I Tim., V, 18.)

Quand le vent souffle sur l'aire, il soulève d'immenses tourbillons de paille en poussière, qui nous représente, au dire de Job, la puissance de DIEU balayant les impies : « Ils seront comme la paille en face du vent. » (Job, XXI, 18.)

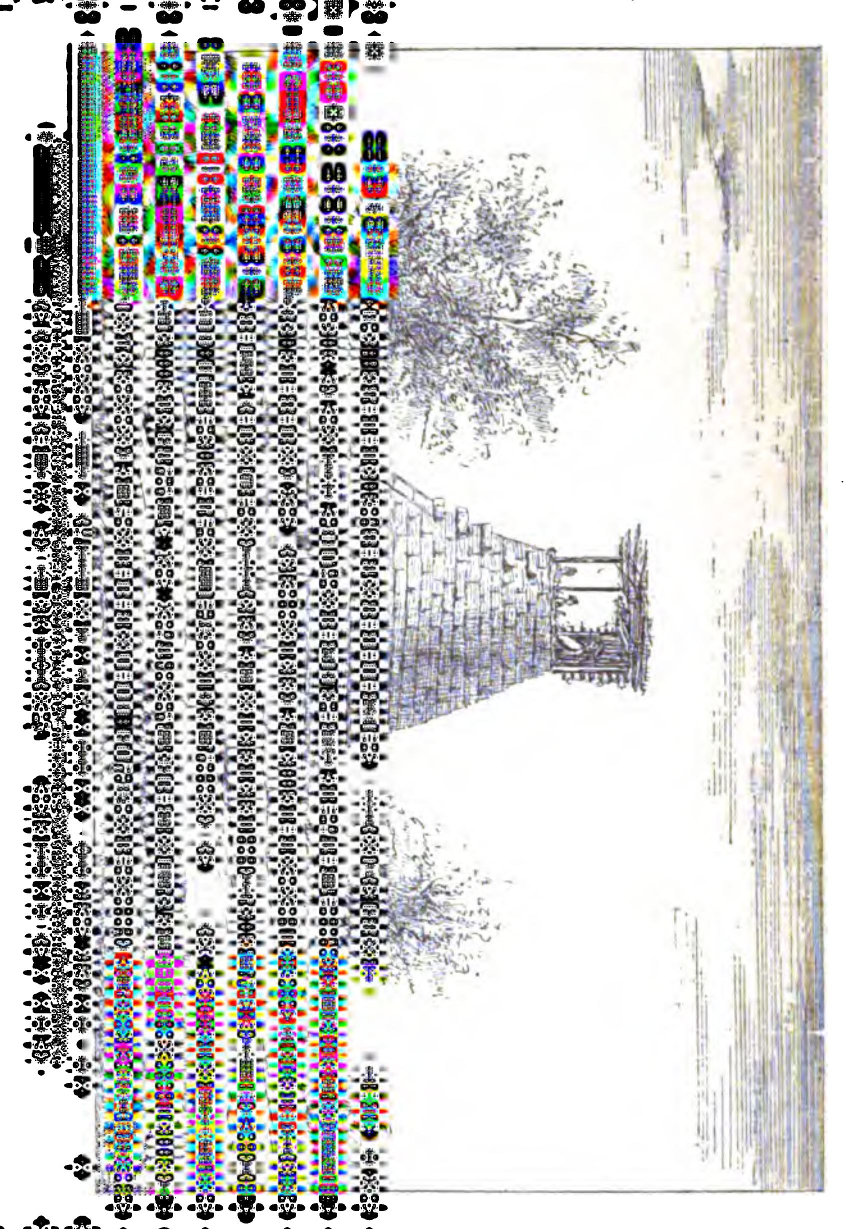
Le PRESSOIR et la TOUR dans la VIGNE.

« ÉCOUTEZ cette autre parabole, dit JÉSUS : Un père de famille planta une vigne, l'entoura d'une haie, y creusa le pressoir et construisit la tour ; puis il loua sa vigne à des cultivateurs et s'en alla au loin. » (Matth., XXI, 33.)

Encore aujourd'hui, en Palestine et en Syrie, on creuse le pressoir dans la vigne. Le raisin est entassé sur une aire de fortes dalles, entourée d'une bordure en pierres et adossée à une muraille. Là il est foulé aux pieds, puis fortement pressé à l'aide de poutres engagées dans le mur. Le moût s'écoule dans des fosses, profondes d'un mètre, enduites avec soin. Quand il y a déposé ses impuretés, on le porte dans une chaudière établie tout auprès, où il reçoit une légère cuisson avant d'être mis en barils pour fermenter. On rencontre quelquefois des pressoirs de ce genre tout entiers taillés dans le roc.

Notre-Seigneur s'est plaint, par la bouche du prophète Isaïe, d'être seul à fouler le pressoir au temps de sa Passion. (Isaïe, LXIII, 3.)

[illegible] Job et plus encore, il est, en Orient, des ma-
[illegible] qui ne leur appartient pas et vendanger la
[illegible]ire. (Job, XXIV, 6.) D'ailleurs le cultivateur



[illegible] pays, que ses armes et celles des siens.
[illegible] peu aisé qui ne veut pas être trop souvent pillé,
[illegible]nit le chef du village, soi-disant sous sa res-



ponsabilité personnelle. Ce gardien, ou gaffir, est choisi d'ordinaire parmi les meilleurs voleurs du pays, ce qui est une garantie ; il coûte un franc par nuit.

Dans la Palestine, le propriétaire construit sur sa vigne une tour de pierres sèches en forme de tronc de cône, terminée par une terrasse sur laquelle logent, jour et nuit, les serviteurs ou la famille du vigneron durant tout le temps des fruits et des raisins. De là ils dominent les figuiers, les oliviers, et surveillent la vigne, abrités sous des branchages contre le soleil et contre le vent. Une échelle en bas, des pierres saillantes en haut, leur servent d'escalier à l'extérieur ; l'intérieur de la tour est leur magasin.

Dans les terrains accidentés, la tour est remplacée par un simple abri, élevé sur le point culminant et semblable aux cahutes que les cultivateurs se construisent pour garder leurs champs de melons ou de concombres. Après la saison, on laisse tomber ces misérables abris.

C'est à cet usage que fait allusion le prophète Isaïe quand il annonce que « la fille de Sion (Jérusalem) sera abandonnée comme l'abri dans la vigne et la cahute dans les champs de concombres. » (I, 8.)

Le FOIN des TOITS.

UN soir du mois d'avril, je causais avec le R. P. Gardien du couvent de Nazareth sur le parvis de la basilique, dominant les dernières maisons de la ville et de la vallée : « Nous nous attendons à beaucoup de misère cette année, me dit le R. P. Gardien ; les pluies de l'hiver n'ont pas été suffisantes pour la campagne. Voyez ce toit : l'année dernière, à la même époque, l'herbe dont il est couvert était plus haute que le genou. Aujourd'hui elle couvrirait à peine le pied et déjà elle est sèche. »

La malédiction du Roi-Prophète contre les impies nous vint alors à la pensée : « Qu'ils soient comme le foin des toits qui se dessèche avant qu'on l'arrache. » (Ps. CXXVII, 6.)

Les maisons de Palestine et de Syrie ont pour couverture une terrasse faite d'une épaisse couche d'argile, reposant sur un plancher grossier. L'herbe y pousse pendant l'hiver et se dessèche au soleil du printemps. Parfois quelque mouton, quelque chèvre y va brouter l'herbe ; puis on arrache le chaume pour serrer de nouveau la terre avec un rouleau de pierre aux premières pluies d'automne.

L'ALLAITEMENT.

BIEN des femmes d'Europe ont dû s'étonner en lisant dans le magnifique discours que la mère des sept Machabées adresse à son plus jeune fils pour l'encourager au martyre : « Aie pitié de moi... qui t'ai *allaité pendant trois ans.* » (II Mac. VII, 27.)

On en est moins étonné en Orient. Il n'est pas rare en Palestine et en Syrie de voir des enfants jouer en mangeant une galette de pain, et quitter leur jeu pour aller boire au sein de leur mère. Les femmes bédouines donnent le sein à leurs enfants jusqu'à l'âge de cinq et même de sept ans.

Cet allaitement mixte et prolongé a sa raison hygiénique dans un pays où les affections intestinales font périr un grand nombre d'enfants; aucune nourriture sans doute n'est aussi salutaire que le lait maternel.

Il n'est pourtant pas une loi générale. Mahomet, dans le Coran (Sourate II, n° 33), dit à ce sujet : « Les mères répudiées allaiteront leurs enfants deux ans complets, si le père veut que le temps soit complet. »

Le Four.

LES familles des cultivateurs font le pain dans des fours de différentes sortes. En certains pays, le four est une demi-sphère convexe, en tôle, que l'on chauffe à l'intérieur, et sur laquelle on fait reposer un instant la pâte étendue en feuille très mince. Dès que la feuille est un peu roussie, la femme la fait glisser à terre et en met une autre sur la plaque.

En Galilée, le four est une cloche de terre cuite, large de 80 centimètres, haute de 40, dont le sommet s'ouvre en soulevant un gros tampon d'argile. Il se chauffe par le dehors ; la braise et les cendres chaudes qui le recouvrent ne s'éteignent jamais. A l'intérieur est un lit de gravier, sur lequel on dépose le pain en introduisant dans l'ouverture la main entourée d'un linge mouillé. Dans les villages, chaque maison a son four sous une cahute de branchages et de boue.

Il faut qu'une famille soit bien pauvre pour partager le four d'un autre. « Si vous marchez contre moi, dit le Seigneur à son peuple, je vous enverrai une telle famine que dix femmes cuiront leur pain dans un même four. » (Lev., XXVI, 26.)

Les femmes entretiennent le feu du four, non seulement avec du bois, comme la veuve de Sarepta (III Rois, XVII, 12), mais aussi avec toutes sortes de débris et d'herbes sèches. « Si DIEU pare si bien l'herbe qui est aujourd'hui dans les champs et qui demain sera jetée dans le four, combien n'aura-t-il pas plus de soin de vous, hommes de peu de foi ! dit le Seigneur. » (Matt., VI, 30.)

Le Pain.

LA fabrication du pain chez les Orientaux nous met devant les yeux plusieurs détails bibliques.

Un groupe de voyageurs vient-il demander l'hospitalité à une famille aisée qui tient à les bien recevoir, toutes les femmes de la maison se mettent aussitôt en mouvement pour cuire le pain du repas. C'est leur première préoccupation, et non pas la moins longue. J'avoue que plus d'une fois j'aurais désiré qu'au lieu de suivre si fidèlement l'exemple de Sara, se mettant à pétrir trois mesures de farine pour les trois anges descendus chez Abraham, elles m'eussent donné tout de suite du vieux pain. Du reste Abraham, pour prévenir pareil désir dans ses hôtes, dit à Sara de faire vite. (Gen., XVIII, 6.)

Le pain oriental ne ressemble guère au nôtre. Il n'a ni mie, ni croûte ; ce n'est qu'une peau simple ou double, jamais plus épaisse que le petit doigt de la main. Chaud, il est bon ; sec, il est sans saveur et se dissout mal. Aussi dans la famille

orientale fait-on le pain tous les jours. L'office de faire le pain est confié aux femmes, comme au temps où JÉSUS-CHRIST disait aux Juifs: « Le royaume des cieux est semblable au levain que la femme enfouit dans trois mesures de farine jusqu'à ce que tout soit fermenté. » (Matt., XIII, 33.) On a dit que, dans le *Pater*, la demande du pain quotidien se rapporte à cet usage des Juifs, conservé par les Orientaux, de faire le pain chaque jour. C'est donc un bon pain, un pain frais que nous demandons au Seigneur.

Ces pains ne se coupent pas, ils se déchirent ou se rompent, comme fit notre divin Sauveur à la dernière Cène. Le couteau de table est inconnu.

La forme la plus commune du pain en Palestine et en Syrie est celle d'une galette ronde de 20 centimètres de diamètre, pesant 130 à 150 grammes. Trois de ces pains suffisent pour un repas. Ils étaient vraisemblablement à peu près de la même dimension, les pains dont parle Notre-Seigneur quand, pour montrer à ses disciples l'efficacité de la persévérance dans la prière, il leur dit : « Qui de vous aurait un ami, irait le trouver au milieu de la nuit et lui dirait : Mon ami, donne-moi trois pains, car un de mes amis en voyage s'est arrêté chez moi, et je n'ai rien à lui offrir... » (Luc, XI, 5.)

Les pains, surtout quand ils sont encore chauds et gonflés, ressemblent aux gros galets plats de la grève et du torrent ; ils ont la même couleur que beaucoup de pierres jaunâtres de Jérusalem. N'y a-t-il pas une allusion à cette ressemblance dans ces paroles du Sauveur ; « En est-il un parmi vous qui donnerait une pierre à son enfant quand il lui demande du pain ? » (Matt., VII, 9.)

Les premiers pains dont parlent les Saintes Écritures sont ceux que Sara prépara pour les trois anges. Elle les fit cuire sous la cendre. Telle est encore la manière de cuire le pain chez les Bédouins. Ils font brûler des broussailles, mettent la galette de pâte sur la braise, la recouvrent de cendres chaudes et la retournent fréquemment, à l'aide d'un bâton vert, pour égaliser la cuisson. Cela nous rappelle une malédiction du prophète Osée (VII, 8) : « Éphraïm est devenu comme un pain cuit sous la cendre qui n'a pas été retourné. »

Voyant les Bédouins du désert, dont le pain sans levain et peu savoureux était la seule nourriture, l'arroser de beurre ou d'huile, nous avons songé que les Hébreux devaient se régaler de la même manière ; car les pains arrosés d'huile sont plusieurs fois mentionnés parmi les offrandes présentées au Seigneur. (Ex., XXIX, 23 ; — Lev., II, 4.)

Le VINAIGRE.

IL est étonnant combien les Orientaux, particulièrement les Égyptiens, aiment le vinaigre et en général tous les acides. Le repas le plus ordinaire des ouvriers du Caire, celui du moins qu'ils prennent à l'atelier au milieu du jour, consiste en un brouet de vinaigre où surnagent quelques légumes confits : rave, oignon, carotte... Ce plat et du pain leur suffisent. Il semble que les fruits eux-mêmes ne plaisent aux indigènes qu'autant qu'ils sont acides. Ils mangent les raisins verts, les abricots verts, et, dans les amandes, c'est la coque verte et acide du jeune fruit

qui leur plaît le mieux. Souvent ils saupoudrent le pain de graines extrêmement acides de sumac (*Rhus coriaria* .

A quel degré ce goût pour les acides était-il répandu en ces pays aux temps bibliques, nous ne saurions le dire ; mais à coup sûr il existait dans le peuple des travailleurs. DIEU défend aux Nazaréens de boire le vinaigre fait de vin ou de toute autre matière. (Nombres, VI, 3.) Booz invite Ruth à tremper son pain dans le vinaigre des moissonneurs. (Ruth, II, 14.) Quand le Sauveur sur le point d'expirer s'écrie : *J'ai soif*, il se trouve au pied de la croix un vase plein de vinaigre (Matt., XXVII, 48 ; — Luc ; — Jean), vraisemblablement apporté par les bourreaux pour leur propre usage, et ils lui en offrent dans une éponge.

Pour JÉSUS on n'avait apporté que la potion antispasmodique et antalgique (1) de vin mélangé de myrrhe en usage, à ce qu'il paraît, pour les suppliciés. On la lui avait présentée avant de le crucifier, et le Seigneur l'avait refusée, afin de ne rien enlever aux souffrances qu'il allait endurer pour nous. (Marc, XV, 23.)

Le Lièvre.

LES habitants de la Palestine et de la Syrie estiment peu le lièvre. Il y a trois ou quatre ans, ils donnaient un beau lièvre pour 0 fr. 50, et les anciens se rappellent le temps où ils n'osaient pas manger sa chair. Les peuples de l'Orient moins fréquentés par les Européens, encore aujourd'hui ne mangent pas le lièvre, qui est pourtant aussi bon dans ces pays qu'en Europe.

Ce mépris d'un si bon gibier ne viendrait-il pas de la défense écrite dans les livres saints (Lévitique, XI, 6, et Deutéronome, XIV, 7): « Vous ne mangerez pas le lièvre » ?

Le texte de Moïse est assez singulier, et peut-être quelque naturaliste y a vu une erreur : « Tout animal qui rumine et qui a le pied muni d'ongles, mais non fourchu, comme le chameau, vous ne le mangerez pas, vous le tiendrez pour immonde. Le daman (2), qui rumine et n'a pas le pied fourchu, est immonde, le lièvre également, car lui aussi rumine et n'a pas l'ongle du pied divisé en deux. » (Lév., XI, 4, 5, 6.) Dire que le lièvre rumine, n'est-ce pas montrer une grande ignorance de la classification zoologique ?

Le lièvre, en effet, n'a pas plusieurs estomacs ; il ne ramène pas les aliments dans la bouche pour les mâcher une seconde fois après les avoir avalés. Mais, si le lièvre ne rumine pas, il remue ses lèvres longtemps après avoir mangé, tout comme les ruminants, si bien que Linné lui-même l'a confondu dans cette classe d'animaux.

1. « Comme les gommes-résines fétides... la myrrhe est antispasmodique et calmante ; c'est à l'huile essentielle qu'elle renferme que j'attribue la propriété antalgique que j'ai souvent constatée dans la myrrhe. » Dechambre, *Dict. des sciences médicales*.

2. Le daman (*Hyrax syriacus*) est un gracieux pachyderme rouge, brun, gros comme une marmotte et qui remue les lèvres comme le lièvre. Il est devenu très rare en Syrie. Un naturaliste qui a vécu 30 ans dans le Liban, M. Blanche, m'a dit ne l'avoir jamais rencontré vivant. D'autres espèces de damans habitent le Cap et l'Abyssinie.

DIEU, qui voulait interdire sa chair échauffante à son peuple, en a parlé non pas en naturaliste, mais selon les idées communes du temps. D'ailleurs, rien ne prouve que le mot hébreu traduit par ruminer ait un sens aussi restreint.

Les NOMS PATRONYMIQUES.

LE mot *fils* dans la Bible n'indique pas toujours une filiation immédiate ; il s'applique aussi aux descendants éloignés de ceux que cette dénomination de fils semble désigner comme leurs pères. Il en est de même du mot *engendra*, *genuit*. La Bible le fait savoir elle-même. C'est ainsi que Laban est appelé fils de Nachor au chapitre XXIX de la Genèse, verset 5, tandis qu'au chapitre précédent, verset 5, le même Laban est dit fils de Bathuel, fils de Nachor (Genèse, XXIV, 24) ; de même pour bien d'autres (I Esd. V, 1 ; — I Mac. I, 7), (III Rois, XIX, 16 ; — IV Rois, IX, 2), (I Par. XXVI, 24). S. Matthieu (I, 8) ne nous dit-il pas que Joram engendra Ozias, tandis que, entre Joram et Ozias, il faut compter trois générations, celles d'Ochozias, de Joas et d'Azarias ? JÉSUS lui-même n'est-il pas souvent nommé le fils de David ?

Nous retrouvons encore aujourd'hui le même langage chez les Orientaux. Bien des personnes se font appeler *fils*, en arabe *ibn*, d'un de leurs ancêtres, et ne sont connus que sous ce nom. Ainsi le poète ibn-Onain descend de Onain à la quatrième génération, et le célèbre historien ibn-Khaldoun est un descendant direct de Khaldoun au dixième degré.

C'est ce langage biblique conservé chez les Arabes qui nous autorise à admettre des lacunes dans la liste des patriarches donnée par la Genèse, et de répondre par là aux difficultés qu'on a soulevées au nom des sciences modernes contre la chronologie de la Bible, comme si le monde était beaucoup plus vieux que ne le font les Livres Saints.

CONCOMBRES.

QUI n'a pas vu avec quelle délectation l'Égyptien de nos jours mange le petit concombre vert, ne comprend pas l'amertume des regrets que les Hébreux exhalaient dans le désert au souvenir des concombres et des courges d'Égypte. (Nombres, XI, 5.)

Il paraît que c'est vraiment une gourmandise que le *khiard*, nom arabe de la petite courge ou du concombre, gros et long comme deux doigts ; car riches et pauvres le croquent avec le même plaisir tel qu'il vient des champs, sans aucun assaisonnement, comme nous ferions d'un gâteau. Dès le printemps, les petits revendeurs des trottoirs du Caire présentent aux passants leurs corbeilles de khiards, et des fillettes les offrent aux voyageurs dans toutes les gares. Il pourra bien vous arriver, si vous voyagez dans les chemins de fer égyptiens, que quelqu'effendi vous présente fort poliment l'un de ces fruits, ayant même l'attention de couper du côté de la queue le bout qui est amer, de crainte que vous ignoriez ce détail. Le goût est celui des petites courges ou des concombres de France.

Avec la bonne eau du Nil et surtout l'air vivifiant du désert, vous pourrez arriver, après quelques essais soutenus, à digérer ce comestible.

La Brebis du pauvre.

En traversant les villages et les quartiers pauvres des villes d'Orient, vous verrez souvent à la porte des petits ménages un mouton au milieu des enfants de la maison. Il est généralement propre et gras ; la queue, les oreilles et autres parties sont teintes en jaune rouge au henné, comme les doigts des petites Égyptiennes. Les enfants jouent avec lui sans le maltraiter ; ils en ont même un soin tout particulier, lui donnent de leur eau et de leur pain, l'associent à leurs promenades, le lavent à la fontaine, le baignent à la rivière dans les chaleurs, l'ornent même aux fêtes de lambeaux d'étoffes aux vives couleurs, et lui donnent la nuit un coin de la chambre commune. Le mouton est de la famille, jusqu'au jour où, venu à point, il sera vendu ou peut-être saigné pour faire la petite provision de viande conservée dans la graisse fondue ; encore ce jour sera-t-il un jour de réjouissance pour la famille entière.

N'est-ce pas là en bonne partie ce que vous avez lu au IIe Livre des Rois (XII), dans la parabole du riche qui, pour recevoir un étranger, au lieu de tuer l'une des bêtes de ses nombreux troupeaux, fait prendre l'unique brebis du pauvre son voisin, récit que le prophète Nathan termine par ces foudroyantes paroles à l'adresse de David coupable d'adultère : *Tu es ille vir !* Cet homme, c'est toi !

« Il y avait dans la ville deux hommes, l'un riche, l'autre pauvre ; le riche avait des brebis et des bœufs en grand nombre. Le pauvre ne possédait qu'une petite brebis qu'il avait achetée et nourrissait, qui grandissait auprès de lui avec ses enfants, mangeant de son pain, buvant dans son écuelle et dormant à ses côtés : elle était comme sa fille, etc., etc.... »

Les Noces.

Le cérémonial des noces n'a pas beaucoup changé en Orient depuis les temps bibliques.

La veille du mariage, les amies ou parentes de la nouvelle épouse la conduisent solennellement au bain, y passent des heures à la parfumer, à lui noicir le tour des yeux au sulfure d'antimoine, à l'orner de leur mieux dans le goût du pays.

N'est-ce pas ce que nous lisons dans Ézéchiel (XXIII, 40) : « Voici venir ces hommes pour qui tu t'es lavée, tu t'es peint d'antimoine le tour des yeux, tu t'es couverte de tous les ornements des femmes » ?

N'est-ce pas à ce bain des noces que saint Paul fait allusion en écrivant aux Éphésiens (V, 25, 26) : « Époux, aimez vos épouses comme le Christ a aimé son Église, se livrant pour elle, afin de la sanctifier après l'avoir purifiée par le bain de l'eau dans la parole de vie ? »

Les musulmanes d'Égypte et de Syrie se souviennent du jour de bain de leurs noces comme d'un des plus beaux jours de leur vie.

Les noces se célèbrent le soir et le plus souvent de nuit. La fiancée est conduite processionnellement à la maison de son époux au travers des rues les plus fréquentées de la ville. Des musiciens, des danseurs et des bateleurs ouvrent la marche; après eux viennent des jeunes gens portant des torches allumées, et enfin la nouvelle mariée entièrement cachée sous un voile, immense qui pend de tous côtés jusqu'à terre. Des femmes et des jeunes filles l'entourent et font retentir les airs de leur cri de fête, le *lou lou lou* ou *zagharit*. La nouvelle épouse s'avance avec une lenteur extrême ; aussi un *pas d'épouse* signifie-t-il une lenteur affectée.

Quand le cortège et les invités entrent avec la nouvelle mariée dans la maison de l'époux, c'est presque toujours à une heure avancée de la nuit.

Si les familles sont chrétiennes, le curé se trouve là, reçoit le consentement des deux parties en présence des témoins et bénit la nouvelle union. Le reste de la nuit se passe en un joyeux festin, où abondent surtout les sucreries et les breuvages de toute sorte.

Dans les familles musulmanes, la jeune femme, arrivée dans la maison de son époux, passe la veillée avec ses amies, pendant que l'époux fait les honneurs du festin nuptial aux invités dans un appartement séparé de celui des femmes. Il ne verra le visage de son épouse qu'après le départ des étrangers.

Un jeune magistrat musulman de ma connaissance vint un jour me parler de son prochain mariage. Ce qui l'inquiétait, c'était qu'il n'avait pas pu réussir à entrevoir le visage de sa future épouse, et qu'on lui avait même refusé sa photographie. Craignait-il quelque surprise, comme celle de Job, s'apercevant un peu tard qu'on lui avait donné Lia aux yeux chassieux en place de la belle Rachel ?

Ces processions nuptiales sont bien anciennes.

Jonathas et Simon Machabée, pour venger le sang de leur frère Jean, attendirent dans une embuscade une grande noce de la cité meurtrière. Au bruit de la procession, ils lèvent les yeux et voient l'époux, ses amis, ses frères, qui s'avancent avec un grand appareil de timbales, d'instruments de musique et d'armes ; ils se précipitent sur le cortège, en tuent, en blessent un grand nombre ; les autres fuient dans les montagnes, abandonnant un riche butin. (I Mach. IX, 36 et suiv.)

La promenade solennelle de la nouvelle épouse se rendant de nuit à la maison de son époux, le festin des noces, se retrouvent dans les récits évangéliques, avec quelques usages aujourd'hui disparus.

L'époux allait chercher son épouse chez elle et l'accompagnait dans la procession avec des jeunes gens ses amis. JÉSUS parle de ces compagnons de noces quand il dit : « Est-ce que les fils de l'époux peuvent pleurer quand l'époux est avec eux ? » (Matt. IX, 15.)

Des jeunes filles portant des lampes allumées entouraient la jeune mariée et entraient à sa suite dans la maison de l'époux pour prendre part au festin. On se demande, en lisant la parabole des dix vierges (Matt. XXV), si elles étaient réunies chez l'époux ou dans une autre maison peu éloignée de celle de l'époux, attendant le passage de la procession pour s'y joindre. Peu importe. La noce ayant tardé, elles s'endormirent; quand elle vint, les lampes s'étaient éteintes ; rien d'étonnant, si elles

n'étaient pas plus grandes que celles qu'on trouve dans toutes les ruines d'Orient. Les vierges folles, qui n'avaient pas apporté d'huile pour entretenir leurs lampes, coururent en acheter, et arrivèrent trop tard à la maison de l'époux : la porte était fermée.

ÉPOUSE ACHETÉE par des ANNÉES de SERVICE.

Dans le Hauran les filles se vendent en mariage. Aussi les filles comptent-elles pour beaucoup dans la fortune du père de famille, et la naissance d'une fille est-elle considérée comme un plus grand bonheur que celle d'un garçon. Le prix d'une fille s'estime sur sa force, son habileté aux travaux du ménage, nullement sur sa beauté. C'est que la femme doit avoir soin des troupeaux, du laitage, faire presque tout le travail de la maison, et que dans ces pays on ne se préoccupe guère d'autre chose.

Il n'est point rare que, pour éviter des débours considérables, deux familles conviennent de se donner mutuellement leurs filles en mariage. Alors il y a un échange : on fait estimer les deux filles, et celui qui prend la meilleure doit une soulte, ordinairement payable en bœufs, moutons ou chameaux.

Chez les Bédouins et les Druses, une fille coûte environ 200 francs. Chez les chrétiens elle se paye plus cher, de 1500 à 2000 francs. Pourquoi cette différence ? On ne sait le dire, l'usage le veut ainsi. Serait-ce parce que le chrétien, ne pouvant pas répudier son épouse, n'est guère exposé à faire plusieurs fois un pareil achat ?

Si le jeune homme chrétien ne peut donner en entier le prix de la jeune fille qu'il désire en mariage, il se met au service de son beau-père un nombre convenu d'années, après lesquelles il sera libre de sa dette, comme fit Jacob pour obtenir Rachel, avec cette différence qu'il reçoit son épouse avant d'avoir acquitté les années de service.

Un missionnaire du Hauran citait un chrétien en service depuis quinze ans chez son beau-père, comme un domestique chez son maître, sans autre salaire que l'extinction progressive de sa dette matrimoniale.

ISMAEL et les BÉDOUINS.

Quand Agar l'Égyptienne fuyait au désert pour se soustraire aux mécontentements de sa maîtresse Sara, l'ange du Seigneur lui apparut près d'une fontaine et lui dit : « Tu mettras au monde un fils et tu l'appelleras Ismaël. Il sera un homme sauvage, il lèvera la main contre tous et tous lèveront la main contre lui. Il plantera sa tente contre tous ses frères. » (Gen., XVI, 7 et suiv.)

C'est encore aujourd'hui le caractère du Bédouin, descendant d'Ismaël ; les siècles n'ont rien changé au tableau prophétique tracé par l'ange du Seigneur. Du reste, la race d'Ismaël ne s'est point mélangée à d'autres : jamais un étranger ne s'est fait Bédouin.

Le Bédouin de nos jours se promène dans le désert cherchant quelque rapine ; s'il s'approche des lieux habités, ce n'est que pressé par le besoin pour y trouver

sa vie. Jamais il ne se sépare de sa lance ou de son fusil. Aussi tout voyageur le regarde-t-il comme son ennemi.

Cependant celui qui a eu de longues relations avec les tribus de Bédouins, qui a parlé leur langue et vécu près d'eux, vante communément leur loyauté, leur générosité chevaleresque ; il les dépeint comme d'honnêtes et nobles brigands. Ce chevalier errant du désert a ses principes, ses théories de brigandage, je dirai même qu'il croit avoir ses titres.

Le désert est sa propriété, il n'en a pas d'autres. Si vous voulez traverser sa terre en paix, achetez la *fraternité*, l'*achkoué*, d'un membre quelconque de la tribu ; rien de fâcheux ne vous arrivera sur le territoire qu'elle occupe ; sinon le Bédouin se paiera lui-même en vous dépouillant. Comment voulez-vous qu'il fasse ? Il n'y a ni douaniers ni percepteurs d'impôts.

Un honnête Bédouin, voyageant avec nous dans les déserts à l'orient de la Syrie, nous exposa, chemin faisant, sa théorie sur les rapines de sa nation. « Vous, dit-il, vous possédez des champs qui vous donnent du blé pour votre nourriture et de l'orge pour vos chevaux : cela doit vous suffire. A nous DIEU a donné le désert, qui ne produit rien. Il veut donc que nous vivions de ce que d'autres y apportent. Notre affaire est de prendre, comme la vôtre est de moissonner vos champs. »

La parole du Bédouin est sacrée ; jamais il ne trompe celui qui lui donne sa confiance. Un Bédouin vint à Damas vendre une superbe jument, seule fortune d'une pauvre veuve dont le mari est mort dans une razzia. Le consul de France achète la jument et solde le prix au Bédouin. Celui-ci, avant de se retirer, fait ses adieux à sa belle monture ; il l'interpelle, la caresse, lui baise les naseaux ; tandis que tous le regardent, d'un bond il saute sur la jument et disparaît au galop. Une semaine s'était écoulée sans nouvelles, quand on annonce au consul que le Bédouin est là ramenant sa jument. « Si j'étais parti l'autre jour pour ma tribu sur un autre cheval, dit-il au consul, les rôdeurs des tribus ennemies auraient compris que j'avais vendu la belle jument connue de tous et que j'en rapportais le prix ; ils m'auraient dépouillé. Je viens de porter l'argent à la pauvre veuve sans crainte d'être arrêté. Maintenant je te ramène la jument, elle est à toi. Quand j'ai fui sans te demander de partir avec elle, c'est que tu ne me l'aurais pas accordé, car tu ne nous connais pas. »

Les MOULINS.

TOUS les voyageurs connaissent le petit moulin à main usité dans tout l'Orient, en Mésopotamie comme au Soudan. Ce sont deux petites meules, larges de 50 à 60 centimètres, épaisses de 6 à 10. Celle de dessous est légèrement convexe pour faciliter la chute de la farine. L'autre l'emboîte exactement. Au milieu de la meule supérieure, seule mobile, est un assez large trou, traversé diamétralement par une petite pièce de bois ou de fer, percée elle-même d'un trou où s'engage le pivot de fer s'élevant au centre de la pierre inférieure. Le moulin

est ordinairement posé à terre sur une peau : une ou deux femmes, accroupies l'une en face de l'autre, tournent la pierre supérieure par un manche de bois planté debout sur la meule et près du bord. Si deux femmes travaillent ensemble, l'une d'elles tourne de la main gauche et se sert de la droite pour mettre le grain dans le trou central, que le petit moyeu ne ferme pas entièrement.

C'est un travail dur, toujours réservé aux femmes de basse condition, aux esclaves. « Je ferai périr les premiers-nés des Égyptiens, dit le Seigneur à Moïse, depuis le premier-né du pharaon qui est assis sur son trône, jusqu'à celui de la servante qui travaille à la meule. » (Ex., XI, 5.) La suprême injure que les Philistins firent subir à Samson après lui avoir crevé les yeux, fut de le mettre à tourner le moulin. (Juges, XVI, 21.)

Voyant au Caire, dans l'établissement de la Mission du Soudan, des femmes chrétiennes échappées au Mahdi qui tournaient la meule, je m'étonnais qu'on les occupât dans un travail si peu rémunérateur : « Quand elles retourneront dans leur pays, me répondit Mgr Sogaro, elles devront faire ce travail une grande partie du jour, et c'est pénible : il ne faut pas qu'elles en perdent l'habitude. »

Le bruit du petit moulin est le signe d'une maison prospère ; le silence des meules marque l'indigence, la paresse, la désolation. Le Seigneur, prédisant par la bouche de Jérémie la désolation de la captivité, ne dit-il pas : « Je leur enlèverai la voix de la joie et de l'allégresse, la voix de l'époux et de l'épouse, la voix de la meule et la lumière de la lampe » ? (XXV, 10.) L'Ecclésiaste décrit ainsi les tristesses de la vieillesse et les approches de la mort dans la famille : « Les femmes seront oisives et tourneront la meule en petit nombre ; elles fermeront les portes qui donnent sur la place, et on n'entendra plus que faiblement le bruit du moulin. » (XII, 3, 4)

Il était défendu aux Juifs de prendre en gage la meule supérieure et la meule inférieure, pour que le débiteur ne fût pas privé d'un instrument nécessaire à la vie de sa famille. (Deut. XXIV, 6.) Même dans le désert, les Hébreux avaient porté de ces petits moulins, et s'en servaient pour broyer la manne. (Nombres, XI, 8.)

Ces moulins à main étaient sans doute les plus répandus dans les temps anciens, comme aujourd'hui ; mais ils n'étaient pas les seuls usités en Orient. On avait aussi dans les bourgades des meules plus grandes tournées par des bêtes, comme on le voit encore à Jérusalem et dans les villes de la Syrie qui n'ont pas de cours d'eau. Dans l'Évangile de saint Matthieu, il est parlé du moulin à main tourné par deux femmes, quand Notre-Seigneur dit qu'au dernier jour, des deux femmes qui tournent la même meule, l'une sera prise et l'autre sera laissée. (XXIV, 41.) Il est question du moulin à âne quand le Sauveur dit de celui qui a scandalisé un petit enfant : « Il aurait mieux valu pour lui qu'on lui eût mis au cou une meule à âne et qu'on l'eût précipité au fond de la mer. » (XVIII, 6.)

Les meilleurs moulins à main se fabriquent dans le Lédja, l'ancienne Trachonitide, avec la lave poreuse et relativement légère qui forme presque tous les rochers du pays. C'est un article d'exportation dans tout l'Orient.

Le PACTE du SEL.

SINGULIÈRE expression que nous trouvons deux fois dans la Sainte Écriture : « Le pacte du sel est indissoluble devant DIEU » (Nombres, XVIII,19), dit le Seigneur à Aaron. — « Ignorez-vous que le Seigneur a donné le trône d'Israël à David et à ses descendants pour toujours par un pacte de sel ? » (Paral., XIII, 5,) cria Abia à Jéroboam avant de lui livrer bataille.

Le livre d'Esdras nous explique le sens de cette parole. Nous y lisons (I Esdr. IV, 14) que les Samaritains, pour protester de leur fidélité aux intérêts d'Artaxercès, écrivirent à ce prince : « Nous n'avons point oublié le sel que nous avons mangé dans votre palais. » Les coutumes arabes d'aujourd'hui nous l'expliquent mieux encore.

Deux arabes qui veulent prendre un engagement réciproque, conclure un traité, cimenter leur amitié, trempent deux bouchées de pain dans le sel et les mangent ensemble. L'alliance ainsi conclue est indissoluble. A celui qui tenterait de la rompre, ils répondraient infailliblement : « C'est impossible, il y a entre nous le pain et le sel. » Dans leur langage, manger ensemble le pain et le sel signifie faire un traité ou se jurer amitié. Les Persans parlent de même : pour flétrir le traître, ils l'appellent traître jusqu'au sel.

Peut-être l'idée de fidélité associée au sel dans cette coutume, vient-elle de l'incorruptibilité qu'il communique aux substances animales et végétales.

Les REPAS.

LE principal repas des Orientaux est celui du soir. Ont-ils à table un étranger, ils lui servent invariablement, sur un vaste plat rond en métal, une montagne de riz ou de blé concassé, surmontée de volailles rôties, d'un agneau, de quartiers de viande non découpés : ce plat est le fond et le sommet culminant du repas ; tout le reste n'est qu'un accessoire, une garniture de la table.

D'assiettes, de couteaux, de fourchettes, on sait qu'il n'y en a pas ; chacun se sert avec les doigts et prend directement dans le plat commun le morceau qu'il porte à la bouche. Pourtant tout se fait avec une certaine convenance. On ne prend que devant soi sans jamais attaquer la région du plat qui fait face au voisin. La viande, ils la dépècent aisément avec trois doigts, tirant avec le pouce et le médium ce qu'ils veulent prendre pendant que l'index repousse le reste. Le riz, le jus, l'assaisonnement, qui se trouve souvent sur un autre plat, ils le prennent dans un morceau de galette de pain recourbé en gouttière entre les doigts, ou même, si l'assaisonnement est liquide, ils se contentent d'y tremper le pain.

C'est ainsi que les choses ont dû se passer à la dernière Cène. Quand JÉSUS dit à ses apôtres : « Celui-là me trahira qui met la main avec moi dans le plat » (Matt. XXVI, 23), les apôtres ne comprirent pas qu'il parlait de Judas. En effet le Sauveur par ces paroles ne faisait que répéter d'une manière plus saisissante ce qu'il leur avait déjà dit : « L'un de vous qui mange avec moi me trahira, » (Marc, XIV, 18,) et ne désignait personne en particulier, puisque tous prenaient de la main avec lui

dans le même plat. Sur un signe de saint Pierre, le disciple bien-aimé, qui était penché sur le Cœur du Maître, demande : « Seigneur, qui est-ce ? — C'est celui auquel je vais présenter un morceau de pain trempé ; » et, trempant du pain (dans l'assaisonnement), JÉSUS l'offrit à Judas. (Jean, XIII, 24 et suivant.) Il est vrai qu'auparavant le traître avait demandé : « Est-ce moi ? » et JÉSUS lui avait répondu : « Tu l'as dit. » (Matth. XXVI,25.) Mais ces paroles, à ce qu'il paraît, le Sauveur les prononça si bas que les autres apôtres ne les entendirent point ; il voulait toucher le traître et non pas l'humilier.

L'Oriental mange peu avant le milieu du jour ; les nomades, les travailleurs, ne prennent le matin qu'un morceau de galette, et s'en passent pour un rien. Dans les villes et ailleurs, l'usage est de ne prendre avant midi qu'une petite tasse de café noir sans pain, tasse si petite qu'elle peut servir de coquetier : elle ne tient que 25 à 30 grammes. Même au collège les enfants sont assez indifférents au déjeuner du matin.

Il semble qu'autrefois les Juifs étaient encore plus sobres avant midi. Ne lisons-nous pas dans l'Ecclésiaste : « Malheur au pays dont les princes mangent le matin ! » (X, 16.) Du reste, chez les Juifs, ne rien prendre avant midi n'était pas jeûner. Le jeûne, comme nous l'apprennent Flavius Josèphe et saint Jérôme, s'étendait jusqu'au coucher du soleil.

Le jour même de la Pentecôte, quand les esprits forts du temps raillaient la prédication des apôtres, disant : « Ils sont pleins de vin, » saint Pierre, élevant la voix, leur répondit : « Ce n'est pas ce que vous dites ; ils ne sont point ivres, car ce n'est encore que la troisième heure, » (Actes II, 13, 15,) c'est-à-dire que certainement ils n'ont encore rien pris, puisqu'il n'est que neuf heures du matin.

Cependant cette abstinence de nourriture avant midi n'était pas une loi. JÉSUS, venant de Béthanie à Jérusalem *le matin*, eut faim et, voyant un figuier près du chemin, il s'en approcha pour y chercher des fruits. (Matth. XXI, 18, 19.)

A ce propos notons que, chez les peuples d'Orient, cueillir un fruit le long du chemin, manger quelques raisins en traversant une vigne, égrener une poignée d'épis dans un champ, est chose tout à fait licite, et personne ne s'en fait faute. Le propriétaire qui y trouverait à redire serait tenu pour un mal élevé. Aussi les Pharisiens ne blâment pas JÉSUS d'avoir laissé ses disciples prendre des épis dans un champ quand ils avaient faim, mais seulement ils trouvent mauvais que la chose se soit faite un jour de sabbat, et lui en font un reproche, comme s'ils avaient violé la loi du repos. (Matth. XII, 12 et suiv.)

Du reste, eussent-ils blâmé le mince larcin des apôtres, JÉSUS leur aurait répondu par le texte formel de la loi : Si tu entres dans la vigne de ton prochain, mange des raisins tant qu'il te plaira, mais n'en emporte pas avec toi. Si tu passes par le champ de ton ami, casse des épis, frotte-les dans la main, mais ne moissonne pas avec la faux. » (Deut. XXIII, 24, 25.)



PAROLE et DÉVOUEMENT.

UN vieux missionnaire, bien populaire en Syrie, expliquait la parabole des deux fils envoyés à la vigne : Un homme avait deux fils ; s'approchant du premier, il lui dit : « Mon enfant, va aujourd'hui travailler à la vigne. — Non, » répondit-il. Mais plus tard il y alla.

Le père va trouver le second de ses fils et lui donne le même ordre. Celui-ci de répondre : « J'y vais, » mais il n'y alla pas. (Matth. XXI, 28 et suiv.)

Le fils qui répond non et qui va, c'est l'Européen, dit le missionnaire. Celui qui dit oui et qui ne va pas, c'est l'Oriental.

Les braves Syriens, ses auditeurs, ne se fâchèrent pas, reconnaissant bien qu'il y avait du vrai dans l'application de la parabole. C'est que le dévouement et surtout la fidélité à la parole ne sont pas leurs vertus principales.

Je crois vraiment que beaucoup d'indigènes n'attachent guère plus de valeur à la parole que nous n'en donnons à un geste. Quand nous leur posons une question ou que nous leur faisons une demande, leur pensée ne se porte pas sur la vérité pour nous la dire, mais sur ce qui peut nous être agréable ou leur être utile. Que de choses nous pourrions conter sur ce sujet !

En voyage, si vous appelez votre moukre ou votre chamelier pour partir, il vous répondra infailliblement que tout est prêt, et il ne bouge pas. Comme je demandais à un chamelier pourquoi il me répondait toujours que tout était prêt quand il ne voulait pas partir : — « Serais-tu plus content, me répondit-il, si je te disais toujours que je ne veux pas partir ? »

Ne vous plaignez pas si l'on a manqué au rendez-vous le mieux convenu : c'est inutile. On vous répondra tranquillement : *Ma biçael,* c'est égal.

Le PUITS de la MORT.

TOUS ceux qui ont visité les pyramides de Giséh ont vu à cent pas du Sphinx, au sud de la grande pyramide, un vaste puits creusé dans le roc, appelé par les drogmans *tombe de Campbell,* du nom d'un consul anglais. Le puits est à peu près carré, large de neuf mètres, profond de seize et demi ; au milieu se voit un sarcophage en basalte noir, jadis recouvert d'une voûte ; des ouvertures pratiquées au bas des parois donnent accès à des chambres sépulcrales également creusées dans le rocher, qui contenaient d'autres sarcophages.

Ainsi sont disposées les tombes de l'ancienne Égypte : un puits carré, creusé profondément dans le sol, et au fond de ce puits des chambres sépulcrales, à jamais closes quand elles ont reçu leur dépot funèbre : tel est l'arrangement général. Parfois un édicule de forme massive et carrée où, à certains anniversaires, les membres de la famille se réunissaient, s'élève au bord du puits. Le plus souvent le puits est comblé, le terrain nivelé tout autour ; rien n'annonce aux vivants la demeure des morts. — Nous ne parlons pas de la profonde tranchée qui entoure la tombe de Campbell : elle est une particularité toute spéciale.

C'est dans des puits semblables qu'on a découvert à Saïda, en 1887, la momie du roi de Sidon Tabnite, et les splendides sarcophages pour lesquels le sultan fait construire une nouvelle salle dans son musée de Constantinople. On rencontre également en Palestine quelques-uns de ces puits à tombeaux, moins profonds que ceux de l'Égypte.

Le Roi-Prophète, David, les connaissait sans doute. Il y fait allusion dans ses psaumes : « Tu les conduiras dans le puits de la mort (Ps. LIV, 24). Que le puits ne se ferme pas sur moi. » (Ps. LXVIII, 16.)

Le puits de l'abîme qu'ouvre le cinquième ange de l'Apocalypse (IX) est peut-être aussi une figure tirée des anciennes sépultures de l'Égypte.

BAUME du SAMARITAIN. — GENÊT d'ÉLIE.

UN Père Franciscain de Terre Sainte nous raconta que, se rendant de Jérusalem à Jéricho accompagné d'un Bédouin, celui-ci se déchira la jambe contre son grand étrier en descendant de cheval ; le sang coulait en abondance. — « As-tu du vin ? » demanda-t-il au Père. Et, tirant de sa sacoche la fiole d'huile qui lui sert à arroser son pain, il y verse du vin, agite violemment, lave sa blessure avec le mélange, la couvre d'une compresse, et remonte à cheval comme si de rien n'était.

C'est ainsi que le bon Samaritain de l'Évangile, sur la même route, pansa les blessures d'un pauvre homme maltraité par des voleurs et le mit sur un cheval.

Ce mélange d'huile et de vin est encore connu de nos médecins sous le nom de *baume du Samaritain;* ils l'emploient pour des blessures douloureuses : l'huile adoucit et relâche, le vin tonifie.

Sur ces chemins solitaires de l'Orient le voyageur retrouve souvent des tableaux des Livres Saints,rencontres pleines de charme. Dirai-je ici une de ces coïncidences qui suivit de près l'histoire du Père Franciscain ?

En route pour le Sinaï, nos chameliers, je ne sais pourquoi, nous arrêtèrent au milieu du jour dans le plus brûlant des déserts. Ces bonnes gens ont leurs caprices ou leurs raisons qu'ils ne disent pas toujours, et le mieux après tout est de subir leurs volontés en paix, car au désert ils sont maîtres de la situation.

Comme pour s'excuser, le chef chamelier vient à moi et, me montrant un gros genêt, la seule verdure de la plaine : « Couche-toi là-dessous, me dit-il, tu auras de l'ombre et tu pourras dormir. » Il appela même le genêt de son vrai nom, un *rétam :* les botanistes disent *retama retam* (Forsk.).

Naturellement je pensais au prophète Élie, qui, fuyant la colère de Jézabel sur la route du Sinaï, se jeta sous un rétam, et y dormit à l'ombre jusqu'à ce que l'ange vînt le toucher et lui apporter le pain cuit sous la cendre, que tous les saints Pères prennent pour une figure de la sainte Eucharistie, lui disant :« Lève-toi et mange, car il te reste encore à faire un long chemin. » (III Rois, XIX, 4 et suiv.) — Il est vrai que dans la *Vulgate* nous lisons un genévrier et non pas un genêt : mais le nom rétam est dans le texte breu, et s'est conservé en arabe pour désigner cette espèce de genêt ; saint Jérôme est bien excusable de l'avoir mal traduit, vu l'état des connaissances botaniques à son époque.

Ce genêt est si amer qu'aucun animal ne le mange, pas même le chameau. Aussi reste-t-il souvent seul dans toute sa grandeur sur ces chemins du désert, où les troupeaux des nomades ont dévoré les autres plantes jusqu'à la racine.

Les eaux dévastatrices.

Dans les désérts qui entourent le nord de la mer Rouge les pluies sont rares ; il ne tombe annuellement que trois à quatre centimètres d'eau. Aussi le voyageur est-il tout surpris d'y trouver, à travers les vallées et les gorges, des amas considérables de terre, de gravier, de rochers parfois énormes, que de puissants courants d'eau seuls ont pu amener là. Il en est d'autant plus étonné que des troncs d'arbres à demi-enfouis dans le sable, des terres encore meubles arrêtées derrière les rochers, des racines découvertes, lui montrent ces bouleversements comme dus à une cause relativement récente et même encore en action.

Nous avons déjà parlé des grandes jetées de terre qui sillonnent la plaine d'Arabah, sur la rive ouest de la mer Rouge. La presqu'île sinaïtique présente des effets du même genre encore plus surprenants.

Presque toutes les vallées qui débouchent sur le rivage de la mer ont sur leur prolongement un promontoire formé des terres et des roches charriées par les eaux.

Des étendues considérables dans ces vallées, spécialement dans les ouadis Ech-Cheikh et Feiran, furent jadis remplies, jusqu'à une grande hauteur, de débris apportés par des eaux d'orage ; puis des inondations postérieures ont creusé dans ces remblais un vaste lit qui forme la vallée actuelle. Il n'est resté des premiers dépôts que d'énormes berges horizontales d'argile et de pierres, collées contre les pentes de la montagne, présentant sur leurs talus les coupes les plus fantastiques, et attestant par leur hauteur, de 10 à 25 mètres, la puissance des torrents qui les ont formées.

Les *jorfs* de Feiran, c'est le nom que les indigènes donnent à ces dépôts, sont tellement surprenants que plusieurs explorateurs se sont crus obligés de leur assigner une autre origine. L'un d'eux écrit que le ouadi, dans les temps anciens, a dû être un lac dont les eaux, après s'être ouvert une issue, entraînèrent les dépôts accumulés dans le fond durant de longues années, ne laissant que les bords adhérents à la montagne. Un autre explorateur, après avoir mesuré dans ces jorfs des blocs de rochers de mille mètres cubes, déclare que des glaciers sont seuls capables de transporter de pareilles masses, et assimile ces berges à des moraines de glaciers complètement disparus.

Mais plus récemment l'un des membres de la grande expédition scientifique anglaise du Sinaï en 1868 et 1869, M. Holland, fut témoin, dans ce même ouadi Feiran, d'une tempête de pluie dont les effets désastreux prouvèrent assez la puissance des eaux d'orage dans ces contrées pour qu'il ne soit pas nécessaire de chercher ailleurs la cause des jorfs.

Le 3 décembre 1867, rien n'annonçait un orage ; il ne tombait que quelques gouttes d'eau. Tout à coup, vers 5 heures du soir, les nuages qui couvraient le

Serbal se fondent en une averse effroyable ; en un quart d'heure tous les ravins de la montagne déversent dans la vallée des torrents pleins d'écume ; une heure et quelques minutes après le commencement de l'orage, le ouadi, large en cet endroit de 300 mètres, est devenu une rivière furieuse, profonde de 8 à 10 pieds. Mille palmiers environ sont emportés, les gourbis des Arabes sont détruits, leurs chèvres, leurs moutons, leurs chameaux sont noyés, et tout un camp de trente Bédouins, situé un peu plus bas dans la vallée, périt dans les flots.

Les rochers nus des montagnes, un sol généralement dur qui n'a jamais été remué, l'absence d'une végétation capable de retenir une partie des eaux, la pente rapide du sol, enfin les conditions climatériques de ces pays chauds et élevés, favorables aux pluies torrentielles et subites, expliquent la puissance et la soudaineté de ces torrents.

Un orage peut éclater sur une montagne, à quelque distance, sans que le Bédouin de la vallée s'en aperçoive : il ne le saura qu'à l'arrivée subite d'un flot dévastateur auquel il n'aura plus le temps d'échapper. Les Bédouins de la presqu'île sinaïtique nomment ces torrents des averses, des *seils*. Ils les redoutent à ce point que, même dans la belle saison, ils ne plantent pas leurs tentes dans le fond des vallées, à moins d'y être contraints, mais s'établissent à quelque hauteur sur le flanc de la montagne.

Job devait connaître ces déserts, et il avait probablement fréquenté les vallées des montagnes au levant de la mer Morte, qui sont à peu près dans les mêmes conditions. Ne fait-il pas allusion à cette puissance des eaux quand il dit à ses amis : « Si DIEU retient les eaux, tout se dessèche ; s'il les envoie, elles bouleversent la terre. (XII, 15.) — Les terreurs tombent sur l'impie comme les eaux, et la tempête l'emporte dans la nuit ! » (XXVII, 20.)

Le CONCOMBRE des PROPHÈTES.

DANS les ouadis de la péninsule sinaïtique, spécialement au ouadi Feiran, le voyageur attentif remarque sur le sable un charmant petit concombre, un bijou de concombre, sous une tige rampante au feuillage clair et découpé. Il est parfaitement rond, à peine gros comme une belle noix ; d'admirables teintes vertes et jaunes y dessinent les taches capricieuses d'une carte géographique; de petits boutons pointus et inoffensifs, régulièrement espacés, ornent sa surface. Linnée lui a fait l'honneur de l'appeler *concombre des prophètes, (cucumis prophetarum,)* en souvenir d'un miracle d'Élisée.

Le prophète était retourné à Galgala ou Gilgal (actuellement Djildjilieh, à 20 kilomètres nord de Béthel). Comme il y avait famine en ce pays et que les enfants des prophètes l'avaient suivi, il dit à l'un de ses serviteurs de prendre une grande marmite et de leur préparer à manger.

Le serviteur, étant sorti pour chercher des herbes des champs, trouva une espèce de vigne sauvage. Il en cueillit des concombres sauvages (en hébreu pakkouôth) plein son manteau. De retour, il les coupa par morceaux et les fit cuire

[illegible] Les disciples d'Élisée n'en eurent pas [illegible] est dans la marmite : *Mors in olla !* » [illegible] la farine dans la chaudière, et toute [illegible] v.)

[illegible] d'âne.

[illegible] gulièrement amer, mais il n'est point [illegible] tine, et il n'est d'ailleurs aucune raison [illegible] cle raconté dans la Bible.

La Vulgate traduit *pakkouôth* par *coloquinte*. La coloquinte est aussi une cucurbitacée bien amère, puisqu'on n'a rien trouvé de mieux à mêler aux huiles de navires pour empêcher les chauffeurs nègres de les boire. Mais elle ne croît pas sur les hauteurs de Djildjilieh ; elle aime les rivages de la mer et les plaines salées du désert.

Plusieurs interprètes pensent que, dans le récit biblique, il s'agit du concombre d'âne, nommé par Linnée *momordique à ressort (momordica elaterium)*, par nos botanistes modernes, suivant Richard, *ecballium elaterium*. Ils observent que le mot *pakka* ou *bakka*, qui paraît être la racine de *pakkouôth*, signifie *rompre*, *éclater*, en hébreu aussi bien qu'en syriaque et en chaldéen. Or, ce qui distingue particulièrement la momordique à ressort, c'est que son fruit, lorsqu'il est mûr, se détache de son pédoncule, soit au moindre contact, soit spontanément, et projette au loin ses graines dans un jet de liquide, en se contractant brusquement à peu près comme le fruit de la balsamine.

D'ailleurs, rien de plus commun en Judée que le concombre d'âne : il croît sur les montagnes, envahit les champs de la plaine, couvre le sol auprès des habitations. Rien n'est plus âcre que son fruit, gros comme une datte et tout hérissé de poils rudes ; un centigramme de sa pulpe suffit pour provoquer des vomissements.

L'opinion qui l'identifie avec les concombres miraculeusement adoucis par Élisée n'est point nouvelle : saint Éphrem la cite. Nous la croyons la plus probable.

Le concombre d'âne est commun dans la France méridionale ; on le trouve dans tous les pays qui entourent la Méditerranée.

LE LIS BLANC.

DE toutes les plantes bibliques la plus célèbre, ce semble, est le lis. La Sainte Écriture le nomme près de trente fois ; l'Église emprunte plusieurs de ces passages dans les louanges qu'elle adresse à la Mère de DIEU : « Je suis la fleur des champs et le lis des vallons. Ma bien-aimée est parmi les filles comme le lis entre les épines, etc. » (Cant. II, 1 et 2.)

Le peuple des fidèles entend toujours le lis blanc de nos jardins. Quant aux modernes scrutateurs du texte sacré, ils se sont mis à douter que le nom hébreu *chouchân*, traduit dans la Vulgate par *lis*, désigne exclusivement le lis blanc.

Ils reconnaissent que tous les passages de la Bible conviendraient au lis blanc si cette fleur était commune dans les montagnes et les vallées de la Palestine, sauf peut-être les paroles du Cantique des cantiques (V, 13) où les lèvres du Bien-Aimé sont comparées au lis, ce qui semble indiquer une fleur rouge. Mais le lis blanc se rencontre si rarement et en si petit nombre dans les champs de la Palestine et des autres contrées que, jusqu'à ces dernières années, les maîtres de la science ne pouvaient lui assigner aucun lieu de la terre où la plante fût certainement spontanée ; de là les doutes et les multiples interprétations.

Dans une région sauvage du Liban, à sept kilomètres est de Ghazir en Kesroan, près du village de Feitrûn, sur une montagne rocailleuse et couverte de brous-

sailles, à 1200 mètres d'altitude, les lis blancs croissent en telle abondance que toutes les petites églises maronites des environs y vont chercher leurs bouquets pour le mois de Marie. Nos élèves de Ghazir en rapportaient parfois pour leurs fêtes des paquets qui auraient fait la charge de plusieurs baudets. Les fleurs sont aussi grandes que celles de nos jardins, les tiges ont jusqu'à deux mètres de haut. Quelques plantes descendues dans la vallée mêlent leurs fleurs aux lauriers-roses du ruisseau.

Le fait est aujourd'hui inscrit dans la grande *Flore orientale* de Boissier. Si nos doctes hébraïsants l'eussent connu, peut-être n'auraient-ils pas proposé d'entendre, par le mot biblique *chouchân*, le lis bulbifère et le lis de Chalcédoine, tous deux à fleur rouge, le glaïeul, la fritillaire impériale, un bel iris du lac Mérom, la tulipe rouge, la renoncule asiatique, l'anémone à couronne et d'autres plantes encore.

Ne nous étonnons pas que le lis, si recherché, ait peu à peu disparu des champs dans une contrée aussi peuplée que l'ancienne terre d'Israël. Craignons plutôt que cette belle plante biblique devienne rare dans le Liban, maintenant qu'on sait en orner les nombreuses chapelles du pays. Déjà en 1887 j'eus quelque peine à la retrouver sur la montagne ; je ne la rencontrais en nombre que dans une gorge sauvage, au-dessus du village de Délepta.

Les TROIS ROSES de JÉRICHO.

LA célébrité des roses de Jéricho vient de la louange que l'Église adresse à la Très-Sainte Vierge en empruntant les paroles de la Sagesse : « *Quasi palma exaltata sum in Cades, et quasi plantatio rosæ in Jéricho !* — J'ai grandi comme le palmier de Cadès et comme le rosier de Jéricho. » (Ecclésiastiq. c. XXIV, v. 18.)

Actuellement on désigne sous le nom de rose de Jéricho une petite plante dont les rameaux rampent sur le sol, et qui n'a rien de commun avec les roses des jardins. On peut donc se demander quelle est la fleur dont parle la Sagesse.

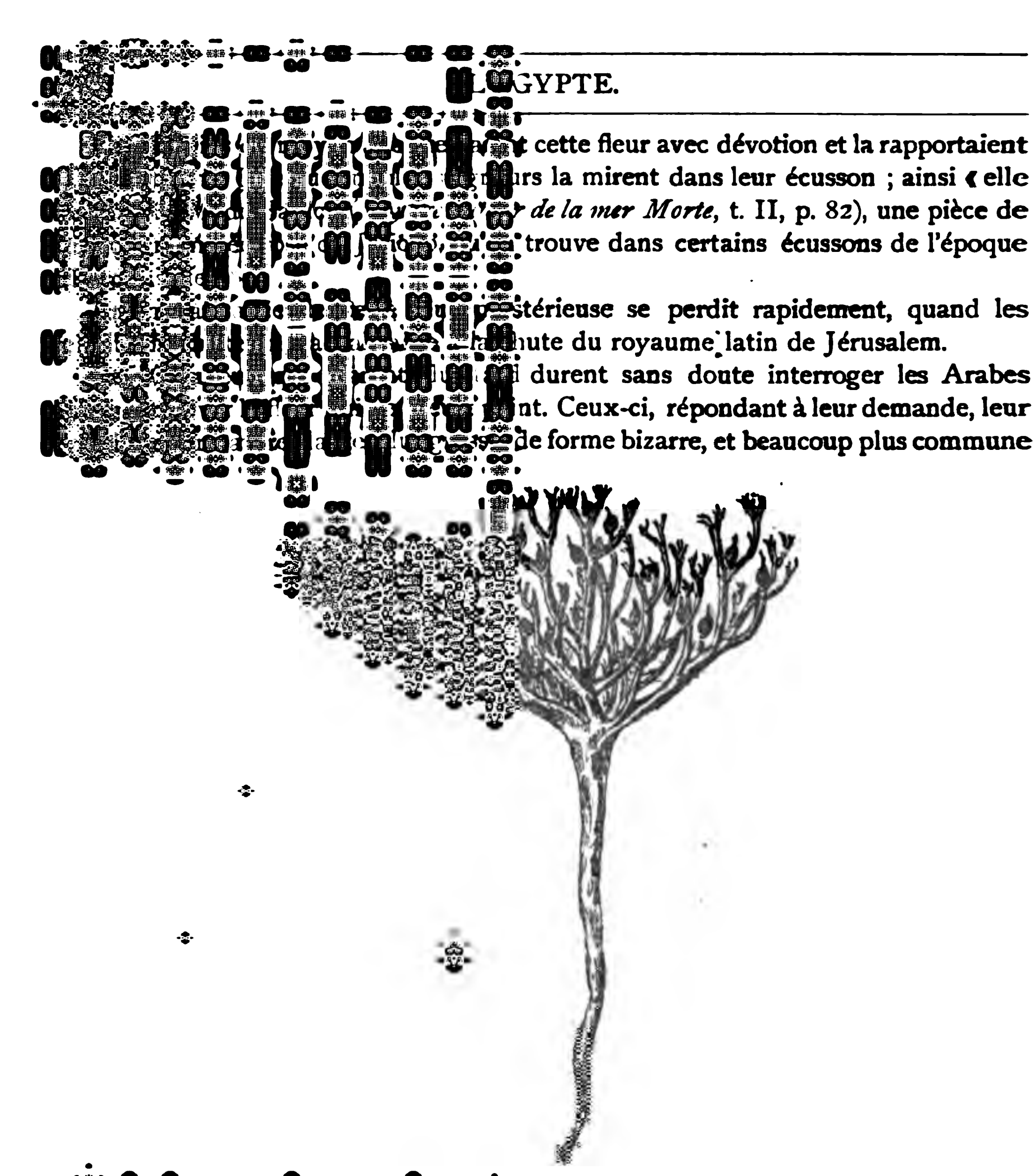
I. D'après les meilleurs interprètes des saintes Écritures, cette fleur est bien la rose commune, la reine des fleurs, ou plutôt l'une de ses nombreuses variétés, qu'on cultivait aux environs de Jéricho et qui croissait là plus grande, plus belle, plus odorante qu'ailleurs. Dans ces pays d'Orient où les parfums, les eaux de senteur, ont de tout temps été un besoin, on a dû cultiver autrefois des champs de roses, comme on le fait aujourd'hui dans plusieurs localités. Peut-être le nom même de la ville de Jéricho vient-il des champs de roses cultivés dans ce pays, car, en hébreu, Jéricho signifie parfum ou exhalaison de parfum.

II. D'anciens auteurs disent que tout proche de Jéricho, auprès de la fontaine dont Élisée adoucit les eaux en y mêlant du sel (IV Reg., c. II, v. 19 et suiv.), croît une plante qui ne meurt jamais. Quand elle s'est desséchée et durcie comme le bois, elle s'ouvre encore la nuit de Noël, en témoignage de la virginité de la Mère de DIEU, et se referme à l'aurore.

… cette fleur avec dévotion et la rapportaient … rs la mirent dans leur écusson ; ainsi « elle … *de la mer Morte*, t. II, p. 82), une pièce de … trouve dans certains écussons de l'époque …

… stérieuse se perdit rapidement, quand les … ute du royaume latin de Jérusalem.

… durent sans doute interroger les Arabes … nt. Ceux-ci, répondant à leur demande, leur … de forme bizarre, et beaucoup plus commune …

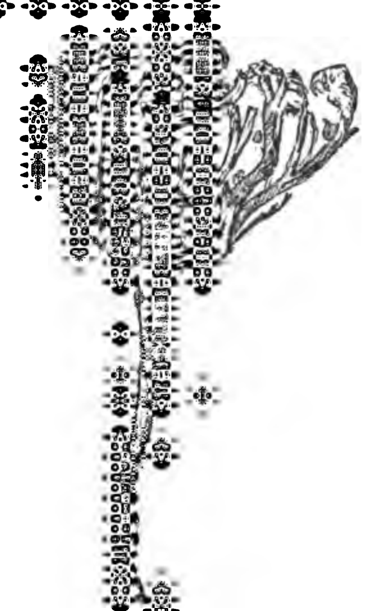


… appelle communément aujourd'hui rose de … *anastatique*.

… lle des crucifères, sans tige, formée de petits … r le sol. Elle porte au collet de petites feuilles … de petites fleurs blanches ou roses sans …

… uleuse, moins grosse qu'une lentille, d'un … et se dessèche, les rameaux se crispent les … sorte de boule de la grosseur d'une petite … poing. Dans cet état elle conserve, pendant … anique. Plongée dans l'eau ou simplement

[illegible] rameaux recroquevillés se redressent.
[illegible] ou à l'air sec.
[illegible] *erochuntina*, nom qui rappelle sa pro-
[illegible] Les Arabes de Judée la nomment Kaff-
[illegible]
[illegible] ons de Jéricho. Elle est assez répandue
[illegible] à Tripoli de Barbarie et dans la pénin-
[illegible] desséchés. Nous l'avons rencontrée à
[illegible] mer Rouge ; sa forme et sa couleur
[illegible] ois avec les cailloux du désert.
[illegible] uchern, de Nuremberg (1479), raconte
[illegible] trouvèrent si grande quantité de roses

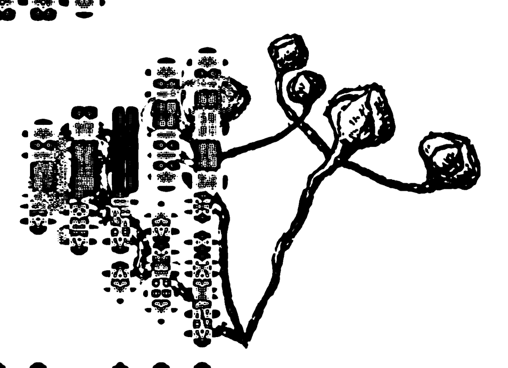


[illegible] servirent pour cuire leurs aliments.
[illegible] uatorzième siècle (1336), dit que, dans
[illegible] dant en Égypte, croissent des roses
[illegible] femmes bédouines font tremper dans
[illegible] reuse délivrance.
[illegible] loin de Jéricho, une petite plante gri-
[illegible] rminée par un bouton en forme de tête
[illegible] outon s'ouvrir et reproduire assez fidè-
[illegible] églantier de nos haies. Exposée au soleil
[illegible] et se ferma bien plus vite que n'aurait
[illegible] plante demande plus d'une heure pour
[illegible] ouvrit en trois minutes. M. de Saulcy

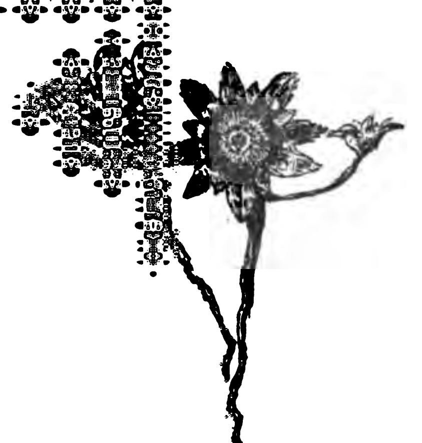


… si recherchée au temps des croisades, était

… te le nom de *astericus pygmœus.* Elle habite … s pendant l'hiver ; on la rencontre non seu- … ans quelques localités de l'Arabie Pétrée et



… th vient de la trouver dans l'un des ouadis … nze kilomètres est d'Hélouan-les-bains. C'est … s représentés dans la gravure. Nous aurions … lason, mais les écussons qui la portent sont … rencontrer aucun.



… inte est la rose des jardins.

… l'astérisque pygmée.

… s rapportent d'Orient depuis plusieurs siècles, … la rose des croisés que ses propriétés hygro-

TABLE DES LIEUX.

ES LIEUX.

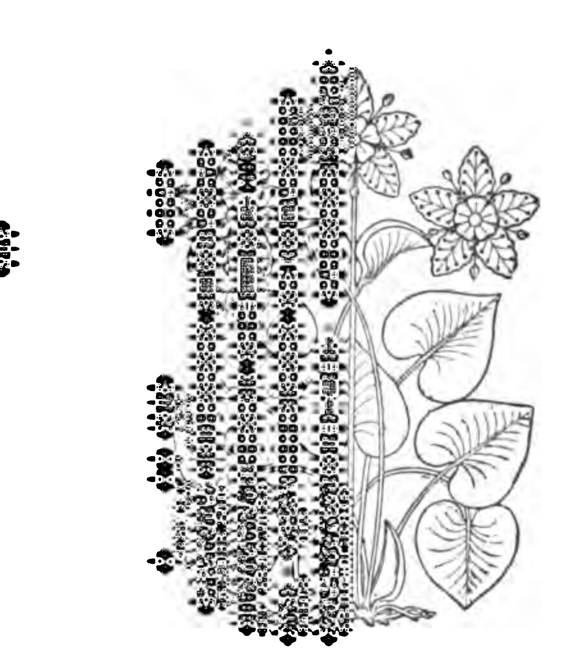


TABLE DES MATIÈRES.

79

